M. DE CAMORS

TROISIÈME PARTIE (1).

VII.

Au moment d'aborder la seconde partie de cette histoire véridique, nous avons besoin d'adresser à nos lecteurs et surtout à nos lectrices une prière : nous les supplions de ne point se révolter, si la vérité, telle qu'ils la coudoient chaque jour dans le monde, leur apparaît dans ces pages sous des couleurs un peu vives, bien qu'adoucies. Il faut aimer la vérité, la voiler, mais ne pas l'énerver. L'idéal n'est lui-même que la vérité revêtue des formes de l'art. Le romancier sait qu'il n'a pas le droit de calomnier son temps; mais il a le droit de le peindre, ou il n'a aucun droit. Quant à son devoir, il croit le connaître : ce devoir est de maintenir, à travers les tableaux de mœurs les plus délicats, son jugement sévère et sa plume chaste. Il espère n'y pas manquer. Ceci dit il reprend son récit.

Il y avait cinq ans environ que les électeurs de l'arrondissement de Reuilly avaient envoyé le comte de Camors au corps législatif, et ils ne s'en repentaient pas. Leur député connaissait à merveille leurs petits intérêts locaux et ne négligeait aucune occasion de les servir. De plus, si quelques-uns de ses dignes commettans, de passage à Paris, se présentaient au petit hôtel qu'il s'était fait construire dans l'avenue de l'Impératrice par un architecte nommé Lescande (c'était une délicatesse qu'avait eue M. de Camors envers

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

son vieil ami), ils y étaient reçus avec une affabilité si avenante, qu'ils en rapportaient dans leur province un cœur attendri. M. de Camors daignait s'informer si leurs femmes ou leurs filles les avaient accompagnés dans leur petit voyage; il mettait à leur disposition des billets de spectacle et des entrées à la chambre; il leur montrait ses tableaux et ses écuries. Il faisait même trotter ses chevaux dans sa cour sous leurs yeux. On trouvait et l'on se répétait avec sensibilité dans l'arrondissement qu'il avait l'air moins mélancolique qu'autrefois, que sa physionomie avait beaucoup gagné. Sa courtoisie, un peu raide, s'était assouplie sans rien faire perdre à sa dignité; son visage, jadis un peu sombre, s'était empreint d'une sérénité à la fois souriante et grave. Il avait une sorte de grâce royale. Il témoignait aux femmes jeunes ou vieilles, pauvres ou riches, honnêtes ou non, la politesse célèbre de Louis XIV. Avec ses inférieurs comme avec ses égaux, son urbanité était exquise, — car il avait au fond pour les femmes, pour ses inférieurs, pour ses égaux et pour ses électeurs, le même parfait mépris.

Il n'aimait, n'estimait et ne respectait que lui-même; mais il s'aimait, s'estimait et se respectait comme un dieu. Il était parvenu en effet dès cette époque à réaliser aussi complétement que possible en sa personne le type presque surhumain qu'il s'était proposé à l'heure critique de sa vie, et, quand il se contemplait de pied en cap dans le miroir idéal toujours placé devant ses yeux, il était satisfait. Il était bien ce qu'il avait voulu être, et le programme de sa vie, tel qu'il l'avait fixé, s'exécutait fidèlement. Par un effort constant de son énergique volonté, il en était arrivé à dompter en lui-même autant qu'à dédaigner chez les autres tous les sentimens instinctifs dont le vulgaire est le jouet, et qui ne sont, comme il le pensait, que des sujétions de la nature animale ou des conventions qui lient les faibles et dont les forts se dégagent. Il s'appliquait chaque jour à développer jusqu'à leur dernière perfection les dons physiques et les facultés intellectuelles qu'il tenait du hasard, afin d'en tirer, dans son court passage entre le berceau et le néant, toute la somme possible de jouissances. Enfin, convaincu que la fleur du savoir-vivre, la délicatesse du goût, l'élégance des formes et les raffinemens du point d'honneur constituent une sorte de beauté morale qui complète un gentilhomme, il s'étudiait à orner sa personne de ces grâces légères et suprêmes, comme un artiste consciencieux qui ne veut laisser dans son œuvre aucun détail imparfait.

Il résultait de ce travail opéré sur lui-même avec beaucoup de suite et de succès, que M. de Camors, au moment où nous le retrouvons, n'était pas peut-être le meilleur homme du monde, mais

qu'il en était vraisemblement le plus aimable et le plus heureux. Comme tous les gens qui ont pris leur parti d'avoir plus de mérite que de scrupules, il voyait tout lui réussir à souhait. Désormais sûr de l'avenir, il l'escomptait hardiment et vivait dans une large opulence. Sa rapide fortune s'expliquait par son étonnante audace, par la finesse et la sûreté de son jugement, par ses grandes relations et aussi par son indépendance morale. Il avait un mot féroce, qu'il prononçait d'ailleurs avec toute la grâce imaginable : — l'humanité, disait-il, est composée d'actionnaires. — Pénétré de cet axiome, il avait vite pris ses grades dans la franc-maçonnerie de la haute corruption financière. Il s'y distinguait par l'autorité séduisante de sa personne. Il savait mettre en œuvre son nom, sa situation politique, sa réputation d'honneur, se servant de tout et ne compromettant rien. Il prenait les hommes les uns par leurs vices, les autres par leurs vertus, avec une indifférence égale. Il était incapable d'une action basse. Il n'eût jamais engagé sciemment un ami ou même un ennemi dans une affaire désastreuse. Il arrivait seulement que, si l'affaire tournait mal, il savait en sortir à temps et que les autres y restaient; mais, dans les spéculations financières comme dans les batailles, il y a ce qu'on nomme la chair à canon, et, si l'on s'en préoccupait trop, on ne ferait rien de grand. Tel quel, il passait avec raison pour un des plus délicats parmi ses compagnons, et sa parole valait contrat dans le monde de la haute industrie, comme dans les régions plus pures du cercle et du sport.

Il n'était pas moins estimé au corps législatif. Il y avait adopté un rôle original, celui de travailleur. Les commissions d'affaires se le disputaient. On savait un gré infini à cet élégant jeune homme de sa capacité modeste et laborieuse. On s'étonnait de le voir prêt aux questions les plus arides, aux rapports les plus ingrats. Les projets de loi d'intérêt local étaient pour lui sans effroi et sans mystères. Il ne parlait jamais en séance publique, si ce n'est en qualité de rapporteur; mais il s'exerçait à la parole dans la pénombre des bureaux : on remarquait de plus en plus sa manière nette, sobre, un peu ironique. On ne doutait pas qu'il ne fût un des hommes d'état de l'avenir; mais on sentait qu'il se réservait. Sa nuance politique demeurait un peu obscure. Il siégeait au centre gauche, poli avec tout le monde, froid avec tout le monde. Persuadé comme son père que la génération grandissante voudrait dans les délais ordinaires se passer la fantaisie d'une révolution, il calculait avec plaisir que l'échéance de cette catastrophe périodique concorderait probablement avec sa quarantième année, ce qui devait ouvrir à sa maturité blasée une source d'émotions nouvelles et déterminer ses principes politiques dans le sens des circonstances.

Sa vie cependant était assez douce pour qu'il attendît sans impatience l'heure de l'ambition. Respecté, craint et envié des hommes, les femmes l'adoraient. Sa présence, qu'il ne prodiguait pas, illustrait un salon. Ses bonnes fortunes ne pouvaient se compter, parce qu'elles étaient à la fois fort nombreuses et fort discrètes. Ses passions étaient des plus éphémères. — Les amours où l'on ne met pas un peu de spiritualisme ne sont pas longs. — Mais il croyait se devoir à lui-même d'honorer ses victimes, et il les enterrait délicatement sous les fleurs de l'amitié. Il s'était fait de la sorte parmi les femmes du monde parisien une grande quantité d'amies, dont quelques-unes seulement le détestaient. Quant aux maris, ils l'aimaient tous. Il joignait à ces plaisirs élégans quelques débauches violentes, dont le régal tentait par momens son imagination émoussée; mais la mauvaise compagnie lui répugnait, et il ne s'y arrêtait pas. Il n'était pas homme d'orgie. Il était ménager de ses veilles, de ses forces, de sa santé. Ses goûts en somme étaient aussi élevés que peuvent l'être ceux d'une créature humaine qui a supprimé son âme. Les amours délicats, le luxe de la vie, la musique, la peinture, les lettres, les chevaux, lui donnaient toutes les jouissances de l'esprit, des sens et de l'orgueil. Il s'était enfin posé sur la fleur de la civilisation parisienne comme une abeille au sein d'une rose; il en buvait les quintessences, et s'y délectait parfaitement.

Il est facile de concevoir que M. de Camors, goûtant cette pleine prospérité, s'attachât de plus en plus aux doctrines morales et religieuses qui la lui avaient procurée. Il se confirmait chaque jour dans la pensée que le testament de son père et ses propres réflexions lui avaient révélé le véritable évangile des hommes supérieurs. Il était de moins en moins tenté d'en violer les lois. Mais entre tous les écarts qui l'eussent fait déroger à son système, celui dont il était assurément le plus éloigné, c'était le mariage. Il y eût eu de sa part une sorte de démence à enchaîner sa liberté, dont il faisait un usage si agréable, pour se donner gratuitement l'entrave, l'ennui, le ridicule, les dangers même d'un ménage, d'une communauté de biens et d'honneur, et enfin d'une paternité toujours possible.

Il était donc infiniment peu disposé à encourager les espérances maternelles dans lesquelles Mme de Tècle avait autrefois enseveli son amour. Il croyait au surplus se conduire avec elle de façon à ne lui laisser sur ce point aucune illusion. Il négligeait beaucoup Reuilly; il y séjournait à peine deux ou trois semaines chaque année à l'époque où la session du conseil-général l'appelait en province. Pendant ces courtes apparitions, M. de Camors, il est vrai, se piquait de rendre à Mme de Tècle et à M. des Rameures tous les

devoirs d'une respectueuse gratitude; mais il évitait si froidement les allusions au passé, il se gardait si scrupuleusement des entretiens intimes, il marquait enfin à Mlle Marie une politesse si indifférente, qu'il ne doutait pas à part lui que, la mobilité du sexe aidant, la jeune mère de Mlle Marie n'eût renoncé à ses puériles chimères.

Son erreur était grande. Et l'on peut remarquer ici que le scepticisme endurci et méprisant n'engendre pas moins de faux jugemens et de faux calculs en ce monde que la candeur même de l'inexpérience. M. de Camors prenait trop au sérieux tout ce qu'ont écrit sur la mobilité de l'esprit féminin des amans trompés et vraisemblablement dignes de l'être, ou mécontens d'avoir été prévenus. La vérité est que les femmes sont en général remarquables par la persistance de leurs idées et la fidélité de leurs sentimens. L'inconstance du cœur est au contraire le propre de l'homme; mais il se la réserve, et quand une femme lui dispute la palme sur ce terrain, il crie comme un dépossédé. On s'assurera que cette théorie n'est nullement un paradoxe, si l'on veut bien songer aux prodiges de dévouement patient, tenace, inviolable, qui se rencontrent chaque jour chez les femmes de la classe populaire, dont le naturel, quoique grossier, reste original et sincère. Chez les femmes du monde, bien que dépravé par les tentations et les excitations qui les assiégent, ce naturel subsiste, et il n'est pas rare de les voir enfermer leur vie tout entière dans une pensée ou dans un amour. Leur existence n'a pas les mille diversions qui nous détournent et nous consolent, et l'idée qui les passionne tourne facilement à l'idée fixe. Elles la suivent à travers la solitude et à travers la foule, à travers leurs lectures, à travers leur tapisserie, à travers leur sommeil, à travers leurs prières, à travers tout : elles en vivent et elles en meurent.

C'était ainsi que Mme de Tècle avait poursuivi d'année en année avec une ferveur inaltérable le projet d'allier et de confondre les deux pures tendresses qui se partageaient son cœur, en unissant sa fille à M. de Camors, et en faisant le bonheur de tous deux. Depuis qu'elle avait conçu ce projet, qui ne pouvait naître que dans une âme aussi chaste qu'elle était tendre, l'éducation de sa fille était devenue le doux roman de sa vie. Elle y rêvait sans cesse. Quand ses grands yeux distraits allaient se perdre dans le feuillage des arbres ou dans un coin du ciel, on pouvait être sûr qu'ils y cherchaient quelque vertu ou quelque grâce nouvelle dont elle pût parer sa fille pour son fiancé idéal. Une préoccupation grave et presque religieuse se mêlait dans l'esprit de Mme de Tècle à la partie tendre et romanesque de ses desseins. Sans connaître, sans même

soupçonner les profondeurs perverses du caractère de M. de Camors, elle comprenait assez que le jeune comte, comme la plupart des hommes de son temps, n'était pas surchargé de principes; mais elle croyait qu'une des missions réservées aux femmes dans notre état social était la rénovation morale de leurs maris par l'intimité d'une âme honnête, le sentiment de la famille, les douces religions du foyer. Elle voulait donc, tout en faisant de sa fille une femme aimable et attachante, la préparer au rôle élevé qu'elle lui destinait, et elle ne négligeait rien pour l'orner des qualités qu'il exige.

Quel succès avaient eu ses soins? La suite de ce récit le dira. Il suffit pour le moment d'informer le lecteur que Mlle Marie de Tècle était alors une jeune personne d'aspect fort agréable, dont le buste un peu court était bien posé sur des hanches un peu hautes, point belle, mais extrêmement gracieuse, instruite d'ailleurs, plus vive que sa mère dans ses allures et fine comme elle. Elle était même tellement fine, Mlle Marie, que sa mère appréhendait par instans qu'elle ne se fût, elle ne savait comment, rendue maîtresse du secret qui la concernait. Quelquefois elle parlait trop de M. de Camors, quelquefois elle n'en parlait pas assez, et prenait, quand les autres en parlaient, des airs mystérieux. Mme de Tècle s'inquiétait un peu de ces bizarreries. Quant à la conduite de M. de Camors et à son attitude plus que réservée, elle s'en inquiétait bien aussi par intervalle; mais quand on aime les gens on interprète à leur avantage tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ne font pas, et Mme de Tècle attribuait volontiers les façons équivoques de Camors aux inspirations d'une loyauté chevaleresque. Comme elle croyait le connaître, elle jugeait assez naturel qu'il évitât jusqu'à la dernière heure, jusqu'à sa détermination définitive, tout ce qui eût pu l'engager, éveiller le commérage public, compromettre le repos de la mère et de la fille. Peut-être encore la fortune considérable qui semblait promise à Mlle de Tècle ajoutait-elle aux scrupules de M. de Camors en inquiétant sa fierté; enfin il ne se mariait pas, ce qui était de bon augure, et sa petite fiancée arrivait à peine à l'âge du mariage. Il n'y avait donc rien de désespéré, et d'un jour à l'autre M. de Camors pouvait tomber à ses pieds, et lui dire : Donnez-la-moi. — Si Dieu ne voulait pas que cette page délicieuse fût jamais écrite au livre de sa destinée, si elle était forcée de marier sa fille à quelque autre, la pauvre femme se disait qu'après tout les soins qu'elle lui avait prodigués ne seraient point perdus, et que la chère enfant en serait toujours meilleure et plus heureuse.

Les longs mois qui s'écoulaient entre les apparitions annuelles de M. de Camors à Reuilly, remplis pour Mme de Tècle par une idée unique et par la douce monotonie d'une vie régulière, passaient

plus rapidement que le comte ne pouvait l'imaginer. Sa propre existence si active et si pleine creusait des abîmes et mettait des siècles entre chacun de ses voyages périodiques; mais Mme de Tècle, après cinq années était toujours au lendemain de la nuit chère et fatale où son rêve avait commencé. Depuis ce temps, pas une interruption dans sa pensée, pas un vide dans son cœur et pas une ride sur son front. Son rêve était resté jeune comme elle.

Cependant, malgré la paisible et rapide succession des jours, ce n'était jamais sans impatience ni sans trouble qu'elle voyait approcher la saison qui rappelait chaque année M. de Camors dans le pays. A mesure que sa fille grandissait, elle se préoccupait davantage de l'impression qu'elle ferait sur l'esprit du comte, et elle sentait plus vivement la solennité de la circonstance. Mlle Marie, qui était, comme nous l'avons déjà suggéré, une fine mouche, n'avait pas manqué de s'apercevoir que sa tendre mère choisissait habituellement l'époque des sessions du conseil-général pour lui essayer de nouvelles coiffures. L'année même où nous avons repris notre récit, il s'était passé à cette occasion une petite scène qui avait plu médiocrement à Mme de Tècle. — Elle essayait donc à Mlle Marie une coiffure nouvelle : Mlle Marie, dont les cheveux étaient très beaux et très noirs, avait pourtant dans le nombre quelques mèches folles et rebelles qui désespéraient sa mère; il y en avait une entre autres qui s'obstinait, quoi qu'on pût faire, à se rebrousser hors du peigne et des rubans, à s'échapper sur le front et à s'y épanouir en rosaces tapageuses. Mme de Tècle avait fini par trouver, — elle s'en flattait du moins, — un agencement de rubans qui, sans en avoir l'air, fixait décidément cette boucle récalcitrante. — Comme cela, je crois vraiment que cela tiendra, dit-elle en soupirant et en s'écartant un peu pour contempler son ouvrage.

— Ne le croyez pas trop, ma mère chérie, dit Mlle Marie, qui était rieuse et qui avait dans l'esprit une pointe comique; ne le croyez pas trop... Je vois d'ici ce qui se passera... On sonne,... j'accours,... ma mèche saute,... entrée de M. de Camors,... ma mère se trouve mal... Tableau!

— Je voudrais bien savoir ce que M. de Camors vient faire là? dit sèchement Mme de Tècle.

Sa fille lui sauta au cou. — *Nothing!* dit-elle.

D'autres fois Mlle de Tècle le prenait, en parlant de M. de Camors, sur le ton d'une amère ironie : c'était — le grand homme, — l'illustre personnage, — l'astre voisin, — le phénix des hôtes de ces bois, — ou simplement — le prince!

De tels symptômes avaient une gravité qui n'échappait point à Mme de Tècle. En présence du prince, il est vrai, la jeune fille per-

dait sa belle humeur; mais c'était une autre contrariété. Sa mère la trouvait froide, gauche, silencieuse, trop brève et légèrement caustique dans ses réponses, elle craignait que M. de Camors ne la jugeât mal sur ces apparences. — M. de Camors ne la jugeait ni bien ni mal; Mlle de Tècle était pour lui une fillette gentille et insignifiante à laquelle il ne pensait pas une minute par an.

Il y avait à cette époque dans le monde une personne qui l'intéressait davantage et plus même qu'il n'eût voulu : c'était la marquise de Campvallon d'Arminges, née de Luc-d'Estrelles. — Le général, après avoir fait visiter à sa jeune femme une partie de l'Europe, l'avait installée dans son hôtel de la rue Vanneau, au sein d'une opulence royale. Ils demeuraient à Paris pendant l'hiver et le printemps; mais le mois de juillet les ramenait au château de Campvallon, où ils résidaient en grande pompe jusqu'à la fin de l'automne. Le général invitait chaque année Mme de Tècle et sa fille à passer quelques semaines à Campvallon, jugeant fort sensément qu'il ne pouvait donner à sa jeune femme une compagnie meilleure. Mme de Tècle se rendait volontiers à ces invitations, parce qu'elle y trouvait l'occasion de voir de temps en temps l'élite de ce monde parisien dont son respect pour les manies de son oncle l'avait toujours tenue éloignée. Pour son compte, elle s'en souciait peu; mais sa fille, en se trempant dans ce milieu d'une élégance et d'une distinction suprêmes, pouvait y effacer quelques provincialismes de toilette ou de langage, y préciser son goût sur les choses délicates et fugitives de la mode, y gagner enfin quelques grâces de plus. La jeune marquise, qui régnait et rayonnait alors comme un astre pur dans les plus hautes régions de la vie mondaine, voulait bien se prêter aux vues de sa voisine. Elle paraissait porter elle-même à Mlle de Tècle une sorte d'intérêt maternel, et joignait souvent ses conseils à son exemple. Elle la parait, l'attifait, la chiffonnait de ses mains magnifiques, et la jeune fille en retour l'aimait, l'admirait et la redoutait.

M. de Camors profitait aussi chaque année de l'hospitalité du général; mais ce n'était jamais aussi souvent ni aussi longtemps que son hôte l'eût désiré. Il était rare qu'il séjournât à Campvallon plus d'une semaine. Depuis le retour de la marquise en France, il avait dû reprendre avec elle et son mari les relations d'un parent et d'un ami; mais, tout en s'efforçant d'y mettre tout le naturel possible, il les entretenait avec une certaine tiédeur qui étonnait le général. Elle n'étonnera pas le lecteur, s'il veut bien se souvenir des raisons secrètes et impérieuses qui justifiaient cette circonspection.

M. de Camors, en renonçant à la plupart des conventions qui

lient et obligent les hommes entre eux, en avait cependant prétendu conserver une religieusement, celle de l'honneur. Plus d'une fois, dans le cours de sa vie nouvelle, il avait éprouvé peut-être quelque embarras pour limiter et fixer avec certitude les prescriptions de l'unique loi morale qu'il voulût respecter. Il est très facile de savoir au juste ce qu'il y a dans l'Évangile : il ne l'est pas autant de savoir au juste ce qu'il y a dans le code de l'honneur; mais il existât du moins dans ce code un article sur lequel M. de Camors ne pouvait se tromper, c'était celui qui lui défendait d'attenter à l'honneur du général sous peine d'être à ses propres yeux un gentilhomme félon et forfait. Il avait accepté de ce vieillard confiance, affection, services, bienfaits, tout ce qui peut obliger inviolablement un homme envers un autre homme, s'il y a vraiment sous le ciel quelque chose qui se nomme l'honneur. Il le sentait profondément. Aussi sa conduite avec Mme de Campvallon était-elle irréprochable, et d'autant plus méritoire que la seule femme qu'il lui fût absolument interdit d'aimer était de toutes les femmes de Paris et de l'univers celle qui naturellement lui plaisait le plus. Elle avait pour lui tout à la fois l'attrait fatal du fruit défendu, la séduction de son étrange beauté et l'intérêt d'un sphinx impénétrable.

Elle était à cette époque plus déesse que jamais. L'immense fortune de son mari et l'idolâtrie dont il l'entourait l'avaient placée sur une nuée d'or où elle s'était assise avec une majesté gracieuse et naturelle comme dans son élément. Le luxe de ses toilettes, de ses bijoux, de sa maison, de ses équipages, était d'une magnificence sévère. Elle y mêlait le goût d'une artiste à celui d'une patricienne. Sa personne semblait réellement s'être divinisée dans le rayonnement de cette splendeur. Grande, blonde, flexible, l'œil bleu et profond, le front grave, la bouche pure et hautaine, il était impossible de la voir entrer dans un salon de son pas léger et glissant, ou passer dans sa voiture à demi couchée, les bras croisés sur le sein, le regard perdu, sans songer aux jeunes immortelles dont l'amour donnait la mort. Elle avait jusqu'à ce trait de physionomie un peu dur et sauvage que les sculpteurs antiques avaient surpris sans doute dans leurs visions surnaturelles, et qu'ils ont fixé dans les yeux et sur les lèvres de leurs marbres olympiens. Ses bras et ses épaules, d'une forme parfaite, semblaient modelés dans cette neige rose et immaculée qui couvre les montagnes vierges. Elle était enfin superbe et charmante.

Le monde parisien la respectait autant qu'il l'admirait, car dans son rôle difficile de jeune femme d'un vieux mari elle ne prêtait à aucune médisance. Sans affecter une dévotion extraordinaire, elle savait allier à ses pompes mondaines les patronages charitables et

toutes les hautes pratiques de l'élégance pieuse. Mme de La Roche-Jugan, qui la surveillait de près comme on surveille une proie, en rendait elle-même bon témoignage, et la jugeait de plus en plus digne de son fils. M. de Camors, qui de son côté l'observait malgré lui avec une ardente curiosité, était en général porté à croire, comme sa tante et comme le monde, qu'elle remplissait en conscience son rôle délicat, et qu'elle trouvait dans l'éclat de sa vie et dans les satisfactions de son orgueil une compensation suffisante de sa jeunesse, de son cœur et de sa beauté sacrifiés. Cependant certains souvenirs du passé, se joignant à certaines bizarreries qu'il se figurait remarquer dans les façons de la marquise, le disposaient à la défiance. Il y avait des heures où, se rappelant tout ce qu'il avait autrefois entrevu d'abîmes et de flammes au fond de ce cœur, il était tenté de soupçonner sous ces calmes apparences tous les orages et peut-être toutes les corruptions. Il est vrai qu'elle n'était pas tout à fait avec lui ce qu'elle était avec tout le monde. Le caractère de leurs relations était marqué d'une nuance particulière : c'était cette sorte d'ironie couverte dont le ton s'établit souvent entre deux personnes qui ne veulent ni se souvenir ni oublier. Cette nuance, tempérée dans le langage de M. de Camors par le savoir-vivre et le respect, était beaucoup plus accentuée et parfois jusqu'à l'amertume dans celui de la jeune femme. Il s'imaginait même par instans sentir une pointe de coquetterie sous ce manége, et cette provocation, si vague qu'elle fût de la part de cette belle, froide et impassible créature, lui paraissait un jeu aussi effrayant que mystérieux. Cela l'attirait et l'inquiétait.

Ils en étaient là quand M. de Camors, étant venu, à l'ordinaire, passer les premiers jours de septembre au château de Campvallon, s'y rencontra avec Mme de Tècle et sa fille. Ce séjour fut douloureux cette année-là pour Mme de Tècle. Sa confiance s'ébranlait, et sa conscience commençait à s'alarmer. Elle avait, il est vrai, fixé dans sa pensée le dernier terme de ses espérances au moment où sa fille atteindrait vingt ans, et Marie n'en avait que dix-huit; mais enfin on la lui avait déjà demandée, le bruit public l'avait déjà mariée plusieurs fois, M. de Camors ne pouvait ignorer ces rumeurs, qui couraient dans le pays, et cependant il se taisait, sa contenance ne variait pas; elle était avec Mme de Tècle gravement affectueuse, et avec Mlle Marie, malgré ses beaux yeux maternels et sa boucle domptée, elle était d'une insouciance glaciale.

M. de Camors avait d'autres préoccupations dont Mme de Tècle ne se doutait guère. Les procédés de Mme de Campvallon à son égard semblaient prendre depuis son arrivée au château une couleur plus marquée de railleuse agression. La situation défensive n'est jamais

agréable pour un homme, et Camors s'y sentait plus gauche qu'un autre, en ayant l'habitude moins que personne. Il résolut tout uniment d'abréger son séjour à Campvallon.

La veille de son départ, vers cinq heures du soir, comme il était à sa fenêtre, regardant au-dessus des arbres du parc de gros nuages livides qui s'amoncelaient sur la vallée, il entendit le son d'une voix qui avait le don de le troubler profondément : — Monsieur de Camors!

Il vit la marquise arrêtée sous sa fenêtre. — Vous promenez-vous un peu? ajouta-t-elle.

Il la salua, et descendit aussitôt.

Dès qu'il fut près d'elle : — On étouffe, n'est-ce pas? Je vais faire un tour de parc, et je vous emmène, lui dit-elle.

Il murmura quelques mots de politesse, et ils se mirent en marche côte à côte à travers les allées tournantes du parc. — Elle s'avançait d'un pas rapide, avec son étrange majesté, son corps pliant, sa tête droite et un peu relevée sous sa toque : on cherchait un page derrière elle; mais il n'y en avait pas, et sa longue robe bleue (elle portait rarement des jupes courtes) traînait sur le sable et sur les feuilles sèches avec un bruit cadencé et régulier de soie froissée. — Je vous ai dérangé peut-être, reprit-elle au bout d'un instant. A quoi rêviez-vous là-haut?

— A rien,... je regardais l'orage qui nous arrive.

— Devenez-vous poétique, mon cousin?

— Je n'ai pas besoin de le devenir, ma cousine,... je le suis infiniment.

— Je ne pensais pas... Vous partez toujours demain?

— Toujours.

— Pourquoi si tôt?

— J'ai des affaires là-bas.

— Eh bien!... et Vatro... Vautrot... comment? — N'est-il pas là? — Vautrot était le secrétaire de Camors.

— Vautrot ne peut pas tout faire, dit-il.

— Ah? — Il me déplaît passablement votre Vautrot, par parenthèse.

— Et à moi aussi;... mais il m'a été recommandé à la fois par ma vieille amie Mme d'Oilly comme philosophe, et par ma tante de La Roche-Jugan comme ancien séminariste...

— Quelle bêtise!

— D'ailleurs, reprit Camors, il est instruit, et il a une belle écriture.

— Et vous?

— Comment... et moi?

— Avez-vous une belle écriture?

— Je vous le montrerai, quand vous le voudrez.

— Ah? Et qu'est-ce que vous m'écrirez?

Il est difficile d'imaginer le ton d'indifférence souveraine et de persiflage hautain avec lequel la marquise soutenait ce dialogue bizarre, sans jamais ralentir son pas, ni donner un regard à son interlocuteur, ni modifier la pose fière et directe de sa tête.

Je vous écrirai de la prose... ou des vers à votre gré, dit Camors.

— Ah! vous savez faire des vers?

— Quand je suis inspiré.

— Et quand êtes-vous inspiré?

— Généralement le matin.

— Et nous sommes au soir,... ce n'est pas poli pour moi.

— Vous, madame, vous n'avez pas la prétention de m'inspirer, je pense.

— Pourquoi donc ça? J'en serais heureuse et fière... Savez-vous ce que je veux mettre là? — Elle s'était arrêtée tout à coup devant un pont rustique jeté sur une étroite rivière.

— Je ne m'en doute pas.

— Vous ne savez donc rien deviner? — J'y veux mettre un rocher artificiel, mon cousin.

— Pourquoi pas naturel, ma cousine? Moi, pendant que j'y serais, je le mettrais naturel.

— C'est une idée, dit la marquise, en reprenant sa marche et en traversant le pont. — Mais il tonne vraiment... J'adore le tonnerre à la campagne,... et vous?

— Moi, je le préfère à Paris.

— Pourquoi?

— Parce que je ne l'entends pas.

— Vous n'avez aucune imagination.

— J'en ai; mais je l'étouffe.

— Très possible. Je vous soupçonne de cacher en général vos mérites,... et à moi en particulier.

— Pourquoi vous cacherais-je mes mérites?

— Cacherais-je est ravissant... Pourquoi? Mais par charité,... pour ne pas m'éblouir..., par égard pour mon repos... Vous êtes vraiment trop bon, je vous assure... Ah çà! mais voilà de l'eau maintenant.

De larges gouttes de pluie commençaient en effet à crépiter dans le feuillage et à s'étaler sur le sable jaune de l'allée; le jour s'abaissait de plus en plus, et de soudaines rafales courbaient la cime des arbres.

— Il faut retourner, dit la jeune femme, cela devient grave.

Elle reprit avec un peu de hâte le chemin du château; mais au bout de quelques pas un éclair blanc déchira brusquement la nue au-dessus de leur tête, un bruyant éclat de tonnerre retentit, et un déluge de pluie fondit sur la campagne.

Il y avait heureusement près de là un abri où la marquise et son compagnon purent se jeter. C'était une ruine qu'on avait conservée pour l'ornement du parc, et qui avait été la chapelle de l'ancien château. Elle avait presque les dimensions d'une église de village. Les murailles, à peu près intactes, disparaissaient sous un épais manteau de lierre; des arbustes avaient poussé sur le faîte, et se mêlaient aux branches des vieux arbres qui entouraient la ruine et l'ombrageaient. La charpente n'existait plus : l'extrémité du chœur et l'emplacement qu'avait dû occuper l'autel étaient seuls couverts par un reste de toiture. Il y avait là un encombrement de brouettes, de bêches, de râteaux, et d'outils de toute sorte que les jardiniers avaient l'habitude d'y retirer. La marquise courut se réfugier au milieu de ce pêle-mêle, dans cet étroit espace, et son compagnon l'y suivit.

L'orage cependant redoublait de violence; la pluie tombait par nappes dans l'enceinte des vieilles murailles, inondant le sol bas de l'ancienne nef; les éclairs se succédaient presque sans intervalles, et par instans des fragmens de gravier se détachaient de la voûte, et venaient s'écraser sur les dalles du petit chœur.

— Moi, je trouve cela très beau, dit Mme de Campvallon.

— Moi également, dit Camors en levant les yeux vers la voûte disloquée qui les protégeait à demi; mais je ne sais pas en vérité si nous sommes en sûreté ici.

— Si vous avez peur, allez-vous-en, dit la marquise.

— J'ai peur pour vous.

— Vous êtes trop bon, je vous dis! — Elle ôta sa toque et se mit à la brosser tranquillement avec son gant pour y effacer quelques gouttes de pluie.

Après une pause, elle releva soudain sa tête nue, et adressant à Camors un de ces regards profonds qui préparent un homme à quelque question redoutable : — Cousin, dit-elle, si vous étiez sûr qu'un de ces beaux éclairs dût vous tuer dans un quart d'heure,... qu'est-ce que vous feriez?

— Mais, dit Camors, ma cousine, naturellement,... je vous ferais mes adieux.

— Comment?

Il la regarda en face à son tour. — Savez-vous, dit-il, qu'il y a des momens où je suis tenté de vous croire diabolique?

— Véritablement? Eh bien! il y a des momens où je suis tentée de le croire moi-même. Par exemple dans ce moment-ci, savez-

vous ce que je voudrais? Je voudrais disposer de la foudre,... et dans deux minutes vous n'existeriez plus.

— Parce que?

— Parce que je me souviens,... je me souviens qu'il y a un homme à qui je me suis offerte et qui m'a refusée,... et que cet homme est vivant,... et que cela me déplaît un peu,... beaucoup,... passionnément.

— Est-ce sérieux, madame? reprit Camors, — pour dire quelque chose.

Elle se mit à rire. — Vous ne le croyez pas, j'espère, dit-elle. Je ne suis pas si méchante... C'était une plaisanterie, et même d'un goût médiocre, j'en conviens;... mais sérieusement maintenant, monsieur et cousin, que pensez-vous de moi? Quelle femme pensez-vous que je sois devenue avec les temps?

— Je vous jure que je l'ignore absolument.

— Admettons que je fusse devenue, comme vous me faisiez l'honneur de le supposer tout à l'heure, une personne diabolique, croyez-vous que vous n'y seriez pour rien, dites-moi? Ne croyez-vous pas qu'il y a dans la vie des femmes une heure décisive où un mauvais germe qu'on jette dans leur âme peut y pousser de terribles moissons? Ne croyez-vous pas cela, dites?... Et que je serais excusable si j'avais envers vous les sentimens d'un ange exterminateur?... Et que j'ai quelque mérite à être ce que je suis, une bonne femme, très simple, qui vous aime bien,... avec un peu de rancune, mais pas beaucoup,... et qui en somme vous souhaite toute sorte de prospérités en ce monde et dans l'autre?... Ne me répondez pas, cela vous embarrasserait, et c'est inutile.

Elle sortit de son abri, et alla tendre son visage sous le ciel découvert comme pour voir où en était l'orage.

— C'est fini, dit-elle. Allons-nous-en. — Elle s'aperçut alors que la partie inférieure de la ruine était transformée en un véritable lac d'eau et de boue : elle s'arrêta au bord des degrés du chœur, et laissa échapper un petit cri. — Comment faire? dit-elle en regardant ses chaussures légères; puis, se retournant vers Camors : — Monsieur, allez me chercher un bateau!

Camors recula lui-même au moment de poser le pied dans la fange grasse et dans l'eau stagnante qui remplissaient toute l'enceinte de la nef. — Veuillez attendre un peu, dit-il : je vais aller vous chercher des bottes, des sabots, n'importe quoi.

— Beaucoup plus simple! dit-elle avec un mouvement de résolution brusque. Vous allez me porter jusqu'à l'entrée. — Et sans attendre la réponse du jeune homme, elle s'occupa d'enrouler le bas de ses jupes avec beaucoup de soin, et quand elle eut fait : — Portez-moi, dit-elle.

Il la regardait avec étonnement, s'imaginant qu'elle plaisantait encore; mais elle était d'un grand sérieux.

— De quoi avez-vous peur? reprit-elle.

— Je n'ai pas peur.

— Est-ce que vous n'êtes pas assez fort?

— Mon Dieu! je crois que si!

Il l'enleva dans ses bras comme dans un berceau, pendant qu'elle maintenait sa robe de ses deux mains, puis il descendit les degrés et se dirigea vers la porte avec son étrange fardeau. Il avait quelques précautions à prendre pour ne pas glisser sur le sol inondé, et cela l'absorba pendant les premiers pas; mais, quand son pied fut affermi, il eut la curiosité naturelle d'observer la contenance de la marquise. La tête nue de la jeune femme reposait, un peu renversée, sur le bras qui la soutenait; ses lèvres étaient entr'ouvertes par un sourire presque méchant qui laissait voir ses dents fines et blanches comme du lait; — la même expression de malice farouche brillait dans ses yeux sombres, qui s'attachèrent pendant deux secondes sur ceux de Camors avec une persistance pénétrante, puis se voilèrent soudain sous la frange bleuâtre de ses paupières. — Il eut comme le sentiment d'un éclair qui lui eût traversé la moelle des os.

— Voulez-vous me rendre fou? murmura-t-il.

— Qui sait? dit-elle. — Au même instant, elle s'échappa de ses bras, et, posant ses pieds à terre, elle sortit de la ruine.

Ils regagnèrent le château sans échanger un mot. Près d'entrer dans le salon seulement, la jeune marquise se retourna vers Camors, et lui dit : — Soyez sûr qu'au fond je suis très bonne... vraiment!

Malgré cette affirmation, M. de Camors s'empressa de partir le lendemain matin, comme il l'avait d'ailleurs décidé.

Il emportait de la scène de la veille une impression des plus pénibles. Elle avait blessé son orgueil, exalté son impossible passion, inquiété son honneur. Qu'était cette femme, et que lui voulait-elle? Était-ce l'amour ou la vengeance qui lui inspirait cette coquetterie infernale? Quoi qu'il en fût, M. de Camors n'était pas assez novice dans les aventures de ce genre pour ne pas apercevoir clairement l'abîme entr'ouvert sous la glace rompue : aussi résolut-il sincèrement de la refermer entre eux pour jamais. Le meilleur procédé pour y réussir eût été assurément de cesser toutes relations avec la marquise; mais comment expliquer cette conduite au général, sans éveiller ses soupçons et sans risquer de perdre sa femme dans son esprit? Cela était impossible. Il s'arma donc de tout son courage, et se résigna à subir d'une âme inerte toutes les épreuves que l'inimitié véritable ou feinte de la marquise pouvait encore lui réserver.

Il eut à cette époque une idée singulière. Il était membre de plusieurs cercles et des plus aristocratiques. Il eut la pensée de réunir un certain groupe d'hommes, choisis parmi l'élite de ses collègues, et de former avec eux une association secrète qui aurait pour objet de fixer et de maintenir entre ses membres les principes du point d'honneur dans leur plus stricte sévérité. Cette société, dont on a parlé vaguement dans le public sous le nom de société des *Raffinés* et aussi des *Templiers*, — qui était son véritable nom, — n'avait rien de commun avec les *Dévorans*, illustrés par Balzac. Elle n'avait aucun caractère romanesque ni dramatique. Ceux qui en faisaient partie ne prétendaient en aucune façon se mettre en dehors de la morale commune, ni au-dessus des lois du pays. Ils ne se liaient par aucun serment d'assistance mutuelle à outrance. Ils s'engageaient simplement sur leur parole à observer dans leurs rapports réciproques les règles les plus pures de l'honneur. Ces règles étaient précisées dans leur code. Il est assez difficile de savoir exactement quel en était le texte; mais il semble qu'elles aient concerné à peu près uniquement les questions d'honneur familières entre hommes dans les régions spéciales du cercle, du jeu, du sport, du duel et de la galanterie. C'était par exemple forfaire à l'honneur et se disqualifier, étant membre de cette association, que de s'attaquer soit à la femme, soit à la maîtresse d'un de ses confrères. Il n'y avait d'autre sanction pénale que l'exclusion; mais les conséquences de l'exclusion étaient graves, chacun des affiliés cessant dès ce moment de connaître et même de saluer le membre indigne. Les Templiers trouvaient dans cette secrète entente un avantage précieux : c'était la sûreté particulière de leurs relations entre eux dans les différentes circonstances de la vie mondaine où ils se retrouvaient chaque jour, soit dans les coulisses, soit dans les salons, soit autour des tables du cercle, soit dans les tribunes du turf.

Parmi ses compagnons et ses émules de la haute vie parisienne, Camors était sans doute une exception pour la profondeur et la décision systématique de ses doctrines : il n'en était pas une quant au scepticisme absolu et au matérialisme pratique; mais le besoin d'une loi morale est si naturel à l'homme, et il lui est si doux d'obéir à un frein élevé, que les adeptes choisis auxquels le projet de Camors fut d'abord soumis l'accueillirent avec enthousiasme, heureux de substituer une sorte de religion positive et formelle, si restreintes qu'en fussent les limites, aux confuses et flottantes notions de l'honneur courant. Pour Camors lui-même, on le devine, c'était une barrière nouvelle qu'il entendait élever entre lui et la passion qui le fascinait. Il se liait ainsi, avec une force redoublée, du seul lien moral qui lui restât. Il compléta son œuvre en faisant accepter au général la présidence de l'association. Le général, pour

qui l'honneur était une sorte de déité mystérieuse, mais réelle, fut enchanté de présider au culte de son idole. Il sut bon gré à son jeune ami de sa conception, et l'en estima encore davantage.

On était arrivé au milieu de l'hiver. La marquise de Campvallon avait repris depuis longtemps le train de sa vie à la fois sévère et élégant, exacte à l'église le matin, au bois et aux ventes de charité dans la journée, à l'Opéra ou aux Italiens le soir. Elle avait revu M. de Camors sans ombre d'émotion apparente, et l'avait même traité avec plus de naturel et de simplicité qu'autrefois : aucun retour sur le passé, aucune allusion à la scène du parc pendant l'orage, comme si elle eût épanché ce jour-là, une fois pour toutes, ce qu'elle avait sur le cœur. Cela ressemblait à de l'indifférence. M. de Camors eût dû en être ravi, et il en était fâché. Un intérêt cruel, mais puissant et déjà trop cher à son âme blasée, disparaissait ainsi de sa vie. Il inclinait à croire décidément que Mme de Campvallon était d'un caractère beaucoup moins profond et moins compliqué qu'il ne se l'était figuré, qu'elle s'était éteinte peu à peu dans la banalité mondaine, et qu'elle était devenue en réalité ce qu'elle prétendait être, une bonne personne contente de son sort et inoffensive.

Il était un soir dans sa stalle, à l'orchestre de l'Opéra. On donnait *les Huguenots*. La marquise occupait sa loge entre les colonnes. Diverses rencontres que fit Camors dans les couloirs pendant les premiers entr'actes l'empêchèrent d'aller rendre aussitôt qu'à l'ordinaire ses hommages à sa cousine. Enfin, après le quatrième acte, il alla la saluer dans sa loge, où il la trouva seule, le général étant descendu au foyer. Il fut étonné en entrant de voir sur les joues de la jeune femme des traces de larmes récentes : ses yeux d'ailleurs étaient tout humides. Elle parut mécontente d'être surprise en flagrant délit d'attendrissement. — La musique me fait toujours un peu mal aux nerfs, dit-elle.

— Allons! répondit Camors, vous qui me reprochez de cacher mes mérites, pourquoi cacher les vôtres? Si vous êtes encore capable de larmes, tant mieux!

— Mais non, dit-elle. Je n'ai aucun mérite à cela... Ah! mon Dieu! si vous saviez,.. c'est tout le contraire.

— Quel mystère vous êtes!

— Êtes-vous bien curieux de le connaître, ce mystère?... Tant que cela? Eh bien soyez heureux... Aussi bien il est temps d'en finir...

Elle écarta un peu son fauteuil du bord de la loge et de la vue du public, se tourna vers Camors et reprit : — Vous voulez donc savoir ce que je suis, ce que je sens, ce que je pense... ou plutôt sim-

plement vous voulez savoir si je songe à l'amour... Eh bien! je ne songe qu'à cela. — Quoi encore?.. Si j'ai des amans ou si je n'en ai pas? — Je n'en ai pas, et je n'en aurai jamais, — non par vertu, — je ne crois à rien, — mais par estime de moi et par mépris des autres... Ces petites intrigues, ces petites passions, ces petites amours que je vois dans le monde, me soulèvent le cœur... Il faut vraiment que les femmes qui se donnent pour si peu soient de basses créatures!... Quant à moi, je me rappelle vous l'avoir dit dit un jour, — il y a mille ans de cela! — ma personne m'est sacrée, et pour commettre un sacrilége je voudrais, comme les vestales de Rome, un amour aussi grand que mon crime, aussi terrible que la mort... J'ai pleuré tout à l'heure pendant ce magnifique quatrième acte. Ce n'était pas seulement parce que j'entendais la plus merveilleuse musique qu'on ait jamais entendue sur la terre, c'est parce que j'admirais, parce que j'enviais passionnément les superbes amours de ces temps-là... Et c'était vraiment ainsi! Quand je lis les histoires de ce beau XVIe siècle, je suis en extase. Comme ces gens-là savaient aimer... et mourir. Une nuit d'amour, et ils meurent! C'est charmant! — Voilà, mon cousin; maintenant allez-vous-en : on nous regarde. On va croire que nous nous aimons, et comme nous n'avons pas ce plaisir-là, il est inutile d'en récolter les désagrémens. D'ailleurs je suis encore en pleine cour de Charles IX, et vous me faites pitié avec votre habit noir et votre chapeau rond. Bonsoir.

— Je vous remercie beaucoup, dit Camors. Il prit la main qu'elle lui tendait avec indifférence et sortit de la loge.

Il rencontra M. de Campvallon dans le couloir. — Parbleu! mon cher ami, dit le général en lui saisissant le bras, il faut que je vous communique une idée qui m'a travaillé toute la soirée.

— Quelle idée, général?

— Eh bien! il y avait là, ce soir, un tas de petites jeunes personnes ravissantes... Ça m'a fait penser à vous. Je l'ai même dit à ma femme. Il faut marier Camors à une de ces jeunesses-là!

— Oh! général!

— Eh bien! quoi?

— C'est bien grave. Si l'on se trompe dans son choix,.. ça va loin!

— Bah! bah! ce n'est pas si difficile que ça... Prenez-moi une femme comme la mienne,... qui ait beaucoup de religion, peu d'imagination et pas de tempérament... Voilà tout le secret!... je vous dis ça entre nous, mon cher.

— Enfin, général, j'y penserai.

— Pensez-y! dit le général d'un air profond. — Et il alla retrouver sa jeune femme, qu'il connaissait si bien.

Quant à elle, elle se connaissait bien elle-même, et s'était définie avec une étonnante vérité. Mme de Campvallon n'était pas d'ailleurs à sa manière, plus que M. de Camors à la sienne, une exception dans le monde parisien, quoique deux âmes aussi énergiques et deux esprits aussi bien doués en dussent pousser les communes dépravations à un degré rare.

L'atmosphère artificielle de la haute civilisation parisienne enlève aux femmes en effet le sentiment et le goût du devoir, ne leur laissant que le sentiment et le goût du plaisir. Elles perdent, dans ce milieu éclatant et faux comme une féérie de théâtre, la notion vraie de la vie en général, de la vie chrétienne en particulier, et il est permis d'affirmer que toutes celles qui ne se font pas, à l'écart du tourbillon, une sorte de thébaïde (il y en a), sont des païennes. Elles sont des païennes parce que les voluptés des sens et de l'esprit les intéressent seules, et qu'elles n'ont pas une fois par an une idée, une impression de l'ordre moral, à moins qu'elles n'y soient forcément rappelées par la maternité, — que quelques-unes détestent; elles sont des païennes, comme les belles catholiques profanes du XVIe siècle, amoureuses du luxe, des riches étoffes, des meubles précieux, des lettres, des arts, d'elles-mêmes et de l'amour; elles sont des païennes charmantes comme Marie Stuart, et capables comme elle de se retrouver chrétiennes sous la hache.

Nous parlons, bien entendu, des meilleures, de l'élite, de celles qui lisent, qui pensent, qui rêvent. Quant aux autres, celles qui ne prennent de la vie de Paris que les petits côtés et l'étourdissement puéril, ces folles affairées qui se visitent, se donnent rendez-vous, s'entraînent, s'habillent, commèrent, s'agitent jour et nuit dans le néant, et dansent avec une sorte de frénésie dans les rayons du soleil parisien, sans pensée, sans passions, sans vertus, et même sans vices, — il faut avouer qu'il est impossible de rien imaginer de plus méprisable.

La marquise de Campvallon était donc bien véritablement, comme elle l'avait dit à un homme qui lui ressemblait, une grande païenne; comme elle l'avait dit encore, — à l'une de ces heures solennelles où la destinée des femmes hésite et se décide le plus souvent sous l'influence de celui qu'elles aiment, M. de Camors avait jeté dans son esprit et dans son cœur une semence qui avait merveilleusement fructifié.

Camors ne songea guère à se le reprocher; mais, frappé de toutes les harmonies qui le rapprochaient de la marquise, il regretta plus amèrement que jamais les fatalités qui les séparaient. — Se sentant d'ailleurs plus sûr de lui depuis qu'il s'était enchaîné lui-même par des obligations d'honneur plus strictes, il s'abandonna dès ce moment avec moins de scrupule aux curiosités et aux émotions

d'un danger contre lequel il se croyait invinciblement protégé. Il ne craignit pas de rechercher plus souvent la société de sa belle cousine, et contracta même l'habitude d'entrer chez elle une ou deux fois chaque semaine en sortant de la chambre. Quand il la trouvait seule, leur entretien prenait invariablement de part et d'autre le tour ironique et sourdement provocant où ils excellaient tous deux. Il n'avait pas oublié la confidence hardie de l'Opéra, et il la lui rappelait volontiers, lui demandant si elle avait enfin découvert le héros d'amour qu'elle cherchait, et qui devait être, suivant lui, un scélérat comme Bothwell, ou un musicien comme Rizzio.

— Il y a, répondait-elle, des scélérats qui sont en même temps musiciens;... alors c'est l'idéal... Chantez-moi donc quelque chose à propos.

Vers la fin de l'hiver, la marquise donna un bal; ses fêtes avaient une juste renommée de magnificence et de bon goût. Elle en faisait les honneurs avec une grâce souveraine. Ce soir-là, elle avait une toilette très simple, comme il sied à une maîtresse de maison courtoise, une longue robe de velours sombre, les bras nus sans bijoux, un collier de grosses perles sur son sein rose, et pour coiffure sa couronne héraldique posée sur l'édifice léger de ses cheveux blonds. Camors surprit son regard quand il entra, comme si elle l'eût attendu. Il était venu la voir dans la soirée précédente, et il y avait eu entre eux une escarmouche plus vive qu'à l'ordinaire. Il fut saisi de son éclat. Sa beauté, surexcitée sans doute par les ardeurs secrètes de la lutte et comme illuminée par une flamme intérieure, avait la splendeur fine et pleine d'un albâtre transparent. Quand il fut parvenu à la joindre et à la saluer, cédant malgré lui à un mouvement d'admiration passionnée : — Vous êtes vraiment belle ce soir, dit-il, à faire commettre un crime!..

Elle le regarda fixement dans les yeux : — Je voudrais voir cela! dit-elle, et elle s'éloigna avec sa nonchalance superbe.

Le général s'était approché, et frappant sur l'épaule du comte : — Camors, lui dit-il, vous ne dansez pas plus qu'à l'ordinaire... Faisons-nous un piquet?

— Volontiers, général.

Et tous deux, traversant deux ou trois salons, gagnèrent le boudoir particulier de la marquise, petite pièce de forme ovale, fort haute, et tendue d'une épaisse soie rouge semée de fleurs noires et blanches. Quoique les portes fussent enlevées, deux lourdes portières isolaient complétement ce réduit de la galerie voisine. C'était là que le général avait coutume de jouer et quelquefois de dormir pendant ses fêtes. Une petite table à jeu était dressée devant un divan. Sauf ce détail, le boudoir conservait son aspect familier de

tous les jours, ouvrages de femme commencés, livres, journaux et revues épars sur les meubles.

Après deux ou trois parties, que le général gagna (Camors était distrait) : — Je me reproche, jeune homme, dit M. de Campvallon, de vous enlever si longtemps à ces dames... Je vous rends votre liberté... Je vais jeter les yeux sur les journaux.

— Il n'y a rien de neuf, je crois, dit Camors en se levant.

Il prit lui-même un journal, et s'installa le dos contre la cheminée, se chauffant les pieds tour à tour. Le général, appesanti sur le divan, parcourut *le Moniteur de l'Armée,* approuva quelques promotions militaires, en blâma d'autres, et peu à peu s'assoupit, la tête penchée sur sa poitrine.

M. de Camors ne lisait pas. Il écoutait vaguement la musique de l'orchestre et rêvait. A travers les harmonies, les rumeurs et les chauds parfums du bal, il suivait par la pensée toutes les évolutions de celle qui en était la maîtresse et la reine : il voyait son pas souple et fier, il entendait sa voix grave et musicale, il respirait son souffle. — Ce jeune homme avait tout usé : l'amour et le plaisir n'avaient plus pour lui ni secrets ni tentations; mais son imagination blasée et vieillie se réveillait tout enflammée devant ce beau marbre vivant et palpitant. Cette beauté pure, sévère et dévorée de feux, le troublait jusqu'au fond des veines. Elle était vraiment pour lui plus qu'une femme, plus qu'une mortelle. Les fables antiques, les déesses amoureuses, les bacchantes enivrées, les voluptés surhumaines, l'inconnu et l'impossible dans le plaisir terrestre, — tout était vrai, réel, possible, à deux pas, sous sa main, — et il n'était séparé de tout cela que par l'ombre importune de ce vieillard endormi! — Mais cette ombre enfin, c'était l'honneur...

Ses yeux, comme perdus dans sa rêverie, étaient fixés devant lui, sur la portière qui faisait face à la cheminée. — Tout à coup cette portière se souleva, presque sans bruit, et la marquise présenta sous les plis de la draperie son jeune front couronné. — Elle embrassa d'un regard l'intérieur du boudoir, et après une pause elle laissa retomber doucement la portière, et s'avança directement vers Camors étonné et immobile. — Elle lui prit les deux mains sans parler, le regarda profondément, jeta encore un rapide coup d'œil sur son mari endormi; puis, se dressant un peu sur ses pieds, elle tendit ses lèvres au jeune homme. — Il eut le vertige, oublia tout, se pencha, et lui obéit.

A la même minute, le général fit un brusque mouvement et s'éveilla; mais déjà la marquise était devant lui, les deux mains posées sur la table à jeu, et lui souriant : — Bonjour, mon général, dit-elle.

Le général murmurant quelques mots d'excuse, elle le repoussa

gaîment sur son divan. — Continuez donc, ajouta-t-elle; je venais chercher mon cousin pour un bout de cotillon.

Et elle reprit le chemin de la galerie. Camors, pâle comme un spectre, la suivit. En passant sous la portière, elle se retourna et lui dit à demi-voix : — Voilà le crime!

Puis elle se perdit dans la foule qui remplissait encore les salons.

M. de Camors n'essaya pas de la rejoindre, et il lui parut qu'elle-même l'évitait. — Un quart d'heure plus tard, il quittait l'hôtel de Campvallon.

Il rentra aussitôt chez lui. Une lampe était allumée dans sa chambre. Quand il se vit dans la glace en passant, il se fit peur.— Cette scène effroyable l'avait atterré. Il n'était plus temps de s'y tromper : son élève était devenue son maître. Le fait en soi n'avait rien de surprenant. Les femmes s'élèvent plus haut que nous dans la grandeur morale, il n'y a pas de vertu, pas de dévouement, pas d'héroïsme où elles ne nous dépassent; mais une fois lancées dans les abîmes, elles y tombent plus vite et plus bas que les hommes. Cela tient à deux causes : elles ont plus de passion, et elles n'ont point d'honneur.

Car enfin cet honneur est quelque chose, et il ne faut pas le diffamer. L'honneur est d'un usage noble, délicat, salutaire. Il rehausse les qualités viriles. C'est la pudeur de l'homme. Il est quelquefois une force, toujours une grâce. — Mais penser que l'honneur suffise à tout, qu'en face des grands intérêts, des grandes passions, des grandes épreuves de la vie, il soit un soutien et une défense infaillibles, qu'il supplée aux principes venus de plus haut, et qu'enfin il remplace Dieu, — c'est commettre une grave méprise : c'est s'exposer à perdre en quelque minute fatale toute estime de soi, et à tomber tout à coup pour jamais dans ce sombre océan d'amertume où le comte de Camors, en cet instant même, se débattait avec désespoir, comme un naufragé au sein de la nuit.

Il livra en lui-même pendant cette nuit néfaste un dernier combat plein d'angoisses, et le perdit. Le lendemain soir à six heures, il était chez chez la marquise.

Il la trouva dans sa chambre, entourée de son luxe royal. Elle était à demi couchée sur une causeuse au coin du feu, un peu pâle et fatiguée. Elle le reçut avec son aisance et sa froideur ordinaires. — Bonjour, lui dit-elle, vous allez bien?

— Pas trop, dit Camors.

— Pourquoi donc ça?

— J'imagine que vous vous en doutez.

Elle le regarda avec de grands yeux étonnés et ne répondit pas. — Je vous en supplie, madame, reprit Camors en souriant, plus de musique, car la toile est levée et le drame commence.

— Ah! voyons cela!

— M'aimez-vous, dit-il, ou avez-vous simplement prétendu m'éprouver hier soir? Pouvez-vous et voulez-vous me le dire?

— Je le pourrais certainement, mais je ne le veux pas.

— Je vous aurais crue plus franche.

— J'ai mes heures.

— Eh bien! reprit Camors, si l'heure de la franchise est passée pour vous, elle est venue pour moi...

— Cela fait compensation, dit-elle.

— Et je vais vous le prouver, poursuivit Camors.

— Je m'en fais une fête, dit la marquise en s'assujettissant doucement sur sa causeuse, comme quelqu'un qui se met à l'aise pour mieux jouir d'une circonstance agréable.

— Moi, madame, je vous aime,... et comme vous voulez être aimée... Je vous aime ardemment et mortellement, assez pour me faire tuer et assez pour vous tuer.

— Bon, cela! dit la marquise à demi-voix.

— Mais, continua-t-il d'un accent sourd et contenu, en vous aimant, en vous le disant, en essayant de vous faire partager mon amour, je viole indignement des obligations d'honneur que vous connaissez, — d'autres même que vous ignorez. C'est un crime, vous l'avez dit. Je ne cherche pas à m'atténuer ma faute. Je la vois, je la juge et je l'accepte. Je brise le dernier lien moral qui me restât. Je sors des rangs des hommes d'honneur, je sors même des rangs de l'humanité... Je n'ai plus rien d'humain que mon amour, rien de sacré que vous; mais il faut que mon crime se sauve au moins par quelque grandeur... Eh bien! voici comment je le conçois... Je conçois deux êtres également libres et forts s'aimant et s'estimant seuls l'un l'autre par-dessus tout, n'ayant d'affection, de dévouement, de loyauté, d'honneur que l'un pour l'autre, mais ayant tout cela entre eux à un degré suprême. Je vous donne et je vous consacre absolument ma personne, tout ce que je peux être et tout ce que je puis devenir, à la condition d'un retour égal... Restons dans la convention sociale, hors de laquelle nous serions misérables tous deux... Secrètement unis et secrètement isolés sur des hauteurs inconnues, au milieu de la foule humaine, la dominant et la méprisant, mettons en commun nos dons, nos facultés, nos puissances, nos deux royautés parisiennes, la vôtre, qui ne peut grandir, la mienne, qui grandira, si vous m'aimez,... et vivons ainsi l'un par l'autre et l'un pour l'autre jusqu'à la mort... Vous rêviez, disiez-vous, des amours étranges et presque sacriléges, en voilà un. — Seulement, avant de l'accepter songez-y bien, car je vous atteste que cela est fort sérieux. Mon amour pour vous est immense... Je vous aime assez pour dédaigner et fouler aux pieds ce que les der-

niers des hommes respectent encore... Je vous aime assez pour trouver en vous seule, en votre seule estime, en votre seule tendresse, dans l'orgueil et dans l'ivresse d'être à vous,... l'oubli et la consolation de l'amitié outragée, de la foi trahie, de l'honneur perdu!... Mais, madame, c'est là un sentiment avec lequel vous auriez tort de jouer, vous devez le comprendre... Eh bien! si vous voulez de mon amour, si vous voulez de cette alliance, — contraire à toutes les lois du monde,... mais grande du moins et singulière,... daignez me le dire, et je tombe à vos pieds... Si vous n'en voulez pas, si elle vous fait peur, si vous n'êtes pas prête à toutes les obligations redoutables qu'elle entraîne, dites-le encore;... ne craignez pas un mot, pas un reproche... Quoi qu'il puisse m'en coûter, je brise ma vie, je pars, je m'éloigne de vous sans retour, et ce qui s'est passé hier est oublié à jamais.

Il se tut et demeura les yeux fixés sur ceux de la jeune femme avec une expression d'anxiété ardente.

A mesure qu'il avait parlé, elle avait pris un air plus grave; elle l'écoutait la tête un peu basse, dans l'attitude d'une puissante curiosité, lui jetant par intervalles un regard plein d'une flamme sombre. Une faible et rapide palpitation du sein, un frissonnement léger des narines dilatées, trahissaient seuls l'orage intérieur. — Ceci, dit-elle après un silence, devient en effet intéressant;... mais vous ne comptez pas, en tout cas, partir ce soir, je suppose?

— Non, dit Camors.

— Eh bien! reprit-elle en lui adressant de la tête un signe d'adieu et sans lui offrir sa main, nous nous reverrons.

— Mais quand?

— Au premier jour.

Il crut comprendre qu'elle demandait le temps de réfléchir, un peu effrayée sans doute du monstre qu'elle avait évoqué. — Il la salua gravement et sortit.

Le lendemain et les deux jours qui suivirent, il se présenta en vain à la porte de Mme de Campvallon. La marquise devait dîner en ville et s'habillait.

Ce furent pour M. de Camors des siècles de tourmens. Une pensée qui l'avait souvent inquiété s'empara de lui avec une sorte d'évidence poignante. — La marquise ne l'aimait pas. Elle avait simplement voulu se venger du passé, et après l'avoir déshonoré elle se riait de lui : elle lui avait fait signer le pacte, et elle lui échappait. — Et pourtant au milieu des déchiremens de son orgueil sa passion, loin de s'affaiblir, s'exaspérait.

Le quatrième jour après leur entretien, il n'alla point chez elle. Il espérait la voir dans la soirée chez la vicomtesse d'Oilly, où ils avaient l'habitude de se rencontrer chaque vendredi. La vicomtesse

d'Oilly était cette ancienne maîtresse du comte de Camors le père, lequel avait jugé convenable de lui confier l'éducation de son fils. Camors avait conservé pour elle une sorte d'affection. C'était une bonne femme qu'on aimait, et dont on ne laissait pas de se moquer un peu. Elle n'était plus jeune depuis longtemps : forcée de renoncer à la galanterie, qui avait été la principale occupation de ses belles années, et, ne se sentant pas le goût de la dévotion, elle s'était mis en tête, sur le retour, d'avoir un salon. Elle y recevait quelques hommes distingués, savans, écrivains, artistes. On se piquait d'y penser librement. La vicomtesse, pour faire face aux obligations de sa situation nouvelle, avait résolu de s'éclairer. Elle suivait les cours publics et aussi les conférences, dont la mode commençait à s'établir. Elle parlait assez convenablement des générations spontanées. Elle avait cependant manifesté une vive surprise le jour où Camors, qui se plaisait à la tourmenter, avait cru devoir l'informer que les hommes descendaient des singes. — Voyons, mon ami, lui dit-elle, je ne puis vraiment pas admettre cela... Comment pouvez-vous croire que votre grand-père fût un singe,... vous qui êtes si charmant! — Elle raisonnait sur toutes choses de cette force. Néanmoins elle se vantait d'être philosophe; mais quelquefois le matin elle sortait à la dérobée, avec un voile fort épais, et elle entrait à Saint-Sulpice, où elle se confessait, afin de se mettre en règle avec le bon Dieu, pour le cas où par hasard il eût existé.

Elle était riche, bien apparentée, et malgré les légèretés considérables de sa jeunesse le meilleur monde allait chez elle. Mme de Campvallon s'y était laissé introduire par Camors, et Mme de La Roche-Jugan l'y avait suivie, parce qu'elle la suivait partout avec son fils Sigismond.

Ce soir-là, la réunion y était peu nombreuse. M. de Camors, arrivé depuis quelques minutes, eut la satisfaction de voir entrer le général et la marquise. Elle lui exprima tranquillement ses regrets de ne point s'être trouvée chez elle les jours précédens; mais il était difficile d'espérer une explication décisive dans un cercle aussi clairsemé, et sous l'œil vigilant de Mme de La Roche-Jugan. Camors interrogeait vainement le visage de sa jeune cousine. Il était beau et froid comme toujours. Ses anxiétés s'en accrurent. Il eût donné sa vie en ce moment pour qu'elle lui dît un mot d'amour.

La vicomtesse d'Oilly aimait les jeux d'esprit, bien qu'elle n'en eût guère. On jouait chez elle au *secrétaire*, aux *petits papiers*, comme c'est encore la mode aujourd'hui. Ces jeux innocens ne le sont pas toujours, ainsi qu'on va le voir.

On avait distribué des crayons, des plumes, des carrés de papier aux assistans de bonne volonté, et les uns, assis autour d'une grande table, les autres dans des fauteuils solitaires, griffonnaient

mystérieusement tour à tour des questions et des réponses pendant que le général faisait un whist avec Mme de La Roche-Jugan. — Mme de Campvallon n'avait pas coutume de prendre part à ces sortes de jeux, qui l'ennuyaient, et M. de Camors fut étonné de voir qu'elle eût accepté ce soir-là le crayon et les papiers que la vicomtesse lui avait offerts. Cette singularité éveilla son attention, et le mit sur ses gardes. Il entra lui-même dans le jeu également contre sa coutume, et se chargea même de recueillir dans une corbeille les petits billets à mesure qu'ils étaient écrits. — Une heure se passa sans aucun incident particulier. Des trésors d'esprit furent dépensés. Les questions les plus délicates et les plus inattendues : — qu'est-ce que l'amour? — croyez-vous que l'amitié soit possible entre les deux sexes? — est-il plus doux d'aimer ou d'être aimé? — se succédèrent paisiblement avec des réponses équivalentes.

Tout à coup la marquise poussa un faible cri, et l'on vit une larme de sang couler tout doucement sur son front : elle se mit à rire aussitôt, et montra son petit crayon d'argent qui avait à l'une de ses extrémités une plume dont elle s'était piqué le front dans le fort de ses réflexions. L'attention de Camors redoubla dès ce moment, d'autant plus qu'un regard rapide et ferme de la marquise sembla l'avertir d'un événement prochain. — Elle était assise un peu à l'ombre dans un coin, pour y méditer plus à son aise ses questions et ses réponses. Un instant plus tard, Camors parcourant le salon pour recueillir les bulletins, elle en déposa un dans la corbeille, et lui en glissa un autre dans la main, avec la dextérité féline de son sexe.

Au milieu de toutes ces paperasses répandues et froissées, que chacun s'amusait à relire après coup, M. de Camors ne trouva aucune difficulté à prendre connaissance, sans être remarqué, du billet clandestin de la marquise : il était écrit d'une encre rougeâtre, un peu pâle, mais fort lisible, et contenait ces mots :

« J'appartiens, âme, corps, honneur et biens à mon cousin bien-
« aimé Louis de Camors dès à présent et pour toujours.
« Écrit et signé du pur sang de mes veines.

« CHARLOTTE DE LUC-D'ESTRELLES.

« 5 mars 185.. »

Tout le sang de Camors jaillit à son cerveau, un nuage passa sur ses yeux, et il s'appuya de la main sur un meuble; puis soudain son visage se couvrit d'une pâleur mortelle. — Ces symptômes n'étaient point ceux du remords ni de la peur. Sa passion dominait tout. Il éprouvait une joie immense. Il voyait le monde sous ses pieds.

Ce fut par cet acte de franchise et d'audace extraordinaire, as-

saisonné du mysticisme sanglant si familier à ce XVIe siècle qu'elle adorait, que la marquise de Campvallon se livra à son amant, et que leur union fatale fut scellée.

Il y avait six semaines environ que s'était passé ce dernier épisode; il était à peu près cinq heures du soir, et la marquise attendait M. de Camors, qui devait venir chez elle après la séance du corps législatif. On frappa tout à coup à l'une des portes de sa chambre, qui communiquait avec l'appartement de son mari. C'était le général. Elle remarqua avec étonnement, même avec frissonnement, que ses traits étaient décomposés.

— Qu'y a-t-il donc, mon ami? dit elle. Êtes-vous malade?

— Non, répondit le général, pas du tout.

Il se posa debout devant elle, et la regarda un moment sans parler; ses yeux gris roulaient dans leurs orbites.

— Charlotte, reprit-il enfin avec un pénible sourire, il faut que je vous avoue ma folie,... je ne vis pas depuis ce matin... J'ai reçu une lettre singulière,... voulez-vous la voir?

Si cela vous plaît, dit-elle.

Il tira une lettre de sa poche, et la lui donna. Elle était d'une écriture évidemment et laborieusement contrefaite, et n'était point signée.

— Une lettre anonyme? dit la marquise, dont les sourcils se soulevèrent légèrement en signe de dédain; puis elle se mit à lire la lettre, dont voici le texte :

« Un ami vrai, général, s'indigne de voir qu'on abuse de votre confiance et de votre loyauté. Vous êtes trompé par ceux que vous aimez le plus. Un homme comblé de vos bienfaits, une femme qui vous doit tout, sont unis par une entente secrète qui vous outrage. Ils hâtent de leurs vœux l'heure où ils pourront partager vos dépouilles. Celui qui se fait un devoir pieux de vous avertir ne veut calomnier personne. Il est convaincu que votre honneur est respecté par celle à qui vous l'avez confié, elle est toujours digne de votre tendresse et de votre estime; elle n'a d'autre tort que de se prêter aux calculs d'avenir que votre meilleur ami ne craint pas d'établir sur votre mort, sur votre veuve et sur votre héritage. La pauvre femme subit malgré elle la fascination d'un homme trop célèbre par ses prestiges séducteurs; mais lui, cet homme, votre ami, presque votre fils, comment qualifier sa conduite? Toutes les personnes honnêtes en sont révoltées, et en particulier celle qu'une conversation surprise par hasard a mise au courant, et qui obéit à sa conscience en vous donnant cet avis. »

La marquise, après avoir achevé, tendit froidement la lettre au général. — Signé Éléonore-Jeanne de La Roche-Jugan, dit-elle.

— Croyez-vous? dit le général.

— La clarté même du jour! reprit la marquise. — *Le devoir pieux... le prestige séducteur... les personnes honnêtes,..* elle a pu déguiser son écriture, mais non son style,.. et ce qu'il y a de plus décisif encore, c'est qu'elle prête à M. de Camors, — il s'agit de lui, j'imagine, — ses propres projets et ses calculs, qui ne vous ont pas échappé plus qu'à moi, je suppose.

— Si je croyais que cette lâche épître fût son œuvre, s'écria le général, je ne la reverrais de ma vie!

— Pourquoi? Il faut en rire.

Le général commença une de ses promenades solennelles à travers la chambre. La marquise regardait la pendule avec inquiétude. Son mari surprit un de ces regards. Il s'arrêta brusquement.

— Attendez-vous Camors aujourd'hui? dit-il.

— Oui, je crois qu'il viendra après la séance.

— Je le pensais, reprit le général. — Il eut un sourire convulsif. — Et savez-vous, ma chère, ajouta-t-il, une sotte idée qui m'a poursuivi depuis le moment où j'ai reçu cette lettre infâme,.. car en vérité je crois que l'infamie est contagieuse...

— Vous avez eu l'idée d'épier notre entretien? dit la marquise d'un ton d'indolence railleuse.

— Oui, dit le général, là, derrière cette portière, comme au théâtre;.. mais, Dieu merci, j'ai su résister à cette basse tentation... Si jamais je me laissais aller à une telle faiblesse, je voudrais au moins que ce fût avec votre agrément...

— Et vous me le demandez? dit la marquise.

— Ma pauvre Charlotte, reprit-il d'un accent douloureux et presque suppliant, je suis un vieux fou, un vieil enfant;.. mais je sens que cette misérable lettre va empoisonner ma vie... Je n'aurai plus une heure de paix ni de confiance... Que voulez-vous?... j'ai été déjà si cruellement trompé!... Je suis un homme loyal, mais je suis bien forcé de voir que tout le monde ne l'est pas comme moi... Il y a des choses qui me paraissent aussi impossibles que de marcher sur la tête, et je sais pourtant que d'autres font ces choses-là tous les jours... Que vous dirai-je? En lisant ces lignes perfides, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler que vos relations avec Camors sont plus fréquentes depuis quelque temps.

— Sans doute, dit la marquise, je l'aime beaucoup.

— Je me suis souvenu aussi de votre tête-à-tête dans le boudoir, l'autre nuit, pendant le bal... Quand je m'éveillai, vous aviez tous deux un air de mystère,.. quel mystère peut-il y avoir entre vous?

— Ah! voilà! dit la marquise en souriant.

— Je ne puis pas le savoir?

— Vous le saurez quand le temps en sera venu.

— Enfin je vous jure pourtant que je ne vous soupçonne pas, — ni vous, ni lui,... je ne vous soupçonne pas du moins de me trahir formellement, de m'outrager, de souiller mon nom,... Dieu m'en garde!... Mais si vous vous aimiez seulement, tout en respectant mon honneur,... si vous vous aimiez, et si vous vous le disiez... Si vous étiez là tous deux, à mes côtés, dans mes bras, vous, mes deux amis, mes deux enfans, calculant d'un œil impatient les progrès de ma vieillesse, concertant vos projets d'avenir, souriant à ma mort prochaine,... et ajournant votre bonheur sur ma tombe,.. vous vous croiriez peut-être innocens... Eh bien! non, cela serait épouvantable!

Sous l'empire de la passion qui le transportait, la voix et la parole du général s'étaient élevées; ses traits vulgaires avaient pris un air de sombre dignité et d'imposante menace. — Une faible teinte pâle s'étendit sur le beau visage de la jeune femme, et un pli léger contracta son front pur. Par un effort qui eût été sublime dans une cause meilleure, elle maîtrisa aussitôt sa défaillance passagère, et montrant froidement à son mari la porte drapée par laquelle il était entré : — Eh bien! dit-elle, mettez-vous là.

— Vous ne me le pardonnerez jamais?

— Vous ne connaissez pas du tout les femmes, mon ami. La jalousie est un de ces crimes que non-seulement elles pardonnent, mais qu'elles aiment.

— Mon Dieu! ce n'est pas de la jalousie!

— Ce que vous voudrez. Enfin mettez-vous là.

— Vous m'y autorisez sincèrement?

— Je vous en prie... Allez chez vous; en attendant, si vous voulez,... laissez cette porte ouverte,... et quand vous verrez M. de Camors entrer dans la cour de l'hôtel, venez.

— Non, dit le général après une minute d'hésitation, puisque je fais tant,... — et il soupira avec une tristesse poignante, — je ne veux du moins laisser aucun prétexte à ma défiance... Si je vous quittais avant qu'il n'arrive, je serais capable d'imaginer...

— Que je l'ai fait secrètement avertir, n'est-ce pas? Rien de plus naturel. Restez donc ici. Seulement prenez un livre, car notre conversation, jusqu'à nouvel ordre, serait languissante.

Il s'assit. — Mais enfin, dit-il, quel mystère peut-il y avoir entre vous?

— Voilà! — dit-elle encore avec son sourire de sphinx.

Le général prit machinalement un livre, et elle se mit à attiser le feu et à réfléchir.

Puisqu'elle aimait le danger, le drame et la terreur mêlés à ses

amours, elle devait être contente, car en cette minute la honte, la ruine et la mort étaient derrière sa porte; mais, à dire vrai, c'en était trop à la fois, même pour elle, et quand elle vint à envisager, dans le silence qui s'était fait, la nature et l'étendue véritable du péril, elle crut que son cœur allait éclater et sa tête se perdre.

Elle ne s'était pas méprise d'ailleurs sur l'origine de la lettre. Ce honteux chef-d'œuvre était bien le fait de Mme de La Roche-Jugan. Pour lui rendre justice, Mme de La Roche-Jugan n'avait pas soupçonné toute la portée du coup qu'elle frappait. Elle-même croyait à la vertu de la marquise; mais dans sa surveillance incessante elle n'avait pas manqué de remarquer depuis quelques mois les assiduités de Camors chez Mme de Campvallon, et d'observer une nuance nouvelle dans leurs rapports mondains. On n'a pas oublié qu'elle rêvait pour le jeune Sigismond la succession intégrale de son vieil ami; elle pressentit une rivalité redoutable et résolut de la détruire en germe. Éveiller contre Camors la défiance du général et lui faire fermer la porte du logis, c'était tout ce qu'elle avait voulu; mais sa lettre anonyme, comme la plupart des viles scélératesses de ce genre, était une arme plus fatale et plus meurtrière que ne l'avait présumé son infâme auteur.

La jeune marquise rêvait donc en attisant son feu et en jetant de temps à autre un coup d'œil furtif sur la pendule. M. de Camors allait arriver d'un instant à l'autre. Aucun moyen de le prévenir. Dans l'état présent de leurs relations, il était impossible d'imaginer que les premiers mots de Camors ne livrassent pas immédiatement leur secret, et ce secret livré, c'était pour elle tout au moins le déshonneur public, la chute scandaleuse, la pauvreté, le couvent, pour son mari ou pour son amant, peut-être pour tous deux, la mort.

Lorsque le timbre retentit dans la cour de l'hôtel annonçant l'arrivée du comte, toutes ces images se pressèrent une dernière fois dans le cerveau de Mme de Campvallon comme une légion de fantômes; puis elle rassembla son courage par un élan suprême, et tendit toutes ses facultés pour l'exécution du plan qu'elle avait conçu à la hâte, qui était son dernier espoir, et qu'un mot, un geste, une distraction, une inintelligence de M. de Camors pouvait renverser tout entier en une seconde.

Sans parler, elle salua en souriant son mari, et lui fit signe de gagner sa cachette. Le général, qui s'était levé au bruit du timbre, parut encore hésiter, puis, haussant les épaules comme en mépris de lui-même, il se retira derrière la portière qui faisait face à l'entrée principale de la chambre.

L'instant d'après, cette porte fut ouverte par un domestique, et

M. de Camors entra. — Il s'avançait avec une sorte d'empressement dans la chambre, se dirigeant vers la cheminée, et sa bouche souriante s'entr'ouvrait déjà pour parler, quand il saisit tout à coup l'expression du regard de la marquise, et la parole se glaça sur ses lèvres; ce regard, attaché sur lui depuis son entrée, avait une fixité raide et spectrale qui, sans lui rien apprendre, lui fit tout craindre. — C'était un homme exercé aux situations difficiles, avisé et prudent autant qu'intrépide. Il ne sourcilla point, ne parla pas et attendit.

Elle lui donna sa main sans cesser de le regarder de près avec cette même effrayante intensité. — Ou elle est folle, se dit-il, ou le danger est là.

Avec la rapide perception de son génie et de son amour, elle sentit qu'il comprenait, et tout de suite, ne laissant pas même au silence le temps de les compromettre : — Vous êtes aimable de me tenir parole, dit-elle.

— Mais c'est tout simple, dit Camors, qui s'assit.

— Non, car vous savez que vous venez encore ici pour y être tourmenté... Eh bien! voyons, m'arrivez-vous un peu converti à mon idée fixe?

— Quelle idée fixe? Il me semble que vous en avez plusieurs...

— Oui, mais je parle de la bonne,... de la meilleure au moins,... de votre mariage enfin...

— Encore, ma cousine, dit Camors, qui, assuré désormais du danger et de sa nature, marchait d'un pas plus ferme sur son brûlant terrain.

— Toujours, mon cousin... Et savez-vous une chose? J'ai trouvé la personne!

— Ah! alors je me sauve!

Elle lui jeta à travers son sourire un coup d'œil impérieux. — Vous y tenez donc beaucoup? reprit Camors en riant.

— Extrêmement. Je n'ai pas besoin de vous répéter mes raisons, vous ayant prêché là-dessus tout l'hiver,... au point même d'inquiéter le général, qui a flairé un mystère entre nous.

— Bah! le général!

— Oh! rien de grave, bien entendu... Donc nous disons, pour nous résumer : Pas de miss Campbell,... trop blonde! ce qui n'est pas poli pour moi par parenthèse; — point de Mlle de Silas,... trop maigre! — point de Mlle Rôlet malgré ses millions,... trop bonne famille! point de Mlle d'Esgrigny,... trop Bacquière et Van-Cuyp! Tout cela était un peu décourageant, vous m'avouerez;... mais enfin... on s'acharne... Je vous dis que j'ai trouvé!... une merveille!

— Qui se nomme? dit Camors.

— Marie de Tècle!

— Il y eut un silence.

— Eh bien! vous ne dites rien? reprit la marquise,... parce que vous n'avez rien à dire,... parce que celle-là réunit tout, agrément personnel, éducation, famille, fortune,... enfin tout... un rêve,... et puis vos terres se joignent... Vous voyez comme je pense à tout, mon ami?... Mais je ne sais vraiment pas comment nous n'y avions pas songé plus tôt!

M. de Camors se taisait toujours, et la marquise commençait à s'étonner de son silence.

— Oh! reprit-elle, vous aurez beau chercher,... il n'y a pas une objection... Vous êtes pris cette fois-ci... Voyons, mon ami, dites oui, je vous en prie.

Et pendant que sa bouche disait : Je vous en prie d'un ton de câlinerie gracieuse, son regard disait avec un accent terrible : Il le faut!

— M'est-il permis d'y réfléchir, madame? dit-il enfin.

— Non, mon ami.

— Mais enfin, reprit Camors, qui était très pâle, il me semble que vous disposez bien à votre aise de la main de mademoiselle de Tècle... Mademoiselle de Tècle est fort riche... On la marie de tous côtés... D'ailleurs son grand oncle a des idées de province, et sa mère des idées de dévotion qui pourraient bien...

— Je m'en charge, interrompit la marquise.

— Mais quelle manie avez-vous de marier les gens?

— Les femmes qui ne font pas l'amour, mon cousin, ont la manie de faire des mariages.

— Sérieusement pourtant, vous me laisserez bien quelques jours pour y penser?

— Penser à quoi? Ne m'avez-vous pas toujours dit que vous comptiez vous marier,... que vous n'attendiez qu'une occasion? Eh bien! jamais vous n'en trouverez une meilleure que celle-là,... et si vous la laissez échapper, vous le regretterez toute votre vie...

— Mais enfin donnez-moi le temps de consulter ma famille.

— Votre famille? Quelle plaisanterie!... Il me semble que vous êtes grandement majeur,... et puis quelle famille? Votre tante de La Roche-Jugan?

— Sans doute,... encore ne voudrais-je pas la blesser.

— Ah! mon Dieu! supprimez cette inquiétude... Je vous déclare qu'elle jubilera.

— Parce que?

— J'ai mes raisons. — Et la jeune femme, en disant ces mots,

fut prise d'un rire étrange qui faillit dégénérer en convulsions, car ses nerfs, après cette horrible tension, étaient comme affolés.

Camors, pour qui la lumière s'était faite peu à peu sur les points les plus obscurs de l'énigme mortelle qui lui était proposée, sentit lui-même le besoin d'abréger une scène qui avait exalté toutes ses facultés à un degré presque insoutenable. Il se leva. — Je suis forcé de vous quitter, dit-il, car je ne dîne pas chez moi; mais je reviendrai demain, si vous le permettez.

— Certainement... Vous m'autorisez à en parler au général?

— Mon Dieu!... oui, car de bonne foi j'ai beau courir après les objections, je n'en trouve pas.

— Eh bien! je vous adore! dit la marquise. — Elle lui tendit sa main qu'il baisa. Il sortit aussitôt.

Il eût fallu être plus clairvoyant que ne l'était le général de Campvallon pour distinguer quelques faiblesses ou quelques dissonances dans l'audacieuse comédie que venaient de jouer devant lui ces deux grands artistes. Le jeu muet de leurs yeux aurait pu seul les trahir, et il ne le voyait pas. Quant à leur dialogue, tranquille, aisé, naturel, il n'y avait pas un mot qu'il n'en eût saisi et qui ne lui eût paru répondre à toutes ses inquiétudes et confondre tous ses soupçons. Dès ce moment et pour jamais tout ombrage s'effaça de sa pensée, car pour imaginer l'odieuse combinaison dans laquelle Mme de Campvallon avait cherché un refuge désespéré, pour entrer dans une telle profondeur de perversité, le général avait l'esprit trop simple et trop pur.

Quand il reparut devant sa femme, en quittant sa cachette, il était consterné : il eut un geste de confusion et d'humilité. Il lui prit la main et lui sourit avec toute la bonté et toute la tendresse de son âme. En ce moment, la marquise, par une nouvelle réaction de son système nerveux, se mit à sangloter, ce qui acheva de désespérer le général. — Par respect pour ce galant homme, nous n'insisterons pas sur une scène dont l'intérêt d'ailleurs n'est plus assez vif pour sauver ce qu'elle a de pénible aux honnêtes gens.

Nous passerons également sans nous y arrêter sur l'entretien qui eut lieu le lendemain entre Mme de Campvallon et M. de Camors. Camors, on l'a compris, avait d'abord éprouvé, en voyant apparaître le nom de Mlle de Tècle dans cette noire intrigue, un sentiment de répulsion et même d'horreur qui avait failli tout compromettre. Comment il parvint à dompter cette révolte suprême de sa conscience au point de subir l'expédient qui devait assurer la paix de ses amours, par quels détestables sophismes il osa se persuader qu'il ne devait plus rien qu'à sa complice, et qu'il lui devait tout, même cela, nous n'essaierons pas de l'expliquer. Expliquer, c'est

atténuer, et ici nous ne le voulons pas. Nous dirons seulement qu'il se résigna à ce mariage. Dans la voie où il était entré, on ne s'arrête guère, à moins que la foudre ne s'en mêle.

Quant à la marquise, on se ferait une faible idée de cette âme dépravée et hautaine, si l'on s'étonnait qu'elle eût persisté de sang-froid, et après réflexion, dans la conception perfide que l'imminence du danger lui avait suggérée. Elle comprenait que les soupçons du général se réveilleraient un jour ou l'autre plus menaçans, si le mariage annoncé demeurait un jeu. Elle aimait passionnément Camors, elle n'aimait pas moins le mystère dramatique de leur liaison; elle avait de plus senti une terreur folle à la pensée de perdre l'immense fortune qu'elle s'était habituée à regarder comme la sienne, car le désintéressement de sa première jeunesse était alors bien loin, et l'idée de déchoir misérablement dans ce monde parisien, où elle régnait par son luxe comme par sa beauté, lui était insupportable. Amour, mystère, fortune, elle voulait garder tout cela à tout prix, et plus elle y réfléchit même, plus le mariage de Camors lui en parut être la plus sûre sauvegarde. — Il est vrai qu'elle se donnait une sorte de rivale; mais elle s'estimait trop haut pour la craindre, et elle préférait Mlle de Tècle à toute autre, parce qu'elle la connaissait, et que Mlle de Tècle lui était évidemment inférieure en tout.

Ce fut environ quinze jours après que le général arriva un matin chez Mme de Tècle et lui demanda, pour M. de Camors, la main de sa fille. Il serait douloureux d'appuyer sur la joie que ressentit Mme de Tècle. Elle s'étonna seulement en secret que M. de Camors ne fût pas venu lui-même lui présenter sa demande; mais Camors n'avait pas eu ce cœur-là. Il était cependant à Reuilly depuis le matin, et il se rendit chez Mme de Tècle aussitôt qu'il sut que sa recherche était agréée. Une fois déterminé à cette monstrueuse action, il avait résolu du moins d'y apporter les formes les plus exquises, et l'on sait qu'il y était passé maître.

Dans la soirée, Mme de Tècle et sa fille, demeurées seules, se promenèrent longtemps sur leur chère terrasse, à la douce lueur des étoiles, la fille bénissant sa mère, la mère bénissant Dieu, toutes deux confondant leurs cœurs, leurs rêves, leurs baisers et leurs larmes, plus heureuses, pauvres femmes! qu'il n'est permis de l'être sous le ciel.

Dans le courant du mois d'août suivant, le mariage eut lieu.

OCTAVE FEUILLET.

(La quatrième partie au prochain n°.)

LE

PAGANISME POÉTIQUE

EN ANGLETERRE

I. *Swinburne's Atalanta in Calydon*, 1865. — II. *Chastelard*, 1866. — III. *Poems and Ballads*, 1866. — IV. *Notes on Poems and Reviews*, 1867. — V. *Keats's poetical works, an enlarged edition with a memoir*, by lord Houghton, 1865.

Il y a depuis quelques années une sorte de renaissance des fables grecques. En même temps que les arts demandent des sujets à la mythologie et que la vie antique, étudiée avec plus d'exactitude par le pinceau ou reproduite plus en détail par le bronze et le marbre, reprend faveur, on voit les poètes suivre le même courant et retourner les uns après les autres à ces vieilles fictions qui semblaient avoir perdu toutes leurs grâces. Ce qu'on a pu prendre d'abord pour un caprice est bien près de devenir un signe du temps; ce qu'il était impossible de prévoir et d'annoncer il y a trente ans se réalise aujourd'hui. Nous aurions tort de nous étonner de cette ferveur nouvelle. Une génération tout entière s'était appliquée à brûler ce qu'on avait trop longtemps adoré, la réaction devait se produire; il était naturel aussi qu'un temps comme le nôtre, curieux, inquiet, se sentant appelé à renouveler la poésie comme les autres domaines de l'intelligence, voulût interroger toutes les voix et remonter à toutes les sources. Ici l'on a puisé à la source grecque, et il en est sorti une poésie savante et classique dans le beau sens du mot. Là on a creusé le moyen âge et sondé la fontaine oubliée des

chants populaires; on en a vu jaillir une poésie souvent pleine de fraîcheur, la seule qui, en bon langage, devrait porter le nom de romantique. Ailleurs ceux qui ont été mieux inspirés se sont adressés à la veine réellement primitive, celle du cœur de l'homme; ils en ont tiré des inspirations vraiment humaines, celles qui feront l'éternel honneur de notre temps. Mais toutes les eaux se troublent, toutes les sources s'épuisent; il faut du temps pour que de nouveau elles se remplissent. Le moyen âge est à peu près abandonné; ce qu'on appelle la poésie humaine a été ou est devenu personnel avec tous les défauts qu'entraîne ce caractère. En ce moment, la poésie grecque et mythologique semble profiter de la corruption et de l'épuisement des autres.

Pour nous en tenir à l'Angleterre, le paganisme de l'art a deux époques dans notre siècle. Sans former un groupe nombreux, il avait plusieurs adhérens autour de Leigh Hunt et de ce qu'on appelait l'école italienne; il florissait avec Keats vers 1820. Il essaie aujourd'hui de reprendre sa place et d'avoir sa seconde époque. Si nous faisions une revue de tout ce que l'hellénisme aurait le droit de réclamer dans la poésie actuelle, plus d'un nom viendrait sous notre plume; un seul pourtant est tout d'un coup sorti de la foule. Une tragédie antique d'une grande beauté, de remarquables drames sur des sujets modernes, un volume de vers d'une puissance peu commune, ont successivement provoqué l'admiration, donné l'alarme, et enfin appelé la foudre, ce n'est pas trop dire, sur un poète qui n'a pas trente ans. D'où vient cette émotion générale? C'est que le païen nouveau est un Polyeucte du paganisme; « la foi qu'il a reçue aspire à son effet. » Négation de la Providence, rébellion contre tout ce qui est divin (car c'est de l'antithéisme plutôt que de l'athéisme), sensualité emportée et levant le bras contre le ciel, voilà ce qu'un jeune talent vient d'annoncer à la religieuse Angleterre. Ce n'est pas de l'éclat, c'est du scandale qu'a produit le dernier volume de ce néophyte du paganisme. Est-ce l'indice de funestes tendances? est-ce une soudaine lumière sur l'état moral des esprits, particulièrement dans la jeunesse des universités? Jusqu'à quel point la génération nouvelle est-elle complice de tels égaremens?

Si nous abordions immédiatement les œuvres de M. Swinburne, il serait malaisé de trouver une solution à ce problème : nous ne saurions dire à quel degré le paganisme des poètes était entré avant lui dans les habitudes littéraires et morales du public. Il est donc utile de rappeler, pour ainsi dire, les précédens, et le poète John Keats est celui qui nous en donnera la plus juste idée. Comment les conceptions païennes ont-elles été reçues par le public de 1820, à

quelles conditions l'Angleterre a-t-elle goûté, aime-t-elle encore aujourd'hui et de plus en plus ce poète sympathique et pur, qui pourtant était déjà sur la pente où l'a infiniment dépassé le poète nouveau? voilà ce que nous devons nous demander d'abord. Quelques aperçus touchant le paganisme de Keats nous aideront aussi à mieux comprendre son successeur. Ce n'est pas là un épisode rétrospectif, ce n'est pas même sortir de ce qui est actuel : nous avons devant nous une édition nouvelle, plus complète des poésies de Keats, enrichie d'une fine et délicate notice par un initié, presque par un maître en l'art des vers.

I.

Ce qu'André Chénier a été pour le paganisme poétique dans notre littérature, John Keats l'a été dans la littérature anglaise. Au premier abord, on ne saisit entre eux que les ressemblances; les différences ne se font sentir que plus tard. Bien que l'auteur d'*Endymion* soit né un an après que l'auteur de la *Jeune Captive* eut porté sur l'échafaud cette tête si jeune et si pleine de pures harmonies, leurs écrits les rendent contemporains : les œuvres d'André Chénier ne furent publiées qu'en 1819; le poème de Keats est de 1818. Tous deux, ou méconnus ou ignorés durant leur vie, ont révélé à leur pays après leur mort une poésie nouvelle; les écrits des deux poètes, avec une portée inégale, sont devenus la préface d'un mouvement littéraire. Pour tous deux, la mort a été prématurée et violente : le malheureux Keats fut exécuté en quelque sorte par la critique, exécuté dans ce qui était sa vie, dans ses poésies, et il en mourut, dit-on. L'auteur de la notice qui précède la nouvelle édition des poésies de Keats, lord Houghton (1), a réuni tout ce qui peut être dit en faveur d'un Keats plus courageux, plus mâle, mieux pourvu de cette qualité que les Anglais appellent *manliness*. Sans doute on ne doit pas faire grand fond sur les vers de *Don Juan* où Byron parle du pauvre jeune poète mort d'un article de revue; mais il y a les deux strophes vengeresses de Shelley contre le critique de Keats dans l'élégie d'*Adonais*, il y a le témoignage des amis et des parens de la victime, auquel on n'a opposé rien de solide; il y a enfin le caractère même de l'écrivain, cette organisation de sensitive, cette âme malade livrée à toutes les atteintes de son imagination. Le pauvre poète de vingt-six ans s'était

(1) Lord Houghton, qui a déposé cette couronne sur la tombe de Keats, est lui-même un poète fort distingué, plus connu sous le nom de Monckton Milnes, avant que le *peerage* fût venu déconcerter les lecteurs de ses vers délicats et légèrement lakistes. Nous l'avons rencontré plus d'une fois dans des études précédentes.

dévoré lui-même avant d'être achevé par le coup de massue de la critique.

La différence du génie de Chénier et de celui de Keats est marquée dans leur mort même. Chénier se fit un noble théâtre de la hideuse machine à couper les têtes. Quelle fin admirablement tragique! Sa dernière parole retentira dans les siècles : « et pourtant il y avait quelque chose là. » Ce fils de l'Hellade mourait comme un héros de Sophocle, moissonné dans sa force et dans sa bonne santé intellectuelle par l'implacable fatalité. Keats, bien aimable poète aussi, mais dans une veine maladive, se fit d'une critique acerbe un breuvage mortel. Une fois le coup porté, il fut courageux, il fut homme. Il avait fait des études chirurgicales : un crachement de sang dont il fut pris l'avertit de sa fin prochaine. Faut-il attribuer cet accident à une cause physique ou morale? Ce fut là un douloureux problème pour ses amis, c'en est un encore pour les admirateurs de ce jeune poète qui s'éteignit presque adolescent.

Nous n'avons pas ici à faire une étude directe sur Keats; nous voulons simplement montrer la voie qu'il a ouverte à d'autres. Son paganisme séduisant lui ressemble, c'est une de ces fleurs étranges que l'on doit à la maladie de la plante qui les porte : elles ont des couleurs, un parfum exquis; elles ravissent les délicats, mais elles naissent d'un accident de la nature. En Angleterre surtout, ce paganisme était exotique. Ce n'est pas à force d'art et d'étude que John Keats s'est fait païen dans ses vers : il est ainsi au début même. L'imitation n'est pas sa muse familière; il n'avait pas les premières notions de la langue grecque. Ses études, très imparfaites, ne l'avaient guère conduit qu'au seuil de la poésie de Virgile; il lisait Fénelon en anglais les jours de congé. S'il fut le Chénier de l'Angleterre, ce fut un Chénier pour ainsi dire spontané. Des origines anglaises, il en a quelques-unes sans doute, mais lointaines et indirectes. Beaumont et Fletcher, le Castor et le Pollux du théâtre anglais, paraissent lui avoir fait connaître cette poésie qui monte à la tête avec l'ivresse des images et des ornemens, et dont il contracta le goût. On aime aussi à saisir quelques rapports entre lui et le jeune Milton du *Comus*, le Milton du voyage d'Italie, classique et grec autant qu'il était innocent et pur. Ce ne sont là toutefois que des leçons indispensables; le bon archevêque de Cambrai lui-même, qui a sans doute fait plus que Virgile pour paganiser ce jeune Anglais, a provoqué seulement son imagination avec les charmes chastement voilés de sa Vénus toujours riante, avec la majesté sereine de son Amphitrite, avec ses nymphes dont les cheveux flottent au gré du vent. La poésie de Keats est née de son âme; sans culture, presque sans enseignement, elle fut hellénique et païenne par intuition,

sœur de la muse grecque, quoiqu'elle ignorât Homère. Avec cela, supposez la lecture des dictionnaires de la fable, car la mythologie ne s'invente pas, et vous avez l'un des plus singuliers tempéramens de poète que l'Angleterre ait produits.

On devine quels sont les résultats de ce paganisme entrevu par l'imagination et arrangé par la fantaisie. Keats se fit un monde idéal qui n'était ni l'antique ni le moderne, ni sur la terre ni dans le ciel, un monde qui résidait dans sa pensée. Son poème d'*Endymion* en est un échantillon très original. Son berger divin n'est autre que lui-même. Le poète et le héros ne respirent que l'amour et la gloire, même amour chaste et pur, même gloire, l'immortalité, qui est le lot des grands poètes. C'est Keats qui aime Diane, il parle quelque part en son propre nom comme s'il était jaloux d'elle, c'est lui qui voudrait être dieu, et il prête à la divine maîtresse qu'il se donne le plus tendre amour pour Keats-Endymion. Endymion préfère à tout, à la vie peut-être, le sommeil, parce que dans le sommeil il reçoit la visite de la divinité. J'imagine que Keats se plaisait à rêver ainsi pour vivre dans un monde plus beau; je ne l'imagine pas, il le dit assez lui-même dans sa belle pièce *Sleep and poetry*, où se trouve cette définition poétique si connue : « la vie, c'est le sommeil de l'Indien au fond de sa pirogue au-dessus du rapide qui va l'engloutir. »

Chateaubriand s'est-il donc trompé quand il a dit que la mythologie rapetissait la nature? Voilà un poète, un vrai poète, dont l'âme est attristée s'il ne parvient à repeupler la campagne de faunes, de satyres et de nymphes. Derrière le soleil couchant « dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers, » ce jeune homme du XIXe siècle a besoin d'entrevoir encore le blond Phébus, qui plonge ses chevaux enflammés au sein frémissant des eaux. Il relève très innocemment Priape sur son tronc d'olivier, et, sans penser à mal, donne le signal aux danses éternelles de Vertumne, des nymphes et des sylvains.

Le paganisme de Keats n'est pas seulement spontané, il est personnel; il tient à sa nature même. L'univers n'était pas assez beau pour lui; il lui fallait une vie qui fût une extase continue, des mélodies plus douces que celles qu'il est donné à l'oreille humaine d'entendre, des chants qui n'eussent pas de fin, un amour, une beauté que le temps ne flétrît pas, un printemps éternel, des arbres toujours verts, des fleurs toujours fraîches. Sa poésie intitulée *A grecian urn* (*Ode sur une urne grecque*), fera bien comprendre à la fois et cette soif de plaisirs fabuleux, de joies surhumaines, et ce parti-pris de chercher son idéal dans un âge d'or mythologique. Par une heureuse rencontre, c'est aussi l'une des pièces les plus parfaites du jeune poète.

« Fiancée demeurée inviolable au sein de ton repos, chérie du Silence et du Temps au pas tardif, champêtre monument, qui racontes un récit de bonheur avec plus de charme que nos vers, quelle légende fleurie s'enroule autour de tes personnages, hommes ou dieux, et peut-être les deux à la fois, habitants de Tempé ou des vallons d'Arcadie? Quels sont ces hommes ou ces dieux et ces jeunes filles qui les repoussent? Quelle est cette poursuite folle? Quels sont ces efforts pour fuir? Quels sont ces pipeaux et ces tambourins? Que signifie cette étrange extase?

« Douces sont les mélodies entendues, mais plus doux encore ces sons qui ne parviennent pas à l'oreille. C'est pourquoi, harmonieux pipeaux, continuez non pour l'oreille et les sens, mais ce qui ravit davantage, faites ouïr à l'esprit vos muettes chansons. Beau jeune homme, sous ces arbres, tu ne peux finir ton chant, ni ces arbres ne se peuvent dépouiller. Amant hardi, jamais, jamais tu ne parviendras au baiser que tu désires, et pourtant tu es bien près du but. Ne t'en afflige pas, tu ne goûteras pas le bonheur auquel tu aspires; mais aussi *elle* ne se flétrira jamais. Toujours tu aimeras, toujours elle sera belle!

« Ah! heureux, heureux ombrages, qui ne pouvez perdre vos feuilles, ni dire jamais adieu au printemps! Heureux musicien, artiste infatigable, chantant sur tes pipeaux des chants toujours nouveaux! Plus heureux, plus heureux amour toujours ardent et toujours le même, toujours palpitant et toujours jeune, bien au-dessus de la passion humaine vivante, qui laisse le cœur profondément triste et affadi, le front brûlant, la bouche desséchée!

« Qui sont ceux-ci qui vont à un sacrifice? Mystérieux prêtre, à quel autel agreste conduis-tu cette génisse inclinant la tête sous le ciel, et dont les flancs soyeux sont parés de guirlandes? Quel bourg sur une rivière ou au bord de la mer, quelle ville sur une montagne, avec sa pacifique citadelle, a été abandonnée pour former ce pieux cortége? Et toi aussi, ô bourg, ô ville, tes rues seront toujours muettes, et pas une âme ne reviendra te dire pourquoi tu es déserte.

« O forme attique! ô belles lignes avec vos hommes et vos jeunes filles de marbre merveilleusement ciselées, avec vos branches d'arbres et votre herbe foulée aux pieds! Œuvre silencieuse, tu tourmentes notre pensée comme l'éternité même. Froide pastorale! Quand les années auront détruit cette génération, tu demeureras au milieu d'autres tristesses que les nôtres, éternelle amie des hommes, tu continueras de leur dire : « Le beau est le vrai, le vrai est le beau; c'est là tout ce que vous savez sur la terre, et tout ce que vous avez besoin de savoir! »

Quelle ravissante poésie! mais quel songe! Un jeune poète arrêté devant cette urne antique et rêvant à la vue de ces bas-reliefs des danses éternelles, un éternel amour, une éternelle fête, voilà Keats tout entier. On s'efforcerait en vain de dissimuler dans l'auteur d'*Endymion* la puissance prépondérante des sens; il en est trop l'esclave. Je me garderai bien de lui reprocher de n'avoir pas la muse à ses ordres et de dépendre de ses rendez-vous capricieux dans quelque solitude fleurie, au bord d'une de ces rivières anglaises assoupies, ou sous le chêne des druides : il avoue avec tant

de candeur dans ses épîtres qu'il a besoin de ces excitations! Ses vers ne peuvent éclore dans la triste et sombre atmosphère de la ville. Il faut que le soleil, que l'air, que les fleurs lui disent : « Écris! profite de ce beau jour! » Mais on voit trop qu'il ne peut s'affranchir des objets extérieurs. D'abord il se refuse à chanter autre chose que les joies de la vie. La tristesse qui l'envahit par momens n'est que le *surgit amari aliquid* de Lucrèce, cette amertume qui monte aux lèvres de ceux qui demandent à la coupe une liqueur plus délicieuse qu'elle n'en peut donner. Pour trouver un aliment à cette soif inassouvie, il faut qu'il sorte du monde réel.

Ce qui était dans la nature de l'homme a passé dans ses idées. On a remarqué ces mots dans l'ode que nous venons de citer, *c'est le beau qui est le vrai*. Les lettres de Keats sont le commentaire abondant de ses vers; si nous l'en croyons lui-même, « il n'a jamais été capable de comprendre comment on peut reconnaître une chose pour vraie par une suite de raisonnemens. » L'imagination, suivant lui, est le rêve d'Adam; « comme Adam, nous dormons ici-bas; comme lui, à notre réveil nous verrons que notre rêve était la vérité. » Il croit que la vie future sera une répétition plus parfaite de ce que l'imagination nous présente en ébauche sur la terre. « Oh! s'écrie-t-il, qui me donnera une vie de sensations plutôt que de pensées! *o for a life of sensations rather than of thoughts!* » Peut-on mieux définir le mal qui le tourmente?

Ces aspirations de Keats sont devenues la doctrine même de l'écrivain et sa poétique. Inutile de dire que la raison compassée de Pope, de Johnson et des disciples anglais de Boileau est un breuvage trop froid pour son imagination; mais ne croyez pas que les poètes émancipés du premier quart de ce siècle répondent à l'idéal qu'il caresse. « Oursons hideux, Polyphèmes de la littérature, » c'est à peu près tout ce qu'il voit dans leurs œuvres, c'est-à-dire dans les poésies d'un Crabbe, d'un Wordsworth, d'un Coleridge, qui sait? d'un Byron peut-être. Ces talens originaux lui paraissent oublier le but de la poésie, qui est d'adoucir les soucis de l'homme et de trouver un baume à son âme blessée. En courant après la force, ils ont attrapé la laideur. « Oh! revenez, poésie des anciens jours, que l'imagination vous ramène dans ses labyrinthes fleuris! Ceux-là seront les poètes-rois qui sauront tout simplement dire les choses les plus douces. Oh! que je voie mûrir ces joies de l'esprit avant mon trépas (1)! »

Le trait de la physionomie de Keats est dessiné. Assurément c'est une bien gracieuse figure que cet Épiménide de vingt-cinq ans, cet

(1) Voyez la pièce *Sleep and poetry*.

éphèbe ionien du temps d'Homère, qui s'était endormi dans l'antre des nymphes et qui se réveille au milieu des Bretons et des Pictes; mais n'est-il pas évident qu'il ne pourra s'acclimater sur cette terre pesante, sous un ciel pâle et gris. Les poètes sont volontiers cosmopolites; ils se font souvent une famille intellectuelle hors de leur pays et de leur temps. Keats est peut-être le moins Anglais des poètes que la Grande-Bretagne a produits dans notre siècle. Il manque de cette *manliness* dont le premier effet est de sortir du rêve stérile et de la plainte efféminée, d'accepter ce qu'elle ne peut changer et d'en tirer le meilleur parti possible. Lord Houghton, grand ami de Keats et fidèle à son culte depuis nombre d'années, veut le défendre de cette faiblesse. Notre opinion ne pèserait pas assez dans la balance contre la sienne, si nous n'y mettions en même temps le témoignage d'un grand critique dont les amis étaient ceux même de Keats. C'est une petite page de Hazlitt, cachée et enfouie dans un essai qui est plus moral que littéraire (1) :

« Je ne puis m'empêcher de penser que le défaut des poésies de M. Keats était l'absence d'une énergie virile. Il avait la beauté, la douceur, la délicatesse à un rare degré; mais il manquait de force et de substance. Son *Endymion* est une charmante peinture des illusions d'une imagination jeune, livrée aux rêves légers. Nous avons là des fleurs, des nuées, des arcs-en-ciel, des clairs de lune, tous les sons, tous les parfums qui enchantent, nous avons des oréades et des dryades qui voltigent; mais rien de saisissable, de fixé, de tangible, rien de l'esprit robuste ni des formes rigides de l'antiquité. C'étaient ses pensées et son caractère qu'il peignait ainsi. Tout chez lui est doux et comme potelé, sans os ni muscle; la jeunesse, non l'âge viril de la poésie. Son génie ne respirait que plaisir et joie printanière; sa pensée était toute parfumée du printemps. Il n'avait ni la chaleur intense de l'été, ni la richesse de l'automne, et quant à l'hiver, il sembla ne l'avoir jamais connu, jusqu'à ce qu'il eût senti la main glacée de la mort! »

Voilà le paganisme de la poésie anglaise moderne dans sa première période, sans érudition, médiocrement antique, très peu anglais, ou ne conservant du caractère national que la persistance sérieuse et obstinée, vivant de sa fantaisie, avide de sensations, mais, n'oublions pas de le noter, pur de toute tache de fange. Il pourra plus tard salir cette robe d'innocence; jusqu'ici toutefois il a la candeur de Daphnis avant la rencontre de Lycénion, et la littérature anglaise peut grossir du nom de Keats cette longue liste de poètes chastes dont elle est fière à bon droit.

(1) *Table-Talk*, troisième partie.

II.

Autant John Keats est spontané, obéissant à son unique instinct, autant le jeune poète qui va nous occuper est érudit, imitateur habile, assimilant à son talent les procédés des maîtres les plus divers, riche surtout des souvenirs de la poésie grecque. Païen par les sentimens encore plus que par l'imagination, le retour sensible du goût public vers les modèles grecs a singulièrement servi sa haute ambition littéraire. Il vient bien à son heure. Nous remarquions dernièrement la passion philologique dont le public anglais des hautes classes a paru s'éprendre pour Homère (1). Un premier ministre publiant une Iliade, et après Chapman, Pope et Cowper, réussissant dans cette entreprise plus aisément que dans son projet de réforme; un professeur d'Oxford critiquant les vers du ministre, espèce de liberté fort pratiquée en Angleterre; six ou sept traductions en vers de l'un ou de l'autre poème homérique lancées dans la carrière avec la traduction ministérielle; la chambre des lords, dit-on, se surprenant un jour à discuter sur la manière de scander les vers ïambiques; enfin, comme si ce n'était pas assez des anciens traduits en vers anglais, Tennyson lui-même, le poète lauréat, traduit en vers grecs ou latins, tels ont été les symptômes de cette fièvre classique inattendue. Que le désir de tenir les fils au régime intellectuel qui a fait la supériorité des pères y ait contribué, on n'en saurait douter. Lire Homère et Démosthène paraît une source de distinction nécessaire au parfait gentleman. Peut-être aussi Homère et Démosthène profitent-ils en ce moment d'une réaction littéraire. Pour se guérir de la vulgarité qui sous prétexte de réalisme a fait tant de progrès, pour se corriger de l'excentricité et du caprice qui sous prétexte de mouvement ont pris trop d'essor, pour retrouver enfin le secret du goût et le sentiment du style, il fallait peut-être que la génération présente revînt à l'école de Périclès. Or voici qu'un de ces jeunes aristocrates nourris du lait de la pure antiquité, voici qu'un brillant lauréat des fortes études classiques prend si bien au mot ces études et se remplit si bien de cette antiquité qu'il dépouille entièrement son caractère d'homme des temps modernes, d'enfant de l'Angleterre et de la Bible. Il s'échappe des universités comme un jeune Athénien sortant de la salle du festin, la tête ceinte de la couronne du banquet, promenant par la sage Angleterre son audacieuse nudité; il fait scandale par des allures qui auraient provoqué les sévérités d'Athènes, étonné parfois Corinthe elle-même.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril 1866, *Matthew Arnold*.

S'il faut prendre au sérieux ce talent très remarquable, mais très jeune aussi, quel chemin le paganisme a fait depuis l'aimable Keats! La mythologie lui suffisait, il ne parlait qu'à l'imagination. Aujourd'hui il va au fond des choses, il fait table rase dans l'âme, il s'empare des sentimens de toute la vie morale, il refond tout cela et le forme à son image.

Algernon Charles Swinburne appartient à une race fort ancienne de baronnets du Northumberland. L'Angleterre avait bon nombre de ces familles aux vertus et aux crimes historiques, éprouvées aussi par les vicissitudes les plus incroyables de la fortune, et qu'elle tenait comme en réserve pour le pinceau de Walter Scott. Celle de M. Swinburne était digne de fournir une toile au grand romancier. Un représentant de cette race fut emporté en exil dans son enfance durant les guerres civiles. Il fut élevé en France, et y serait mort inconnu, oublié, si un étranger qui avait vu sa famille n'avait par hasard été frappé des traits héréditaires de sa physionomie. Cette reconnaissance de roman remit les Swinburne en possession de leurs domaines. Contraste singulier des temps! l'ancêtre fut le héros d'une aventure dramatique, le petit-fils aujourd'hui versifie des drames; l'ancêtre exilé fut accueilli par la France, le petit-fils demande à la France des modèles littéraires et des inspirations.

« Ce n'est pas, dit-il dans sa pièce à Victor Hugo, ce n'est pas en étranger ni sans amour que je tourne les yeux vers la belle et féconde France, qui, par-delà l'écume des flots, donna secours et abri à mes pères. Sa large mamelle rendit la chaleur et la vie aux exilés à qui la mère-patrie refusait le lait et les caresses, aux orphelins jetés autrefois sur une terre plus généreuse. »

Nous aimons que le petit-neveu des exilés soit venu demander la nourriture intellectuelle au génie hospitalier de la France; mais quel usage en a-t-il fait, et a-t-il bien choisi? Les pages qui suivent le diront au lecteur. Deux drames tirés de l'histoire moderne, *The queen Mother* et *Rosamond*, publiés en un seul volume il y a sept ans, voilà le début de M. Swinburne. La littérature anglaise contemporaine conserve la tradition de son magnifique théâtre d'autrefois en des œuvres qui voient rarement le feu de la rampe. Une poésie éloquente, de fortes qualités de style, n'empêchèrent pas ce premier essai d'être négligé. Nous ferons comme le public, et nous ne garderons de souvenir que pour les œuvres suivantes, qui se sont emparées de l'attention générale. C'est dans l'ordre chronologique *Atalanta in Calydon* et *Chastelard*, encore deux drames, l'un grec, l'autre moderne, et le volume le plus récent, *Poems and Ballads*. Si *Atalanta* est le meilleur ouvrage de M. Swinburne, et si les poé-

sies détachées ne valent pas autant que les drames, la pensée générale de l'auteur se développe progressivement dans l'ordre des dates; le paradoxe devient erreur, l'audace devient immoralité.

Althée, épouse d'Oïnée, reine de Calydon, en Étolie, eut pour fils Méléagre, brave et farouche comme Mars, que les poètes lui ont même donné pour père. Sept jours après la naissance de ce prince, les trois Parques étaient entrées dans la chambre de sa mère et avaient annoncé à celle-ci que la vie de l'enfant était attachée à la durée d'un tison qui brûlait dans le foyer. Quand ce brandon à demi consumé se réduirait en cendre, sans effort, sans blessure, la vie s'exhalerait des lèvres de Méléagre. Althée se précipita de son lit, éteignit le bois fatal et l'enferma précieusement. Ce jour-là, elle devint puissante comme la fatalité. En veillant sur ce tison à demi consumé, non-seulement elle sauvait son fils, l'héritier de son sang violent et sauvage, elle le rendait invulnérable, et lui ôtait le seul frein de la force humaine, la crainte de la mort. Il dut être un vrai prince étolien : à une race d'hommes grossiers, vêtus de peaux de bêtes, le pied droit chaussé d'une bottine, l'autre nu afin de bondir plus vite sur la proie, devait convenir un prince qui tue ses oncles pour une peau de sanglier. Il avait une femme et des enfans; mais Atalante, l'amazone arcadienne, lui plut, et il voulut avoir des enfans de la chasseresse. Cet amour fut sa perte. La destinée eut son jour quand Méléagre irrita sa mère, sa mère armée d'un pouvoir surhumain. En délaissant l'épouse que lui avait donnée Althée pour prendre Atalante, en contraignant les guerriers de Calydon d'admettre une femme à leur expédition contre le sanglier envoyé par Diane irritée, en tuant les frères de sa mère pour s'emparer de la dépouille du monstre, dont il voulait faire présent à sa chasseresse, Méléagre fit désirer sa mort à celle qui lui avait donné la vie. Le tison, mesure fatale de son existence, fut jeté avec l'angoisse d'une mère qui se venge dans le même foyer, par la même main qui l'en avait retiré autrefois avec la précipitation de la terreur.

Tel est le sujet du *Méléagre* exposé sur la scène grecque, autant du moins que nous pouvons l'apercevoir à travers le récit mythologique d'Apollodore, les vers ingénieux d'Ovide et les fragmens peu nombreux d'Euripide. Que pouvait devenir un tel sujet entre les mains d'un poète du XIXe siècle? Je crois que, dans une imitation même de l'antique, il n'était pas possible de développer cette action comme le faisaient les anciens, de situation en situation, avec les incidens qui viennent naïvement, mais fortement nouer cet ensemble, cette marche que nous pouvons à peine appeler une intrigue. On n'imagine pas un poète moderne développant une déli-

bération entre Méléagre et sa mère pour décider s'il est bon qu'une femme porte des armes, s'il est désirable que Méléagre ait une progéniture née de la chasseresse. On ne se figure pas, à cause de leur franchise trop primitive, des scènes dont le pathétique aurait pour base, non pas la colère de Diane, mais un sanglier ministre de cette colère, détruisant les moissons, faisant des hécatombes de laboureurs, de bergers, de troupeaux. On se figure encore moins qu'un poète puisse sérieusement faire porter l'intérêt sur une dépouille de sanglier, sur des héros qui courent à la mort pour conquérir une peau de bête, et qui s'égorgent pour se l'arracher.

Si l'action n'est pas conservée fidèlement, on ne peut que la réduire, diminuer le nombre des incidens, donner plus de place à l'élément lyrique, rendre la tragédie plus simple encore qu'elle n'était entre les mains des artistes grecs. C'est ce qu'a fait M. Swinburne, et nous ne pouvons que l'approuver. S'il avait inventé d'autres incidens, il aurait compliqué son action, il aurait fait un compromis entre le théâtre antique et le théâtre moderne. Il serait retombé dans la tragédie à la manière française.

En conservant, en exagérant la simplicité de composition de la tragédie antique, M. Swinburne a obtenu deux résultats très remarquables qui lui font grand honneur. Le premier est l'heureuse harmonie de l'ensemble. Chose rare de notre temps, mais surtout en Angleterre, voilà une œuvre poétique où règne une belle unité. Cette unité est à peine celle de l'action, puisque l'action est si peu de chose; c'est celle de l'impression annoncée au commencement, produite dans les parties successives, achevée et complète à la fin. L'auteur a laissé de côté les vicissitudes de la lutte, le choc des caractères, la fatalité des circonstances. La belle chasseresse apparaît entre le prince et sa mère, et le prince est perdu, voilà toute l'œuvre. Avec le tact d'un parfait *scolar*, il s'est gardé des scènes d'amour. Les anciens connaissaient à peine l'amour profond, idéal, délicat, qui est le produit de la civilisation moderne, et certainement ils jugeaient ce sentiment indigne de la scène tragique. Cependant, bien qu'on n'y trouve pas une scène d'amour, l'amour est le ressort de cette tragédie, et les femmes y ont les principaux rôles : une femme apporte la guerre dans Calydon, une femme prononce l'arrêt de mort et déchaîne la catastrophe. Cette unité de composition poétique atteindrait à la beauté sculpturale d'une tragédie grecque, n'était l'excès des images qui surchargent çà et là le style : il faut toujours payer tribut à son temps. Voilà pourtant une œuvre grecque, attique au milieu des abus de la liberté littéraire illimitée et sous le règne, pour ainsi dire, du drame et du roman à sensations, *sensational literature*. Sans doute il faut en savoir gré à

la nature, qui a sa loi d'équilibre dans les âmes comme dans les corps, et la foule, qui applaudit à ce qui allume le sang ou irrite les nerfs, se fatigue de ces émotions toujours les mêmes. Sachons gré aussi à ceux qui remettent sous nos yeux l'exemplaire de la vraie beauté. Nous n'aurions que des éloges pour la belle et simple conception d'*Atalanta*, si nous n'étions obligé de faire des réserves sur la pensée morale de l'œuvre.

L'autre mérite que nous avons indiqué, c'est la tragique éloquence qui anime ces pages, non que le poète ait trouvé le secret de ces conflits qui mettent la scène en feu, de ces dialogues dramatiques qui posent un problème moral et en poursuivent la solution devant un auditoire haletant de crainte ou d'admiration. Ce qu'il nous donne, c'est le développement d'une émotion le plus souvent pénible, il est vrai, mais forte, ce sont des jours odieux et terribles ouverts dans l'âme humaine. Il a des pages touchantes et douces, comme le discours fier et virginal de son Atalante, aussi fraîche, aussi pure que les forêts consacrées à Diane, ou les plaintes mélodieuses de son Méléagre résigné, qui meurt sans accuser une mère cruelle; mais ce qu'il importe d'étudier dans cette œuvre, c'est le développement de l'âme orgueilleuse et farouche d'Althée. La tragédie est toute avec elle, penchée sur le foyer où elle va jeter le tison fatal.

Deux sentimens impérieux se partagent cette âme, l'amour de son fils, dont elle tient la vie entre ses mains, l'amour de ses frères, que son fils a tués. De quel amour cette âme implacable aime-t-elle son fils? Elle aime en lui sa beauté : « ô mon premier-né, le plus beau de tous! » Elle aime en lui le souvenir de ces doux yeux, de cette bouche souriante qui tirait la vie de son sein, l'image de ces petits genoux mal assurés, de ces pieds délicats et timides qui s'essayaient à la marche, de ces joues que des baisers légers suffisaient à rendre rouges, de ces cheveux dont les boucles étaient autant de fleurs. Elle aime en lui l'espérance d'un enfant royal, d'un vaillant guerrier, d'un prince, le plaisir d'entendre dire : « Elle a enfanté la meilleure épée du temps! » Voilà ce qu'elle aime dans son enfant, l'idole de ses yeux et la gloire de son nom, tout ce qui tient à la chair et à l'orgueil. Pas une résistance du cœur, pas une révolte des entrailles! D'ailleurs le regret de la mort de son enfant ne se présente à ce cœur violent qu'après le sacrifice consommé. Le talent caractéristique de M. Swinburne comme poète, l'art de peindre par les mots, *word-painting*, si fort estimé aujourd'hui, se développe admirablement dans ces images d'une délicate beauté. Personne ne déniera à l'auteur le droit de concevoir Althée comme l'a fait M. Swinburne; mais Ovide, qui abusait pourtant de son es-

prit, a trouvé des accens plus épurés, plus éloignés d'une sorte de maternité toute charnelle.

De quel amour Althée aime-t-elle ses frères, pour qui elle va jeter à la fournaise la vie heureuse et florissante de son enfant? Elle aime en eux les compagnons de ses premiers jeux, ceux qui ont ouvert ses yeux aux premières sensations du beau, qui lui ont appris à distinguer l'acier qui brille, l'or qui éblouit, à chercher son image dans un miroir, à mettre sur sa tête un diadème de fleurs. Elle aime en eux le souvenir des chasses enfantines qu'ils représentaient à leur sœur, les petits javelots qu'ils lançaient, les chiens qu'ils amenaient à ses caresses, qui cachaient leurs têtes familières dans sa jeune poitrine et la réjouissaient du regard de leurs grands yeux. Althée pleure ses frères comme les pleurent leurs chevaux et leurs chiens restés sans maîtres, pauvres animaux fidèles qui dressent à chaque instant leurs oreilles, croyant saisir le bruit des pas, le bruit de la voix qu'ils n'entendent plus. Comme eux, elle se réveillera en sursaut à des paroles imaginaires; comme eux, elle veut mourir de son insupportable regret.

Douleur éloquente assurément! mais ici la chair et le sang parlent plus haut que tout. Il n'y a que l'instinct de la sœur qui parle. Là encore Ovide a donné à son Althée plus d'âme, sinon plus de passion. Il la met en présence d'une religion des morts : *Officium sentite meum,* recevez le tribut de mon devoir, dit-elle à ses frères. Elle hésite, elle succombe à la pensée d'un tel sacrifice, elle demande grâce aux mânes irrités. Cette hésitation, ce sacrifice expiatoire sont la reconnaissance d'une loi. Ceci est-il un reproche pour M. Swinburne, qui n'a pas fait de même? Nullement : qui voudrait parmi nous croire à une loi des mânes? Nous touchons à une conséquence inévitable pour tout esprit qui veut se faire païen après dix huit cents ans de christianisme. Toute loi morale sort de l'âme humaine dès qu'on essaie d'y faire entrer aujourd'hui le paganisme.

L'Althée anglaise n'hésite pas, elle punit, elle venge, elle se venge elle-même sur sa propre chair. Elle obéit à celui de ses sentimens qui est le plus emporté, l'amour de sa famille, qui est encore l'amour de soi. Toutes ses passions se pressent et se foulent derrière ce sentiment pour la pousser au crime. C'est d'abord la haine jalouse contre cette vierge qui règne dans le cœur de son fils, et remarquez que M. Swinburne, dédaignant les ménagemens timides, s'est bien gardé de donner une seule tache à son Atalante, un seul tort à son Méléagre, excepté le meurtre inévitable. Il craindrait d'ôter quelque chose à la violence farouche de son Althée.

« Mon fils a-t-il respecté quelque devoir? Le cruel! Comme une bête fauve,

il a saisi sa proie, il l'a emportée à l'écart pour l'égorger. Oui, et elle aussi, la femme étrangère, elle la fleur et l'épée, fleur meurtrière pour les hommes, épée rouge de sang répandu à plaisir, elle, la créature adorable, haïssable encore plus! oui, elle a vu de ses yeux indifférens, elle a considéré avec son froid sourire d'étrangère mes chers, mes pauvres morts! Elle me voit moi-même misérable au-delà de toute misère, femme accablée de douleurs entre toutes, nom effacé sous les larmes que répandra sur moi le genre humain. »

C'est ensuite l'orgueil, non moins implacable que la haine :

« Reine impuissante, sœur malheureuse, mère maudite, je ne suis plus qu'un objet de pitié. Cependant ma sœur Léda, sur son trône, de l'autre côté de la mer, entourée de beaux enfans et de son époux respecté, me maudira, disant : C'est un fléau, non un fils, que tu as porté, un feu brûlant, un brandon qui consume ton âme et la mienne... Ah! mes frères, soyez contens! vous aurez de royales funérailles!... Quoi! dans ses ténèbres, ma mère Eurythémis, ombre courroucée, apprendrait que ses fils descendent vers elle sans honneurs, sans vengeance, comme des malheureux sans famille, tandis que leur sœur est sur le trône! Ce serait un affront pire que cette douleur! Non, dans son désert funèbre, au milieu des troupeaux des ombres semblables à autant de feuilles sèches, dans le sombre bercail des morts qui ne voit jamais le soleil, ma mère aura sa faible satisfaction, sa raison d'être fière, en apprenant que reine elle a porté une fille qui sait être reine. »

C'est encore la passion de la vengeance qui, à la haine et à l'orgueil, ajoute l'ivresse du sang :

« Le destin m'appartient, il est mon fils, le compagnon de ma couche, mon frère. Vous, dieux forts, faites-moi place parmi vous, je suis comme un d'entre vous, je donne et j'ôte la vie. Toi, ô Terre, qui as fait et défait l'homme, toi dont la bouche est sanglante des fruits de ton propre sein que tu dévores, regarde de quelle bouche, avec quel aliment, moi aussi, je nourris mes entrailles : c'est avec la chair même faite de mon corps. Regarde! cette torche incendiaire que j'allumai un jour, je l'éteins dans le feu qui la dévore, je la réduis en cendre et en poussière... »

« J'ai osé le faire, et je ne pleure pas, et je ne crie pas. Criez, vous, et pleurez! Je n'invoque pas les dieux, invoquez-les! Je n'ai pitié de personne, ayez pitié, si vous voulez! Je ne sais si je vis, seulement je sens le feu sur ma figure, je sens sur mon visage la brûlure d'un tison. Oui, la fumée me prend à la gorge! oui, j'aspire cette fumée de mes narines et de mes lèvres insatiables, impatientes. Mes mains brûlent, un feu consume mes yeux, je chancelle comme ivre de la vie, ivre de plaisir. Et cependant, quoique folle de joie, ma vie me paraît longue, je me sens comme rouge de sang versé. Voyez! la flamme m'envahit à mesure qu'elle pâlit en lui. Mes veines se gonflent du sang qu'il perd, le flot de la vie passe de lui en moi. Mes regards s'allument du feu qui expire dans ses paupières éteintes. Ma joue est pourpre, parce que la sienne prend la teinte de la mort. »

Haine, orgueil, vengeance, tels sont les ressorts de ce caractère. Althée, une fois ses passions déchaînées, tient de la bête féroce. Elle tue comme l'animal que la nature, dans ses formidables mystères, a chargé à certains momens de la fonction de détruire, comme le bouc qui dévore ses petits. On dirait que M. Swinburne a pris au sérieux le mythe de Prométhée recueillant une parcelle dans chaque nature d'animal et la déposant au fond du cœur de l'homme. Avec une énergie obstinée, il dégage de l'âme humaine l'instinct bestial qui brise sa barrière et s'échappe dans sa sauvage liberté. C'est là proprement la fatalité qui plane sur sa tragédie, la fatalité impie au rebours de celle qui remplit les poètes grecs. Écoutez cet hymne de la révolte, ces lyriques blasphèmes du chœur, dont on a peine à rendre la sombre et infernale beauté!

« O Dieu, tu nous as comblés de ta haine, tu as ôté la vue à nos yeux, tu nous as créés éphémères et livrés au hasard, êtres petits et chétifs. Tu nous as réchauffés de ton baiser et frappés de tes coups. De ta gauche, tu as mis la vie en nous, et tu as dit : Vivez! De ta droite, tu as mis en nous la mort, et tu as dit : Expirez! Tu nous as envoyé le sommeil, et tu l'as coupé d'affreux rêves, disant : La joie n'est pas, l'humanité n'aura que le désir de la joie. Tu nous as donné des sources délicieuses, mais qui aboutissent à une mer toute d'amertume. Tu nourris une rose avec la cendre d'une infinité d'hommes. Tu flétris une seule joue avec des ruisseaux infinis de larmes. Tu nous ôtes l'amour, et tu donnes en échange la douleur. Parce que tu es fort, ô notre père, et que nous sommes faibles, parce que tu es notre ennemi, que ton bras nous pousse dans les récifs de la mer et nous brise aux écueils du rivage; parce que tu as bandé ta foudre comme un arc, lancé les heures comme des traits, jeté parmi nous le crime, les paroles de haine, mille maux qui ont l'aile de l'éclair et une fin commune pour tous; parce que tu as fait le tonnerre, que tes pieds sont comme les cataractes du ciel, que ta face est comme un feu brûlant et tes yeux comme la flamme; parce que tu es au-dessus de tout ce qui est au-dessus de nous, que ton nom est la vie et que le nôtre est la mort; parce que tu es cruel et que nous sommes misérables, que nos mains travaillent et que les tiennes détruisent; vois, malgré nos cœurs déchirés et nos genoux tremblans, avec des lèvres mortelles et un souffle passager, nous témoignons du moins avant de mourir que le monde est ainsi et pas autrement, que tout homme soupire dans son cœur et dit : Tous, oui tous! nous sommes tes ennemis, ô Dieu tout-puissant! »

On rapporte qu'Euripide, un des maîtres de l'auteur anglais, fut plusieurs fois forcé de conjurer la colère du peuple au milieu de quelque passage téméraire sur les dieux : qu'auraient dit les Athéniens en entendant ce pæan de l'impiété? Où auraient-ils trouvé assez de pierres pour lapider M. Swinburne? Il est vrai que le chœur finit par s'exhorter lui-même à la patience; mais ce n'est qu'un refrain

nécessaire pour terminer sur le ton classique. Et maintenant n'est-il pas inutile de montrer combien la fatalité sur le théâtre d'Athènes différait de ce fatalisme, combien elle était pénétrée de l'esprit même de la religion? La seule étude que nous venons de faire de cette tragédie ne prouve-t-elle pas que nous la considérons comme une œuvre entièrement différente des conceptions grecques? Si *Atalanta* n'avait été qu'un pastiche de l'antiquité, nous l'aurions laissée à la curiosité des philologues. Dans son cadre grec, elle est une œuvre moderne; tout y est moderne au fond, pensées, sentimens, paradoxes, déclamations religieuses, tout, jusqu'à ce paganisme mutilé, qui, ne pouvant rendre à la vie les anciennes lois morales, essaie de se passer de toute loi morale. Saisir ces caractères dans l'œuvre la plus parfaite et la plus pure de M. Swinburne, n'est-ce pas indiquer d'avance les conclusions auxquelles doit nécessairement aboutir la lecture de tous ses écrits?

Le drame de *Chastelard* n'a pas eu le succès d'*Atalanta*. C'était une tentative hors du cadre classique; il fallait bien s'attendre que le poète ne recommencerait pas si vite l'épreuve périlleuse d'une lutte avec les maîtres grecs et d'un genre de tragédie médiocrement populaire à cause des allures archaïques. Pour que la tentative fût heureuse, il fallait sortir des abstractions, créer des personnages de chair et d'os, des êtres vivans, individuels comme ceux de Shakspeare. Malgré les brillantes et vigoureuses pages de l'œuvre nouvelle, elle ne remplit pas cette condition. Un jeune poète qui se sacrifie à l'amour avec une passivité lyrique est une élégie, une ode vivante, c'est-à-dire un être de raison. Vouloir mourir, quels qu'en soient les motifs, n'est pas une passion dramatique, puisqu'une telle volonté exclut le combat et l'action : vouloir mourir parce qu'on n'espère plus rien de l'amour, c'est l'opposé du drame; mais se laisser conduire à la mort comme une victime résignée d'un roman préconçu, comme un martyr se dévouant à un type d'amour introuvable, c'est être une sorte de Tibulle ou de Properce prenant au sérieux ses métaphores. Tel est le jeune Chastelard. Il est emprunté à Brantôme, qui raconte ses témérités. Boscosel de Chastelard tenta deux fois l'aventure de se faire aimer de Marie Stuart, et se cacha deux fois sous le lit de la reine d'Écosse. Marie Stuart eut la légèreté de l'encourager et la cruauté de l'envoyer à la mort. Une sorte de conformité entre l'auteur et le personnage historique achève de faire de ce drame une longue élégie dialoguée qu'on pourrait mettre dans le volume des *Poésies et Ballades*. Chastelard était d'une illustre race, de la famille du chevalier Bayard, et il dit en mourant : « Si je ne suis pas sans reproche comme mon aïeul, comme lui du moins je suis

sans peur. » Il était poète : sur l'échafaud, il ne voulut d'autre prêtre ni d'autre livre de prières qu'un volume des poésies de Ronsard. Quant à Marie Stuart, elle est encore plus idéale et plus étrangère aux réalités du drame. La femme comme le poète la voit, comme il est de mode peut-être aujourd'hui parmi les jeunes poètes de la voir, c'est-à-dire un bel objet sans cœur, sans valeur intellectuelle et morale, et cependant faisant le malheur d'un homme d'esprit et de cœur uniquement parce qu'elle est belle, tel est le portrait de la reine d'Écosse que M. Swinburne s'est flatté de faire accepter. Elle est dure et, sur la foi d'une lettre à Bothwell qui a une tout autre portée, elle avoue avec une sorte de candeur sa dureté; elle est versatile et veut la grâce de Chastelard quand on demande sa mort, sa mort quand on demande sa grâce. Elle signe le sauf-conduit de son amant et va le lui redemander dans la prison. Non-seulement elle est cruelle et ordonne le supplice pour sauver sa réputation, ce qui est malheureusement et dans l'histoire et dans la nature; mais elle a des velléités féroces, ce qui n'est ni féminin ni historique, elle s'enivre du spectacle de la bataille qui dans la réalité ne flattait que sa vanité de femme; sa peau délicate se plaît à effleurer les lames bien affilées, elle voudrait manier l'épée et verser le sang. Cette veine sanguinaire, ce désir de donner la mort est à peu près dans tous les types de femme dont l'auteur a rempli son volume de poésies. La Marie Stuart de M. Swinburne est la même femme que Dolorès, que Faustine, que Félise, et toutes ses déesses de beauté avides de victimes; c'est la Vénus de son *Laus Veneris*, mais ce n'est pas la reine d'Écosse. Comme un illustre poète dont il s'est souvenu en plus d'une page de ce drame, il a façonné ses personnages dans la matière subtile de sa fantaisie, il les a découpés dans la brillante étoffe de son imagination païenne; puis il leur a cherché des noms dans le passé, il a promené ces patrons tout faits dans l'histoire et a modelé les personnages réels sur ses fictions. Cette marche peut convenir à des conceptions telles qu'Atalanta. Dans le drame moderne, dans le drame romantique (je prends ce mot au sens anglais), elle est contraire à la nature des choses. Pour faire entrevoir l'idéal élégiaque et personnel de ce drame, il suffit de quelques vers du monologue de Chastelard au cinquième acte.

« La mort serait-elle le profond sommeil d'un homme fatigué? Le sommeil, c'est déjà beaucoup. N'est-ce qu'un sommeil? Mais il n'en est pas qui me puisse faire oublier cet amour rivé à mon être; il n'est ni sommeil, ni repos mortel qui y puisse atteindre. Ah! dans l'étroit espace de la tombe, dans la poussière qui remplira mes yeux, sa figure viendra voltiger encore avec le parfum pénétrant de ses cheveux, avec le feu subtil de ses regards

passionnés, avec ses lèvres plus ardentes que le vin... Je crois que ce feu ne se réduira jamais en cendre, et que toujours il nourrira dans mes restes une flamme pour montrer où était ce cœur qui n'a pas voulu s'éteindre. Le Christ a eu beau faire, Vénus n'a pas été domptée : sa bouche est toujours rouge du sang des hommes, aspirant entre ses petites dents le sang de leurs veines, répandant un baume de mort sur ses douces lèvres, beauté amère, bouche garnie de perles qui communiquent le poison. Donc le mieux est de mourir promptement. Ah! belle déesse d'amour, belle redoutable Vénus née de l'écume mortelle de la mer, je vous échapperai, je l'espère, en mourant; j'échapperai à cette bouche de feu, à cette poitrine qui brûle. Le mieux est de mourir. »

Voilà le drame du paganisme nouveau. N'avez-vous pas remarqué cette image deux fois répétée déjà de la bouche remplie de sang? Marie Stuart comme Althée, la femme avec toutes ses grâces ou déjà flétrie, la femme, quelle que soit sa passion, orgueil, vengeance ou sensualité, est un vampire qui suce le sang de l'homme. Cette inimitié entre elle et le poète n'est pas chose neuve. La satire perpétuelle des femmes a valu le titre de misogyne à Euripide, celui des poètes grecs dont M. Swinburne cherche le plus volontiers les traces. Ces vers méchans, si nombreux chez le tragique grec, étaient sans doute autant de revanches : on sait le mot de Sophocle sur cette querelle de son rival avec un sexe entier. M. Swinburne est bien jeune encore, ce ne sera pas faire offense à sa gravité que de répéter avec Sophocle : « Euripide ne déteste les femmes que dans les tragédies. »

III.

Suivant un opuscule que M. Swinburne a écrit pour la défense de son volume de *Poems and Ballads*, la poésie anglaise de nos jours ne connaît qu'une forme, l'idylle : elle fait de la pastorale le fond perpétuel de l'élégie, du poème lyrique, et même, cela s'est vu, de l'épopée chevaleresque; elle a l'églogue de la ferme et du moulin, du grenier et du salon, du château et du presbytère, il n'est pas jusqu'à la prison et à l'échafaud qui n'aient été mis en églogues. L'Angleterre poétique est devenue une grande bergerie. Cette mode, selon l'auteur d'*Atalanta*, a des inconvéniens manifestes. Quand un seul coin du firmament littéraire est visible et que le reste est caché dans les nuages, il y a toujours une étoile dont l'éclat supérieur éclipse les autres : ce n'est plus qu'un astre brillant autour duquel des nébuleuses flottent sur le sombre azur. Quel est cet astre qui efface tout autour de lui, ce modèle de la pastorale rustique, élégiaque, chevaleresque? On le devine aisément, c'est le grand

poète unique et heureux de l'Angleterre qui depuis quinze ans jouit de sa splendeur calme et pure, comme la lune au milieu de son pâle cortége, *velut inter ignes luna minores*. Ajoutez que cette poésie d'âge d'or habitue depuis longues années le public anglais à un régime intellectuel qui l'affaiblit. Femmes et maris, sœurs et frères, se sont accoutumés à se repaître du même aliment littéraire. Le pli en est pris, propriété vaut titre, et maintenant les jeunes filles ayant voix au chapitre forment un appoint considérable, je n'ose pas dire font la majorité dans le jugement des poètes. Un livre qui ne peut être lu par les demoiselles est un livre condamné.

Je ne cherche pas si M. Swinburne, qui a été mis à l'index par une congrégation que ses grâces rendent si puissante, n'a pas ses raisons pour réclamer contre un aréopage ainsi composé; mais on pourrait mettre dans la balance les avantages que présente une littérature ouverte à tous sans distinction de sexe ni d'âge, comme un marché où l'on ne trouve que des nourritures saines. Autre argument contre la théorie de M. Swinburne : s'il est vrai, comme le donne à entendre le grand Milton, que la poésie pastorale ait pris naissance avec les chants de nos premiers parens, la poésie anglaise de nos jours, dont le tour trop bucolique déplaît à M. Swinburne, viendrait en droite ligne du paradis terrestre, et même ce serait le paradis terrestre sans l'arbre de la science du bien et du mal. Je suis fâché de le dire à M. Swinburne, mais je ne saurais m'étonner qu'en voulant bouleverser cet Éden littéraire il ait fait pousser le cri « arrière, Satan! » Il s'est montré moins habile que son devancier : il a mis Ève contre lui. C'est à Adam qu'il présente la pomme funeste, et il prétend qu'Adam la mange à lui seul.

Sérieusement il est permis de contester la parfaite exactitude du tableau dessiné par M. Swinburne et de trouver quelques exceptions à cette pastorale universelle. Tennyson, cet astre que l'on dit immobile, a bien fait quelque excursion dans le firmament littéraire, le jour au moins où il donna son poème *In Memoriam*, si grave et si viril, son chef-d'œuvre peut-être, dont les beaux accens sur la vérité d'une Providence ne paraissent pas avoir fait une vive impression sur le talent de M. Swinburne. Accordons cependant à ce dernier le bénéfice de sa critique sur la poésie contemporaine. Uniformité veut dire ennui surtout dans la pastorale, et l'excès est un défaut même dans la poésie vertueuse. Cherchons de bonne foi ce qu'il a fait pour en sortir dans son volume de *Poems and Ballads*, et voyons s'il a quelque vin généreux à nous offrir à la place du laitage de la sempiternelle bucolique.

Ses plus belles poésies sont grecques, on pouvait s'y attendre; le fond moral en est le paganisme et la fatalité. Quelques-unes des

différences qui existent entre lui et Keats sont déjà connues; la principale est celle qui sépare la douceur de l'emportement du sang. Keats, malgré son paganisme riche et touffu, serait en grand danger d'être relégué par M. Swinburne au nombre des pastoraux. Et en effet, quand on les compare, les vers de l'un ont la grâce effarouchée des jeunes biches, et on ne peut s'empêcher de se représenter les vers de l'autre comme au fond des bois des cerfs amoureux qui luttent et s'éventrent dans leurs fureurs. André Chénier nous a servi à montrer sur quels points le premier n'était pas grec; il pourrait aisément servir à prouver que M. Swinburne est un grec outré.

Son *Laus Veneris* n'est autre que la légende romantique du Tannhaüser, mais en quelque sorte retournée et devenue l'hymne païen de la déesse de beauté. Dans le Tannhaüser, Vénus est une transformation diabolique de la belle Aphrodite. Déchue de la divinité comme les autres habitans de l'Olympe, elle s'est réfugiée dans une grotte obscure, et elle y retient son chevalier, son aveugle amant, qui ne voit pas percer sous son masque de beauté la laideur démoniaque. La déesse reprend ses droits dans le poète anglais, comme elle le fait dans plus d'un poète allemand. Elle est en exil et attend le jour où elle doit remonter sur ses autels. Jusqu'ici, rien qui puisse nous étonner; le poète anglais est païen comme Henri Heine, qu'il doit avoir beaucoup lu et dont il se souvient, avec cette différence pourtant que le scepticisme d'Heine est un correctif à ses boutades mythologiques. C'est quelque chose de fort païen et de tout à fait grec que la religion de Vénus. Cependant n'est-ce pas un grec bien outré celui qui fait de la fille de Dioné, « ce plaisir des dieux et des hommes, » selon Lucrèce, une divinité qui brûle et qui met à mort, « qui étouffe de ses mains et qui étrangle avec les nœuds de sa chevelure » le mortel qu'elle a séduit. Le paganisme était plus riant, et M. Swinburne à Athènes aurait passé pour un fanatique.

La remarquable pièce de *Phædra* n'est pas moins excessive. Certes la fille de Pasiphaé n'avait pas reçu avec le sang de sa mère la pudeur. Selon Racine, « c'est Vénus tout entière à sa proie attachée; » mais la Phèdre d'Euripide, qui est la véritable, si elle n'est pas chaste, est innocente. Elle se donne la mort dès qu'elle a vu clair dans son âme. La Phèdre de M. Swinburne ne fait pas de la mort son châtiment, elle en fait ses délices. Mêlant à la passion de l'amour les images de sang, elle veut mourir de la main d'Hippolyte; elle implore de lui le coup de la mort avec une soif du trépas qui est encore de l'amour. Elle savoure avec volupté la pensée de la blessure profonde, elle montre la place où il faut frapper, elle supplie, elle saisit les mains d'Hippolyte, elle embrasse ses ge-

noux, elle demande le trépas dans les discours les plus brûlans. Je connais peu de vers plus passionnés; mais n'est-il pas vrai que cette Phèdre est plus que grecque et plus que païenne?

Que dire de la pièce d'*Anactoria?* C'est une paraphrase des vers de Sapho dans le *Traité du sublime*. Boileau pour la France, Philips pour l'Angleterre, ont traduit ces strophes ardentes sans provoquer aucune sévérité, si ce n'est celle des juges difficiles, sans mettre en danger ni le lecteur ni eux-mêmes. Ils ont simplement traduit : M. Swinburne a paraphrasé. C'est par respect pour le chef-d'œuvre, dit-il. Faire passer la flamme de ces vers doriens dans l'idiome britannique lui a paru impossible, au lieu de rendre la poésie, il a essayé de rendre le poète. C'est donc Sapho tout entière qu'il a voulu mettre dans cette pièce de trois cents vers, la plus parfaite peut-être du recueil par la versification. Personne ne mettra en doute la bonne foi du poète, et on acceptera son explication ; mais qui ne voit le danger de l'entreprise ? Quand nous lisons la petite pièce de Sapho, nous oublions le sexe de l'auteur, celui de l'objet de son amour ; nous sentons l'atteinte de la flamme, nous ne voyons que l'expression simple et concentrée de la passion ; nous admirons. Comment se faire illusion durant trois cents vers? Si la poétesse de Lesbos avait porté son impudique ardeur jusqu'à la limite de trois cents vers, nous ne pourrions en parler aujourd'hui; sous un tel flot, sa flamme se serait éteinte avec son nom, et M. Swinburne n'aurait pas commis la faute de faire de cette étincelle un incendie. L'aveu du poète anglais pourrait s'étendre à toutes ses œuvres. Il nous rend les Grecs non comme ils étaient, mais comme il les sent : il les paraphrase. La paraphrase même ne peut être fidèle. Et comment croire que Sapho nourrît avec du sang la source sacrée des vers? Toutes les femmes de M. Swinburne ont cet instinct homicide. O fille de Lesbos! à quoi bon avoir obtenu d'un Platon le titre de dixième muse? Pourquoi t'être placée à côté d'un Alcée non-seulement par les chants de ta lyre, mais par ton courage et ton exil, et que te sert d'être passée d'âge en âge comme le premier chantre de l'amour, s'il faut qu'un poète, après deux ou trois mille ans, te ravale au niveau de la bête féroce qui lècherait la plaie qu'elle a faite dans son ivresse furieuse? Non, tu n'es pas cette Ménade barbare, cette tigresse qui ouvrirait les veines de l'objet aimé pour étancher sa soif! Hélas! il n'est que trop vrai que la licence effrénée appelle le raffinement de la cruauté. On parcourrait toute la littérature de l'antiquité sans trouver une trace de cette union de la débauche et du meurtre. Était-il donc réservé aux nations modernes et chrétiennes de souiller ainsi la poésie?

N'insistons pas davantage sur ce point : on voit assez en quel sens M. Swinburne est outré, et comment, à force de vouloir être grec, il cesse de l'être. Son *Laus Veneris* est profondément triste, et l'imagination hellénique, même quand tout ne sourit pas autour d'elle, se dore toujours de quelque rayon d'espérance ou de joie. Sa *Phædra* est enflammée et sensuelle, et le théâtre grec est un sanctuaire de pudeur. Son *Anactoria* respire l'odeur du sang, et la poésie de Pindare et de Sophocle est le charme de l'humanité. Triste, ardent et cruel, voilà son paganisme, et la mythologie d'Homère respire le bonheur, le plaisir calme et la tendresse.

Les autres pièces du recueil sont animées du même esprit et brûlent des mêmes passions. Dans *Faustine*, *Dolores* et la poésie ayant pour titre *In the Orchard* (*Le Verger*), on a le pendant du *Laus Veneris* et de la *Phædra*. Ce sont des flammes autour desquelles l'auteur fera bien une autre fois d'épaissir un peu les voiles, s'il ne veut pas s'entendre accuser d'écrire dans des situations d'esprit trop violentes. Chaque poète a ses mots favoris qui reviennent souvent sous sa plume. M. Swinburne fait un tel abus des lèvres et des baisers, que ces mots, poétiques s'il en fut, en deviennent fatigans. Le pendant du morceau d'*Anactoria* ne serait pas bien difficile à trouver. Je reconnais volontiers que la décence ne manque pas à son *Hermaphrodite*, mais pourquoi nous retenir le temps d'une tirade de cent vers devant ce monstre des bas siècles de l'art grec? Pourquoi récidiver encore avec la pièce de *Fragoletta?* Enfin les raffinemens cruels, le plaisir de voir le sang et de donner ou de recevoir la mort s'étale en plus d'une de ces pages, et ce n'est pas seulement quand il veut être grec que M. Swinburne tombe en ces excès.

Est-ce à dire que nous nous étonnions beaucoup de ces exagérations? Le remarquable poète que nous venons de lire n'a-t-il fait qu'obéir à l'emportement du caprice ou au désir de frapper fort et de prendre d'assaut la renommée? Sans doute il faut mettre une notable partie de ces excès sur le compte de la jeunesse : quand les passions parlent haut, quand les sens bouillonnent et que le tempérament ne sait pas se maîtriser, on croit volontiers qu'il n'y a dans la vie que des sens et des passions; mais attendez que l'expérience prenne la parole à son heure, comme elle aime à le faire quand elle peut être écoutée, les sens, comme des bêtes échappées, sont ramenés au devoir, et la vie elle-même se charge tôt ou tard de démontrer la nécessité de quelque loi morale. Le temps viendra sans doute pour l'auteur d'*Anactoria* de réprimer les hennissemens de sa muse indomptée et matérialiste. Toutefois ne craignons pas de le dire, tout n'est pas affaire de tempérament dans ces révoltes,

dans ces débordemens, dans ces férocités. Écartons toute idée de calcul, nous avons trop d'estime à l'égard du vrai talent pour croire aisément celui qui le possède capable de spéculer sur l'immoralité. Aussi reste-t-il à montrer que ce genre d'excès était presque inévitable dans la voie où s'est engagé M. Swinburne.

Nous avons également nos païens; mais on peut dire en général que pour eux le paganisme est un thème rajeuni qui fournit à leur main d'artiste des variations poétiques. Les uns, les plus distingués, ennuyés de la personnalité larmoyante ou boursouflée qui s'étalait dans les vers de notre temps, sont remontés aux sources primitives grecques, comme à l'éternel réservoir de toute poésie. Ils traduisent Homère. Ils se sont faits grecs par dégoût de la vulgarité, et nous devons à leur accès de misanthropie littéraire quelques-uns des meilleurs vers de ce temps, quelques gouttes de miel qu'ils ont rapportées du mont Hymette. Les autres sont tombés amoureux du Parthénon après avoir été passionnés pour les cathédrales; ils ont passé, avec la rapidité d'humeur qui règne dans les ateliers, des arceaux et des ogives aux attiques et aux frises, des justaucorps et des souliers à la poulaine aux péplums et aux cothurnes. Pour leur talent, qui se compose surtout de la convoitise des yeux et qui se paie volontiers de couleurs, le goût païen a été une mode qui n'exigeait que le changement de leur vestiaire et le renouvellement de leur mobilier. D'autres encore sont des versificateurs d'une facilité infinie, qui font tout ce qu'ils veulent de la langue et de la rime; ils ressemblent, au moins pour le libre caprice, au sculpteur devant le bloc de marbre :

> Sera-t-il dieu, table ou cuvette?
> Il sera dieu!...

Leur ode sera Jupiter, leur élégie Vénus, leur idylle Diane, parce que c'est la mode. Il est certain que M. Swinburne les a lus; n'a-t-il pas été dupe de ce paganisme de dilettante? Je le crains. C'est peut-être ce qui nous vaut l'avantage d'être proposés par lui en modèle à l'Angleterre à la fin de ses *Notes on Poems and Ballads*. Nous ne connaissons chez nous qu'un exemple pénible de ce sérieux apporté par M. Swinburne dans certaines aberrations morales, et encore n'y a-t-il que le paganisme du cœur, le paganisme sans les dieux païens. Sur cet exemple, le poète anglais est bien prodigue de son admiration. Qu'il y songe bien; il y a là pour lui plus lieu de réfléchir que d'admirer.

M. Swinburne n'est pas comme nos païens, il a pris le paganisme au sérieux, *in earnest;* certes il n'est pas plus anglais que son devancier Keats, mais par ce côté il l'est encore. La vie est courte,

les plaisirs sont mêlés d'amertume, et il en veut au Dieu des chrétiens d'attrister encore cette vie et de défendre ces plaisirs. Croyez-vous cependant qu'en brisant le joug de cette religion de la douleur il retrouvera la gaîté d'un enfant de l'Hellade, croyez-vous qu'en secouant la cendre de l'humilité chrétienne il va se couronner de roses et s'asseoir au banquet d'Anacréon? Non, il est trop tard pour se faire païen du fond du cœur, il est trop tard de deux mille ans! L'homme souffre, et le christianisme lui a donné la perception trop claire de sa souffrance. Il peut s'arracher du cœur l'espoir que le Christ a apporté sur la terre, mais il ne peut en arracher les épines que la vie y enfonce. Il cherche à endormir sa peine au sein des jouissances du corps, mais toujours l'esprit aura son douloureux réveil et « lèvera le linceul du plaisir. » Les vers de M. Swinburne ressemblent au lendemain d'une orgie. Ils ne sont pas moins tristes que sensuels; ils sont pleins de colères et de violentes insurrections contre Dieu, qui a fait le plaisir si passager. Satan est l'ange de l'orgueil; l'impiété de M. Swinburne est celle de l'ange de la volupté. De même que la foi, l'incrédulité varie suivant les hommes : il semble que pour être païen comme M. Swinburne il faut avoir été, ne fût-ce qu'un instant, fanatique de calvinisme. Entre le Dieu tyran qui obsède sa pensée et le Dieu vengeur qui gronde et tonne dans les sermons des presbytériens du XVIIe siècle, il n'y a pas bien loin (1).

Pourquoi nous imposer à nous et au lecteur la tâche de recueillir dans le dernier volume de M. Swinburne de nouvelles preuves de ce qui n'est que trop évident? Presque tout dans ce livre est rempli de révoltes contre les dieux, d'anathèmes contre les femmes. Quand on ne voit qu'un côté de la vie, on n'a qu'une corde à sa lyre : aussi la monotonie est-elle souvent le caractère du talent de M. Swinburne. Nous avions songé à traduire l'*Hymne de Proserpine*, qui est d'une grande beauté de diction et d'harmonie; mais la pièce est trop longue, et le goût même est blessé de quelques profanations qui la déshonorent. C'est la malédiction d'un païen qui meurt au moment du triomphe du christianisme et qui invoque dans l'avenir le retour de ses dieux, surtout de sa belle Vénus, car le paganisme du poète cesse d'être le polythéisme, et ses dieux se résument tous dans la déesse de la beauté. Contentons-nous d'en extraire ce passage étrange sur la fatalité.

« Les jours de délices et de joie, d'ardeur et de tristesse, sont balayés

(1) Il y aurait de curieux rapprochemens à faire entre les impiétés de M. Swinburne et les excès fanatiques de la prédication presbytérienne d'autrefois, surtout en Écosse. Voyez Buckle, *Civilization in England*, chap. 19.

avec l'écume du présent qu'emporte la marée descendante du passé. C'est là, de l'autre côté des barrières de cette mer des choses, entre les portes de cet océan, où un désert d'eau pousse ses vagues, où de grands navires sont engloutis au fond, où un abîme de mort attend, c'est là que, puissant et profond, rempli de choses inexprimables, c'est là qu'avec ses yeux d'écume, ses nageoires empoisonnées, ses dents de requin, sa chevelure de serpent, s'écoule éternellement, sous le vent blanchissant de l'avenir, le flot infatigable du monde. Le sel de sa vague se compose des pleurs des hommes; il emporte l'éclair de la destruction, le fracas des chutes, le battement des années, l'angoisse du jour qui succède au jour, le trouble de l'heure qui succède à l'heure. Et les gouttes en sont amères comme le sang, et la crête des vagues est comme une griffe qui mord, et la vapeur en est comme le gémissement des esprits qui ne sont pas encore, et le bruit comme celui qu'on entend dans un rêve. Retiendrez-vous avec des rênes cette mer profonde? Châtierez-vous cette haute mer avec des verges? La prendrez-vous pour l'enchaîner, elle qui est plus ancienne que vous tous, ô dieux! Tous vous passerez comme un vent, comme un feu vous passerez et ne serez plus. Vous êtes des dieux et vous mourrez, et ces vagues à la fin couvriront vos têtes! »

Assez de ces déclamations étincelantes contre les lois de la vie humaine! Assez de ce lyrisme ennemi des dieux! Il est temps de prendre congé de M. Swinburne et du paganisme anglais. Je reconnais que ce volume, aussi bien que les précédens, tranche singulièrement sur les œuvres de la poésie anglaise contemporaine, et que M. Swinburne a pleinement réussi dans son dessein de fuir la pastorale. Je reconnais encore qu'il a toute espèce de raison pour demander un auditoire à part et pour récuser le jugement des jeunes filles; mais nous a-t-il au moins donné l'aliment viril qu'il nous promettait? car il ne suffit pas de répéter avec un poète de notre temps :

. . . . . J'en préviens les mères de familles,
Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines; mes vers
Sont des vers de jeune homme.

Il faut de mâles pensées, et je ne crois pas que la révolte perpétuelle contre la loi morale en soit une. On peut manquer de virilité non-seulement en se laissant accabler par le sort, mais encore en recommençant à tout propos contre lui de stériles rébellions. Je ne crois pas non plus que le joug des sens, si exclusif, si complet, soit la source des mâles accens, et c'est une étrange marque de courage que de verser toujours des larmes et de pousser des cris au pied des autels de Vénus. C'est au moins ce que l'on rencontre à toutes les pages du dernier volume de l'auteur. M. Swinburne n'a pas

voulu recevoir de la muse en faveur chez lui son pain tout coupé en tartines, à la bonne heure! mais je crois qu'il a fait beaucoup plus qu'il ne pense « des vers de jeune homme. »

Quant au paganisme poétique qui est l'idée générale de ce travail, les hommes de talent ne lui ont pas fait défaut : il a manqué cependant d'un André Chénier demandant seulement aux modèles grecs des études, des formes, « des vers antiques pour des pensers nouveaux. » L'hellénisme en poésie ne peut être qu'une question d'art; il faut bien que cette source ne soit pas épuisée, puisque nous la voyons jaillir encore lorsqu'on la croyait tarie; mais pour l'âme humaine il est bien mort, et les vers ne le ressusciteront pas. Il est remarquable que John Keats et M. Swinburne, malgré toute la distance qui les sépare, ont fait tous deux la faute de prendre au sérieux le paganisme et de lui donner une place dans la vie même. Ce n'est pas seulement la poésie, c'est la nature qui paraît dépeuplée au premier, parce qu'elle n'est plus remplie de faunes et de nymphes; le second fait table rase dans son âme de toute espèce de foi et de doctrine morale pour la livrer à un paganisme outré. C'est là un triste progrès; mais faut-il qu'une génération entière soit responsable de ces folies? La réprobation, nous devons le dire, a été sévère, unanime, injuste en certains cas, puisqu'on s'est mis à lire entre les lignes, à deviner des intentions infâmes, desquelles il suffit pour le défendre de l'exaltation même de l'auteur et du caractère élevé de son style. Si par hasard, avec ce tempérament anglais qui ne fait rien à demi et ne prend rien légèrement, les idées païennes sont un vin capiteux pour les poètes, il faudrait se garder de tirer trop vite des conséquences générales de ces égaremens particuliers, et parce qu'il s'est trouvé dans Israël quelque prophète inspiré du démon, de conclure à des tendances fatalistes et corruptrices dans la nation et même dans la jeunesse. Que M. Swinburne renonce aux paradoxes; qu'il revienne à la nature et à la vérité : elles lui montreront que ces poètes grecs qu'il aime tant leur restaient fidèles; elles lui enseigneront aussi quand il faudra s'écarter d'eux au lieu de pousser plus loin qu'eux dans l'erreur. Elles lui diront : « Poète, respectez non vos passions, non votre orgueil, mais votre dignité et votre beau talent. Soyez viril. Imitez vos antiques maîtres : s'ils étaient païens, ils étaient du moins des hommes. »

LOUIS ÉTIENNE.

LES

VOITURES PUBLIQUES

DANS LA VILLE DE PARIS

Paris est après Londres la ville du monde où l'on emploie le plus de voitures, aussi les fiacres et les omnibus sont-ils devenus une sorte de service public qui a son importance sociale, comme les postes et les télégraphes. Chacun en use, et le matin il n'est pas rare de voir quatre maçons, installés dans un fiacre sur lequel les auges sont déposées avec les truelles, se rendre à leur chantier. A cette vue que penseraient les entrepreneurs des *carrosses à cinq sols* qui, dans leurs placards de mai 1662, avaient soin de dire : « On fait aussi sçavoir que par l'arrêt de vérification du parlement défenses sont faites à tous soldats, pages, laquais et tous autres gens de livrée, manœuvres et gens de bras, d'y entrer pour la plus grande commodité et liberté des bourgeois. » Aujourd'hui il n'y a pas de coin de rue, de carrefours, de quais et de boulevards où l'on ne trouve des coupés, des calèches, des fiacres et des omnibus; le nombre s'en accroît chaque jour, et grâce au décret du 23 mai 1866, qui reconnaît la liberté illimitée en pareille matière, le chiffre des voitures de louage ne fera qu'augmenter encore. Cela est fort bien fait; mais un tel état de choses n'a pas été improvisé, car voilà deux cent vingt-sept ans que le premier fiacre s'est montré à Paris.

Au commencement du XVIIe siècle, il n'existait qu'une seule entreprise de *chaises* à bras qu'on pouvait louer; elle avait été créée en 1617. Les porteurs savaient faire payer les cliens récalcitrans,

on peut à ce sujet consulter *les Précieuses ridicules*. Ce fut en 1640 qu'un certain Nicolas Sauvage, facteur des maîtres de coches d'Amiens, imagina d'établir des carrosses qui, toujours attelés et stationnant dans des quartiers désignés, se tiendraient à la disposition du public. Ces voitures furent appelées *fiacres*. Est-ce parce que Sauvage habitait rue Saint-Martin, en face de la rue de Montmorency, une maison qui avait pour enseigne l'image de saint Fiacre? Est-ce parce que vers cette époque un moine des Petits-Pères, nommé Fiacre, mourut en odeur de sainteté, et qu'on mit son portrait dans les nouvelles voitures pour les protéger contre les accidens? Je ne sais, mais ce nom, qui n'a aucune raison d'être apparente, a prévalu malgré tous les efforts qu'on a faits à diverses reprises pour le changer en celui d'urbaines et de lutéciennes.

Il faut croire que la spéculation n'était pas mauvaise, car immédiatement les personnages qui avaient l'oreille des ministres ou du roi sollicitèrent et obtinrent de nouveaux priviléges. Le nombre des voitures augmenta dans une si grande proportion qu'une ordonnance de 1703 en prescrivit le numérotage, afin qu'il fût facile de les reconnaître et de désigner au lieutenant de police les cochers dont on avait à se plaindre. Dès 1688, un règlement avait déterminé quelles stations les fiacres devaient occuper, et une ordonnance du 20 janvier 1696 avait fixé le tarif : 25 sous pour la première heure et 20 sous pour les suivantes. En 1753, il existe à Paris 28 places de fiacres et 60 entrepreneurs de carrosses de remise possédant environ 170 voitures. « Vous aurez, dit Mercier, vingt-cinq ans plus tard — un équipage, des chevaux et un cocher, fouet et bride en main, pour *trente sols par heure*. »

On vécut sous le régime du privilége jusqu'à la révolution française. Le 24 novembre 1790, l'exploitation des voitures de louage devint libre, et les sieurs Perreau, qui possédaient l'entreprise exclusive, furent indemnisés de la perte de leur privilége par une somme de 420,000 livres. Le 9 vendémiaire an v (30 septembre 1797), le fisc établit une taxe régulière et annuelle de 50 à 75 fr. sur les véhicules publics, selon leur importance. Le 11 vendémiaire an IX (3 octobre 1800), le tarif est modifié; on paie 1 franc 50 centimes la course et 2 francs l'heure; c'est à bien peu de chose près celui qui est encore en vigueur. Vers 1800 apparurent les premiers *cabriolets* de place, si bien nommés, car sur les pavés ils dansaient comme des chèvres. Jusqu'en 1817, les loueurs et les entrepreneurs avaient pleine liberté d'action sous le contrôle de la police, qui surveillait, réprimandait et au besoin punissait les cochers. A cette époque, la préfecture de police devient souveraine maîtresse; elle seule a droit d'accorder des autorisations pour l'ex-

ploitation, le remisage, le stationnement des voitures; chaque fiacre est frappé d'une taxe annuelle de 150 francs au profit de la caisse municipale; cet impôt est porté à 215 francs pour les cabriolets; à ce moment, Paris possède 1,390 voitures de place (900 fiacres, 490 cabriolets).

De 1790 à 1822, il n'existait pas réellement de voitures de remise qu'on pût prendre à la course ou à l'heure; en 1822 seulement, 100 cabriolets de régie furent créés; après 1830, ces derniers jouirent d'une liberté sans limite, purent multiplier à l'infini, à cette condition expresse cependant de ne pouvoir jamais stationner sur la voie publique lorsqu'ils n'étaient pas loués. Sous le gouvernement de juillet, la police, toujours active et prévoyante, apporta de sérieuses améliorations à l'organisation des voitures de place, et prit différentes mesures qui lui permirent de protéger la population contre les prétentions souvent excessives et même contre la brutalité des cochers. En 1830, toute personne qui prend un fiacre a le droit d'exiger que le cocher lui remette une carte portant un numéro d'ordre; en 1841, on établit des surveillans auprès de chaque station; le numéro de chaque voiture qui arrive ou qui part est pointé sur un carnet; 104 contrôleurs et agens spéciaux sont, dès cette époque, employés à ce service. De 1830 à 1855, nous avons assisté à la création de bien des voitures nouvelles: citadines, urbaines, delta, cabriolets compteurs, lutéciennes, cabriolets-mylords, thérèses, cabs; peu à peu le cabriolet jaune, le vieux cabriolet de place qui sautait, mais n'avançait pas, disparaît devant le coupé, devant la *petite voiture*, comme l'on disait déjà. Je me souviens qu'un cocher de cabriolet me dit un jour : « Tous ces coupés, toutes ces voitures *modernes*, ça ne tiendra pas; on prend un cabriolet, ce n'est pas pour aller plus vite, c'est pour causer avec le cocher! »

En 1855, il y avait à Paris à la disposition du public 4,487 voitures marchant à l'heure et à la course; elles se divisaient ainsi: 733 coupés ou cabriolets, 2,488 voitures de régie, 913 fiacres à quatre places et 353 voitures supplémentaires; ces dernières, facilement reconnaissables à leur numéro peint en blanc, n'auraient dû circuler que le dimanche, les jours de fête, de Longchamps ou de carnaval; par tolérance, on leur permit vers 1854 de sortir quotidiennement. Ainsi qu'on le voit, tout l'accroissement des voitures de louage avait, depuis 1817, porté sur celles dites de *remise*, puisque dans l'espace de trente-huit ans les fiacres ne se sont augmentés que de treize numéros. Cela tient à ce qu'un numéro de fiacre valait 5 ou 6,000 francs; la préfecture de police, ne voulant point accorder un privilége qui eût constitué une fortune véritable,

ne pouvant consentir à le vendre à son profit, refusa systématiquement toute autorisation nouvelle. On a dit souvent que les différens souverains qui se sont succédé en France depuis 1815 avaient parfois donné à leurs amis ou à leurs serviteurs le droit de créer 100, 200 fiacres, que ce droit, immédiatement transmis à un entrepreneur, leur valait une somme considérable: rien n'est plus faux; les chiffres que je viens de relever le démontrent avec évidence.

En 1855, on crut, pour assurer le bon fonctionnement d'un service qui devenait plus important de jour en jour, devoir réunir sous une seule direction toutes les voitures de remise ou de place; ce fut alors qu'on institua la *compagnie impériale des voitures de Paris*, qui, moyennant indemnité stipulée, racheta tous les *numéros roulans* dont les propriétaires consentirent à cette nouvelle combinaison. Cependant la fusion ne fut pas imposée : elle resta facultative: 1,850 cochers ne voulurent pas profiter des avantages qu'elle offrait et restèrent libres. C'était un monopole qu'on venait de créer, mais il était singulièrement amoindri par les charges qu'il acceptait. En effet, l'autorité municipale contraignit la compagnie à établir ses dépôts en dedans du mur d'enceinte et par conséquent l'assujettit à l'octroi; de plus elle exigea un accroissement considérable de matériel et de *cavalerie*. Par suite de l'annexion de la banlieue, les distances se trouvaient au moins doublées, mais le tarif restait le même et tel qu'il était en 1800; en outre chaque voiture était frappée d'une taxe fixe de 1 franc par jour pour droit de stationnement (1). Par suite de ces mesures, il y eut du malaise dans la compagnie; ce malaise ne fit que s'accroître avec le renchérissement des terrains, des loyers, des denrées, des fourrages, et il aboutit à la grève du mois de juin 1865. Certes les cochers pouvaient suspendre leur travail, délibérer entre eux, faire connaître leurs griefs, tâcher d'obtenir des conditions meilleures et demander qu'on augmentât leur salaire, qui était de 3 francs par jour, non compris les pourboires; mais ils sortirent violemment de leur droit et se mirent dans leur tort en voulant empêcher la compagnie de les remplacer, de veiller aux intérêts du public et de faire conduire les voitures par des cochers de hasard. Il y eut des injures, des menaces, des horions, des rixes, et la police correctionnelle s'en mêla. Les cochers reprirent le fouet, l'uniforme, le chapeau de cuir, remontèrent sur leur siége, et tout fut dit. L'expérience cependant avait porté ses fruits; on changea brusquement de régime, et du monopole on passa à la liberté absolue. Le décret du 25 mai 1866 dit

(1) Décret du 16 août 1855.

expressément : « Tout individu a la faculté de mettre en circulation dans Paris des voitures de place ou de remise, destinées au transport des personnes et se louant à l'heure et à la course. » La liberté en matière d'entreprise de voitures avait duré trois ans, de 1793 à 1797; il faut espérer que la nouvelle période ouverte le 15 juin 1866 vivra plus longtemps.

On compte actuellement à Paris 6,101 voitures de place et de régie (1), auxquelles il faut ajouter 2,950 voitures de grande remise; ces voitures appartiennent à dix-huit cents entrepreneurs et à la *Compagnie générale*, qui seule est intéressante à étudier, car elle représente une administration complète, et elle a les rapports les plus fréquens avec le public.

Parmi les loueurs, il y en a beaucoup, plus de huit cents, qui n'ont qu'une voiture et qu'un cheval; ils échappent aux règlemens des entreprises particulières, mais fort heureusement ils restent soumis à ceux de la préfecture de police. Pas plus que les autres, ils ne peuvent refuser le service légal qu'on est en droit d'exiger d'eux, et ils doivent marcher à toute réquisition. D'après les nouvelles ordonnances, les voitures sont divisées en trois catégories distinctes : 1° les *voitures de place* proprement dites, qui, moyennant une redevance annuelle de 365 fr., peuvent stationner sur chacun des 158 emplacemens désignés par la police; elles sont marquées d'un numéro couleur d'or; 2° les *voitures mixtes*, qui, acquittant la taxe municipale, peuvent séjourner à leur choix sur place ou sous remise; le numéro en est rouge; 3° les *voitures de régie* qui, ne payant aucune taxe, ne peuvent pas charger sur la voie publique et n'ont d'autres stations que leurs remises particulières; elles sont aussi numérotées en rouge. Le public peut ne faire aucune différence entre elles, mais les agens de police et les surveillans ne s'y trompent pas. En effet, toute voiture de louage porte un timbre rouge aux lettres P. P. (préfecture de police), qui prouve que son numéro est régulier; mais celles qui ont le droit de demeurer sur les *places* et qui comme telles acquittent l'impôt municipal, sont poinçonnées des lettres P. S. (préfecture de la Seine). Toute voiture qui n'a pas ces deux lettres près de son numéro et qui stationne sur la voie publique est en contravention.

I.

Qui ne se souvient de ce fiacre monumental, de ce *sapin*, qui cahotait dans Paris aux jours de notre enfance? On y montait par

(1) Sur ce nombre, 5,131 ont droit de stationner sur la voie publique.

un marchepied de fer à six étages; on s'installait tant bien que mal dans la boîte incommode couverte d'un velours d'Utrecht jaune, piquant comme un paquet d'aiguilles; sous les pieds s'amoncelait une litière de paille qui ressemblait bien à du fumier, sentait le moisi et tenait les pieds humides; les portières ne fermaient pas; les vitres étaient cassées et portaient

. . . . Sur le cristallin une taie en papier.

Le cocher, toujours grognon, vêtu d'un carrick crasseux à sept collets, la tête enfouie sous un lourd bonnet de laine que coiffait un chapeau déformé, les pieds enfoncés dans de larges sabots, escaladait son siége après avoir allumé sa pipe, et il fouaillait ses rosses, qui flottaient dans les harnais, raccommodés avec des ficelles. On partait quelquefois, on n'arrivait pas toujours. Balançant leur tête amaigrie, remuant une queue dénudée, les chevaux s'ébranlaient au tout petit trot, mâchant un brin de foin resté fixé à leurs lèvres pendantes, et faisaient rouler cahin-caha la lourde machine, qui heurtait les pavés pointus avec un bruit de ferraille peu rassurant. Quand on était pressé, il était plus sage d'aller à pied. Si un de ces vieux fiacres qui nous reconduisaient jadis au collége apparaissait tout à coup dans les rues de Paris, il aurait son heure de célébrité, car il représenterait pour les voitures un spécimen antédiluvien des espèces disparues.

Aujourd'hui le fiacre, qu'il soit à deux ou à quatre places, est une voiture bien construite, peu élevée au-dessus du sol, garnie intérieurement de drap bleu, close, légère, attelée de chevaux qui se reposent au moins un jour sur deux, conduite par un cocher uniformément vêtu, portant son numéro sur la caisse et sur les lanternes, lavée et brossée une fois en vingt-quatre heures, et qui offre sinon un grand luxe, du moins un comfortable suffisant. Si l'on rencontre encore par-ci par-là des *rôdeurs* menant une voiture écaillée, sale, dont la tenture est déchirée, la caisse bossuée et les harnais déchiquetés, soyez persuadé que ce véhicule dégradé n'appartient pas à la Compagnie générale. Cette dernière en effet, malgré la libre concurrence, se regarde encore, et avec raison, comme chargée de subvenir spécialement aux besoins du public parisien; aussi n'épargne-t-elle point ses efforts pour tenir en bon état un matériel chaque jour usé et détérioré par un service que rien ne ralentit, et qui devient de plus en plus étendu. Son personnel, qui est presque une petite armée, se compose de 6,815 agens de tout rang et de toute fonction (1).

(1) En l'énumérant, je ferai facilement comprendre le mécanisme de cette grande

Lorsqu'un cocher *charge* à la place ou sur la voie publique, il doit inscrire sur sa *feuille* l'heure, le point de départ, le point d'arrivée; à chaque station, il fait viser ce bulletin par l'inspecteur. Le soir, lorsqu'il rentre au dépôt, il remet entre les mains d'un agent spécial sa feuille et le gain de la journée, après avoir prélevé les 4 francs qui constituent actuellement son salaire quotidien; puis il va se coucher où il veut, à son domicile, s'il est marié, le plus souvent dans un garni, s'il est célibataire. Les laveurs s'emparent alors de sa voiture, couverte de poussière ou de crotte; ils l'aspergent à grande eau, la brossent, la fourbissent rapidement et la remisent à son numéro d'ordre; pendant ce temps, les palefreniers détellent les chevaux, les lavent, les étrillent, les bouchonnent, les attachent au râtelier sur une litière abondante, et les mettent à même de réparer leurs forces épuisées par la fatigue. Le lendemain matin, à l'heure réglementaire, lorsque le cocher arrive, il trouve ses chevaux pansés, nourris, attelés, sous des harnais propres, à une voiture nettoyée. Avant qu'il ne parte, un maréchal ferrant a visité les pieds de ses chevaux; un charron a examiné avec soin les roues, les ferremens, a frappé sur les essieux, a tâté les écroux de la voiture, et un vitrier a vérifié si les glaces ne sont point cassées. Le cocher va chercher sa feuille, il monte sur son siége et se rend à la station de son choix. Et tous les jours il en est ainsi.

La Compagnie générale construit elle-même ses voitures; elle achète le bois en grume, le fer en barres, le cuir en tas. Dans ses immenses ateliers de carrosserie, où les scies à vapeur et les marteaux-pilons ne sont jamais en repos, on se hâte, on se presse afin que les voitures mises au rebut soient remplacées sans que le public ait jamais à souffrir de retard; on tresse les licous, on taille les caparaçons, on rembourre les coussins, on coud les passementeries; c'est un monde d'ouvriers qui s'agite et pousse annuellement sur le pavé de Paris plus de 500 voitures neuves, estimées en moyenne 1,007 fr. 66 cent. Le chêne, l'érable, l'orme, le sapin et le peuplier sont les essences généralement utilisées par le charronnage et la carrosserie. Quelle est la durée de la vie moyenne d'une de ces voitures surmenées, et qui semblent toujours errantes comme des âmes en peine? Dix ans au moins, douze ans au plus. Malgré la quantité considérable de voitures qui se meuvent dans Paris, les accidens sont relativement rares et ne sont presque jamais irréparables. En 1866, sur les 4,500 voitures qu'elle possédait, la Com-

administration. Employés dans les bureaux, 160; — surveillans, 160; — ouvriers d'atelier, 900; — maréchaux, 180; — laveurs, 900; — graisseurs, 200; — palefreniers, 500; — cochers, 3,925.

pagnie générale en a mis en circulation 3,200, qui ensemble ont fait 1,178,488 journées de travail. On voit que le repos est rare pour les chevaux et les cochers, et que ce n'est pas tout plaisir que d'être à la disposition d'un maître aussi pressé, aussi multiple, aussi exigeant que le public parisien.

Pour conduire tant de voitures, les mettre toujours à même de sortir et de ne pas laisser en souffrance les besoins qu'elles ont mission de servir, il faut une *cavalerie* considérable; celle de la Compagnie générale se composait en 1866 de 10,741 chevaux, dont la valeur moyenne varie entre 650 et 800 francs. Chaque voiture a un relais, de sorte que les chevaux se reposent de deux jours l'un; de plus, comme il faut prévoir les accidens et les maladies, un certain nombre de chevaux est constamment tenu en réserve aux écuries de manière à combler immédiatement les vides qui peuvent se produire. Il faut du temps pour bien dresser un cheval à ce métier pénible d'être toujours dehors, de manger à des heures irrégulières, de trotter sur le pavé par le soleil, la pluie, la poussière et la neige, de rester à moitié endormi debout dans les brancards. On procède lentement, par fatigues successives, — un quart de journée d'abord, puis une demie, puis un peu plus et enfin la journée entière de sept heures du matin à minuit. On nourrit les chevaux avec un grand soin, car c'est l'intérêt de la Compagnie de leur donner le plus de forces possible. En 1866, les fourrages consommés ont représenté la somme de 9,113,750 fr. 88 cent., c'est-à-dire près de 25,000 fr. par jour, — 7 fr. 64 cent. par voiture et 2 fr. 42 cent. par ration. On ne ménage ni le foin, ni l'avoine; on va jusqu'à l'orge, jusqu'aux féveroles, et l'on ne recule même pas devant l'emploi des carottes, dont les chevaux sont très friands.

Il faut remiser toutes ces voitures et loger cette cavalerie considérable : aussi la compagnie possède-t-elle dans Paris même 173,600 mètres de terrain, sur lesquels elle a fait construire dix-neuf dépôts, qui représentent une valeur de plus de 13 millions de francs; elle est en outre locataire dans différens quartiers de huit vastes bâtimens appropriés à ses besoins, et dont les baux annuels sont de 138,281 francs. De plus elle loue dans les rues centrales et commerçantes 30 stations de remise qu'elle paie 111,160 fr. par an. Si à cela on ajoute que la redevance municipale, l'octroi, les contributions de toute sorte, montent à la somme de 2,146,266 fr., on comprendra que la Compagnie générale est accablée par des charges très lourdes, et qu'il lui faut recevoir le prix de bien des heures, de bien des courses de voiture pour faire face à tant d'obligations. Ses bénéfices sont toujours aléatoires et soumis aux varia-

tions souvent excessives du prix des fourrages. En 1864, les fourrages ont été bon marché; chaque voiture, coûtant 13 fr. 42 c. par jour et ayant rapporté 14 fr. 55, il y eut un gain de 1 fr. 13 cent.; mais en 1865, les fourrages ayant été très chers, la dépense a été de 15 fr. 27 cent. La recette, il est vrai, s'est élevée à 14 fr. 67 cent.; la différence n'en constitue pas moins une perte sèche et quotidienne de 60 centimes. C'est peu que 60 centimes, mais l'année a 365 jours, l'exploitation a 3,200 voitures, et le total arrive à la somme considérable de 700,800 francs. Ce sont là des inconvéniens graves que nulle prévision humaine ne saurait empêcher de se produire. Peut-être la compagnie arriverait-elle à en diminuer l'importance, — maintenant qu'elle n'est plus soumise aux mesures restrictives qui contre-balançaient la valeur de son monopole, — en transportant ses dépôts hors des fortifications et en économisant ainsi les 600,000 fr. qu'elle paie annuellement à l'octroi; mais il lui faudrait alors acquérir de nouveaux terrains, vendre ceux qu'elle possède, opérer par conséquent un remaniement complet dans son administration, dans ses façons d'agir, et placer ses remises et ses écuries bien loin des centres populeux qu'elle doit desservir.

Non contente d'offrir au public les fiacres et les voitures qu'on appelait autrefois *de régie*, la Compagnie générale, appréciant les besoins variés du monde parisien, a créé des voitures dites de *grande remise;* ce sont celles qu'on loue à l'année, au mois ou à la journée, sans tarif fixe, à prix débattu. Elle a compris que ce dépôt particulier et tout à fait spécial devait être placé dans un quartier très riche, très fréquenté, en un mot dans le quartier de l'oisiveté et du luxe; elle a fait construire cet établissement rue Basse-du-Rempart; il est curieux et unique, je crois, en son genre. Deux étages d'écuries superposées contiennent environ 260 chevaux carrossiers d'une valeur moyenne de 1,400 francs; les cloisons des stalles sont mobiles, peuvent se détacher subitement à l'aide d'une simple *sauterelle*, et permettent ainsi d'éviter les accidens fréquens dans les écuries lorsqu'un cheval trop vif, se défendant ou mal attaché, enjambe le *bat-flanc* de son *box*. Ces écuries immenses, fournies d'eau à chaque extrémité, balayées avec soin, où les cuivres reluisent comme sur un vaisseau de ligne, où le foin abonde, où la litière est haute, n'ont rien à envier aux belles écuries d'Angleterre. Elles sont alimentées par d'énormes greniers d'où le foin bottelé s'échappe par un soupirail et d'où l'avoine s'écoule toute vannée à l'aide d'un tuyau nettoyé par un double courant d'air. Non loin s'ouvre l'infirmerie, qu'un vétérinaire à demeure visite plusieurs fois par jour. Les deux étages d'écuries aboutissent de plain-pied, par une pente douce, dans une cour de 920 mètres

carrés couverte d'un vitrage, et qu'anime le mouvement des cochers sifflant et chantant. C'est là en effet la remise proprement dite et l'atelier de lavage. On n'y ménage pas l'eau, ni le tripoli pour le cuivre, ni le blanc d'Espagne pour le plaqué, ni le cirage pour les harnais. Derrière ce vaste hangar vitré s'arrondit une petite cour, où souffle la forge, où les maréchaux visitent et ferrent les chevaux.

Au premier étage s'étendent les magasins, d'où les voitures sont descendues à l'aide d'un treuil puissant, facile à manœuvrer. Dans de larges salles sont rangés les *carrosses*, ainsi qu'on eût dit autrefois : calèches à huit ressorts, berlines, coupés Dorsay, landaws, sont pressés les uns contre les autres, tout luisans de vernis et prêts à aller briller aux Champs-Élysées. A côté, la sellerie renferme les harnachemens. C'est là que l'on vient choisir sa voiture, quand on veut se donner ce luxe sans en avoir l'embarras. On habille le cocher au goût le plus nouveau, on lui fait au besoin une livrée spéciale que l'on peut broder sur chaque couture. Tout se paie, spécialement la vanité; sur les panneaux, on peint toutes les armoiries, toutes les couronnes imaginables. Une calèche à huit ressorts, attelée de ses deux chevaux assortis, se loue 1,200 francs par mois, plus 150 francs pour le cocher; si l'on veut un valet de pied, c'est 6 francs par jour; un chasseur coûte plus cher à cause des épaulettes, du baudrier et du chapeau à plumes. Si l'on est de si grande maison qu'il faille des gens poudrés, rien n'est plus simple. Il y a un cabinet de toilette spécial où on les enfarine avec élégance; les jours de course, on les coiffe d'un catogan pour en faire des postillons; au frontal des chevaux on ajoute des queues de renard, on leur attache des grelots au cou, et le public naïf admire votre équipage. Grande remise que tout cela, tant par mois et quelquefois tant par heure! — Un employé me disait : Nous faisons toutes les noces huppées! Je le crois sans peine. Pour ces sortes de cérémonies, l'administration fournit jusqu'aux bouquets de fleurs virginales qui décorent la boutonnière des cochers. On transporte les ministres, les ambassadeurs, les riches étrangers de passage à Paris; en un mot, on sert le luxe, et le grand comfortable.

Comme on l'imagine, les dépôts des voitures de place n'ont pas cette luxueuse installation; ils sont curieux cependant, car ils répondent à tous les besoins qui peuvent se présenter; il faut en effet être prêt à parer à toute éventualité et n'être jamais pris au dépourvu. Sauf des détails peu importans, les dépôts se ressemblent singulièrement, et celui de l'avenue Ségur donnera au lecteur une idée générale de l'organisation de tous les autres. Une immense cour est occupée sur chacun de ses quatre côtés par un bâtiment

composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage en brisis; en bas sont les écuries, en haut sont les greniers. Au milieu de la cour s'élève un hangar en bois soutenu par des piliers et séparé en trois larges avenues, c'est la remise; c'est là que dans un ordre réglementaire sont rangées les voitures lorsqu'elles ont terminé le service journalier. Des pigeons, des poules picorent les grains d'avoine tombés des musettes, et paraissent vivre en assez bonne intelligence avec quelques chats et quelques chiens terriers chargés de faire la chasse aux rats. Un vaste abreuvoir demi-circulaire donne l'eau en abondance pour les chevaux et pour les besoins du service. L'infirmerie et la forge occupent un des coins de la cour. Chaque cheval acquis par la compagnie après essai est marqué au sabot d'un chiffre qui constate son identité; puis on établit son *état civil:* sur une *fiche*, on inscrit son âge, son signalement, son prix, ses qualités, ses tares, la date de son entrée au service, le nom du vendeur. Les petits chevaux venaient autrefois en grande partie de la Bretagne, mais cette province est épuisée; on les tire maintenant de Normandie, les environs de Cherbourg produisent une race solide et fort estimée; les gros chevaux arrivent du Perche et du Limousin. Ce n'est point une œuvre facile que de recruter la cavalerie de la Compagnie générale, et c'est avec raison qu'un homme spécial a pu dire : « Il faut, pour le service de Paris, des chevaux de race énergique, habitués aux privations et à la misère. » Dans de bonnes conditions de nourriture, de logement et de santé, un cheval de fiacre dure de trois à cinq ans; au bout de ce temps-là, il prend généralement le triste chemin de l'équarrissage.

Après avoir traversé une autre cour plus petite et côtoyée également par une double écurie, on pénètre dans de larges ateliers où l'on répare les voitures endommagées par accident ou par usure. Là on les repeint, on les capitonne, on remet le rais brisé, l'écrou perdu, le brancard éclaté, le marchepied faussé; c'est à la fois l'hôpital et le cabinet de toilette des fiacres. Sur une planche fixée au mur, j'ai vu une vingtaine de bouteilles d'*eau écarlate* destinée à dégraisser le drap des coussins et des tentures. La Compagnie générale fait ce qu'elle peut pour n'offrir au public que des voitures propres et convenables; elle n'y réussit pas toujours, mais ce n'est point sa faute; ce qui lui manque, c'est le temps, sans lequel rien de bon ne peut se faire.

Au-delà de ces ateliers, s'ouvre une longue cour qu'on nomme plaisamment *la Sorbonne des cochers*. C'est là en effet qu'ils passent leurs examens, qu'ils prouvent s'ils sont aptes à conduire une voiture. La seule constatation de leur habileté ne suffit pas; il faut qu'ils connaissent Paris, ce Paris multiple, enchevêtré, dont les

rues changent de nom tous les huit jours, où Thésée se perdrait malgré le fil d'Ariane. On interroge le postulant. Soyez certain qu'on ne lui demande pas la route à suivre pour aller de la place de la Concorde à l'Arc-de-Triomphe; mais on lui dira : Par quel chemin irez-vous de l'impasse Saint-Sabin à la rue de l'Épée-de-Bois? Si le candidat répond mal, il n'obtient pas son diplôme; mais, dès qu'il a passé un examen suffisant, il est nommé cocher adjoint; il a payé 25 francs pour prix des leçons de *dressage* qu'on lui a données, il dépose un cautionnement de 200 francs pour garantir le paiement de ses futures amendes, il monte sur son siége, entre en circulation, et au bout de six mois, s'il n'a pas trop accroché, n'a pas trop injurié les passans, ni trop volé l'administration, ne s'est pas trop grisé, ne s'est pas trop battu avec ses camarades, n'a pas trop gardé pour lui ce qu'on avait oublié dans sa voiture, n'a pas eu trop de démêlés avec la police, il devient cocher titulaire.

La Compagnie générale a deux ateliers de construction, l'un situé rue Stanislas, l'autre rue du Chemin-Vert. Nous visiterons le premier, qui couvre une étendue de 15,000 mètres de terrain. Les matières y arrivent à l'état brut, elles en sortent sous forme de fiacres, de coupés, de victorias, de voitures de grande remise. Les bâtimens sont divisés en deux parties bien distinctes : les magasins et les ateliers proprement dits. Les magasins renferment en quantité considérable tout ce qui est nécessaire à l'attirail complet d'une voiture : draps pour tentures, cuirs pour capotes, poignées pour portières, passementeries pour embrasses, mérinos rouge pour stores, paillassons pour garnir le fond des voitures, boutons de faïence pour faire mouvoir la sonnette d'appel, musettes et couvertures pour les chevaux, bottes de fouets, paquets de crins; tout est rangé, étiqueté et ne sort du magasin que sur un bon signé du chef d'atelier. Plus loin sont empilés les ressorts, les essieux, les cercles de moyeux, les écrous, les clous, les vis, les lanternes, les crochets d'italienne, les boucles de harnais, les mors, les marchepieds, tous de dimensions réglementaires et en rapport mathématique avec chacune des espèces de voiture que fabrique la compagnie. Dans des greniers longs et étroits qui font le tour de la maison, on a disposé dans un ordre parfait tous les morceaux de bois ouvrés qui entrent dans la construction des voitures. Les essences sont différentes selon les parties : la carcasse est en frêne, les brancards en chêne ou en noyer, les panneaux en orme, la doublure de l'impériale de tôle est en sapin. Chaque catégorie de voitures a sa chambre particulière : ici, le *trois-quarts* (c'est le nom administratif du fiacre), là le coupé, plus loin la victoria. Chaque voiture représente un nombre de casiers égal au nombre de pièces

qui la composent; le fiacre à quatre places en compte cent soixante-trois parfaitement distinctes les unes des autres.

Au-dessous de ces larges magasins si bien approvisionnés s'étendent les ateliers de carrosserie et de charronnage; c'est là qu'on assemble les pièces de menuiserie, qu'on les ferre, qu'on les couvre, qu'on les peint et qu'on les vernit, pendant que dans une salle voisine les bourreliers tirent l'aiguille, taillent le cuir et bourrent les colliers à grand renfort de filasse. C'est une activité merveilleuse; les voitures naissent et grandissent à vue d'œil. J'ai pu voir là ces trois cents *paniers* reluisans, coquets, tout battant-neuf, qu'on a mis récemment en circulation. On s'ingénie sans relâche à deviner et à satisfaire les goûts du public.

Dans une autre partie de l'établissement, en face, dans la même rue, gronde une machine forte de vingt chevaux qui fait mouvoir les forges et la scierie. Les *martinets*, les tours, les forets, les meules, obéissent à la vapeur, qui enfle aussi les soufflets et fait fonctionner le ventilateur; c'est là qu'on coude les *cols de cygne*, qu'on assemble les ressorts, qu'on bat les essieux, dont on tourne les *fusées* selon un calibre voulu. Les ouvriers, noircis, en sueur, protégés par le large tablier de cuir, vont et viennent à travers ces fournaises retentissantes où jaillissent les étincelles, où les enclumes résonnent en cadence sous le choc assuré des *frappe-devant*. A ce bruit se mêle celui de la scierie mécanique, qui est voisine. Les pièces de bois, les troncs d'arbres, amenés à l'aide d'un petit chemin de fer et livrés aux dents aiguës, sont dépecés, débités, taillés avec une rapidité vertigineuse; le ronflement précipité de la scie à rubans est dominé par le cri horrible de la scie circulaire, qui ne laisse même pas entendre le va-et-vient de la scie à mouvement alternatif : c'est une rumeur folle où les notes aiguës éclatent avec une violence extraordinaire et troublent comme l'appel désespéré d'un animal féroce. Dans les cours sont rangés les troncs d'arbres qui attendent que le temps les ait suffisamment desséchés; ils sont déjà sciés en planches qu'on empile l'une sur l'autre en les séparant par un tasseau afin que la libre circulation de l'air puisse en activer la dessiccation.

Quand une voiture est sortie des ateliers de la rue Stanislas, elle n'y rentre jamais que pour être cassée (1). Toutes les réparations dont elle peut avoir besoin pendant le cours de son existence doivent être faites au dépôt qui lui est assigné. Lorsqu'elle a reçu son numéro et ses timbres administratifs, la Compagnie générale lui

(1) Le fiacre neuf sortant des ateliers pèse 575 kilogrammes; il peut contenir quatre personnes, plus le cocher, à 70 kilogrammes en moyenne. Les chevaux, lorsque la voiture est au complet, ont donc un poids de 925 kilogrammes à mettre en mouvement.

ouvre un compte sur lequel on porte avec soin toutes les dégradations qu'elle subit et l'usure régulière, qui est calculée à 50 centimes par jour de travail; une voiture perd donc en moyenne 180 francs par an. En dehors des réparations urgentes et nécessitées par les accidens particuliers qui peuvent l'atteindre, elle a droit réglementairement à deux peintures par année. Lorsqu'à force de rouler sur le pavé de Paris, de suivre les noces, les enterremens, de faire le tour du bois de Boulogne, d'attendre à la porte des ministères, des hôtels et des cabarets, elle arrive à la fin de sa carrière, elle est renvoyée aux ateliers d'où elle est sortie jadis toute fraîche et pimpante. On la casse (c'est le mot technique), on la dépèce; on remet les ferrures à la forge, on essaie d'utiliser les vieux bois, puis du reste de sa défroque on fait un paquet que l'on vend à quelque juif qui saura bien encore tirer parti de ces épaves décrépites.

II.

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que du matériel de la Compagnie générale; il est temps de s'occuper de son personnel, c'est-à-dire des cochers. Ils forment au milieu de la population parisienne une classe distincte, généralement peu estimée et souvent difficile à manier. L'habitude de marcher à toute réquisition vers un but toujours différent et qu'ils ne choisissent jamais aurait dû les façonner à une sorte d'obéissance passive. Il n'en est rien. Le cocher de fiacre est un révolté toujours en lutte contre son administration, qu'il essaie de tromper, contre la préfecture de police, qu'il maudit tout en respectant son pouvoir. C'est un monde à part composé de toute espèce d'élémens. Les provinces où il se recrute principalement sont la Lorraine, la Normandie, l'Auvergne et la Savoie; cette dernière fournit les meilleurs sujets, j'entends les plus soumis et les moins ivrognes. Les cochers peuvent se diviser en trois catégories : les bons sujets, qui aiment leur métier, qui ont la passion des chevaux, cherchent à amasser un petit pécule pour devenir à leur tour propriétaires d'une voiture attelée, connaissent le code multiple des contraventions et des délits, évitent les punitions disciplinaires, et sont parfois récompensés pour leur probité. Les ivrognes viennent ensuite; la passion du vin les entraîne; entre chaque course, ils s'arrêtent au cabaret et boivent un *canon*; à ce métier-là, la raison ne résiste pas longtemps, et si l'habitude de conduire n'était devenue pour eux une seconde nature, tout accident serait à redouter; à moins que l'ivresse ne les égare et ne les pousse à la brutalité, ils ne sont point mauvais; ils

se repentent volontiers, mais ils recommencent le lendemain tout en jurant qu'on ne les y reprendra plus. Ceux-là aussi aiment et soignent leurs chevaux; un vieux proverbe plein de vérité court dans les écuries : « cheval d'ivrogne n'est jamais maigre. » Les derniers, on les appelle les *bohêmes*. Ceux-là sont récalcitrans et parfois dangereux; leur fouet est l'argument qu'ils emploient de préférence; de punition en punition, ils en arrivent à l'exclusion du service; la police correctionnelle les connaît, et souvent même la cour d'assises. Ce sont les déclassés, les paresseux, les incorrigibles, épaves incommodes que toute civilisation rejette sur ses bords. Ce qui les a amenés à faire un métier pour lequel ils n'ont aucune aptitude, c'est l'horreur du travail, le dégoût de la vie régulière, l'effroi de toute contrainte; ils se sont imaginés qu'une fois sur leur siége, au grand air, s'arrêtant de ci et de là pour *étrangler un perroquet*, comme ils disent dans leur argot, c'est-à-dire pour boire un verre d'absinthe, ils seraient libres, ou du moins auraient l'illusion de la liberté : erreur profonde dont ils ne tardent pas à revenir, qui leur cause un dépit amer et les jette parfois dans des rébellions insensées. Pour ceux-là, le cheval peut crever, la voiture être défoncée, que leur importe? à leurs yeux, les agens sont des mouchards, le directeur un tyran, le surveillant une canaille. Toute révolte leur paraît permise, et le bourgeois serait pour eux une proie facile, si la préfecture de police ne les tenait sous sa main de fer. Ils connaissent bien le chemin de la fourrière et du violon; leur montre est souvent au mont-de-piété, leur paie est toujours dépensée d'avance, ils vivent d'emprunts qu'ils ne remboursent jamais. On en a vu qui dételaient leur voiture, l'abandonnaient au hasard sur la voie publique, vendaient le cheval à vil prix et s'en allaient vers les barrières mal famées épuiser en orgies le produit de leur vol. On les jette en cour d'assises, on les interroge : pourquoi avez-vous vendu un cheval qui ne vous appartenait pas? — Ah! voilà; ça me disait d'aller faire la noce.

Où se ramasse ce personnel à faces innombrables qui compose à Paris les cochers de voitures de louage? Partout; il n'existe peut-être pas une seule classe de la société qui n'y ait fourni quelques sujets : beaucoup de cochers particuliers se trouvant sans place, des gens de campagne venus pour tenter la fortune de la grande ville et n'ayant point réussi, d'anciens soldats du train, des garçons de café, des perruquiers, des porteurs d'eau, des huissiers ruinés, des maîtres d'étude chassés de leur collége, des clercs de notaire congédiés, des photographes en faillite; enfin, je n'oserais le dire, si je n'en étais certain, il existe aujourd'hui sur le siége d'un fiacre le fils d'un ambassadeur de France. Rien ne serait plus instructif et

plus étrange que de dépouiller le dossier des cochers de Paris, on découvrirait là des mystères sociaux que l'imagination la plus féconde ne saurait se figurer.

A propos d'un procès célèbre, on a beaucoup parlé, il y a quelques années, des cochers de fiacre; on a imaginé des statistiques baroques, et l'on a publié que plus de 700 prêtres interdits ou défroqués appartenaient au service des voitures publiques. Cette prétendue découverte eut du retentissement; le parlement anglais s'en occupa incidemment, et des explications furent demandées à la préfecture de police. Comme toujours l'esprit de parti s'était mêlé de cette affaire et l'avait singulièrement exagérée. Il y a des prêtres réfractaires parmi les cochers parisiens, ceci n'est point douteux, mais ils sont en nombre infime, et je puis affirmer en connaissance de cause que depuis douze ans *un seul* s'est présenté pour demander son inscription de cocher. En revanche, les bacheliers ès lettres abondent, et du haut de leur siége ils peuvent dire en se rappelant un vieux souvenir de collége :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Les cochers ont un vice qui leur est spécial ; ils paraissent pour la plupart n'avoir sur le droit de propriété que des notions peu distinctes et tout à fait insuffisantes. Je ne veux pas dire par là qu'ils détroussent les passans et crochètent les serrures; non, mais en général ils considèrent volontiers la caisse de leur administration comme une caisse commune à laquelle il n'est point criminel de puiser de temps en temps. Les calculs les plus modérés estiment que chaque cocher détourne en moyenne 3 francs par jour; or il y a à Paris 6,101 voitures de louage payées à la course ou à l'heure. Les cochers s'attribuent donc par an la somme de 6,680,595 francs; c'est presque un budget. On a essayé de bien des moyens pour arrêter cette fraude permanente, on a toujours échoué. La préfecture de police, la préfecture de la Seine, la Compagnie générale, ont proposé un prix important pour l'inventeur d'un *compteur* infaillible qui serait à l'abri du cocher et du client. On n'a point réussi jusqu'à présent. Le problème en effet n'est point facile à résoudre. Il faudrait que l'appareil indiquât d'une façon positive l'espace parcouru, le temps employé à le parcourir, les momens de repos, la vitesse du cheval, enfin si la voiture a été louée à l'heure ou à la course. On cherche, on fait des essais; mais en admettant qu'on découvre le chef-d'œuvre rêvé, je ne donne pas huit jours aux cochers pour l'avoir rendu aussi menteur que leur feuille de travail. Qui ne se souvient de ces fameux cabriolets-compteurs dont le

cadran indicateur passait pour une merveille? Ils n'ont pas duré deux mois. Pour contrôler la probité des cochers, la préfecture de police et la Compagnie générale ont imaginé divers moyens qui approchent du but, mais qui ne l'atteignent pas.

A chacune des 158 places disséminées dans Paris, un surveillant est attaché; de cinq minutes en cinq minutes, il doit inscrire le numéro des voitures qui sont à la station, veiller à ce que les deux cochers qui sont en tête ne donnent pas à manger à leurs chevaux et à ce qu'ils ne les quittent pas sans permission. Dès qu'un fiacre s'éloigne, on note sur un carnet l'heure exacte de son départ, comme déjà l'on a écrit le moment de son arrivée. Par la comparaison du carnet des surveillans et de la feuille tenue par le cocher lui-même, on a déjà un point de repère pour vérifier les erreurs. Cette organisation, qui est excellente et qui a déjà rendu de grands services à la population parisienne, appartient à la préfecture de police. De son côté, la Compagnie générale a des inspecteurs mobiles qui visitent les stations, relèvent les numéros qui s'y trouvent, parcourent les rues, visent la feuille des cochers arrêtés aux portes, prennent note de ceux qu'ils voient charger sur la voie publique, interrogent parfois les personnes qui quittent les voitures et font chaque soir un rapport sur les observations qu'ils ont recueillies dans la journée. C'est un troisième moyen de contrôle; mais il en est un quatrième que les cochers redoutent singulièrement, car ils en ignorent le mécanisme. La Compagnie générale a une police secrète parfaitement installée, fonctionnant régulièrement, qui forme une véritable administration, dont le siége est situé dans un des quartiers élégans de Paris. Les agens de cette surveillance occulte se mettent en rapport avec les personnes que leurs fonctions obligent à prendre souvent des voitures. Moyennant des conventions que l'on peut soupçonner (1), ces personnes remettent à l'agence secrète la carte des voitures qu'elles ont employées, après avoir eu soin d'y écrire le nombre exact d'heures et de minutes qu'elles ont payées. Ces cartes, adressées à la Compagnie générale, sont mises en regard de la feuille des cochers; si

(1) Voici la copie de la circulaire envoyée par l'agence secrète : « Monsieur, pour chaque voiture faisant partie des séries de numéros ci-dessous indiqués, prise à l'heure et occupée une heure quinze minutes au moins, il sera remboursé 1 fr. 25 cent. pour les voitures prises en station, 1 fr. 50 cent. pour celles prises en *raccroc*, si on remplit le bulletin ci-joint d'après les indications qui y sont portées, et si dans les vingt-quatre heures on le fait parvenir sous enveloppe affranchie à l'adresse ci-dessous. Quant aux voitures prises à la course, il sera traité de gré à gré. Les remboursemens se feront du 15 au 20 de chaque mois, rue X..., et du 27 au 30 au domicile de la personne qui aura employé la voiture. » Suivent la signature, les numéros des voitures, le tarif et un bulletin formulé indiquant les heures et le prix du travail.

une erreur est constatée, si un préjudice a été fait à la compagnie, l'agent secret reçoit 7 francs pour prix de sa délation, et le cocher est frappé d'une amende qui peut varier de 20 à 100 francs. Le procédé est ingénieux, les cochers le soupçonnent, mais comment reconnaître ces surveillans discrets qui se laissent toujours ignorer et n'ont point souci d'avouer l'étrange métier qu'ils font (1)?

Le produit des amendes est versé à la caisse de la société de secours mutuels et de prévoyance formée entre les cochers et les divers employés; cette caisse est alimentée en outre par des cotisations mensuelles, par des souscriptions et par une subvention de la compagnie, qui n'épargne rien pour se défendre contre l'âpreté des cochers et pour essayer de les moraliser par le bien-être et l'économie. Les grosses amendes ne sont appliquées que pour vol; les peccadilles, les insolences, les refus momentanés de service, sont punis par des amendes de 1 à 20 fr. La *mise à pied*, c'est-à-dire l'interdiction de travailler, est la dernière mesure à laquelle se résout la compagnie, et seulement lorsqu'elle est dans le cas de sévir contre un cocher grossier envers un voyageur. Les cochers redoutent les sévérités de leur administration; mais ce qu'ils redoutent bien plus encore, c'est la préfecture de police, *la curieuse*, comme ils l'appellent. En effet elle est leur autorité souveraine, c'est le premier et le dernier ressort de leur juridiction disciplinaire.

Un service spécial est consacré aux voitures de louage, je l'ai étudié en détail, et je ne puis dire avec quelle admiration j'ai vu ce fonctionnement à la fois si simple et si compliqué. Tout semble avoir été prévu; rien n'est négligé pour assurer le roulement régulier des voitures dans Paris et pour rendre les cochers des serviteurs, non pas dévoués, c'est impossible, mais du moins polis et obéissans. Nul ne peut exercer le métier de cocher de voiture publique sans y être autorisé par la préfecture de police. Une demande *ad hoc* accompagnée de pièces constatant l'identité du candidat doit être remise dans les bureaux. Une enquête est immédiatement ouverte sur le postulant; on écrit dans les pays où il a séjourné, aux différens patrons qu'il a pu servir, aux propriétaires des maisons qu'il a habitées, et, selon les renseignemens que l'on a obtenus, on lui refuse ou on lui accorde l'autorisation qu'il sollicite. Lorsque sa moralité paraît suffisante et qu'il est admis au nombre des cochers, on lui donne un numéro qui n'a rien de commun avec celui des voi-

(1) En 1866, la Compagnie générale a payé 229,552 fr. 35 cent. pour frais de surveillance; sur cette somme, l'agence secrète a reçu plus de 50,000 fr. Les amendes dont les cochers ont été frappés se sont, pour la même année, élevées au chiffre de 139,210 fr. 95 centimes.

tures (1), et on forme son dossier. Une *chemise* de fort papier administratif contient toutes les pièces qui concernent le cocher. Elle est naturellement composée de quatre pages; sur la première, on écrit le nom du cocher, son numéro, la date de son inscription; puis cette première page et la seconde portent l'intitulé : *relevé des mises à pied*, divisé en quatre colonnes : 1° numéros d'ordre, 2° date des décisions, 3° durée des punitions, 4° analyses des plaintes; la troisième page est partagée en deux : *relevé des rapports non suivis de punition, relevé des sommiers judiciaires;* la quatrième est réservée aux antécédens, — favorables, — défavorables, de sorte qu'au premier coup d'œil on voit à qui l'on a affaire et qu'on peut prononcer en connaissance de cause.

Toute plainte adressée à la police contre un cocher est suivie d'effet. Si la plainte a été écrite sur le registre spécial qui est déposé dans chacune des 158 stations de Paris, elle est copiée par le surveillant et envoyée par lui au chef de bureau; si la plainte a été adressée directement au préfet, elle est immédiatement transmise au même chef de bureau, qui connaît son nombreux personnel de façon à ne se jamais laisser tromper. Une instruction est faite par le contrôleur de la fourrière, le cocher inculpé est appelé; s'il y a doute, on le met en présence du plaignant afin qu'il y ait débat contradictoire; le contrôleur fait le rapport, analyse brièvement sur une formule imprimée les faits qui sont à la charge et à la décharge du cocher, et propose, selon sa conviction, la mesure qu'il juge convenable d'appliquer; puis le tout est retourné au chef de bureau, qui, revoyant de nouveau l'affaire, pesant les considérations qui militent pour ou contre le cocher, prononce sans appel. Le plaignant est alors prévenu par une lettre officielle de la décision que la préfecture de police a prise. La peine est toujours une mise à pied plus ou moins longue; jamais on n'inflige d'amendes : au profit de qui seraient-elles versées? Cependant, lorsque tous les ans la préfecture de police récompense les cochers qui ont montré de la probité, c'est dans sa propre caisse qu'elle prend les 1,500 francs qu'elle leur distribue. Quand un cocher est devenu absolument incorrigible, que les observations, les punitions, les réprimandes, les menaces, les encouragemens, s'émoussent sur lui, on le renvoie et on lui retire le droit de conduire les voitures de louage. L'exclusion n'est jamais prononcée que par le préfet de police lui-même sur le rapport minutieusement motivé du chef de bureau spécial qui en a conféré avec le chef de division. Le samedi, on réunit à la préfecture de police toutes

(1) En dix ans, du 14 mars 1857 au 14 mars 1867, la préfecture de police a délivré 23,669 numéros de cochers.

les condamnations disciplinaires prononcées pendant la semaine, on les signale le lundi à la brigade de sergens de ville spécialement chargée de la surveillance des voitures (1), et la mise à pied commence réglementairement le mardi. Les réclamations des voyageurs sont nombreuses, 180 par mois environ, dont 60 au moins sont suivies de punitions; l'année 1866 a été exceptionnelle, car elle n'a produit que 1,754 plaintes.

Autrefois, lorsqu'un cocher avait surtaxé un voyageur et qu'on en acquérait la preuve, il était mis à pied et de plus il devait se transporter de sa personne chez le plaignant, lui faire des excuses, lui remettre la somme en trop qu'il avait exigée et rapporter à la préfecture de police le reçu qui constatait sa restitution. Cette méthode offrait plus de danger qu'on ne pensait, on en fit la dure expérience. Le 16 septembre 1855, le directeur de l'école normale de Douai, M. Juge, accompagné de sa femme, prit sur la place de la Concorde la voiture du cocher Collignon, et se fit conduire au bois de Boulogne. Le cocher exigea du voyageur plus qu'il ne lui était dû. M. Juge adressa une plainte à la préfecture de police dès le lendemain. Le 22 septembre, Collignon, appelé à la fourrière, reçut l'ordre d'aller reporter à M. Juge la somme qui constituait la surtaxe. En sortant de la fourrière, Collignon acheta des pistolets; il vendit son mobilier le 24, et se rendit rue d'Enfer 83, chez M. Juge. La discussion fut des plus calmes, mais pendant que M. Juge signait le reçu, Collignon lui tira un coup de pistolet à bout portant et lui fit sauter la cervelle; Mme Juge s'étant précipitée pour soutenir son mari, l'assassin la visa, fit feu et la manqua; puis il ouvrit la porte, et se sauvait dans les escaliers lorsqu'il fut arrêté par Proudhon. Il comparut le 12 novembre devant la cour d'assises et fut condamné à mort. Il ne montra aucun repentir ni pendant les débats, ni en prison, ni à la dernière heure. Il mourut impassible sur l'échafaud le 6 décembre. Depuis cet événement, on a adopté un autre système de restitution. La somme exigée en sus du prix légitimement dû est déposée à la préfecture de police, qui fait écrire au voyageur lésé qu'il ait à venir la retirer, sinon au bout d'une année écoulée elle est envoyée au bureau de bienfaisance.

Les cochers sont tenus de montrer leurs papiers à toute réquisition des agens de l'autorité; ceux-ci sont en outre chargés de faire conduire à la fourrière les voitures abandonnées sur la voie pu-

(1) Cette brigade spéciale est composée de 60 agens sous la direction d'un officier de paix; en outre les 3,600 sergens de ville disséminés dans Paris ont le droit et le devoir de surveiller les voitures de louage, de vérifier la feuille des cochers, de les mettre en contravention et de leur déclarer procès-verbal. Cette surveillance multiple est incessante et s'exerce la nuit aussi bien que le jour.

blique, ou dont les cochers sont dans un tel état d'ivresse qu'il serait dangereux de les laisser circuler plus longtemps. La fourrière joue un assez grand rôle dans la vie des fiacres pour qu'il soit bon de la faire connaître. Elle est située rue de Pontoise, à deux pas du marché aux veaux, dont elle est séparée par le boulevard Saint-Germain. C'est un bâtiment triste à voir, surmonté d'un vieux drapeau fané qui flotte au-dessus de la porte charretière. Une petite maison contient le logement et les bureaux du contrôleur; dans l'antichambre, deux gardes municipaux sont de planton, toujours prêts à prêter main-forte en cas de besoin; c'est là que souvent on appelle les plaignans et les cochers. Lorsqu'une confrontation est devenue nécessaire, ai-je besoin de dire que de minutieuses précautions sont prises pour isoler les deux parties tout en les faisant communiquer? La cour est un immense hangar accosté d'un chenil et d'une écurie. On y fait, au prix de 70 centimes, le numérotage officiel des voitures de place, et l'on y entasse aussi toutes les épaves trouvées dans les rues de Paris ou les gros objets vendus en contravention. Les charrettes à bras y sont en grand nombre et aussi les boîtes à lait que les crêmiers déposent aux portes le matin et que des plaisans s'amusent à déplacer; un agent de police les trouve et les expédie à la fourrière. Il y a de tout dans cette morgue des choses inanimées, un mobilier abandonné dans un déménagement furtif, une harpe enlevée sans doute à quelque pauvre petit virtuose non autorisé, deux ou trois vieux coupés trouvés sur les boulevards extérieurs, des échelles, des tonneaux vides; j'y ai vu un tableau d'histoire qu'on avait trouvé la veille à minuit dans la rue de Clichy. Si au bout d'un an ces objets ne sont pas réclamés, on en fait ce que l'on nomme *livraison* au domaine. A côté s'ouvre le chenil; il est bruyant et plein. Chaque chien a sa niche spéciale, très aérée, avec plancher en pente et une bonne nourriture. Tous les huit jours, le domaine les vend, quand ils en valent la peine et qu'ils n'ont pas été réclamés, sinon ils sont remis à l'équarrisseur, qui les pend. La fourrière reçoit en moyenne 900 chiens par mois, dont 600 sont condamnés à mort. Jadis il suffisait d'avoir un chien perdu à rechercher pour entrer au chenil et faire son choix. Le métier de voleur de chiens est lucratif, et bien des gens l'exercent. Pour le bien faire, il faut être deux. Un des acolytes visite la fourrière, prend le signalement d'un beau chien et s'en va. Quelques heures après, l'autre arrive et demande si l'on n'a pas un chien de telle robe et de tel poil. On lui remet, en échange du prix de la nourriture, le chien désigné, qu'il va vendre au plus tôt. On exigeait, il est vrai, un certificat d'un commissaire de police et l'affirmation écrite de deux témoins; mais de telles

pièces n'étaient point difficiles à obtenir et n'offraient point une garantie sérieuse. Aussi, pour sauvegarder les intérêts des ayant-droit, pour éviter de laisser ce genre de commerce s'étendre, on ne peut aujourd'hui parcourir le chenil qu'après avoir inscrit sur un registre son nom, son adresse et les signes caractéristiques du chien que l'on réclame. La précaution est excellente, et permet de découvrir les vrais propriétaires des chiens égarés.

L'écurie est voisine; trois ou quatre pauvres rosses y mangent le foin amer de la captivité; leurs voitures saisies sont sous le hangar; où sont les cochers? Au violon sans doute pour tapage nocturne, ivresse ou rébellion. Tout animal vaguant est conduit en fourrière. L'an dernier, n'y a-t-on pas amené un troupeau de bœufs qui se promenait la nuit dans l'avenue de l'Impératrice pendant que son conducteur ronflait sous la table d'un cabaret? De la fourrière dépendent les inspecteurs des voitures et celui des chevaux. Un agent spécial est chargé de constater sur les places et sous les remises quels sont les chevaux dont l'apparence misérable indique qu'ils ne peuvent plus faire leur service. Le cocher ou l'entrepreneur est alors appelé à la fourrière, et il est sommé d'avoir à remplacer par un autre qui soit moins invalide le cheval condamné. Deux agens inspectent les voitures; ils doivent les visiter, s'assurer qu'elles n'offrent aucun danger pour le public; celles que la vieillesse ou le malheur a rendues trop hideuses sont exclues de la circulation. Je suis persuadé que ces deux derniers agens remplissent leur mission avec zèle; mais, à voir les horribles pataches que mènent certains rôdeurs, on pourrait en douter.

La fourrière n'est pas le seul local où l'on dépose les épaves; il en est un autre spécialement destiné à recevoir les objets oubliés dans les voitures de louage; il est situé à la préfecture de police même et ne chôme guère : c'est un va-et-vient perpétuel. D'après les règlemens, tout cocher doit, sous peine de contravention, visiter sa voiture lorsqu'un voyageur en descend et déposer à la préfecture les objets qu'il a pu y trouver. Chacun de ces objets, quel qu'il soit, est inscrit sur un registre, porte un numéro d'ordre particulier, plus le numéro de la voiture où il a été laissé, et est rangé dans un casier qui est le contraire du tonneau des Danaïdes, car il se remplit toujours et ne se vide jamais. J'y ai vu bien des parapluies, bien des manchons, bien des sacs, bien des lorgnettes, et un portefeuille qui renfermait 6,500 francs. Si l'objet déposé contient une indication quelconque qui permette de reconnaître le propriétaire, on écrit immédiatement à ce dernier afin de le prévenir. Le bureau des objets trouvés dans les voitures serait vite encombré; aussi chaque mois il verse au dépôt central tout ce qui n'a pas été

légitimement repris. Ce dépôt est curieux : c'est une série de pièces obscures, espèces de caves situées au rez-de-chaussée, et où le gaz doit être incessamment allumé. C'est la catacombe des parapluies, jamais je n'en ai tant vu; ils sont par bottes, en chantier comme des fagots; chacun d'eux est muni d'une étiquette indicative. La comptabilité est fort bien tenue et varie selon que les objets ont été trouvés dans des voitures de louage, dans des omnibus, dans des wagons de chemins de fer, dans des hôtels garnis, sur la voie publique, ou qu'ils proviennent de contraventions. Il y a un registre particulièrement affecté aux parapluies. Les restitutions sont en moyenne de 40 pour 100, et cependant le dépôt central garde actuellement 19,636 objets trouvés dans les voitures pendant l'année 1866 et qui n'ont pas encore été réclamés; sur ce nombre, il faut compter 6,225 parapluies. Tout est enregistré, contrôlé, catalogué. Chaque objet, quel qu'il soit, fût-ce un gant dépareillé, a sa feuille d'entrée, sa place désignée, son bulletin de sortie ou son procès-verbal de livraison au domaine, qui devient propriétaire définitif au bout de trois ans.

Si j'ai réussi à bien faire comprendre avec quelle vigilance minutieuse on s'occupe des voitures de louage à la Compagnie générale et à la préfecture de police, on conviendra que le zèle ne peut guère aller plus loin; tout est fait pour assurer ce grand service auquel la population parisienne est accoutumée maintenant, qui n'est pas plus parfait que les autres choses humaines, mais qui s'améliore chaque jour en raison directe de l'expérience et de la bonne volonté de ceux qui le dirigent. Mes contemporains, j'entends ceux dont les souvenirs d'enfance remontent à plus de trente ans, peuvent être frappés comme moi des progrès remarquables que le service des voitures de place a faits à Paris. Ces progrès, il serait ingrat de ne pas les reconnaître et injuste de ne pas les signaler.

III.

Dans une fourmilière comme Paris, toujours agitée, où les minutes valent des heures, où les distances sont souvent excessives, le seul service des voitures de louage marchant à la course et à l'heure ne pouvait suffire. Il est naturel qu'on ait pensé à mettre à la disposition du public des voitures qui, faisant le transport en commun et suivant des itinéraires déterminés, pouvaient offrir le double avantage de la rapidité et du bon marché. C'est de cette idée que naquirent les *omnibus*. Elle n'est point nouvelle, car elle fut appliquée à Paris dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Pas-

cal, l'auteur des *Provinciales*, inventa *les carrosses à cinq sols*, qui furent solennellement inaugurés le 18 mars 1662.

L'établissement des carrosses
Tirés par des chevaux non rosses,
Mais qui pourront à l'avenir
Par le travail le devenir,
A commencé d'aujourd'hui même.
. . . . . .
Le dix-huit de mars nostre veine
D'écrire cecy prit la peine.

C'est Loret qui le dit dans sa *Muse historique*, et on peut le croire. La bibliothèque de l'Arsenal possède une lettre de Gilberte Pascal avec *post-scriptum* de son frère, qui relate le même fait (1). Les *routes* furent fixées *de par le roy;* les cochers étaient vêtus aux couleurs de la ville de Paris, et les voitures étaient distinguées par un plus ou moins grand nombre de fleurs de lis, comme aujourd'hui elles sont distinguées par des numéros. Il y eut trois lignes parcourues chacune par sept carrosses. La première, commençant à la porte Saint-Antoine, aboutissait au Luxembourg; la seconde partait de la place Royale et s'arrêtait rue Saint-Honoré, auprès de Saint-Roch; la troisième allait du Luxembourg à la pointe Saint-Eustache. Le privilége de ces voitures avait été accordé par Louis XIV au duc de Roannez et aux marquis de Sourches et de Crénan; il est dit dans l'ordonnance, qui porte la date du 7 février 1662, qu'il leur est donné « faculté et permission d'establir en nostre dite ville et fauxbourgs de Paris, et autres de notre obéissance, tel nombre de carrosses qu'ils jugeront à propos, et aux lieux qu'ils trouveront le plus commodes, qui partiront à heures réglées pour aller continuellement d'un quartier à un autre, où chacun de ceux qui se trouveront aux dites heures ne paiera que sa place, par un prix modique, comme il est dit cy-dessus. » Les premiers carrosses ne contenaient que six personnes : c'était trop peu; on ne tarda point à s'en apercevoir, et l'on y ajouta deux places de plus. L'usage de ces voitures était presque exclusivement réservé à la bourgeoisie; quelques gens de noblesse s'y montrèrent parfois, mais le cas parut assez rare pour que les gazettes du temps crussent ne pas devoir le passer sous silence; quant au peuple, ainsi que l'on disait alors, il en était sévèrement exclu. Ces carrosses circulèrent pendant une quinzaine d'années et disparurent sans laisser de trace.

Il fallut attendre bien des années avant de les retrouver, et ce

(1) *Les Carrosses à cinq sols ou les Omnibus du dix-septième siècle*, Monmerqué, Paris, 1828.

n'est pas à Paris qu'ils se montrent, c'est à Nantes en 1826. Ils y obtinrent un succès qui engagea l'entrepreneur à demander de les établir à Paris. M. Baudry, qui venait de remettre au jour la vieille invention de Pascal, avait été très compromis dans les affaires du carbonarisme; M. Delavau, alors préfet de police, vit sans doute un danger politique dans la circulation de voitures destinées à toutes les classes de la société, car il éconduisit M. Baudry, qui s'en alla à Bordeaux installer un service inauguré le 25 octobre 1827. Sur ces entrefaites, M. Debelleyme remplaça M. Delavau. Le nouveau préfet de police avait l'esprit plus libéral et moins timoré que son prédécesseur, car le 30 janvier 1828 il autorisa MM. Baudry, Boitard et Saint-Céran à mettre enfin leur projet à exécution. L'entreprise générale des omnibus fut fondée. Le nom seul est un chef-d'œuvre. Il est à la fois facile à retenir, étrange par son origine exotique, et contient une définition complète. En effet, les nouvelles voitures étaient *pour tous*, c'est là ce qui devait en assurer le succès et finir par les rendre indispensables à la population. Cent omnibus furent offerts au public. Ils partaient de stations fixes et parcouraient un itinéraire invariable réglé par l'autorité compétente. C'étaient de lourdes voitures dont la forme extérieure rappelait celle des gondoles; elles contenaient quatorze places; chaque place coûtait cinq sous; elles étaient traînées par trois chevaux attelés de front, et le cocher, à l'aide d'une pédale à soufflet placée sous ses pieds et aboutissant à deux trompettes, sonnait des fanfares lugubres pour annoncer son passage.

Ce fut de l'engouement. Les omnibus suffisaient à peine à conduire tous les voyageurs qui se pressaient aux abords des stations. Cependant l'affaire ne réussit pas, elle était chargée de frais trop pesans, auxquels ne répondaient pas les bénéfices. On rétablit l'équilibre en supprimant un cheval, en augmentant de cinq centimes le prix de la course et en construisant des voitures qui, moins larges, mais plus longues, pouvaient contenir deux places de plus et un strapontin supplémentaire. Dès lors la fortune de l'entreprise fut faite, et chacun demanda des concessions nouvelles; on n'en fut pas avare, et les rues de Paris furent sillonnées du matin au soir par des voitures oubliées aujourd'hui, mais qui firent parler d'elles autrefois. C'étaient les tricycles, qui n'avaient que trois roues, les favorites, les béarnaises, les dames blanches, les dames réunies, les constantines, les batignollaises, les gazelles, les hirondelles, les écossaises, les excellentes, les parisiennes, les citadines, et d'autres certainement que j'oublie, qui vécurent un jour et n'ont plus reparu. Quelques-unes ont subsisté jusqu'en 1855. A cette époque, on voulut réunir en une seule toutes ces entreprises diverses; une

fusion s'opéra sous le patronage de l'administration municipale, et il n'y eut plus que des omnibus. Un décret du 22 février 1855 reconnaît à la société formée pour cette exploitation le monopole exclusif du transport en commun dans Paris.

En 1855, l'entreprise avait dans Paris 347 voitures, qui ont transporté 36,000,000 de voyageurs; en 1866, elle en a 664 (1), qui en ont transporté 107,212,074. Si à cette circulation exclusivement parisienne on ajoute celle de la banlieue (3,430,252) et celle des omnibus sur rails (1,401,474), on arrive au total énorme de 111,743,800 voyageurs pour une seule année. Ce chiffre, mieux que toutes les démonstrations, prouve l'importance réellement générale d'un pareil service. S'il venait à manquer tout à coup, ce serait un désastre, et le Parisien ne saurait plus que devenir. En effet, quel chemin resterait chaque jour à parcourir, si l'on n'avait plus ces larges voitures hospitalières qui font, dans notre capitale, un trajet annuel de 21,971,928 kilomètres! Quant au bénéfice que la compagnie retire d'un tel transport, il semble assez minime : 1 centime $\frac{28}{100}$ par voyageur en 1866.

Depuis l'installation de 1828, les omnibus ont reçu des améliorations notables et dont il faut parler : les voitures sont plus commodes, les chevaux sont meilleurs, les conducteurs plus polis. Ceci n'est point douteux et a été remarqué par tout le monde; mais les besoins du public ont été mieux servis, grâce à deux mesures dues à l'initiative de M. Moreau-Chaslon, qui, dès 1830, a pris la direction de l'entreprise et l'a toujours conduite avec un esprit pratique très remarquable. Dans le principe, les lignes étaient fort courtes et par conséquent fort chères. Ainsi celle des boulevards était divisée en deux; de la Madeleine à la porte Saint-Martin, de la porte Saint-Martin à la Bastille. Aujourd'hui ces deux points extrêmes sont réunis par un seul et même trajet; mais cela ne parut pas suffisant, et on établit les *correspondances*, c'est-à-dire que pour le prix de la place une fois payé, on a le droit de prendre deux voitures, de faire deux courses et de passer d'une ligne sur une autre. C'est ainsi que pour se rendre de Bercy à la porte Maillot, il n'en coûte que 30 centimes (2); il est difficile de franchir de telles dis-

(1) Dans ce nombre, je ne compte pas les 100 voitures nouvelles que l'entreprise générale met en circulation pendant l'exposition universelle, ni les 58 omnibus qui font le service de la banlieue, ni les 10 (à 50 places) qui vont, sur la voie ferrée, de la place de la Concorde à Boulogne et à Sèvres, en suivant les quais, ni les 11 omnibus de la poste aux lettres, ni les 196 omnibus, grands et petits, appartenant aux chemins de fer. Sur ces derniers, 37, acquittant la taxe municipale, peuvent stationner sur la voie publique. Paris est donc journellement parcouru par 1,139 omnibus.

(2) Les militaires paient demi-place dans l'intérieur et place entière sur l'impériale.

tances à meilleur marché. Sur le nombre de voyageurs transportés par les omnibus de Paris pendant l'année 1866, 17,331,217 ont profité du bénéfice des correspondances. Cette amélioration date de 1834; il en est une autre plus récente (1853) qui a permis d'augmenter singulièrement les facilités de transport. Douze places à 15 centimes ont été établies sur l'impériale des voitures et offrent ainsi aux ouvriers, aux fumeurs, aux jeunes gens un moyen fort économique de voyager. Le public a répondu avec empressement aux avances de l'administration, et tout le monde y a trouvé son compte, car en 1866 la banquette d'impériale des omnibus de Paris a reçu 42,590,517 personnes. Cette modification a nécessité un changement dans la construction des voitures; on les a raccourcies de façon qu'elles ne puissent plus contenir que 14 personnes à l'intérieur. Un omnibus complet porte donc aujourd'hui 26 voyageurs (1), plus le conducteur et le cocher. Or 28 personnes représentent en moyenne 1,960 kilogrammes, la voiture en pèse 1,700; c'est donc un poids de 7,320 livres que les chevaux ont à déplacer, à faire mouvoir et circuler à travers les mille obstacles qui encombrent leur route. Aussi l'on comprend que l'administration des omnibus veille avec un soin tout particulier sur ses chevaux, qui sont généralement d'une vigueur et d'une beauté exceptionnelles.

Sa cavalerie, composée actuellement de 9,656 animaux, provient de Normandie, du Perche, des Ardennes et de Bretagne; ils sont tous abondamment nourris, car le prix de chaque ration revient à 2 francs 59 centimes. Les omnibus n'emploient guère que des chevaux entiers; s'ils offrent quelques difficultés pour le dressage, ils les compensent largement par leur force et leur entrain prolongé. L'administration des haras fait cependant de grands efforts pour propager l'usage des chevaux hongres. A-t-elle raison, a-t-elle tort? Je ne saurais le dire, il y a là une question d'hippiatrique pour laquelle je décline toute compétence; mais le but poursuivi me paraît facile à déterminer. On veut sans doute, en cas de guerre, avoir sous la main une remonte toute faite de chevaux très bien dressés, accoutumés à un service pénible, pour l'attelage de l'artillerie et du train : c'est assez bien imaginé; l'entreprise générale, qui n'a encore que 7 ou 800 chevaux hongres dans ses écuries, est seule apte à juger quelle conduite elle doit tenir en face des exigences de son service et des besoins du public.

L'entreprise a distribué ses écuries, ses remises et ses magasins dans quarante-quatre dépôts, dont vingt-six lui appartiennent et

(1) L'entreprise expérimente aujourd'hui, sur les lignes courtes, planes et faciles de Paris, un nouveau modèle de voiture qui a 14 places sur l'impériale.

représentent une superficie de 138,857 mètres de terrain couverts par 68,766 mètres de constructions. Tous sont tenus avec un ordre et une discipline qui ne se laissent point surprendre en faute. Depuis les plus anciens, comme celui de la barrière Blanche, jusqu'aux nouveaux, comme celui du faubourg Saint-Martin, qui est un dépôt modèle à deux étages d'écuries superposées, ils peuvent être offerts en exemple de ce qu'une exploitation de cette espèce, lorsqu'elle est bien dirigée, révèle de soins, d'intelligence, de régularité et d'économie. Chaque dépôt est sous la surveillance d'un chef accosté d'un ou de deux piqueurs; il a la haute main sur les conducteurs, les cochers, les palefreniers, les charrons, les laveurs, les maréchaux ferrans, les lampistes, et peut les punir disciplinairement. Chaque matin, il envoie à l'administration centrale un rapport détaillé sur le personnel, la cavalerie et les fourrages; chaque conducteur lui remet le soir la recette de la journée et sa feuille de travail. Le dépôt a son infirmerie, visitée chaque jour par un vétérinaire; quant au service médical pour les hommes, il est organisé de telle sorte qu'une consultation quotidienne est donnée dans un dépôt de chaque quartier et que les malades sont soignés à domicile par les médecins de l'entreprise générale. C'est entre six et sept heures du matin qu'il faut visiter ces larges cours, où les poules se promènent en caquetant et en cherchant pâture (1). Les chevaux de service achèvent de manger l'avoine; on les harnache après les avoir frottés d'un dernier coup d'étrille et de brosse, on les détache, on leur donne une claque sur les reins en disant hue! Ils traversent l'écurie l'un derrière l'autre, s'en vont lentement par la cour, et viennent se placer devant la voiture qu'ils ont l'habitude de conduire, tranquillement, avec cette résignation intelligente qui est si admirable chez les animaux. Pendant qu'on les attelle, le cocher arrive, fouet en main, il monte sur son siége; le conducteur va prendre sa feuille; sept heures sonnent, il s'élance sur le marchepied, la lourde voiture s'ébranle et commence sa tournée, qui finira à neuf heures du soir; celles qui sortent à neuf heures du matin ne rentrent qu'à minuit.

Les écuries sont larges et contiennent vingt chevaux en moyenne, ce qu'on appelle *deux voitures*. Chaque omnibus a en effet dix chevaux attachés à son service spécial. Ils marchent tous les jours et se répartissent en cinq relais. C'est là une excellente organisation, qui ménage les chevaux, les habitue à un travail régulier, et permet de donner à l'allure une vitesse relativement considérable. Chaque

(1) L'administration autorise le chef de dépôt à avoir une basse-cour composée de trente-cinq à quarante-cinq volailles.

collier ne parcourt en moyenne que 16 kilomètres par jour; de cette façon, on a sans cesse des chevaux frais, leur santé n'est pas compromise par des fatigues excessives, et ils ont leur nourriture à des heures réglées; aussi n'est-il pas rare de voir dans les dépôts des chevaux de quinze ans pouvant encore faire un excellent service. On les soulage en cas de besoin, et toutes les fois que sur leur parcours se rencontre une pente trop raide (il y en a trente et une à Paris), on leur adjoint un cheval de renfort. A moins d'accidens ou de maladie, ce sont toujours les deux mêmes chevaux qui sont attelés en même temps au même omnibus, sous le même cocher. A l'écurie, ils ne se quittent pas, ils sont réunis dans un seul *box* devant une mangeoire unique divisée en deux augettes. Grâce à ce système, — dont l'adoption prouve à quel point l'on s'est préoccupé de ce que j'appellerai prétentieusement le bien-être moral des animaux, — un attelage est un tout complet, intelligent, se connaissant parfaitement, où la corrélation des animaux entre eux et du cocher aux animaux existe en permanence. Ceux qui, dans nos rues populeuses, sur nos boulevards encombrés, ont été souvent émerveillés de l'inconcevable docilité des chevaux d'omnibus, qui s'arrêtent, repartent, évitent les chocs, et semblent, tant ils dépensent d'adresse, avoir une âme prévoyante et un raisonnement subtil, savent maintenant le secret de leur intelligence extraordinaire. En les accouplant selon leurs aptitudes et leur tempérament, en ne les séparant pas du compagnon auquel ils sont habitués, en les laissant sous la même main dont ils connaissent la moindre inflexion, on les a *sociabilisés*.

L'entreprise générale fabrique ses voitures d'après un type imposé par la préfecture de la Seine; ses ateliers sont situés à La Chapelle-Saint-Denis et sont fournis de tous les instrumens que la science moderne offre à l'industrie. Un omnibus prêt à être attelé et pouvant contenir vingt-huit personnes revient à 3,500 francs (non compris les frais généraux d'atelier); à ce prix, une voiture est construite avec des matériaux de premier choix et par des ouvriers d'élite. Le droit de stationnement perçu par la caisse municipale est de 1 million pour les 500 premières voitures et de 1,000 francs par voiture excédant le nombre de 500 : aussi l'entreprise a-t-elle payé 1,958,000 francs d'impôts en 1866. Les fourrages, achetés en quantités assez considérables pour dépasser tous les besoins prévus, sont répartis dans chacun des dépôts, qui sont munis de greniers aérés où l'avoine est retournée au moins trois fois par mois afin d'éviter toute mauvaise chance de fermentation.

Le personnel actif de l'entreprise générale n'est peut-être pas parfait, mais il est d'une moralité extrême, si on le compare à celui

des fiacres. Les registres de la préfecture de police en font foi; les plaintes portées contre les cochers et les conducteurs d'omnibus sont rares en regard de celles qui atteignent les cochers de voitures à la course. Sur soixante réclamations adressées contre les omnibus, il y en a environ cinquante-sept qui frappent les cochers, auxquels on reproche de ne pas s'être arrêtés au signal qu'on leur faisait, d'avoir été grossiers, d'avoir menacé quelqu'un à l'aide du fouet; les trois autres ont pour objet les conducteurs, qu'on accuse parfois d'un excès de vivacité dans le langage ou d'un peu trop de galanterie dans les gestes. Ce ne sont là que des peccadilles, et, sauf de rares exceptions, tout ce personnel, qui a été sévèrement choisi, se conduit avec assez de régularité. L'entreprise générale surveille ses agens avec beaucoup d'activité; elle sait que l'homme est essentiellement faillible, et elle lui impose une série de mesures préservatrices qui force sa probité à ne jamais dévier. C'est surtout à l'égard des conducteurs, qui chaque jour ont en main une recette moyenne de 83 fr. 04 c., que les précautions sont accumulées. A chaque voyageur montant en omnibus, le conducteur doit *sonner* un des deux cadrans qui indiquent le nombre de places occupées dans l'intérieur ou sur l'impériale; toutes les fois qu'il s'arrête à l'une des cent vingt stations de l'entreprise, il doit faire viser sa feuille par le contrôleur, qui constate d'un coup d'œil le nombre de personnes présentes dans la voiture (1). De plus, il existe une inspection secrète dont j'ignore le mécanisme; mais je crois que ce personnel occulte est nombreux, car il a coûté 42,732 fr. en 1866. On peut donc affirmer que, contrairement à la Compagnie générale des voitures de Paris, l'entreprise des omnibus est très peu volée.

(1) La feuille des conducteurs est curieuse et mérite une rapide description. Elle est imprimée et porte : l'indication de la ligne, le nom du dépôt, la date du service, le numéro de la voiture, le nom du conducteur, celui du cocher. Le recto est divisé en colonnes verticales, heures de départ, heures d'arrivée, durée du parcours, numéro des courses. Une division horizontale correspondant aux numéros des courses et portant des chiffres depuis 1 jusqu'à 40 est intitulée *visa des voyageurs d'intérieur;* plus loin, avec la même répétition : *visa des voyageurs d'impériale.* Le verso est consacré aux *correspondances d'intérieur, correspondances d'impériale, voyageurs montés sur l'impériale pendant le trajet,* ou *vice versâ, militaires montés dans l'intérieur.* Chaque division est suivie d'une colonne réservée au total particulier. Une dernière colonne, désignée sous le nom de récapitulation, indique le nombre de voyageurs transportés, les sommes reçues dans la journée, et les observations. J'ai sous les yeux la feuille de travail du 6 juillet 1866, ligne de la Madeleine à la Bastille; l'omnibus a fait vingt voyages; la moyenne de la durée des courses a été de 30 minutes, il y a eu 474 voyageurs, et la recette a été de 105 fr. 45 centimes. La feuille porte 138 poinçons de visa et 145 chiffres écrits à la main par les contrôleurs de station, ce qui donne un peu plus de 10 contrôles par voyage. Toute précaution semble donc prise pour éviter les fraudes et les détournemens.

Les sommes détournées par les conducteurs sont insignifiantes, et à défaut de documens même approximatifs il serait imprudent de vouloir en fixer le chiffre.

Si l'entreprise générale est peu volée, en revanche on vole beaucoup dans les omnibus; ces grandes boîtes longues, mouvantes et secouées, où l'attention est sollicitée par le bruit et par le spectacle des rues que l'on traverse, où l'on est forcément tassé l'un contre l'autre, sont un excellent terrain de chasse pour les *pick-pockets*. Il est un genre de vol spécialement pratiqué dans les omnibus, et qui doit être raconté avec quelques détails. Pour bien l'exécuter, il faut une grande sûreté de coup d'œil et de mouvement. Le voleur, en montant dans la voiture, choisit la place qui lui paraît la plus propice; il feint ordinairement d'être absorbé par ses préoccupations; il est immobile, mais entre l'index et le pouce il tient un grain de plomb fixé à un fil de soie noire très mince et très résistant. Quand son voisin ouvre son porte-monnaie pour payer le prix de sa place, au moment précis où il va le refermer, le voleur y lance son grain de plomb, puis, selon l'expression maritime, il laisse filer le grelin. Le porte-monnaie refermé est remis dans la poche, mais, grâce au grain de plomb, il tient au fil de soie, dont l'autre extrémité est restée roulée au doigt du voleur. Celui-ci tire avec légèreté, ou, s'il sent une résistance quelconque, il profite d'un cahot, d'un arrêt trop brusque des chevaux, pour se laisser tomber vivement sur son voisin; il s'excuse de sa maladresse, mais un coup sec a amené le porte-monnaie dans sa main. Il fait signe au conducteur, on arrête, il salue poliment à droite et à gauche, il descend, et tout est dit.

On oublie dans les omnibus presqu'autant que dans les fiacres, et les cuisinières qui le matin reviennent de la halle y laissent volontiers des volailles, du poisson et des bottes de radis. L'entreprise générale recueille avec soin tous les objets perdus dans ses voitures, les rend lorsqu'ils sont réclamés, ou sinon les remet au dépôt de la préfecture de police. En 1866, 18,158 objets ont été trouvés dans les omnibus; 5,905 ont été restitués directement, 12,253 ont été envoyés à la préfecture. Sur ces objets, il y avait en monnaie d'or, d'argent ou de papier une valeur de 95,040 fr. Les conducteurs ont, pendant la même année, reçu 4,249 fr. 50 c. de récompense pour fait de probité.

Le service des omnibus comprend trente et une lignes qui, se rencontrant en correspondance à leurs points d'intersection, sillonnent absolument tout Paris. Ces lignes sont loin d'avoir toutes la même importance, et c'est là peut-être que le monopole accordé à l'entreprise générale est fort utile à la population. En effet, par le

cahier des charges imposé, les omnibus ne sont pas libres de choisir leur itinéraire; au lieu d'avoir, comme à Londres, la faculté d'augmenter leur prix à volonté, de se grouper dans les zones du centre et de négliger les faubourgs isolés, ils sont forcés d'avoir un tarif invariablement uniforme et de traverser des quartiers pauvres, souvent peu productifs, où leur présence est plus utile au public qu'à eux-mêmes. Cette mesure est irréprochable, car elle produit de bons résultats pour tout le monde. Les omnibus compensent leurs pertes particulières par leurs bénéfices généraux, et tous les habitans de Paris peuvent les prendre auprès de leur demeure. Les deux lignes les plus suivies sont celles de la Madeleine à la Bastille et de l'Odéon à Batignolles; les deux qu'on fréquente le moins sont celle de Charonne à la place d'Italie et de Passy au Palais-Royal (1). Selon la saison, les omnibus sont plus ou moins occupés; cependant la différence n'est pas considérable. Si le mois de février, qui contient moins de jours que les autres, est invariablement le moins chargé, les mois d'été, juin et juillet, subissent une augmentation qui s'explique facilement par la beauté du temps et la longueur des journées. La semaine elle-même subit des variations singulières et qui prouvent combien les vieilles superstitions sont enracinées chez les peuples catholiques. Si le dimanche est le jour du repos, du plaisir et de la promenade, le vendredi semble être le jour de la retraite. Les omnibus ne chôment certes pas, mais leur recette baisse d'une façon notable. Le vendredi est néfaste, et bien des personnes n'oseraient rien entreprendre sous son influence. C'était autrefois le jour heureux par excellence, le jour fécond, le jour consacré à Vénus; dans les pratiques de la kabbale, il représente encore le commencement de la période ascendante; les musulmans l'ont adopté; le catholicisme l'a maudit, ou peu s'en faut, car c'est lui qui a vu le supplice du Golgotha; il y a bien des pays où l'on jure encore par le péché du vendredi! Les chevaux d'omnibus ne s'en plaignent pas, car leur charge est moins lourde (2).

Les cochers et les conducteurs d'omnibus sont, comme les cochers de fiacres, soumis à la double autorité de leur administration et de la préfecture de police; les peines disciplinaires sont les

(1) En 1866, la ligne de la Madeleine à la Bastille a encaissé : 1,741,076 fr. 80 cent., celle de l'Odéon à Batignolles, 1,047,230 fr. 27 cent. En revanche, la ligne de Charonne à la barrière d'Italie a produit 344,262 fr. 24 cent., et celle de Passy au Palais-Royal 368,915 fr. 43 cent. La moyenne de la recette brute des trente et une lignes a été de 641,561 fr. 77 centimes. Chaque ligne a transporté en moyenne 447 voyageurs par jour.

(2) En prenant le nombre total des voyageurs transportés pendant le mois de juillet 1866, on trouve pour le vendredi 292,902, et en moyenne pour chacun des six autres jours 317,065 : c'est une différence nette de 24,163 personnes.

mêmes, l'amende, la mise à pied et l'exclusion. Ils gagnent quatre francs par jour pendant la première année de service et cinq francs au bout de trois ans; une mesure récente, inspirée par le haut prix des denrées alimentaires, vient d'accorder à chacun des agens subalternes de l'entreprise une *indemnité de pain* de dix centimes par jour. C'est un bon état, facile, régulier, sans morte-saison, et qui profite de tous les avantages que l'administration offre à ses employés : soins gratuits de médecin, vêtemens au prix coûtant (1), caisse de retraite, caisse de secours. Aussi les demandes d'admission sont nombreuses, et il ne se passe pas d'année que le secrétariat de l'entreprise n'en ait douze ou quinze cents à enregistrer. On est difficile pour les cochers, et l'on a raison. Il faut une habileté spéciale pour conduire adroitement ces lourdes voitures dans les rues de Paris, où l'obstacle renaît sans cesse, où l'embarras se multiplie de minute en minute. Cependant l'omnibus a une telle ampleur que les autres voitures l'évitent avec soin et se rangent promptement à son approche. Dans les rencontres les plus violentes, il est rarement ébranlé, *mole sua stat*. Toute voiture, coupé, calèche, cabriolet, pirouette à son choc, il n'y a que les fardiers qui lui résistent : aussi il les respecte et leur cède sans discussion le haut du pavé. Les accidens causés par les omnibus sont relativement assez rares; on a calculé qu'il s'en produisait un pour 4,800 kilomètres parcourus, et j'appelle accident tout ce qui peut donner lieu à un rapport, une vitre brisée aussi bien qu'une voiture défoncée, un essieu tordu aussi bien qu'un homme écrasé; en somme, les accidens frappant les personnes et pouvant entraîner une incapacité de travail sont de un par jour; ceux qui atteignent les voitures et qui méritent d'être signalés sont au nombre de deux.

Il fut un temps où les omnibus subissaient eux-mêmes des accidens graves et souvent irréparables. C'était dans les jours d'émeute. L'omnibus qui pouvait, sain et sauf, regagner son dépôt avait été favorisé du ciel; à tous les coins de rues, les insurgés le guettaient; on se jetait à la tête des chevaux, on les arrêtait, on faisait descendre les voyageurs, on laissait au cocher le temps de dételer; puis la voiture, en deux coups d'épaule, était jetée bas, les roues en l'air; on l'assurait de quelques pavés, on la flanquait de deux ou trois tonneaux remplis de sable; au sommet du timon redressé comme un

(1) En 1866, l'atelier spécial de l'entreprise a livré au personnel 8,886 pièces d'habillement, représentant une valeur de 148,255 fr. 85 cent. Voici le prix auquel les cochers et les conducteurs peuvent se vêtir en s'adressant à l'administration : pantalon de drap, 20 fr.; de coutil, 7 fr.; veste de conducteur, 37 fr. 40; de cocher, 30 fr.; veste fourrée, 50 fr.; gilet, 9 fr.; redingote en drap, 42 fr.; en orléans, 30 fr.; caban, 52 fr.; manteau, 60 francs.

mât, on arborait un drapeau, et la barricade était faite. L'omnibus devenait ainsi un instrument de désordre ou de victoire, selon les péripéties de la journée. L'année 1848 a coûté cher à la compagnie, qui s'en souvient encore avec une certaine amertume.

La mission de transporter à peu de frais la population n'est pas la seule qu'ait acceptée l'entreprise générale. Son cahier des charges lui impose une condition onéreuse. Elle doit en hiver concourir à l'enlèvement des neiges et « mettre gratuitement à la disposition des ingénieurs du service municipal cinquante tombereaux par jour, attelés de deux forts chevaux guidés par un conducteur ou un charretier (1). » De plus, l'octroi appuie sur elle une main pesante, car tous ses dépôts, sauf ceux de Courbevoie, de Vincennes et de la barrière de Fontainebleau, doivent être situés dans l'intérieur de Paris; c'est un lourd impôt quand on consomme par an pour plusieurs millions de fourrages; la taxe annuelle de l'octroi représente une dépense de près de 600,000 francs à raison de 60 francs par cheval.

La Compagnie générale des voitures et l'entreprise des omnibus sont aujourd'hui deux organes essentiels de la vie de Paris; elles représentent la locomotion rapide et facile. Ces deux services, entourés par l'autorité de toutes les garanties désirables, améliorés chaque jour par les efforts incessans des administrateurs, sont devenus pour les Parisiens un objet de première nécessité. A toute heure, quelque temps qu'il fasse, nous trouvons à notre disposition ces moyens de transport qui épargnent nos heures, notre fatigue, et aident singulièrement aux transactions de toute espèce. Paris sans voitures serait paralysé, ne pourrait plus se mouvoir, et elles sont assez nombreuses pour subvenir à tous les besoins, à toutes les fantaisies. Le temps est loin où Henri IV écrivait à Sully : « Je ne pourrai aller vous voir aujourd'hui, ma femme m'a pris mon coche. » Cependant, lorsqu'un fait exceptionnel amène à Paris un surcroît d'étrangers en déterminant vers un point excentrique une affluence extraordinaire, les moyens de transport sont insuffisans et ne répondent plus à l'exigence démesurée des besoins. C'est en vain que la Compagnie générale jette sa réserve sur le pavé, que l'entreprise des omnibus invente des voitures spéciales, que les bateaux à vapeur sillonnent la Seine, et que les chemins de fer ouvrent leurs wagons au public : les véhicules manquent! La population se plaint avec amertume, sans réfléchir que des administrations régulières et définitives ne peuvent faire face à toutes les

(1) Traité passé le 18 juin 1860 entre la ville de Paris et l'entreprise générale des omnibus, art. 4.

éventualités qu'amènent des circonstances transitoires et anormales. C'est ce qui se passe aujourd'hui à propos de l'exposition universelle. Le nombre des voitures n'est plus en rapport avec les nécessités du moment. Selon l'usage français, on accuse l'autorité de négligence. Il me semble cependant qu'elle a fait tout ce qui lui était possible, tout ce qui ne dépassait pas la juste limite de ses droits. L'administration municipale a autorisé le service des *mouches*, qui par la voie du fleuve peuvent transporter journellement 10,000 voyageurs; sous la même impulsion, les omnibus, modifiant leurs itinéraires et leurs stationnemens, dirigent vers l'exposition 169 voitures qui font 2,420 voyages quotidiens, et peuvent recevoir 73,816 personnes; de plus le chemin de fer met au service du public 30 trains contenant 36,000 places. A cela, il faut ajouter les 6,101 voitures ordinaires, et en admettant que chacune d'elles, chargeant trois personnes en moyenne, fasse une seule course au Champ-de-Mars, nous aurons 18,303 voyageurs qui en pourront profiter. On le voit, il y a des moyens de transport organisés pour 138,119 personnes par jour, ce qui serait suffisant, si tout le monde ne voulait pas arriver et partir aux mêmes heures. Ce ne sont cependant pas les voitures qui manquent à Paris, car certains boulevards, certaines rues sont tellement encombrés par les véhicules de toute sorte, qu'il est parfois imprudent et souvent dangereux d'essayer de les traverser. Que serait-ce donc si, comme quelques inventeurs trop hardis le proposent, on appliquait la vapeur à la traction des voitures sur nos voies macadamisées! Paris deviendrait inhabitable et infranchissable; j'aime mieux ce modeste entrepreneur qui, faisant un retour vers le passé, va nous offrir bientôt cinq cents chaises à bras, avec galant uniforme pour les porteurs et dorures sur les panneaux. La concurrence ne sera pas redoutable pour les fiacres et les omnibus. Ce sera bien lent, ce sera bien chaud pour traverser notre ville immense; mais le soir ce sera commode pour aller en soirée de porte en porte, et lorsqu'il tombera de l'eau, nos jeunes marquis de Mascarille pourront sortir sans « exposer l'embonpoint de leurs plumes aux intempéries de la saison pluvieuse. »

MAXIME DU CAMP.

UN VOYAGE

DANS

L'ARABIE CENTRALE

Une Année de voyage dans l'Arabie centrale (1862-63), par M. William Gifford Palgrave, traduit de l'anglais par M. Émile Jonveaux; 2 vol. in-8°, librairie Hachette, 1866.

L'Arabie est encore pour nous une terre inconnue. Les Européens n'abordent que dans quelques ports, Mascate, Aden, Djeddah. Si l'on veut explorer l'intérieur, le désert, avec ses sables brûlans et mouvans, oppose sur le seuil une barrière presque infranchissable, et, quand on a surmonté ces premiers obstacles, lorsque l'on arrive enfin aux régions habitées, il faut à chaque pas affronter les périls qui viennent des hommes. Ils sont rares, les voyageurs qui ont tenté cette redoutable aventure, et parmi ces intrépides bien peu ont revu le sol natal. S'il est difficile de pénétrer en Arabie, il est plus difficile encore d'en sortir. Un Anglais, M. William Gifford Palgrave, a résolu ce double problème. En 1862 et 1863, il a parcouru l'Arabie dans toute sa longueur, traversant des contrées que nul Européen n'avait encore visitées, ou que les plus hardis, à la tête desquels il faut placer Niebuhr, n'avaient fait qu'entrevoir; il a pu observer tout à loisir les hommes et les choses, les peuples, les gouvernemens, les religions, les mœurs de l'Arabie centrale, et il a recueilli dans ce périlleux voyage des informations pleines d'intérêt. A son retour, il a publié un récit qui, après avoir excité en Angleterre une vive curiosité, vient d'être traduit en français par M. Émile Jon-

veaux. Nous possédons ainsi une première esquisse du pays qui fut le berceau de l'Islam.

Tout est curieux et presque énigmatique dans ce voyage, à commencer par le voyageur. M. Palgrave nous déclare qu'au moment où il l'entreprit, il était lié avec l'ordre des jésuites, « si célèbre dans les annales de la philanthropie généreuse et dévouée. » Il rappelle avec gratitude que les fonds nécessaires lui ont été libéralement fournis par l'empereur des Français. Était-il donc chargé d'une mission religieuse ou d'une mission politique? Ou bien se proposait-il simplement de contribuer aux progrès de la civilisation en portant la lumière sur une région obscure qui était demeurée si longtemps fermée aux regards de l'Europe? Cédait-il à l'attrait de l'inconnu et à l'esprit d'aventure? Il y a là un voile qui a singulièrement intrigué les Anglais, fort étonnés de voir dans cette affaire le nom des jésuites et la cassette de l'empereur. — Peu nous importe. La déclaration sincère, quoique incomplète, de M. Palgrave au sujet de sa liaison avec les jésuites peut nous inspirer quelques doutes sur l'impartialité du voyageur en matière religieuse, et c'est là une précaution très essentielle; mais pour le reste nous n'avons qu'à profiter des renseignemens que le revenant d'Arabie nous rapporte à pleines mains et qu'il a réunis dans une relation très attachante. M. Palgrave est un lettré d'un rare mérite. Il écrit bien, et l'on sent qu'il décrit juste. Il ne suffit pas qu'un voyageur ait traversé de grandes étendues de pays, affronté mille morts, récolté la plus ample moisson de choses nouvelles. Ce dévouement de chaque heure, cette science si péniblement acquise, cette expérience lentement amassée, tout cela est perdu pour nous, si la relation est imparfaite et plate. M. Palgrave est un voyageur complet. Il a l'observation prompte, le style rapide et entraînant, l'esprit, le trait. On le suit sans fatigue à travers les multiples péripéties de son voyage; nous pouvons donc le prendre pour guide en essayant une courte excursion dans le centre de l'Arabie.

I.

Sous quel prétexte et dans quel costume un étranger peut-il aborder les populations de l'Arabie? La question est importante. Le succès du voyage, la vie même du voyageur en dépend. Il va sans dire que la connaissance approfondie de la langue, des mœurs et de la religion du pays est une condition indispensable; puis on doit absolument dissimuler son origine européenne. L'Européen que l'on viendrait à découvrir serait traité comme un espion, et il n'irait pas loin en pays arabe. Quelques voyageurs ont pris la qualité et le costume de derviches, espérant obtenir ainsi la confiance

et le respect des populations. Le procédé a quelquefois réussi, mais il est scabreux. Un faux derviche est exposé à se trahir; la moindre inadvertance le démasque et le livre sans merci au fanatisme indigné des fidèles. Du reste, il n'est point nécessaire d'être musulman ou de le paraître pour circuler en Arabie. M. Palgrave déclare, avec l'autorité de son propre exemple, que la qualité de chrétien n'est point pour les habitans de la péninsule un motif de répulsion, ni même de défiance. Aux yeux des ignorans, le chrétien est une sorte inférieure de musulman, dont la foi déchue, mais non éteinte, n'est plus éclairée que faiblement par la lumière d'Allah. Quant aux Arabes d'instruction plus relevée, ils savent qu'il y a dans les domaines du sultan des tribus qui professent un autre culte, et ils acceptent les chrétiens, sinon comme des coreligionnaires, du moins comme des compatriotes. On peut donc ne point abdiquer la qualité de chrétien. Reste la profession. Tout bien considéré, les meilleurs passeports sont ceux de négociant et de médecin. Le négociant arrive avec ses ballots de marchandises; il vend, il achète; s'il ne vend pas trop cher et s'il paie en bonne monnaie, on le tient pour un homme sérieux qui ne saurait penser à mal, et la route s'ouvre libre devant lui. Quant à la qualité de médecin, elle est privilégiée; elle donne accès partout, même auprès des femmes; elle est commode, et il lui suffit d'un mince bagage. Une boîte à médicamens, quelques fioles savamment étiquetées et surtout bien bouchées, car la chaleur du climat fait évaporer très promptement les meilleurs élixirs, un peu d'aplomb devant les ignorans, un facile programme de conseils hygiéniques qui sont bons à suivre en tous pays, avec cela un voyageur intelligent et prudent peut se présenter comme médecin, promettre la guérison à un certain nombre de malades qui se guériraient tout seuls et passer pour un savant. M. Palgrave prit donc la qualité de médecin; son compagnon, un Syrien catholique, prit le rôle plus humble de négociant, sauf à usurper quelquefois celui d'élève en médecine. Ce fut ainsi que, le 16 juin 1862, les deux voyageurs partirent de Maan, petite ville située sur les frontières de Syrie et d'Arabie, pour se diriger vers le sud-est, avec des guides, une escorte de Bédouins à l'aspect peu rassurant et une bande de chameaux qui portaient tout, hommes et marchandises, y compris une grande provision de café. Ils avaient adopté les vêtemens de la classe moyenne de Syrie, c'est-à-dire une longue tunique de toile, le pantalon flottant, de larges bottes de cuir rouge et le mouchoir de couleur enroulé autour de la tête. Des toilettes plus riches, dignes d'un docteur émérite et d'un négociant respectable, étaient cachées au fond des bagages. Pour le moment, il convenait de ne point trop éblouir la cupidité de l'escorte et de se contenter d'un

modeste appareil qui suffisait d'ailleurs pour un voyage en plein désert.

Rien de plus monotone ni de plus triste que le désert. Il y a bien certains touristes qui, après avoir essayé quelques enjambées sur le sable, avec l'oasis au prochain horizon, se sont avisés de le poétiser; mais il ne faut pas se fier à ces témoignages complaisans et suspects. Je compte dans mes souvenirs de voyage une journée de désert entre Suez et le Caire. En ce temps-là, on faisait le trajet dans une voiture de poste attelée de quatre chevaux. Rude journée! quel soleil et quelle poussière! Les postillons nous dirent que nous avions subi une bourrasque de khamsin, variété du simoun. Nous étions brisés de fatigue, aveuglés malgré nos voiles verts; mais une fois reposés nous considérions presque comme une bonne fortune d'avoir eu notre petite aventure de khamsin. Je vois bien, hélas! après avoir lu le simoun de M. Palgrave, que le désert nous avait été très anodin, que nous n'avions pas couru le moindre péril, et qu'il faut détacher de notre journal de voyage une page que j'aimais à croire héroïque. Qu'est-ce que cette bouffée de khamsin, comparée au simoun, au vrai simoun, tel que l'éprouva M. Palgrave quelques jours après son départ de Maan. — Il était midi : le soleil brillait et brûlait; pas un nuage au ciel. La caravane s'avançait, lente et épuisée par une marche déjà longue au milieu des sables, qui se refermaient après elle comme les vagues après le sillage du navire. Tout à coup vint à souffler le vent du sud par violentes rafales. Courbés sur les chameaux, la tête enveloppée dans les burnous, les Bédouins frappaient vigoureusement leurs montures, qui voulaient s'arrêter à chaque pas. Une tente était plantée, comme par miracle, à une courte distance. Là seulement était le salut; mais aurait-on le temps de s'y abriter? « Cependant, dit M. Palgrave, l'air devenait de plus en plus étouffant : nos bêtes de somme refusaient d'avancer. L'horizon s'obscurcissait rapidement et prenait une teinte violette; un vent de feu, pareil à celui qui sortirait de la bouche d'un four gigantesque, soufflait au milieu des ténèbres croissantes; nos chameaux, en dépit de nos efforts, tournaient sur eux-mêmes et pliaient les genoux pour se coucher. » On arriva enfin sous la tente : chacun se coucha à plat ventre sur le sol sans dire mot; mieux valait ne pas respirer que de recevoir dans la poitrine ces tourbillons de feu. Au dehors, les malheureux chameaux, étendus à terre et immobiles, avaient enfoui leurs longs cous dans le sable. « Dix minutes se passèrent, ajoute M. Palgrave; une chaleur semblable à celle d'un fer rouge nous enveloppait de ses brûlantes étreintes; puis les parois de la tente recommencèrent à s'agiter sous le souffle d'un vent furieux. Le simoun s'éloignait. Nous nous levâmes et découvrîmes nos visages. Mes compagnons

semblaient plus morts que vifs, et je n'avais pas, j'imagine, meilleure figure; néanmoins, malgré les avertissemens du guide, je voulus sortir pour voir comment nos chameaux avaient supporté la tempête; ils demeuraient toujours étendus sans mouvement sur le sol. L'obscurité était encore profonde, mais bientôt le jour reparut avec son éclat accoutumé. Chose singulière, pendant toute la durée de l'ouragan, aucun tourbillon de poussière ou de sable ne s'était élevé; aucun nuage ne voilait le ciel, et je ne sais comment expliquer les ténèbres qui tout à coup avaient envahi l'atmosphère. » Voilà le vrai simoun, et l'on comprend après cela comment des caravanes entières de pèlerins, surprises en plein désert, ont disparu et dorment à jamais couchées sous les sables d'Arabie!

On voit qu'il ne faut pas s'attarder dans le désert. Devant la rencontre possible et foudroyante du simoun, les minutes gagnées valent des heures. On marche, on marche toujours, dix-huit heures sur vingt-quatre; les jambes des chameaux se prêtent docilement à ce rude service. A peine fait-on halte trois heures pendant la nuit, et autant pendant le jour. A défaut de tente (car ce serait un appareil trop encombrant), on s'accroupit à l'ombre des bagages. On en est quitte pour compléter sa ration de sommeil en dormant au balancement peu agréable de sa monture, et l'on n'éprouve point le regret d'avoir fermé les yeux aux beautés du paysage : c'est toujours le même océan de sable, inondé de soleil ou d'ombre, qui déroule au loin ses aspects monotones et désespérés. La seule distraction, si c'en est une, est le moment du repas. Et quel festin! Des dattes sèches, un gâteau de farine grossière mélangée de sel, pétrie par la main crasseuse des Bédouins dans l'eau vaseuse des outres et cuite sur un feu d'herbe et de bouse de chameaux : ordinaire plus que maigre, dont les voyageurs durent se contenter pendant huit longs jours, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la vallée de Djouf, heureux encore de n'avoir point épuisé leur provision de farine et d'eau saumâtre et de n'être point morts de faim!

Les poètes qui ont chanté les beautés du désert n'ont pas manqué de célébrer ses rares habitans, c'est-à-dire le Bédouin et le chameau. Que n'a-t-on pas écrit sur la vie simple et pastorale du Bédouin, sur les vertus et les mérites du chameau, ce noble vaisseau du désert! Encore des illusions que nous enlève presque brutalement M. Palgrave. A ses yeux, le Bédouin nomade est un type complet de sauvagerie et d'abrutissement. Que l'on ne s'avise pas de chercher sous la tente l'image de l'innocence primitive, ni la tradition immaculée de la foi musulmane : on n'y trouve au contraire qu'ignorance stupide et mauvais instincts, la promiscuité et le vol. On remarque bien chez les tribus qui habitent le voisinage

des villes quelques pratiques extérieures du Coran; mais ce ne sont que des imitations machinales : la plupart des Bédouins conservent l'idolâtrie des premiers âges, ne connaissent d'autre Dieu que le soleil, qu'ils honorent le matin d'une courte prière psalmodiée, sans cérémonie aucune, à dos de chameau. Quant aux pèlerinages, la seule part qu'ils y prennent, dit plaisamment M. Palgrave, consiste à piller les pieuses caravanes qui se rendent à La Mecque. Voilà pour les Bédouins. Le chameau n'est pas mieux traité. C'est un animal stupide, maladroit, haineux, digne en tout point de celui qui le monte. Bédouin et chameau ne font qu'un. Ces descriptions peu flatteuses ne s'accordent guère, il faut en convenir, avec les peintures idylliques qui sont appendues dans tous nos musées, et dans lesquelles on nous montre sans cesse des Bédouins en prière, des chameaux à l'air candide et honnête, et sur le second plan de longs troupeaux qui broutent paisiblement l'herbe rare de l'oasis! M. Palgrave est sans pitié pour cette poésie orientale. On ne saurait contester son expérience ni sa sincérité. C'est qu'il en est du désert comme de bien d'autres choses : pas trop n'en faut. Quelques heures de désert peuvent n'être pas sans agrément; de longs jours au milieu des sables, sans sommeil, sans vivres, sans eau, avec la crainte perpétuelle de fâcheuses rencontres et avec une violente attaque du simoun, ne doivent laisser qu'un souvenir de souffrances insupportables. Le corps le plus robuste et l'esprit le mieux trempé ne résistent pas à cette trop forte dose de pittoresque et de couleur locale. On se lasse de la vue des sables, de la compagnie des Bédouins et des chameaux; on veut des arbres, des maisons, des êtres qui aient réellement la forme humaine, et, après tant de privations, la perspective d'un bon lit et d'un bon repas. Aussi est-ce avec enthousiasme que M. Palgrave aperçoit à l'horizon la capitale de Djouf. Il entrerait dans Paris par l'Arc-de-Triomphe qu'il ne serait pas plus émerveillé. Voici les palmiers touffus, les beaux arbres à fruits, des maisons qui lui paraissent être des édifices, une vieille tour qu'il qualifie de donjon féodal; ce soleil, brûlant tout à l'heure, verse autour de lui sa lumière resplendissante. Deux Arabes s'avancent à sa rencontre : ils sont magnifiquement vêtus, montés sur des chevaux superbes, aux jambes fines et nerveuses; ils souhaitent la bienvenue, ils offrent des dattes fraîches, de l'eau pure puisée à une source limpide; ce sont des bienfaiteurs! Oui certes, le désert porte à la poésie, quand on le quitte, et le voyageur, épuisé, affamé, altéré, retrouve, lui aussi, l'accent lyrique, quand il franchit de nouveau les confins de la vie civilisée. Dès son entrée à Djouf, M. Palgrave devient poète : on le serait à moins.

La vallée de Djouf est une grande oasis de soixante-dix milles

de long sur dix à douze milles de large, entre le désert septentrional qui la sépare de la Syrie, que M. Palgrave vient de traverser, et le désert méridional qui s'étend jusqu'au Djebel-Shomer, région centrale de l'Arabie. Son nom, qui en arabe signifie *entrailles*, traduit exactement la position qu'elle occupe, et qui lui assigne un rôle commercial très important. Sa population peut s'élever à quarante mille âmes, répartie entre une douzaine de villes ou plutôt de villages. La plus considérable de ces agglomérations forme la ville de Djouf, capitale de la province, qui autrefois était indépendante et qui aujourd'hui est vassale du Djebel-Shomer. La population est musulmane, mais d'une foi très tolérante. M. Palgrave et son compagnon purent, sans inconvénient, s'y avouer chrétiens. Ils se firent passer pour des marchands de Syrie venus pour échanger leur pacotille qu'avaient respectée par miracle les Bédouins du désert. Ils restèrent à Djouf une quinzaine de jours, fêtés, courtisés par les principaux habitans, reçus en audience solennelle par le gouverneur, ayant à se défendre quelquefois contre les avides convoitises de leurs hôtes, qui auraient bien voulu leur acheter à vil prix leurs marchandises, mais résistant avec une âpreté calculée pour n'être pas obligés de se défaire, dès la première étape, de toute leur cargaison. M. Palgrave ne jugea point qu'il fût à propos d'afficher publiquement sa science médicale. Il réserva son bonnet de docteur pour une meilleure occasion et pour des malades plus distingués. Lui-même d'ailleurs avait la fièvre, et dans le triste état où il se trouvait il eût risqué de ne point inspirer une grande confiance aux Arabes, qui n'auraient pas compris qu'un bon médecin ne fût pas toujours en parfaite santé.

Djouf se compose d'une suite de plusieurs villages, dont le plus important compte environ quatre cents maisons. Chaque famille a son habitation. A côté des masures basses et étroites occupées par la classe pauvre s'élèvent des maisons assez comfortables, ayant en général deux cours et entourées de jardins. Elles sont habitées par les négocians et par la noblesse, car il y a à Djouf, comme dans tout pays arabe, une caste aristocratique qui prétend descendre plus ou moins directement du prophète, et qui a su conserver, avec le privilége du commandement héréditaire, une opulence au moins relative. On remarque fréquemment auprès des maisons de hautes tours avec poternes et meurtrières dont la construction en briques remonte à une haute antiquité. Ces tours tombent pour la plupart en ruine : elles servaient autrefois de lieux de refuge pendant les guerres civiles. Les seigneurs arabes s'y enfermaient soit pour repousser les attaques d'un puissant voisin, soit pour y préparer leurs incursions dans les campagnes environnantes, qu'ils pillaient et saccageaient périodiquement. Nos barons féodaux embusqués dans

leurs forteresses n'en faisaient point d'autres, et il est vraiment curieux de retrouver au cœur de l'Arabie la trace d'institutions et de mœurs analogues à celles qui, vers la même époque, existaient en Europe. Les phases par lesquelles la civilisation a passé pour se dégager de la barbarie sont identiques chez tous les peuples. Chaque région a eu son moyen âge, attesté par les mêmes monumens. Si les tours de Djouf pouvaient nous dire leur histoire et celle de leurs hôtes, elles ne feraient que répéter ce que nous rappellent les châteaux et les donjons dont les ruines se dressent encore sur les crêtes de nos montagnes, ou dominent le cours des fleuves. En Arabie comme en Europe, l'ordre et la paix ont démantelé ces forteresses, devenues inutiles, qui ne sont plus bonnes qu'à produire des effets de paysage. Il ne faut point le regretter. Les jardins de Djouf, qui ont la réputation d'être les plus beaux et les plus fertiles de l'Arabie, voient leurs fruits mûrir en paix par les soins d'une population qui est aujourd'hui fort calme, et qui retire de la récolte des dattes son principal élément de bien-être. Les dattes de Djouf sont renommées jusque sur les marchés de Damas et de Bagdad.

Il serait malséant, quand on parle des productions de l'Arabie, de ne pas donner la première place au café. Le café joue, on le sait, un grand rôle dans la vie arabe; à l'égard d'un étranger et d'un hôte, il sert, pour ainsi dire, de préface et d'épilogue aux relations amicales; il accompagne les bienvenues et les adieux; il est le vin d'honneur. S'il fallait dire ce que M. Palgrave a dû boire de tasses de café en traversant l'Arabie d'un bout à l'autre, on arriverait à un chiffre formidable. Il convient pourtant d'en dire quelques mots, non point pour l'amour de la statistique, qui est considérée, non sans raison, comme une étude peu divertissante, mais dans l'intérêt de la gastronomie, science fort utile, qui vient d'entrer de plain-pied et le verbe haut dans l'arène de la littérature politique. Le premier récit que nous donne M. Palgrave après son entrée à Djouf est celui d'une séance de café dans le khawah ou salon de son hôte, le seigneur Ghafil. — A l'angle le plus éloigné de la porte, c'est-à-dire à l'abri des courans d'air qui pourraient compromettre le jeu régulier de la combustion, se trouve un fourneau artistement creusé dans un bloc de granit, autour duquel sont rangées avec ordre des cafetières en cuivre de diverses grandeurs. Le nombre et la beauté des cafetières, qui sont parfois ciselées avec un grand luxe, annoncent le rang et la richesse du maître de la maison. Les places les plus voisines du fourneau sont les places d'honneur, de telle sorte que l'étranger, accueilli comme un hôte, a la satisfaction de voir faire le café sous ses yeux. C'est un esclave noir qui est chargé de ce soin, on pourrait même dire de ce sacerdoce, à en juger par la description minutieuse que M. Palgrave consacre à la

préparation du café arabe. La matière est trop importante pour que nous ne citions pas textuellement. « L'esclave allume le charbon, met auprès du feu une cafetière remplie aux trois quarts d'une eau limpide; puis il tire d'une niche pratiquée dans le mur un vieux sac où il prend trois ou quatre poignées de café qu'il épluche soigneusement, après quoi il verse les fèves dégagées ainsi de toute substance étrangère dans une large cuiller de métal; il les expose à la chaleur du fourneau, en les agitant doucement, jusqu'à ce qu'elles rougissent, craquent et fument un peu, mais il se garde de les faire brûler et noircir comme on le fait en Europe. Il les laisse ensuite refroidir un moment, place la cafetière sur l'ouverture du foyer, et, pendant que l'eau, déjà très chaude, arrive au degré d'ébullition convenable, il jette le café dans un grand mortier de pierre percé d'un trou juste assez large pour donner passage au pilon. En quelques minutes, les fèves sont broyées et prennent l'apparence d'un grès rougeâtre, bien différent de la poussière charbonneuse qui passe chez nous pour du café et dans laquelle il ne reste plus ni arome ni saveur. Après toutes ces opérations, accomplies avec autant d'attention et de gravité que si le salut de l'Arabie entière en dépendait, l'esclave prend une seconde cafetière, l'emplit à moitié d'eau bouillante, et pose le tout sur le feu en ayant soin d'agiter de temps en temps le liquide pour empêcher que l'ébullition le fasse répandre. Il pèle aussi un peu de safran ou bien quelques graines aromatiques; l'usage de ces épices pour ajouter à la saveur du café est regardé dans la péninsule comme indispensable. Quant au sucre, c'est une profanation tout à fait inconnue en Orient. L'esclave passe la liqueur à travers un filtre d'écorce de palmier, et dispose enfin les tasses sur un plateau formé d'herbes délicatement tissées et nuancées de vives couleurs. Tous ces préliminaires durent environ une demi-heure. » Quand le café est fait, l'esclave boit la première tasse pour montrer, selon l'expression arabe, que « la mort n'est point cachée dans le vase, » touchante précaution dont l'origine remonte sans doute aux temps de la féodalité, alors que les seigneurs ne se faisaient pas scrupule de glisser le poison dans la liqueur hospitalière. Puis, les assistans sont servis à la ronde. Il est d'usage et de politesse de ne remplir qu'à moitié les tasses qui sont grandes au plus comme une coquille d'œuf. Après un court intervalle, on recommence la distribution, et la visite est finie. Ce que l'on prend de café dans chaque visite ne représente qu'une dose infiniment petite; mais, d'après le témoignage de M. Palgrave, la liqueur ainsi préparée est à la fois très aromatique et très rafraîchissante, et elle ne ressemble en rien ni à la boue noire qui s'appelle le café turc, ni « au bouillon de fèves brûlées » que nous dégustons en Europe.

Malheureusement, pour faire du café arabe, il faut avoir du café qui vienne d'Arabie. Cet axiome, imité des plus vulgaires manuels qui traitent de la gastronomie, est incontestable. Or, s'il faut en croire M. Palgrave, qui est décidément un terrible destructeur d'illusions, le véritable café arabe, le café de l'Yemen, que nous appelons le café Moka, n'arrive point jusqu'à nous. Sur la route, les balles sont examinées grain à grain, et l'on en retire tout ce qu'elles renferment de fèves à demi transparentes et d'un brun verdâtre, les seules qui soient véritablement bonnes, de telle sorte que nous ne recevons en Europe que le résidu de ce triage, et que l'Arabie, l'Égypte et la Syrie s'arrangent pour garder les bonnes fèves. Il est presque cruel de nous donner avec tant de détails les recettes pour griller et cuire le bon café, et de nous déclarer en fin de compte que ce café ne sera jamais pour nous. S'il importe de mettre les gourmets en garde contre les trahisons mercantiles, on peut espérer que les relations plus directes qui s'établiront avec les ports de la Mer-Rouge après le percement de l'isthme de Suez faciliteront les arrivages du pur café de l'Yemen.

Quelque intéressante que fût l'oasis de Djouf, M. Palgrave, après quelques jours de repos, n'aspirait plus qu'à en sortir pour continuer sa route dans la direction du sud-est, vers Hayel, capitale du Djebel-Shomer et résidence du souverain Telal. Il y avait encore un long désert à traverser, et, comme l'on était dans la saison des fortes chaleurs, les caravanes se reposaient. Le hasard vint en aide aux voyageurs. Les députés d'une tribu récemment soumise s'étant arrêtés à Djouf en se rendant à Hayel, où ils allaient prêter entre les mains du roi leur serment d'allégeance, M. Palgrave obtint de se joindre à eux et put faire ses préparatifs de départ. Il loua deux chameaux pour 20 francs, il s'assura d'un guide, et le gouverneur lui remit un certificat de bonne vie et mœurs constatant que les deux étrangers avaient payé le droit d'entrée exigible à la frontière, soit 5 francs par personne. Les transports et les passeports ne sont pas ruineux en Arabie.

Nous n'avons plus à décrire les tristes péripéties d'un voyage en plein désert. Pendant sept mortels jours, M. Palgrave eut à affronter de nouveau le soleil et les sables, et à vivre en compagnie des Bédouins et des chameaux, sur lesquels il nous a déjà fait connaître son opinion. Plus d'une fois, il le sut plus tard, ses compagnons, les députés de la docile tribu du Sherarah, eurent la pensée de lui faire un mauvais parti, de le laisser en route et de s'approprier les ballots de marchandises qui représentaient à leurs yeux toute une fortune. La crainte de Telal les retint, et la caravane arriva complète à Hayel, où, après avoir traversé une rue populeuse, elle s'arrêta sur une grande place devant le palais du souverain. Chacun se dis-

persa; mais les deux voyageurs, qui ne savaient où aller, prirent le parti de s'étendre sur un banc de pierre et d'attendre les événemens.

A quoi tiennent les choses en ce monde et à quel fil sont suspendus les plus beaux desseins! Depuis plus d'un mois, M. Palgrave avait pu circuler en pays arabe sans qu'aucun indice, aucune imprudence eussent trahi sa qualité d'Européen. Il avait traversé sans encombre les villes, les villages, les tribus; les déserts s'étaient ouverts devant lui, les chameaux l'avaient porté comme un compatriote, les Bédouins l'avaient épargné. Il semblait qu'il fût complétement passé à l'Arabe et que son origine européenne fût à l'abri de tout soupçon et de toute recherche. Et voici que parmi les curieux qui l'entourent au seuil du palais d'Hayel se présente un individu qui l'a connu à Damas, puis un autre, puis un troisième qui prétend l'avoir rencontré en Égypte. Il est perdu; son masque tombe, et l'Européen va se trouver exposé, seul et sans défense, à la fureur d'une population fanatique. Cependant, à force de sang-froid et d'impudence, il faut bien le dire, M. Palgrave réussit à se tirer de ce mauvais pas; il a recours au seul moyen qu'emploient les grands coupables : il nie, il nie énergiquement, et il finit par démontrer qu'on le prend pour un autre, que ses prétendus amis de Damas et d'Égypte ne savent ce qu'ils disent, et, par un flux de démonstrations qu'il entremêle de versets du Coran et de proverbes indigènes (il manie admirablement la langue arabe), il repousse bien loin ces imposteurs, qui pourraient lui arracher la vie ou tout au moins le faire expulser honteusement. Dans la relation de M. Palgrave, la scène avec ses détails est vraiment drolatique; nous ne la citons que pour montrer les périls incessans et inattendus qui menacent l'Européen sur le territoire arabe. A chaque pas, le moindre incident peut tout compromettre, et il y va de la vie. On ne se figure pas ce qu'il faut d'énergie et de présence d'esprit à ces voyageurs qui se dévouent, pour l'amour de l'art ou de la science, à l'exploration des pays inconnus. C'est une lutte continuelle non-seulement contre la nature et les influences meurtrières du climat, mais encore contre les hommes et leurs passions ou leurs préjugés, plus périlleux mille fois et plus difficiles à vaincre. Si M. Palgrave n'avait point triomphé de cet incident en apparence si vulgaire, il n'aurait pu poursuivre son hardi voyage, ni son amusant récit.

Grâce à son aplomb, M. Palgrave, au lieu d'être ramassé comme un vagabond sur la place publique d'Hayel, fut accueilli comme un hôte dans le palais du roi Telal. Le certificat du gouverneur de Djouf lui servait de lettre d'introduction et lui valut immédiatement une audience du roi, ainsi que l'amitié de l'un des principaux ministres, qui lui raconta l'histoire du Djebel-Shomer et de la dynastie

régnante. Saisissons au passage ce lambeau d'histoire arabe, sans remonter pourtant bien haut, car on risquerait de se perdre dans les *Mille et une Nuits*. — Au commencement de ce siècle, le Djebel-Shomer fut soumis, comme le reste de la péninsule, à l'invasion du premier empire wahabite; mais il parvint bientôt à secouer le joug, et, redevenu maître de ses destinées, il confia le pouvoir à une ancienne famille indigène, celle des Beyt-Ali. Les nouveaux souverains gouvernaient en monarques trop absolus; le parti des mécontens s'accrut de jour en jour, et il prit pour chef le jeune Abdallah, d'une noble famille du Shomer. Abdallah leva l'étendard de la révolte; ses débuts furent heureux, il se rendit maître d'Hayel et fut reconnu roi, pendant que les Beyt-Ali se retiraient à Kefar, seconde ville du Djebel, qui leur était demeurée fidèle. La guerre civile se prolongea. La fortune des armes fut à la fin contraire à Abdallah, qui, dans une dernière rencontre, essuya une défaite complète, vit tomber autour de lui tous ses partisans, et, couvert de blessures, fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Ici se place la légende, qui ne saurait perdre tous ses droits dans une histoire arabe. « Abdallah était étendu sans mouvement; son sang coulait à flots; le héros allait expirer, quand les sauterelles du désert se réunirent autour de lui, et, à l'aide de leurs pattes et de leurs ailes, couvrirent ses plaies de sable chaud. Ce pansement retint dans ses veines la source de la vie; en même temps une bande de *katas*, sorte de perdrix commune dans ces régions, voletait autour de sa tête pour le protéger contre l'ardeur du soleil... » Survint un marchand de Damas qui se rendait de Djouf en Syrie; il aperçut le jeune chef, en eut pitié, banda ses plaies, le plaça sur un chameau et l'emmena dans son pays. A peine guéri, Abdallah, confiant dans son étoile et brûlant de venger sa défaite, repartit pour la péninsule; mais, au lieu d'aller directement dans le Djebel-Shomer, il gagna le Nedjed, et offrit ses services au souverain wahabite, qui luttait alors contre l'invasion égyptienne et cherchait à reconquérir les provinces qu'il avait perdues. Par sa bravoure et par ses talens militaires, Abdallah ne tarda pas à obtenir le grade de général; les expéditions les plus importantes furent confiées à son commandement, et il sut se rendre si utile que le roi de Nedjed, Feysul, pour s'acquitter envers lui, le nomma vice-roi du Djebel-Shomer, déclara ce titre héréditaire dans sa famille, et mit à sa disposition une armée wahabite avec laquelle il revint dans ses anciens états, se rendit secrètement maître de Hayel et détruisit la race des Beyt-Ali. Cette fois il fut le souverain acclamé et incontesté du Shomer sous la suzeraineté du roi wahabite, suzeraineté lointaine et assez légère, qui lui laissait une grande liberté d'action. A sa mort, son fils aîné, Telal, lui a succédé, et depuis vingt ans environ il gouverne en

qualité de vice-roi, mais en réalité avec toutes les prérogatives de l'autorité royale, l'état fertile et populeux du Djebel-Shomer. D'après le témoignage de M. Palgrave, ce serait un souverain modèle, intelligent, éclairé, habile, vivant en paix avec le Nedjed et avec Constantinople, redouté des Bédouins du désert, qu'il a guéris, ou à peu près, de la maladie du pillage, et s'appliquant à développer le commerce par la sécurité qu'il offre aux caravanes de la Syrie et de la Perse.

Voilà donc au centre de l'Arabie un peuple qui vit d'une façon régulière, gouverné d'une main ferme, tout prêt à recevoir les bienfaits de la civilisation sous un prince encore jeune, qui est digne de continuer l'œuvre de son père et de consolider la nouvelle dynastie. Combien de temps durera cette heureuse fortune? Peut-être à l'heure qu'il est, le sage Telal a-t-il disparu de la scène du monde. Nos journaux n'ont point de correspondant à Hayel, et le télégraphe se soucie peu de nous informer des événemens d'Arabie. Quoi qu'il en soit, il n'est pas indifférent de montrer que la condition des peuples est soumise en Arabie aux mêmes lois, aux mêmes caprices que dans les autres pays. Le désordre et l'anarchie n'y sont point endémiques, comme on le pense généralement. Ce pays n'est point seulement peuplé de tribus nomades, promenant leurs chameaux et leurs troupeaux d'oasis en oasis à travers le désert, et vivant de la vie sauvage, que les poètes complaisans appellent la vie patriarcale. On y rencontre des centres de culture et de commerce, des élémens de civilisation, une hiérarchie sociale, la lutte tour à tour féconde et énervante des passions humaines, des soldats heureux qui se font rois et des fragmens de peuples qui se soumettent sans murmurer à la discipline d'un pouvoir tutélaire. Nous ignorons tout cela, parce que, ne pouvant rien voir à travers les sables qui enserrent la péninsule, nous trouvons plus commode de supposer le néant. Il faut dire aussi que l'Arabie ne se prête point facilement à la découverte. Elle ne permet pas que l'Europe vienne regarder chez elle; même devant Telal, prince éclairé et libéral, mais obligé de subir les préjugés de sa race, M. Palgrave hésita longtemps à avouer qu'il était Européen; il ne l'osa qu'à la dernière extrémité, et en réponse il reçut l'avis de garder le plus profond secret et le conseil de partir au plus vite, ce qu'il fit à la fin de septembre, après deux mois de résidence à Hayel.

Ces deux mois furent employés par M. Palgrave, assisté de son compagnon, à donner des consultations médicales. Accueilli comme il l'avait été par Telal, il était en réalité le médecin de la cour, et ce haut patronage lui procura pour cliens les princes, les ministres, les riches marchands, qui venaient, malades ou non, rendre visite au savant étranger et s'entretenir avec lui des nouvelles de la ville,

des événemens politiques, des mœurs et des ressources du pays, et même des controverses religieuses. Tous les sujets étaient abordés dans ces conversations, dont M. Palgrave a gardé le meilleur souvenir, en rendant pleine justice à l'intelligence et à la courtoisie parfaite de ses nombreux visiteurs. Si les Arabes ont l'abord cérémonieux et froid, ils savent, dès qu'ils ont psalmodié les formules sacramentelles et rompu la première glace, prendre le langage aisé et enjoué, et causer de toutes choses avec une grande liberté. La politique intervient très souvent dans leurs discours, car les questions politiques abondent à Hayel. On ne s'y occupe pas le moins du monde de la France, ni de l'Angleterre, ni de la Prusse; mais les rapports avec le royaume wahabite, avec La Mecque, avec la Perse, avec l'Égypte, la lutte engagée depuis un demi-siècle entre l'ancien mahométisme et la nouvelle secte qui règne dans le sud de la péninsule et qui a la prétention de régénérer la foi musulmane, les intrigues de cour, aussi vivaces et aussi perfides là que partout ailleurs, en voilà plus qu'il n'en faut pour animer les entretiens. M. Palgrave écoutait avidement tout ce qui se disait devant lui. Grâce à quelques guérisons faciles, il avait conquis la confiance des habitans d'Hayel, et son officine (car il débitait des drogues à l'appui de ses consultations) était devenue insensiblement un lieu de réunion, une sorte de club pour les curieux et les désœuvrés, qui venaient y chercher les nouvelles du jour en se faisant tâter le pouls. Quant à sa pratique médicale, dont il est juste de dire au moins quelques mots, il l'avait simplifiée autant que possible. D'abord il refusait absolument de soigner les femmes et les jeunes enfans, sujets trop scabreux pour un faux médecin; puis il choisissait ses malades, non-seulement pour être sûr de recevoir ses honoraires, les Arabes ne payant le médecin qu'en cas de guérison, mais encore pour n'avoir à s'occuper que de maladies assez bénignes pour céder aux plus simples remèdes et à une bonne hygiène. Lorsque le malade était dans un état évidemment désespéré, il se hasardait à annoncer l'issue fatale, et la mort si bien prévue du patient faisait la renommée du médecin. Quand la maladie était grave et l'issue incertaine, il demandait tant d'argent pour entreprendre la cure, que l'Arabe, effrayé pour sa bourse, préférait battre en retraite et retourner aux médecins indigènes. M. Palgrave, qui certainement n'est point aveuglé par la jalousie de métier, tient en médiocre estime la médecine arabe. La réputation dont elle a joui au moyen âge, quand on citait les écoles de Bagdad et de Cordoue, serait aujourd'hui tout à fait usurpée. D'ailleurs le centre de l'Arabie, isolé et fermé à l'introduction des sciences du dehors, est demeuré nécessairement étranger au progrès médical. La coloquinte, le séné, le soufre, les sulfates de mercure et d'arsenic, « une boisson plus

dégoûtante empruntée aux chameaux » et employée contre la constipation, les cautères surtout, tels sont les principaux remèdes. En chirurgie, les Arabes sont d'une ignorance absolue. Ils pratiquent peu la saignée, et c'est fort heureux, s'ils procèdent toujours comme le docteur Hannoush, que son confrère et ami M. Palgrave vit un jour employer une hachette pour saigner un malade. Aussi le voyageur anglais pousse-t-il du fond du cœur un cri d'humanité en invitant les docteurs de Paris et de Londres à aller s'établir à Hayel lorsqu'ils le pourront. Pour lui, son itinéraire était arrêté; il ne lui était pas permis de séjourner plus longtemps dans la capitale du Djebel-Shomer, et il allait se diriger vers la ville de Riad, capitale du Nedjed et du royaume wahabite.

II.

La route d'Hayel à Riad ne ressemble en rien à celle que les voyageurs avaient suivie depuis leur entrée en Arabie. La distance entre les deux villes est d'environ cent vingt milles. Ici, plus de déserts, plus de simoun, peu de Bédouins nomades, mais des villages se succédant à courtes distances, parfois de grandes villes, des caravanes de marchands ou de pèlerins circulant avec sécurité, de l'eau en abondance, un sol fertile, une nature verte et riante. C'est bien en vérité l'Arabie heureuse, telle que M. Palgrave nous l'a découverte et l'a décrite pour la première fois. Après six jours de marche, il passa la frontière du Djebel-Shomer et entra sur le territoire du Nedjed par la belle province du Kasim, l'une des plus riches et des plus pittoresques régions de l'Arabie. Elle forme le point culminant de la péninsule, l'arête centrale d'où le sol, par une déclivité continue, s'abaisse insensiblement d'un côté vers la Mer-Rouge, de l'autre côté vers le golfe Persique. Le sommet du plateau représente une vaste plaine dont le sol est fécondé par les pluies, qui s'emmagasinent en quelque sorte dans des puits naturels, d'où le moindre effort les fait rejaillir à la surface. Dans les vallées inférieures, l'eau du ciel, jointe aux réservoirs des plateaux, se condense et s'accumule de manière à donner naissance à des lacs, à des rivières, qui coulent parfois en torrens pour aller se perdre dans l'océan de sable qui entoure l'Arabie. Quand les géographes observent un volume d'eau, ils veulent le suivre et savoir où il aboutit, dans quel grand fleuve, dans quelle mer il se jette. En Arabie, ces patientes recherches seraient vaines. La péninsule garde pour elle toute l'eau qu'elle reçoit; l'océan n'en prend point la moindre goutte. Les sables toujours altérés sont là pour absorber au passage le trop-plein des ondes bienfaisantes que la Providence verse sur la terre. Il existe ailleurs des fleuves dont on ne connaît

que l'embouchure et qui cachent aux regards de l'homme leur source mystérieuse; en Arabie, on voit naître les rivières, on les voit courir à travers les vallées, puis elles disparaissent tout à coup, séchées sur place ou noyées dans le sable; on ne sait point où ni comment elles finissent.

Pour le géographe comme pour le géologue, l'Arabie est encore à l'état de problème. La portion de sol cultivable, irrégulièrement encadrée dans le désert, occuperait, d'après l'estimation de M. Palgrave, les trois quarts de la surface, ce qui est beaucoup plus qu'on ne le suppose généralement, et nous ne sommes pas moins étonné d'apprendre que cette terre si décriée, dont on ne pouvait jusqu'ici observer que les arides contours, présente à l'intérieur les plus riches tableaux de la nature tropicale. Voici par exemple un rapide croquis de la province du Kasim : « Devant nous, dit M. Palgrave, se déployait une belle campagne, couverte jusqu'à l'horizon le plus reculé de villes et de villages, de tours, de bosquets, de cultures, dont l'aspect annonce la vie, l'abondance et le travail. La largeur moyenne de ce district populeux est d'environ soixante milles, sa longueur au moins du double. Il est situé à deux cents pieds au-dessous des plateaux voisins, qui en cet endroit se terminent brusquement et laissent la plaine inférieure se prolonger sans interruption jusqu'à la chaîne transversale du Toweyk. Ces montagnes forment la frontière méridionale du Kasim, qu'elles séparent du Nedjed proprement dit; mais la province s'étend librement à l'ouest du côté de Médine. Cinquante ou soixante gros villages, quatre ou cinq grandes villes servent de centre au commerce et à l'agriculture du pays; le sol fertile, partout couvert de hameaux, de puits, de jardins, est traversé par un réseau de routes qui rayonnent dans toutes les directions. De distance en distance s'élèvent de hautes tours de garde, bâties pour donner aux habitans la facilité d'apercevoir de loin la venue de l'ennemi, ce qui autrement leur serait impossible sur un sol aussi plat. Pendant plusieurs siècles, le Kasim a été, dans l'Arabie centrale, le foyer de la richesse et de la civilisation... » La relation de M. Palgrave contient nombre de passages où éclate le même sentiment d'admiration et de surprise, sentiment très vif qu'aurait bien pu cependant refroidir la préoccupation continuelle du péril auquel demeurait exposé le voyageur en visitant cette terre prohibée, car si la nature était devenue clémente et hospitalière, les habitans n'en conservaient pas moins l'instinct jaloux qui les anime contre l'Européen, et M. Palgrave ne devait pas se départir un seul instant du système de prudence qui lui avait permis de pénétrer en Arabie. Plus il avançait vers le centre, plus il avait à redoubler de précautions pour que sa nationalité restât tout à fait ignorée. Jouer sans relâche

un rôle emprunté, ce n'était point chose facile; jouer le rôle de docteur sans être médecin, cela ne laissait pas que d'être parfois embarrassant, même en Arabie. Ce régime de dissimulation nécessaire et continuelle était en outre très gênant pour recueillir des informations. Il y avait beaucoup de questions que M. Palgrave n'osait pas faire, parce qu'elles auraient trahi une curiosité trop indiscrète et éveillé les soupçons. Il ne pouvait prendre de notes qu'à la dérobée, et ces notes, écrites pour ainsi dire avec le crayon le plus pâle, étaient évidemment très sommaires. Quant aux observations sur la longitude, sur la latitude, sur la température, etc., qui exigent l'emploi d'instrumens de précision, il ne fallait pas y songer. Il en résulte que sur beaucoup de points le récit est incomplet, et se tient forcément à la superficie des choses. Contentons-nous des impressions du voyageur, à qui nous ne pouvions demander plus qu'il ne peut donner; ces impressions empruntent d'ailleurs un grand intérêt à la nouveauté du sujet qui les inspire. Elles devaient être particulièrement excitées par un séjour assez prolongé dans la ville de Riad, où nous avons hâte d'arriver en négligeant les étapes intermédiaires.

Riad se divise en quatre parties distinctes. L'un de ces quartiers renferme le palais du roi ainsi que les habitations des hauts fonctionnaires et des gens riches, un autre est occupé par les saintes familles qui conservent la tradition de la pure doctrine wahabite, dont nous aurons à parler plus loin; on y remarque de nombreuses mosquées, et dans l'intervalle compris entre chaque maison des oratoires, des fontaines pour les ablutions, tout ce qui peut rappeler les devoirs de la dévotion et de la prière. Le troisième quartier, sale, mal aéré, couvert de misérables maisons, est habité par la classe pauvre. Enfin le quatrième semble affecté particulièrement aux étrangers et aux Bédouins. La place du marché, qui s'étend à peu près au centre de la ville, devant le palais du roi et à proximité de la mosquée principale, est le rendez-vous de la population, qui y afflue de tous les quartiers et qui offre aux regards de l'étranger la plus curieuse bigarrure de types, de mœurs et de costumes. Les races des différentes régions de l'Arabie, les Bédouins de tous les déserts, les nègres d'Afrique, sont représentés sur la place de Riad. Quelle série de portraits pour le premier photographe qui osera visiter le Nedjed! Quels sujets d'étude pour l'ethnographie! Quelle mine précieuse pour le collectionneur, qui y trouverait notamment les divers modèles d'armes, sabres, yatagans, poignards, qui brillent à la ceinture de l'Arabe, sans oublier les longs fusils qui font souvent parler la poudre, car le Nedjéen est guerrier, et indépendamment des querelles particulières entre pays voisins ou des

luttes qu'entretient l'esprit de propagande religieuse, il y a presque toujours quelque expédition en train contre les tribus insoumises et pillardes qui entourent le royaume wahabite.

Comme centre du commerce, le marché de Riad, qui se tient en permanence, paraît très animé et très actif. M. Palgrave s'y rendit un matin pour faire sa provision de dattes, d'oignons et de beurre. Enveloppé dans un long manteau noir, la tête couverte d'une toile qui s'attache sous le menton, un long bâton à la main, il parcourait gravement les boutiques en plein vent, où des paysans et des femmes vendaient les produits de la campagne. Il circulait au milieu des paniers de dattes rouges et jaunes, des paquets d'oignons, — les plus beaux et les meilleurs, dit-il, qu'il ait jamais vus, — et de baquets d'eau dans lesquels nageait le beurre, qui est de couleur blanchâtre et que l'on moule dans une forme ronde. Le beurre et les dattes se vendaient couramment; mais il n'en était pas tout à fait de même de ces magnifiques oignons qui excitaient l'admiration de M. Palgrave. C'est que, selon la règle wahabite, qui, pour ce détail, n'est pas absolument reprochable, l'oignon est un mets presque réprouvé. « Les dévots wahabites ne peuvent manger cet excellent légume qu'à la condition de se rincer aussitôt la bouche et de se laver les mains, surtout si l'heure de la prière approche; sans cela, l'odeur profane obligerait les esprits célestes à s'éloigner. Heureusement la potasse abonde à Riad, et tous les habitans ne sont pas de fidèles fervens... » M. Palgrave mit de côté tout scrupule; il acheta les oignons aussi bien que les dattes, non sans avoir à marchander beaucoup avec les dames de la halle de Riad, qui ne sont pas moins intraitables ni moins loquaces que les dames de la halle dans tous les pays.

Parmi les boutiques, M. Palgrave remarqua principalement celles des épiciers, des cordonniers, des forgerons et des bouchers. Les Nedjéens sont grands mangeurs de viande, et ils peuvent satisfaire leur appétit à peu de frais, car un beau mouton gras ne coûte pas plus de 6 fr. 25 cent., ce qui, même en tenant compte de la valeur élevée de l'argent en Arabie, est d'un bon marché extrême. Les bœufs, les vaches et le gibier de toute espèce sont en abondance dans le Nedjed. Cette facilité d'approvisionnement atteste la richesse du pays en confirmant les témoignages si favorables que nous avons reproduits sur l'état florissant de l'agriculture. Les produits du Nedjed et des districts environnans sont apportés à Riad, où ils obtiennent un débit immédiat, non-seulement pour la nombreuse population de la capitale, mais encore pour les tribus de Bédouins dont les messagers apparaissent périodiquement sur le marché. Il n'y a plus à contester ici l'exactitude des tableaux qui représentent avec les tons les plus chauds et avec les détails les

plus pittoresques la physionomie d'un champ de foire arabe. Hommes et femmes aux costumes variés, bestiaux, chameaux, chevaux, chiens, tout s'y rencontre pêle-mêle, confondu et mouvementé par la lumière d'un soleil éblouissant. En lisant cette description dans le récit de M. Palgrave, on se rappelle l'avoir vue maintes fois vivante sur la toile dans ces tableaux de genre que quelques-uns de nos peintres ont ornés de toutes les grâces de leurs pinceaux. Accordons une mention honorable à ces chiens maigres et pelés qui errent çà et là, l'œil vif et satisfait, au milieu des débris épars sur le marché; ils ramassent et dévorent tout ce qui traîne et remplissent une fonction utile : ce sont d'infatigables balayeurs préposés à la salubrité publique. Sans eux, les villes d'Arabie ne seraient que d'affreux cloaques. Les bouchers de Riad s'en rapportent aux chiens pour maintenir la propreté de leurs étaux.

Au milieu de cette foule d'hommes, de femmes et d'animaux qui se pressent dans les quartiers voisins du marché se détachent des figures de nègres du plus pur ébène. Les noirs sont nombreux en Arabie, d'où ils arrivent directement de la côte d'Afrique par cargaisons presque régulières qui se répandent dans les différentes régions de la péninsule. Le prix d'un nègre ordinaire sur le marché de Riad ne dépasse pas 250 francs; plus au nord, ce prix hausse de moitié. Le régime de l'esclavage est généralement très adouci par la familiarité des mœurs arabes; en outre les actes d'affranchissement sont très fréquens, surtout dans le Nedjed. Les nègres affranchis et leur descendance conservent la marque de leur première condition; le préjugé de la race et de la couleur existe en Arabie comme ailleurs : il est pourtant moins exclusif. Il n'est pas rare de voir les nègres se marier dans la classe moyenne, s'enrichir par le négoce, acquérir une certaine importance dans la société libre, où ils ont su se faire place; puis, après quelques générations, les descendans des mulâtres peuvent arriver aux dignités; on en voit qui sont décorés des titres de cheiks ou d'émirs, qui ont à leur tour des Arabes pour serviteurs et qui ceignent fièrement sur leur riche costume l'épée à poignée d'argent. La noblesse du sang et l'admission dans les anciennes familles leurs seront toujours refusées; mais au-dessous de l'aristocratie arabe, dont l'orgueil généalogique ne souffrirait pas le moindre mélange avec le sang noir, ils trouvent facilement à se confondre dans les rangs du peuple, ils prospèrent et se multiplient au point que dans certaines villes les descendans d'esclaves forment le quart et le même le tiers de la population. L'esclavage en Arabie ne ressemble en rien à ce qu'il était dans les anciennes colonies européennes; ce n'est point un instrument de rude travail, c'est une forme de domesticité douce et familière, telle qu'on la représente dans tous les récits de l'O-

rient. Il y a d'ailleurs entre l'Africain et l'Arabe du sud une affinité évidente, qui résulte du voisinage et des rapports anciennement établis, qui facilite, sinon la fusion complète, du moins le rapprochement étroit des deux races.

Riad ne possède que deux édifices dignes d'être mentionnés : le palais du roi et la mosquée. Le palais, dont la façade se développe sur la place du marché, est presque aussi vaste et aussi élevé que les Tuileries; mais c'est un bâtiment lourd et massif, qui est dépourvu de toute beauté architecturale, qui ressemble plutôt à une forteresse ou à une prison qu'à la demeure d'un souverain. Le roi occupe avec ses femmes un pavillon rectangulaire, dont une seule pièce, la salle des audiences, est ouverte aux étrangers. Cette pièce mesure quinze mètres de long sur six de large. D'autres pavillons sont habités par les princes de la famille royale ainsi que par les principaux dignitaires; ils sont aménagés et meublés avec un luxe que l'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans ce pays, où le mobilier est en général réduit à sa plus simple expression. Une cour extérieure sert de parc d'artillerie; on y compte une vingtaine de canons. La mosquée de Riad, située de l'autre côté de la place, forme un grand parallélogramme dont la toiture repose sur quatre piliers de bois recouverts d'une couche de terre. Le bâtiment est très bas; il n'a de remarquable que les longues allées à colonnes qui s'étendent à l'intérieur et dans lesquelles plus de quatre mille croyans peuvent trouver place, en laissant entre chaque rang l'espace nécessaire pour que les fidèles se prosternent la face contre terre sans toucher de leur tête les talons de ceux qui les précèdent. Le sol est nu et semé de cailloux, l'austérité du culte wahabite condamnant les tapis et même les nattes. Le minaret, que proscrit également la doctrine, est remplacé par une simple plate-forme. Les règles extérieures du rite sont d'ailleurs conformes à la simplicité du monument. Les wahabites ne se croient point obligés de procéder aux ablutions avant la prière, les prières sont beaucoup plus courtes que celles des autres musulmans, l'immobilité complète n'est point observée, les fidèles en entrant dans la mosquée n'ôtent pas leurs sandales; en un mot, les pratiques multipliées et minutieuses qui sont obligatoires à Constantinople, à Damas, au Caire, sont supprimées ou tout au moins négligées dans le culte wahabite, qui a la prétention de dédaigner les formalités accessoires pour ne s'attacher qu'à l'essence même de la foi, aux pures doctrines du Coran.

S'il ne s'agissait que de voir la physionomie d'une ville arabe, il ne serait point nécessaire de s'avancer aussi avant dans l'intérieur de la péninsule ni de courir autant de risques pour pénétrer dans la capitale du Nedjed, car il ne semble pas, d'après les récits de M. Palgrave, que Riad se distingue beaucoup des autres villes de

l'Arabie. Ce qui attirait surtout le voyageur vers cette cité lointaine et ce qui mérite notre attention, c'est que Riad est le siége d'un nouvel empire qui représente en Arabie une révolution à la fois politique et religieuse et dont l'avenir agite en sens très divers les esprits qui se préoccupent des affaires d'Orient. Selon les uns, l'empire wahabite serait appelé à régénérer le mahométisme, à conquérir l'Arabie entière et, cette œuvre accomplie, à déborder sur les provinces asiatiques du vieil empire turc; selon les autres, il ne serait qu'un accident politique et au point de vue religieux une secte éphémère, dont l'action, puissante au début, ne tardera point à s'éteindre au milieu des déserts de l'Arabie, à l'instar de ces rivières qui se perdent obscurément sous les sables et n'arrivent pas jusqu'à l'océan. Entre ces deux opinions, où est la vérité? Il ne serait certainement pas sans intérêt de le savoir, car la question d'Orient, question européenne s'il en fut, est toujours prête à renaître, et il importe de bien connaître les élémens nouveaux qui pourraient en accélérer ou compliquer le dénoûment. Il est probable que la mission dont M. Palgrave assure qu'il était chargé, sans en révéler l'objet d'une manière précise, consistait principalement à étudier le problème du wahabisme. Nous devons donc nous y arrêter quelques instans et recueillir les rares traits de lumière que le voyageur a cru distinguer dans l'obscurité confuse qui couvre l'histoire de l'Arabie centrale.

Le fondateur du wahabisme, Mohammed-ebn-abel-Wahab, naquit dans le Nedjed vers le milieu du siècle dernier. Il se livra d'abord au négoce, voyagea beaucoup et séjourna longtemps à Damas. Ce fut là que, dans la société des savans et des cheiks les plus renommés, son esprit, naturellement porté vers les spéculations religieuses, s'illumina tout à coup. Convaincu que les commentateurs avaient corrompu le Coran, que la foi de Mahomet était viciée par d'impurs alliages et que les pratiques religieuses avaient altéré l'œuvre du prophète, il résolut de ramener la doctrine à sa simplicité première et d'arracher son pays aux ténèbres de la superstition. Il retourna au Nedjed, cherchant un point d'appui, qu'il ne pouvait trouver que dans la force matérielle. A cette époque, l'Arabie était divisée en plusieurs états, dont les chefs n'étaient occupés qu'à se faire la guerre. Wahab essaya de prêcher, d'abord sur un point, puis sur un autre, ses idées de réforme; après de nombreux échecs, il avisa un jeune prince nommé Saoud, qui gouvernait la place forte de Dereyah, au centre du Nedjed, reconnut en lui les qualités nécessaires pour l'exécution de ses desseins, et lui promit, pour prix de son concours armé, l'empire de l'Arabie. Saoud répondit à l'appel du nouveau prophète. Il attaqua les états voisins, devint bientôt maître du Nedjed, puis, par des annexions

successives, il étendit son empire sur tout le pays compris entre la Mecque et le golfe Persique. Son règne, qui dura cinquante ans, ne fut qu'une série de guerres continuelles et toujours glorieuses. A sa mort (vers 1800), l'empire promis par Wahab était fondé. Quant à Wahab lui-même, il prêchait sans combattre; il inspirait sans gouverner. Éloigné de toute occupation temporelle, il ne voulut accepter jamais ni pouvoir ni dignités. Il conserva jusqu'à sa mort le rôle de pontife. Il avait été l'âme, comme Saoud avait été le bras de la révolution politique qui venait de s'accomplir, et qui créait sur les ruines des anciennes principautés un vaste empire auquel son nom demeurait justement attaché.

Au milieu de ses triomphes inespérés, Saoud avait eu la prudence de ne s'attaquer ni aux districts de La Mecque et de Médine (ce qui l'eût brouillé avec la Turquie), ni aux provinces du nord-est, sur lesquelles la Perse prétendait exercer un droit de protectorat, ni au royaume d'Oman, qui occupe le sud-est de la péninsule et qui est gouverné par l'iman de Mascate. L'Arabie centrale suffisait à son ambition. Son fils Abdel-Asiz ne suivit point cet exemple de sagesse. A peine monté sur le trône wahabite, il envahit les provinces voisines de la Perse, s'empara des îles Bahrein et se jeta sur l'Oman, qu'il soumit à l'humiliation d'un tribut, en exigeant de plus (car il combattait au nom de la foi) que des mosquées orthodoxes fussent érigées à Mascate et dans les principales villes omanites. Un assassin, soudoyé, dit-on, par la Perse, l'arrêta dans le cours de ses succès. En 1806, après six ans de règne, Abdel-Asiz fut frappé d'un coup de poignard dans la mosquée de Dereyah, sa capitale. Il eut pour successeur son frère Abdallah, second fils de Saoud.

Abdallah ne songea d'abord qu'à tirer vengeance du meurtre d'Abdel-Asiz. Il ravagea les rives de l'Euphrate, couvrit le pays de ruines et de sang, puis, satisfait de ce côté, il se tourna vers La Mecque et Médine, dont le prestige tomba devant ses armes. A La Mecque, il dépouilla la Kaaba de toutes les richesses qu'y avait accumulées la piété des pèlerins; à Médine, il viola les sépultures de Mahomet, d'Abou-Bekr et d'Omar, la doctrine wahabite condamnant la vanité des tombeaux. Tant de profanations devaient soulever la haine et l'indignation des musulmans, encore nombreux, qui, à l'intérieur même de l'Arabie, demeuraient fidèles à l'ancienne foi, et en même temps exciter le ressentiment de la Porte ottomane, qui se voyait directement atteinte dans ses intérêts politiques et insultée dans son prestige religieux par la conquête de La Mecque et de Médine. Abdallah eut donc à réprimer de nombreuses révoltes pendant que Méhémet-Ali, obéissant aux ordres du sultan, préparait une expédition contre lui.

L'armée égyptienne reprit immédiatement les deux villes saintes;

mais il fallait en outre pénétrer en Arabie pour frapper au cœur cet empire naissant qui s'était lancé si avant dans la voie des conquêtes. Méhémet voulait aller jusque dans le Nedjed et abattre la puissance wahabite, entreprise très hasardeuse, car, si le Nedjed est si difficilement abordable pour un voyageur isolé, qu'est-ce donc pour une armée? « Le vice-roi, dit M. Palgrave reproduisant un récit arabe, réunit au Caire tous les généraux, ministres et hommes d'état du pays, afin de délibérer avec eux sur les mesures à prendre. Après leur avoir expliqué ses desseins, il leur montra une pomme qui avait été placée juste au centre d'un large tapis étendu dans la salle. « Celui de vous, ajouta-t-il, qui atteindra cette pomme et me la donnera, sans toutefois mettre le pied sur le tapis, sera commandant en chef de l'expédition. » Chacun s'exerça du mieux qu'il put, se coucha sur le sol, étendit les bras, mais en vain. Tous déclaraient la chose impossible, quand Ibrahim, fils adoptif de Méhémet-Ali, vint à son tour tenter l'épreuve. Les assistans se mirent à rire, car il était de petite taille, et personne ne doutait qu'il n'échouât. Lui cependant, sans s'inquiéter des railleurs, replia tranquillement le tapis, en commençant par les bords, jusqu'à ce que le fruit fût à sa portée. Il le prit alors, et le tendit à Méhémet, qui, comprenant l'ingénieuse allégorie, lui confia le commandement de l'armée égyptienne. » Le Nedjed était la pomme; le tapis figurait le désert, sur lequel il ne fallait pas mettre le pied, sous peine de s'abîmer dans l'océan de sable. Ibrahim exécuta le programme qu'il avait annoncé. Débarqué à Djeddah, sur la Mer-Rouge, il suivit autant que possible les vallées, au risque d'imposer à ses troupes de nombreux détours, côtoya le désert sans jamais s'y aventurer pour de longues marches, s'assura la soumission et l'amitié des tribus qu'il traversait en payant généreusement les vivres qui lui étaient fournis (manœuvre jusqu'alors peu pratiquée par les généraux turcs ou arabes), et arriva ainsi pas à pas aux frontières du Nedjed, où il livra à Abdallah une première bataille qu'il ne gagna, après deux jours de lutte, que grâce à la supériorité de l'artillerie égyptienne. Immédiatement il se porta sur la capitale du Nedjed, Dereyah, qui se rendit à la suite d'un bombardement. L'empire wahabite était détruit en une seule campagne. Abdallah fut envoyé en Égypte, et de là à Constantinople, où le sultan le fit mettre à mort. Ibrahim s'appliqua, une fois maître du pays, à organiser sa conquête en établissant dans le Nedjed la tolérance religieuse, singulièrement méconnue par la secte wahabite; il se montra aussi bon administrateur que bon général, encourageant l'agriculture et le commerce et maintenant une sévère discipline dans son armée. Son premier acte avait été, il est vrai, quelque peu brutal. Jugeant bien que ses ennemis les plus redoutables

étaient les docteurs de la nouvelle doctrine, il les réunit au nombre de cinq cents dans la grande mosquée de Dereyah, et les mit en présence des docteurs égyptiens qui l'accompagnaient, en les engageant à tenir un concile dans lequel se débattraient à l'amiable les questions religieuses. Le concile durait depuis plusieurs jours, et les docteurs n'étaient point encore lassés d'argumens, lorsque Ibrahim, impatienté, lâcha ses soldats dans la salle avec ordre d'exterminer les théologiens wahabites. Cette procédure à la turque rétablit quelque temps la paix dans le pays, et Ibrahim put se livrer sans obstacle aux plans de réorganisation que le fanatisme du parti hostile eût fait échouer.

Tant qu'Ibrahim demeura chargé du gouvernement de l'Arabie, l'ordre régna dans le pays, et l'autorité égyptienne parut définitivement consolidée; mais après lui vinrent des pachas qui, par leur incurie et par leurs violences, compromirent son œuvre. Le fils d'Abdallah, Turki, échappé aux désastres de sa famille, reparut dans le Nedjed, chassa les Égyptiens et régna plusieurs années à Riad, où il établit sa capitale. Son fils et successeur, Feysul, après maintes aventures qu'il serait trop long de raconter, repoussa les nouvelles attaques de l'Égypte, qui ne pouvait abandonner sans lutte sa récente conquête, releva le drapeau de la doctrine wahabite, et ressuscita l'empire de Saoud. Ce fut lui que M. Palgrave trouva sur le trône de Riad, redouté et respecté, possédant, soit directement, soit par droit de suzeraineté, toute l'Arabie centrale, et gouvernant une population de près de un million quatre cent mille âmes, avec un budget de trois millions de francs. — Telle est en raccourci l'histoire de la péninsule depuis le commencement de ce siècle. On y voit le prophète Wahab, le roi Saoud, fondateur d'une dynastie, le conquérant Ibrahim, trois grandes figures qui dominent la période contemporaine, et qui laisseront un souvenir durable dans les annales de l'Arabie. Le wahabisme, que l'on peut considérer comme le héros de cette histoire, s'est révélé avec éclat; il a eu ses éclipses et ses résurrections; il s'est étendu au point d'envahir Médine et La Mecque pour se replier ensuite vers son berceau. Il s'est mesuré avec la puissance égyptienne, tour à tour vaincu et victorieux, et il est jusqu'ici demeuré maître de la place, sous la protection du désert qui l'entoure. Doit-il encore s'épandre au dehors, recommencer l'ère des conquêtes, réapparaître dans les villes saintes du mahométisme et de là menacer l'autorité politique et religieuse de Constantinople, ce qui lui vaudrait l'honneur peu enviable d'être impliqué dans ce que nous appelons la question d'Orient, et attirerait sur lui l'attention intéressée des cabinets européens? M. Palgrave ne s'explique pas nettement à cet égard; il semble le craindre cependant quand il dit que « le Nedjed est sus-

ceptible d'extension territoriale et par cela même dangereux pour les nations voisines, dont il a déjà englouti quelques-unes, présageant ainsi le sort réservé aux autres, si une intervention puissante ne met obstacle à ses envahissemens. » Quelle serait dans sa pensée cette intervention puissante?... En même temps il exprime sur les doctrines wahabites un tel mépris qu'il ne saurait logiquement leur attribuer la moindre influence sur la politique de l'Orient.

Il ne faut pas oublier que M. Palgrave est affilié à l'ordre des jésuites; par conséquent on lui pardonnera de ne point juger froidement la religion de Mahomet. A ses yeux, le Coran avec ses doctrines fatalistes et ses rites multipliés n'est qu'un instrument de démoralisation et de servitude : il réduit à néant la volonté, supprime la vertu, détruit la famille, absorbe toutes les forces du corps pour annuler l'influence de l'âme, et fait de l'homme un être dégradé, violent et sensuel, aveuglé par le fanatisme et incapable de progrès. Il s'est rencontré, même parmi les chrétiens, des esprits plus indulgens qui ont essayé de dégager du Coran, sinon les élémens d'une croyance religieuse, du moins certains principes de conduite morale. Quoi qu'il en soit, on voudrait pouvoir déterminer le caractère exact de la doctrine wahabite, qui règne sur l'Arabie centrale, en opposition avec le mahométisme, que professent les docteurs de Constantinople et de Damas. Or, sur ce point, l'avis de M. Palgrave ressemble plutôt à un réquisitoire qu'à un éclaircissement, et sa discussion, où l'ironie et l'injure tiennent la plus grande place, ne produit pas la lumière. Autant que l'on peut en juger d'après les indices les plus apparens, le wahabisme serait le retour à la règle primitive et aux pratiques ordonnées par Mahomet, une sorte de protestation contre les commentateurs qui ont altéré les textes; il aurait pour mission de ramener les fidèles à l'observance méconnue des lois du Coran. Wahab n'est donc pas un second prophète; il n'est que l'écho de Mahomet, seul et unique prophète, dont la voix risquait de se perdre à travers les générations oublieuses et corrompues. De là l'austérité dans les formes du culte wahabite, le mépris des tombeaux et de tout ce qui tient à l'âme, l'horreur du luxe et des jouissances, que Mahomet n'a point permis, et, pour ne citer que deux exemples, l'interdiction absolue de la soie et du tabac, la force mise au service de la propagande, comme au temps où le serviteur de Dieu prêchait par le glaive, la guerre sainte érigée en principe et l'obéissance aveugle commandée aux croyans. Voilà quel serait le wahabisme, qui prétend infuser un sang plus jeune dans les veines du mahométism décrépit, pour soumettre l'Orient et sans doute aussi le monde entier à la doctrine du Coran : prétention qui semble en vérité bien innocente, que ne peuvent justifier les premiers succès de la dy-

nastie de Saoud, et qui ne saurait aboutir à une révolution religieuse, pas même en Arabie, où le wahabisme rencontre déjà de nombreux adversaires. Les observations personnelles que M. Palgrave recueillit pendant son séjour à Riad démontrent mieux que ne le feraient tous les raisonnemens, à quel point la prétendue réforme de Wahab est incapable de fonder un état politique et un système religieux. Le meilleur moyen d'apprécier des institutions est de voir les hommes et les mœurs qu'elles produisent, de même que l'on juge l'arbre par ses fruits.

La caravane avec laquelle M. Palgrave était venu à Riad comprenait un ambassadeur persan avec sa suite, chargé de réclamer auprès du roi Feysul contre les exactions et les avanies dont les pèlerins de la Perse avaient été victimes en traversant le Nedjed. Il s'y était joint deux habitans de La Mecque, qui ne se donnaient d'autre profession que celle de mendians ambulans, quêtant l'aumône sous l'invocation de Dieu et de Mahomet. C'était donc, avec M. Palgrave et son acolyte, qui se présentaient comme originaires de Syrie, sollicitant la permission d'exercer la médecine, une véritable avalanche d'étrangers qui fondait tout d'un coup sur Riad. Importuné par l'arrivée de cet envoyé persan, dont les griefs étaient légitimes, plein d'horreur pour ces gens de La Mecque, qui professaient sans doute des doctrines impures, peu édifié sur l'authenticité de ces Esculapes syriens, qui n'avaient que faire dans sa capitale, Feysul prit peur; il rêva trahison, embûches, assassinats, toutes choses que peut assez raisonnablement soupçonner un souverain arabe, et il partit pour la campagne, laissant à ses ministres le soin de veiller au salut de l'état et de sa personne. Disons tout de suite qu'on se débarrassa promptement des Mecquains, qui n'étaient que de pauvres diables faciles à éconduire; l'envoyé persan, après des négociations assez longues, obtint la promesse d'une indemnité et d'un meilleur traitement pour ses nationaux, la cour de Riad ne voulant point se brouiller avec la Perse. Quant à M. Palgrave, il va nous apprendre comment il réussit à résider quelque temps dans la capitale du Nedjed et à en sortir sain et sauf.

On lui dépêcha d'abord plusieurs espions qui, sous prétexte de l'interroger sur des maladies plus ou moins imaginaires, vinrent successivement lui faire subir des interrogatoires très serrés sur ses antécédens et sur le but de son voyage. Cette première épreuve ne lui fut pas, à ce qu'il paraît, des plus favorables; Feysul tint conseil, et les avis s'ouvrirent. Enverrait-on les étrangers dans l'autre monde ou les inviterait-on simplement à repasser la frontière? Telle était l'alternative peu rassurante qui fut longuement discutée. On se décida pour l'expulsion. Heureusement les ministres nedjéens ne sont point incorruptibles. Deux livres de bois de senteur, parfum

très rare et très prisé en Arabie, furent offertes discrètement aux principaux dignitaires, qui ne surent point résister à la tentation, et qui firent modifier le premier arrêt de Feysul. M. Palgrave, éclairé sur l'intégrité des ministres wahabites, fut autorisé à exercer la médecine à Riad; il avait sa patente, mais tous les regards de l'espionnage demeuraient braqués sur lui.

Les consultations et les drogues du docteur étranger obtinrent à Riad le même succès qu'à Hayel. La renommée ne tarda pas à proclamer par toute la ville les heureuses cures qui s'opéraient dans la modeste maison où M. Palgrave avait établi son officine, et bientôt riches et pauvres affluèrent. Souvent même le médecin daignait se déranger et faire des visites à domicile, visites peu rétribuées, même chez les gens riches, car l'Arabe est décidément très avare et ne se sépare pas volontiers de son argent; mais ce n'était point pour recueillir de gros honoraires que M. Palgrave s'était voué à la guérison des malades de Riad : s'il réclamait, s'il insistait pour être payé, c'était afin d'avoir tout à fait l'air d'un médecin et d'un médecin arabe; autrement on se fût défié de sa générosité, et il eût justifié les soupçons qu'avait éveillés son apparition très inattendue au milieu des états du Nedjed. Il mettait du reste à profit la ladrerie de ses cliens, qui, pour avoir moins à payer, se montraient plus aimables, plus communicatifs, chantaient ses louanges, lui conciliaient l'estime publique et lui procuraient à la fois de belles relations et les moyens de pénétrer plus avant dans les particularités de ce monde wahabite qu'il était venu étudier. Au bout de quelques jours, M. Palgrave avait pour cliens et pour amis le grand trésorier du roi, le chapelain, le cadi, arrière-petit-fils du prophète Wahab; à cette liste honorable ne tarda pas à se joindre le premier ministre Mahboud; enfin le fils aîné du roi, le fier Abdallah, voulut le voir et le manda au palais. Évidemment la médecine n'était qu'un prétexte pour les entretiens fréquens et prolongés auxquels était convié le docteur, et qu'il provoquait lui-même en abordant, selon l'occasion et suivant les personnages, les sujets les plus délicats en matière de doctrines et de pratiques wahabites. Quant au roi Feysul, il ne l'aperçut qu'une fois dans une grande revue de troupes commandées par Saoud, son second fils. Saoud était suivi d'une escorte de 200 cavaliers; le reste de ses hommes, au nombre de deux mille, était monté sur des chameaux. « Le vieux roi Feysul, aveugle, décrépit, obèse, avait cependant un air imposant avec sa longue barbe blanche, son large front, sont attitude soucieuse, son costume d'une austère simplicité; l'épée ornée d'une garde d'or qui pendait à sa ceinture était le seul luxe qu'il se fût permis. Près de lui se tenaient les ministres, les officiers du palais, une foule de nobles et riches citoyens.

Le défilé des troupes commença. Enveloppé d'un magnifique cachemire et d'un manteau brodé d'or, Saoud, en uniforme de hussard, marchait à la tête de ses cavaliers. Ceux-ci portaient, comme leur chef, un costume aux couleurs éclatantes; ils avaient la lance sur l'épaule, le sabre battait à leur côté, un mousquet pendait à leur selle, et le poignard effilé de l'Harik complétait cet attirail imposant... » Feysul ne jouait là qu'un rôle de comparse, M. Palgrave avait déjà pu observer que le vieux roi ne régnait plus que de nom; les politiques de Riad, prévoyant sa fin prochaine, oscillaient entre son fils aîné Abdallah, tout imbu des doctrines du wahabisme, et le jeune Saoud que nous venons de voir brillant d'or et de soie à la tête de ses vaillantes troupes, et peu disposé à pratiquer l'austérité orthodoxe. Les deux frères ennemis représentaient les deux principes qui divisent l'Arabie. Lors du séjour de M. Palgrave à Riad, l'orthodoxie dominait avec son régime d'espionnage et de rigorisme impitoyable, qui ne produisait et ne pouvait produire que l'hypocrisie et le mensonge dans toutes les classes de la population.

Le catéchisme wahabite proscrit absolument l'usage du tabac. Fumer, c'est plus qu'un délit, c'est un péché, un péché mortel, puni sur cette terre de la bastonnade en attendant les supplices éternels. En 1854, le choléra s'abattit sur le Nedjed et y fit, à Riad surtout, de nombreuses victimes. Les théologiens ne manquèrent point d'attribuer le fléau à la vengeance céleste. Feysul fut effrayé : il convoqua son ministère, et l'on décida solennellement que la corruption s'était infiltrée avec le tabac parmi le peuple. Pour dissiper à tout jamais la fumée néfaste, on créa un conseil de vingt-deux membres, choisis parmi les plus fervens wahabites, qui eurent pour mission de rechercher et de châtier sur l'heure les délinquans. Par la même occasion, ces nouveaux fonctionnaires, auxquels on donna le nom de *zélateurs*, avaient à s'assurer si les habitans de Riad remplissaient leurs devoirs religieux, s'ils allaient cinq fois par jour aux prières, s'ils se conformaient aux règles qui proscrivent l'usage de l'or et de la soie, le chant, le jeu, les sorties nocturnes, la lumière après l'office du soir, etc. Les zélateurs se mirent en campagne, et ils exercèrent leur police d'abord à Riad, puis dans les districts environnans. M. Palgrave raconte comment ces fougueux adeptes de Wahab arrivent inopinément à la porte d'une maison, se font ouvrir d'autorité, inspectent et fouillent toutes les salles, pour voir s'il n'y a pas quelque feuille de tabac, quelque lambeau d'étoffe de soie. Il raconte aussi comment les habitans de Riad se tiennent à toute heure sur leurs gardes, par quelles supercheries puériles et excusables ils cherchent à échapper à l'œil des zélateurs, avec quelle joie ils savourent en cachette le tabac et les autres plaisirs illicites après la prière du soir et

pendant la nuit, par quelles fraudes ils échappent au danger de l'appel nominal qui se fait régulièrement dans les mosquées. Il en résulte une lutte continuelle entre les zélateurs et la population, qui, sous peine d'amende ou de coups de bâton, est bien obligée de courber la tête devant eux. Les péchés ne se commettent pas moins; mais ils se cachent. La corruption, si activement pourchassée, n'en est que plus profonde. Ce qui est surprenant, c'est que le règne des zélateurs ait si longtemps duré; mais Feysul ne plaisantait pas sur ce chapitre, il avait peur du choléra. Le parti wahabite est tout puissant; le peuple, habitué à l'obéissance passive, n'a pour se défendre que l'hypocrisie, et il en use largement.

Un jour que M. Palgrave dissertait théologie avec un noble wahabite, ancien zélateur et très versé dans la doctrine, il osa l'interroger sur la question des péchés. Il apprit d'abord que le premier des grands péchés consiste à rendre les honneurs divins à une créature, — ce qui n'est autre chose que le polythéisme, — et que le péché qui vient immédiatement après est l'usage du tabac. Fumer cela s'appelle *boire la honte*; le tabac, c'est la *honte*. — Et le meurtre, l'adultère, le faux témoignage et les autres crimes du même ordre? — Pour ces péchés, Dieu est miséricordieux. — Ainsi donc il n'y a que deux péchés graves; le reste est véniel et peut être pardonné? — Précisément. — Mais d'où vient cette sévérité pour le tabac? demanda timidement M. Palgrave tout en protestant de son horreur personnelle pour la plante maudite. — Le wahabite répondit que le tabac est une substance enivrante et à ce titre contraire à l'esprit de Mahomet. Il ajouta que, selon les paroles du prophète, on ne doit rien boire ni manger qui ait été brûlé ou cuit à la flamme, et que l'action de fumer est comprise dans cette interdiction. — Ces raisons pouvaient être aisément contestées; mais M. Palgrave dut renoncer à en obtenir de plus solides. Dans sa pensée, l'interdiction du tabac ne fut pour Wahab qu'un moyen de créer parmi ses disciples un signe de ralliement par lequel on pût les reconnaître d'une manière certaine. De plus le tabac comme le vin étant un élément social et civilisateur qui rapproche les hommes, cela suffit pour qu'il soit également prohibé. M. Palgrave développe cette thèse avec des argumens assez ingénieux, fondés sur le caractère général de la religion musulmane. J'avoue cependant que ces argumens ne m'ont point paru beaucoup plus décisifs que ceux de l'ancien zélateur. Il est un fait, c'est que le tabac est absolument interdit dans le Nedjed, et que cette interdiction très étrange figure en tête des articles de foi du catéchisme wahabite. Laissant de côté les motifs, nous pouvons dire que la conséquence est très rassurante pour ceux qui redoutent l'expansion de la secte nouvelle et qui rêveraient d'une invasion arabe. Au temps

où nous sommes, une religion et un gouvernement qui défendent de fumer n'iront jamais bien loin.

Le docteur partageait ainsi son temps entre les consultations médicales et les dissertations théologiques. Il trouvait cependant quelques heures de trêve, et il en profitait pour faire quelques excursions dans les environs de la capitale. Sa promenade favorite était celle qui le conduisait aux écuries royales, où l'héritier du trône, Abdallah, lui avait donné ses entrées, faveur exceptionnelle que M. Palgrave devait à une circonstance toute fortuite. Pendant qu'il rendait visite à Abdallah, on vint avertir le prince que l'une de ses jumens, blessée d'une morsure à l'épaule, se trouvait gravement malade, et que les vétérinaires du haras craignaient de ne pouvoir la sauver. Abdallah offrit cette cure à M. Palgrave, qui se garda bien de refuser. En Arabie, la vie d'un cheval est estimée au moins autant que celle d'un homme, et le médecin ne déroge pas en acceptant l'office de vétérinaire. M. Palgrave, qui a des prétentions au sport comme tout bon Anglais, fut amplement récompensé de cet acte de déférence. Il y avait dans les écuries une collection de trois cents chevaux d'une beauté admirable. Les hanches bien pleines, les épaules merveilleusement dessinées, le dos souple et légèrement cambré, la tête large au sommet et très mince vers les naseaux, l'oreille petite et très fine, les yeux intelligens et doux, les jambes brillantes, presque métalliques, la queue finement rejetée en arrière et décrivant une courbe gracieuse, la robe soyeuse, la crinière longue sans être trop touffue, tout enfin dans ces nobles bêtes était d'une perfection adorable. La couleur dominante était le gris ou l'alezan doré; il y a aussi le bai clair, le blanc, le noir, le gris de fer; il n'existe ni bai brun, ni pie, ni pommelé. M. Palgrave s'extasie devant l'élégance, l'harmonie de formes dont il a eu les types sous les yeux; il ne trouve pas assez d'adjectifs pour exprimer ses sensations sportiques. Le haras royal est certainement ce qu'il a vu de plus beau dans le Nedjed.

Pendant le jour, les chevaux sont laissés en liberté dans une grande cour; le soir, on les rentre à l'écurie, où ils ont chacun leur stalle. Jamais on ne les attache par le cou : une des jambes de derrière est entourée, à la hauteur du paturon, d'une chaîne légère, qui est fermée par un cadenas et que l'on relie à une corde fixée dans le sol par une cheville de fer. Les chevaux vifs et ardens ont une jambe de devant retenue de la même manière. Ce mode d'attache est adopté dans toute l'Arabie. Il est inutile d'ajouter que les chevaux sont traités avec une grande douceur, sans que les soins dont ils sont l'objet leur enlèvent aucune de ces qualités fortes et rustiques qui leur donnent tant de prix. La vigueur, la dureté à la fatigue, la sobriété des chevaux arabes sont justement renom-

mées. La race du Nedjed est classée au premier rang. D'après M. Palgrave, il n'existe point dans le pays plus de cinq mille chevaux de sang pur, et ces magnifiques animaux n'appartiennent qu'aux chefs et aux Arabes opulens. Pour les posséder, il faut ou les recevoir à titre de don, ou les obtenir par héritage ou les conquérir par les armes. Le cheval nedjéen n'est pas une marchandise; on ne le rencontre point dans le commerce, il ne s'achète pas à prix d'argent. Rien n'égale à cet égard la jalousie nationale. Lorsque par hasard un intérêt politique conseille au roi d'envoyer au sultan, au shah de Perse et au vice-roi d'Égypte quelques échantillons de la race du Nedjed, on ne se dessaisit jamais d'une jument, et l'on choisit l'un des moins beaux étalons du haras. Quant à l'Europe, elle ne connaît point encore le cheval nedjéen.

En ouvrant à M. Palgrave l'accès des écuries royales, Abdallah lui avait donné la plus grande marque d'amitié et de confiance dont un Arabe soit capable. Par malheur et peut-être à cause de la faveur dont il commençait à jouir, le docteur entendait l'orage gronder autour de lui. Les wahabites pur sang et les envieux étaient las de sa présence. L'animosité qui régnait entre les deux fils du roi, Abdallah et Saoud, et qui divisait la cour en deux camps, rendait la situation encore plus difficile. Vers la fin de novembre, Abdallah, qui avait paru prendre goût aux études médicales, s'avisa de demander à M. Palgrave diverses drogues et particulièrement de la strychnine. Son intention n'était point douteuse. Il connaissait la puissance foudroyante de ce poison, et, d'après divers indices, il était aisé de juger du premier coup qu'il voulait tout simplement s'en servir contre son frère Saoud. Le docteur résista. En Arabie comme ailleurs, on risque beaucoup à résister aux princes. Supplications, menaces, périls à ébranler le plus intrépide, rien ne put déterminer M. Palgrave à se rendre même indirectement complice des vengeances d'Abdallah. Il ne lui restait plus qu'à faire ses malles, sans demander ses passeports, et à partir au plus vite, ce qu'il fit le 28 novembre 1862 sous la conduite d'un Arabe qui lui avait toujours été fidèle et qui l'avait guidé avec beaucoup d'habileté à travers les mille écueils de la capitale wahabite. Encore quelques jours, et il serait resté à Riad beaucoup plus longtemps qu'il ne sied à un voyageur.

Voici donc M. Palgrave obligé de poursuivre, plus promptement qu'il ne l'eût désiré, ses pérégrinations à travers l'Arabie. Pendant cinq mois encore, il parcourt la péninsule dans la direction du sud-est. Il visite successivement les villes d'Hobbouf et de Katif, dans la province de l'Hasa, les îles Bahrein, les états de Katar et d'Oman, qui bordent le golfe Persique. Après avoir séjourné à Mascate,

capitale de l'Oman, il traverse le golfe et aborde à Ormuz, qui ne conserve plus que les ruines de l'ancienne splendeur portugaise. Il opère enfin son retour sur Bassorah, et son voyage si aventureux se termine par un naufrage, non point de ces naufrages qui ornent un récit et le complètent par l'agrément d'une innocente émotion, mais un vrai naufrage, dans lequel il faut nager tout de bon. Cette dernière partie de l'exploration de M. Palgrave n'est pas moins intéressante que la première; mais elle comprend des pays mieux connus, qui sont pour la plupart ouverts au commerce européen, et que les simples touristes pourraient visiter assez facilement. Nous devons d'ailleurs nous borner, et il nous suffit d'avoir suivi le courageux explorateur dans ces régions de l'Arabie centrale, qui pour l'Europe sont encore des terres vierges, que le fanatisme religieux et politique, secondé par la nature, entoure d'épais voiles.

D'après la relation de M. Palgrave, le centre de l'Arabie n'est point ce que nous pensons. Le désert n'y règne pas en souverain maître. Quand on a franchi les espaces désolés où s'agitent les sables et le simoun, on retrouve le sol cultivable, les plaines fertiles, une population assez compacte, des villes, de nombreux villages. Inclémente pour certains points, la nature a répandu sur d'autres l'abondance et la splendeur de ses dons. Par-delà le désert, l'image de la civilisation apparaît; le Bédouin nomade fait place à des agglomérations de tribus, à des nations qui ont une histoire, une littérature, des croyances religieuses, de même que le stupide chameau cède le champ au noble cheval du Nedjed. M. Palgrave nous a révélé, avec Niebuhr, ces existences cachées, dont les géographes auront désormais à tenir compte. A-t-il réussi à déterminer avec la même rectitude le caractère des institutions politiques et religieuses de l'Arabie? Doit-on se fier à ses opinions sur le wahabisme, sur la condition présente de cette étrange doctrine, sur les destinées que l'avenir lui réserve? Ici le doute peut être permis. On n'étudie pas à la course et d'un regard superficiel de telles questions. La sincérité du voyageur n'est point en cause; mais sa compétence est discutable. Quoi qu'il en soit, les faits qui ont été observés de bonne foi ont dès à présent, pour l'examen de ces graves problèmes, une valeur propre qu'il serait injuste de méconnaître. M. Palgrave a ouvert et frayé la route au profit des explorateurs qui seront tentés de le suivre et d'ajouter quelques chapitres à ce livre si instructif et si amusant, que l'on peut considérer comme le premier guide du voyageur en Arabie.

C. Lavollée.

MISS MARY

RECIT DE LA VIE AMÉRICAINE.

DERNIÈRE PARTIE (1).

XXXI.

Le docteur alla passer une partie de la journée du lendemain auprès de Naïssa, dont la blessure n'offrait rien de grave, et il revint à la mine avec Milly et Leblanc, que leur captivité avait préservés de tout danger, et que les vainqueurs étaient disposés à recevoir à merci. La colère était tombée. Henri, installé dans un hangar au milieu d'une foule d'ouvriers, se fit montrer les livres de comptes par ces deux derniers représentans de la société Doyle, Cranston et Cie.

— Messieurs, leur dit-il, j'aurais le droit de vous demander la restitution des dix mille dollars de bénéfice que je vois portés ici; mais j'en abandonnerai la moitié à la condition que vous distribuerez l'autre comme secours aux veuves et aux enfans des ouvriers qui ont été tués par votre faute.

Cette nouvelle courut dans tout le campement avec la rapidité de la foudre. Le hangar fut envahi, et il fallut, bon gré, mal gré, qu'Henri se laissât porter en triomphe. Milly et Leblanc criaient plus fort que tous les autres. Miss Sewell, attirée par ces manifestations bruyantes, sortit du cottage, courut au-devant du triom-

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 avril, et du 1er mai.

phateur, et le pria d'entrer chez elle. Henri ne pouvait avoir en cet instant d'autre volonté que celle des gens qui le portaient sur leurs épaules, et ceux-ci, sachant bien que miss Sewell était la fiancée de l'ingénieur, entrèrent dans le cottage en criant : — Hourra! pour monsieur et madame Henri!

La salle à manger fut envahie. Télémaque, sur l'ordre de Mary, apporta tout ce qu'il put trouver de vin de Champagne et de petits gâteaux, et Montaret fut enfin remis à terre, après quoi ce furent des *shake-hands* à n'en plus finir.

Le père Athanase, voulant profiter de cette bonne harmonie, annonça qu'il allait dire la messe et bénir la mine. Les Irlandais, transportés de joie, eurent bientôt élevé un autel de verdure sur le haut de la Bosse-du-bison. Une croix en bois blanc fut plantée au milieu, et le missionnaire officia en présence des catholiques enthousiasmés, des protestans respectueux et des Indiens étonnés.

Sewell, pour célébrer la victoire, comme pour ramener à lui l'esprit des vaincus de la veille, invita à dîner tous les principaux chefs d'atelier, mécaniciens et maîtres mineurs sans distinction de parti. Il engagea également Wakontchaka, qu'il n'avait pas reconnu, les tatouages et les vêtemens de l'Indien étant différens de ceux qu'il portait lors de son esclandre dans les coulisses de l'Opéra. Le Sioux paya d'audace et accepta l'invitation. On se rendit donc au cottage, où Sewell avait fait préparer un festin plus digne de Gargantua que de Lucullus. On allait passer au second service quand Télémaque, en cherchant des assiettes dans une armoire, partit tout à coup d'un éclat de rire homérique.

— Qu'avez-vous pour être si gai? lui demanda Mary.

— M. Doyle!... répondit-il en riant plus fort.

— Quoi, M. Doyle? dit Sewell en se levant. Ce coquin ici?

On trouva en effet M. Doyle tapi dans le fond de l'armoire.

— Allons, sortez de là! lui cria Sewell.

Comme il ne bougeait pas, Sewell le prit par le collet de son habit et le traîna auprès de la table. — Voulez-vous nous faire l'honneur de dîner avec nous? lui demanda-t-il d'un ton railleur.

— Dîner?... mille fois bon,... trop bon! bégaya Doyle.

— Un verre de *Sherry!*

— Remettez-vous, monsieur Doyle, lui dit Mary, on ne vous veut point de mal.

— Vous êtes bonne, miss Sewell, très bonne; mais permettez-moi de me retirer, je vous prie...

— Non, monsieur, lui dit Henri, j'ai à vous parler. Restez là et mangez, nous causerons ensuite.

Doyle, qui était à jeun depuis vingt-quatre heures, mangea et

but. Quand il eut un peu recouvré ses esprits, il promena ses regards sur l'assemblée, et pâlit en voyant le missionnaire.

— Croyez, monsieur, lui dit-il, que si on vous a retenu prisonnier ici, c'est bien malgré moi.

— La peine du talion! s'écria Straatemberg, c'est à votre tour, monsieur Doyle.

— Du talion! reprit Doyle effrayé.

Le père Athanase, voulant se venger un peu, lui répondit d'un air grave : — Oui, monsieur Doyle, vous serez probablement pendu, comme je vous l'avais prophétisé. Vous méritez cela pour avoir laissé tuer M. Green;... mais prenez donc garde, vous allez vous évanouir. Je suis comme vous, moi, je n'ai plus de passions, je suis calme, froid, impassible, et avant d'envoyer un homme à la mort je veux le convaincre qu'il est coupable et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Je suis convaincu, monsieur! dit Doyle, dont les mains tremblaient convulsivement. Je renonce à tous mes droits. Faites-moi grâce.

— Monsieur Doyle, vous êtes libre. Que votre propre conscience soit votre juge.

Doyle essuya la sueur froide qui couvrait son front, et avec un gros soupir de soulagement : — Vous êtes de véritables *gentlemen!* dit-il; mais Sewell intervint. — Monsieur Doyle, je ne pardonne pas aussi aisément, moi! Nous avons un compte à régler tous les deux. Vous m'avez coupé l'herbe sous le pied dans l'affaire des mines de Minesota; je ne l'ai pas oublié. Vous m'avez fait perdre plus de cent mille dollars par votre malice; vous allez me les rendre, ou, foi de Sewell, dans une heure je vous fais accrocher par le cou à la croix de bois que le missionnaire a fait planter sur la Bosse-du-bison!

Henri, son oncle, le docteur et Mary lui firent observer que sa demande était déraisonnable, illégale.

— Oh! de la légalité avec Doyle! répondit le banquier. Il sait bien que, s'il ne s'exécute pas de bonne grâce, j'ai maintenant assez de preuves en main pour l'envoyer devant les tribunaux. Et quand je demande cent mille dollars pour ne pas le dénoncer, ce n'est pas assez; j'en veux deux cent mille.

— Vous les aurez, dit Doyle en grinçant les dents; mais vous êtes dur, très dur! Vous abusez de ma position.

— Vous allez retourner à New-York, et vous déposerez cette somme à la banque, à mon crédit, avant un mois.

— Soit.

Sewell lui fit signer une obligation, prit ses convives à témoin, mit le papier dans sa poche et dit à Doyle qu'il pouvait se retirer.

Cette scène et cette manière d'extorquer de l'argent à un fripon révoltèrent Montaret, et sa résolution de rompre avec le banquier fut prise à l'instant même. Il n'en voulut rien témoigner durant le repas; mais Mary remarqua son air préoccupé, son attitude froide et contrainte. Elle crut devoir frapper un grand coup pour ressaisir son empire sur lui, et prit aux cheveux une bizarre occasion qui se présentait.

Wakontchaka, tout en faisant mille bévues qui divertissaient les autres convives, ne perdait de vue ni son ami le Français, ni la fille du banquier. A force de les regarder pour surveiller l'intimité qui pouvait régner entre la rivale de Naïssa et son prétendu futur cousin, il prit plaisir à regarder Mary pour elle-même, et finit par la trouver plus jolie qu'Arabella. La jeune Américaine, charmée de l'effet qu'elle produisait, s'amusa aussi à lui prodiguer ses prévenances comme au vainqueur de la veille, d'abord pour se faire pardonner le coup de pistolet, ensuite par vengeance rétrospective contre Arabella. Rendre infidèle le cœur de cet homme qui avait fait mille sottises pour la danseuse était une petite jouissance d'amour-propre qu'elle se donnait; mais ceci n'était rien encore. En voyant la physionomie de Montaret trahir une certaine inquiétude, elle eut l'idée malencontreuse de vouloir le rendre jaloux à son tour, et en véritable fille d'Ève elle se complut dans ce manége de coquetterie. Il affecta dès lors de ne pas s'en apercevoir; mais la naïve fatuité de l'Indien était trop visible pour ne pas le blesser. Le chef des Sioux était le point de mire de l'attention générale, on s'amusait de tous ses gestes et de toutes ses paroles. Son outrecuidance fut donc remarquée, et les agaceries de miss Sewell ne scandalisèrent personne. Un Indien n'est pas considéré comme un homme chez les *Yankee*. Mary pouvait, selon eux, jouer impunément avec Wakontchaka comme avec un animal apprivoisé. Henri ne pensait pas de même. Les encouragemens donnés à la légèreté de Mary achevèrent de l'offenser mortellement.

Il prit son oncle à part avant la fin du repas, et, sous prétexte d'aller donner quelques ordres, il l'emmena dehors. Au bout d'un quart d'heure de discussion animée, le missionnaire lui dit : *Fiat voluntas tua*. Et après tout j'en ferais autant à ta place! Va donc, et viens me retrouver au lac des Castors. Moi, j'ai assez du vacarme qui se fait ici.

Henri retourna à la salle du festin, et le père Athanase s'en alla chez son ami le docteur.

Onze heures du soir sonnaient quand les convives, plus ou moins émus par les libations, se levèrent de table après une séance de six heures et prirent congé de leur amphitryon. Mary, sachant bien que Montaret n'avait pas de logement convenable à la mine et redou-

tant de le voir aller prendre gîte chez le docteur, où était Naïssa, lui offrit l'hospitalité au cottage. Il la remercia froidement et demanda au banquier un moment d'entretien. — Il est tard, répondit Sewell; ne pourrions-nous remettre à demain les affaires?

— Non, monsieur, ce que j'ai à vous dire ne peut attendre à demain.

— En ce cas, veuillez me suivre chez moi.

Tandis que Mary recevait les saluts et complimens des filles ou des femmes d'employés qui avaient pris part au festin, son père emmenait Montaret dans sa chambre. — Voyons, dit-il en lui offrant une chaise, de quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit, monsieur Sewell, de rompre mes fiançailles avec votre fille.

— Comment? quoi? s'écria le banquier étourdi du coup. Que signifie?...

— Je vous le dirai en un seul mot bien connu. Nos caractères sont incompatibles. Je ne saurais vivre loin de mon pays; je ne comprendrai jamais rien à la vie américaine. Je veux retourner en France, où certes votre fille n'aurait aucun plaisir à me suivre.

— Y songez-vous, monsieur? vous ne le pouvez pas; vous vous êtes engagé par contrat à épouser Mary.

— Nullement, monsieur. Je lui ai garanti, après vous, sa vie durant, la moitié des bénéfices de mon entreprise; vous pensez bien que je ne songe pas à revenir sur cette clause, et je suis loin de la regretter.

— Mais le tort que vous faites à Mary en la dédaignant...

— Je respecte miss Mary, et je suis certain de ne pas lui porter de véritable préjudice.

— Non, monsieur, non! s'écria le banquier, dont les yeux ternes brillèrent comme la flamme. En pareille circonstance, un homme délicat offre un dédommagement à la femme qu'il délaisse.

— Le prenez-vous ainsi? reprit vivement Montaret, et pensez-vous que miss Sewell voulût accepter...

— C'est son devoir d'accepter, monsieur, et le mien est d'exiger. Elle est mineure, je parle ici pour elle.

— Oh! à la bonne heure! s'écria Henri. Si les avantages énormes stipulés dans l'avenir pour miss Sewell ne suffisent pas, si elle doit être consolée de mon abandon par de nouveaux sacrifices, vous me voyez l'homme le plus satisfait et le plus allégé. Parlez, à combien évaluez-vous ma liberté?

— C'est une chose à discuter, répondit Sewell après un silence qui cachait une vive émotion intérieure; nous en parlerons demain.

— Non, monsieur, parlons-en tout de suite. Vous me demanderez beaucoup, je le sais; mais je suis si pressé d'en avoir le cœur

net, que je vais vous offrir davantage. Prenez la gouverne de l'exploitation, et que la moitié des bénéfices, ma part à moi, soit attribuée à miss Sewell et à mon oncle pour être partagée entre eux tant qu'ils vivront.

— Et vous! qu'est-ce que vous vous réservez donc?

— Rien que l'avenir, monsieur; à mon âge, cela suffit.

— L'avenir! l'avenir! oui! le quart des bénéfices après la mort de votre oncle. Au fait, ce sera encore un joli denier. Avec la nu-propriété pour votre descendance...

— Trouvez-vous que ce soit encore trop? dit Henri avec un sourire dédaigneux.

— Non, monsieur, non. La chose me paraît équitablement réglée ainsi, reprit Sewell cachant sa joie et résolu à le prendre au mot. Signons-nous cela pendant que nous y sommes?

— Vous avez ma parole, cela suffit jusqu'à ce que vous ayez pris toutes les mesures nécessaires pour rendre l'affaire parfaitement légale. Vous vous y entendez, miss Sewell s'y entend aussi. Je suis tranquille sur ce point, et je vous souhaite le bonsoir.

Le banquier le reconduisit machinalement jusqu'à la porte, puis il essuya les gouttes de sueur qui perlaient à son front, avala une carafe d'eau glacée pour se calmer et écrivit à Arabella, qu'il était loin de croire captive au Vieux-Désert : « Quittez New-York, lui disait-il; venez me rejoindre au plus tôt. Pendant que vous voyagerez, il se passera ici de grandes choses, et vous me trouverez dans une de ces situations où l'on ne compte plus avec aucun événement, et où l'on n'a même plus besoin de savoir le chiffre de ce que l'on possède. L'ingénieur s'en va et me laisse la direction des travaux. Il rompt avec Mary et retourne en France. Les bénéfices que je vais faire sans son contrôle sont incalculables; mais il faut que je passe ici un an au moins. Venez, je vous bâtirai un palais en pleine forêt vierge, et, si vous le voulez, je vous achèterai une armée d'Indiens pour vous escorter à la chasse. »

XXXII.

Henri, après avoir fait le sacrifice de sa fortune, sortit du cottage et des retranchemens, et prit le sentier du lac des Castors, sentier qui, par suite des allées et venues continuelles, était devenu un véritable chemin de sable à travers bois. La lune était brillante et on voyait presque comme en plein jour. Henri respirait à pleins poumons les senteurs de la forêt. Il sautait de joie, heureux d'avoir, grâce à un parti extrême, reconquis sa liberté. Il se plaisait à récapituler tous les torts de miss Sewell envers lui, toutes ses révoltes, toutes ses folies. Il se félicitait de n'avoir pas à cou-

vrir de son nom les extravagances qu'elle pourrait commettre encore. Et puis il se rappela sa première entrevue avec elle, alors qu'il l'avait prise pour une fille plus que légère, ses manières dégagées, son mépris de l'opinion, la promenade dans Staten-Island, la voiture brisée, leur première querelle dans la brasserie et enfin la première étreinte de leurs mains au seuil de la maison de grès rouge.

Il eut tort de se remémorer tout cela, car son cœur, violenté par le dépit, se brisa dans sa poitrine. Il se laissa tomber sur la mousse et éclata en sanglots. Il eut envie de retourner sur ses pas et d'aller reprendre sa parole à Sewell. Il se leva en disant : — Non, je ne puis rompre le charme,... je l'aime, elle sera ma femme, tant pis pour l'avenir! — Il fit trois pas et s'arrêta. — Non, reprit-il, dussé-je en mourir, je ne la reverrai jamais. — Et comme un fou il courut vers l'habitation du docteur.

Il venait de gagner le bord du lac, quand un cri aigu, un cri de détresse, perça le silence de la forêt. Il s'arrêta et appela à son tour. On lui répondit, mais ou la voix était étouffée, ou elle venait de trop loin pour qu'il pût la reconnaître. Après avoir appelé de nouveau et cherché quelques instans dans le bois, il allait renoncer à s'inquiéter davantage, quand il lui sembla entendre prononcer son nom; c'était bien une voix de femme, c'était la voix de Mary. Il ne se demanda pas s'il l'aimait ou s'il la détestait : elle courait un danger, il s'élança à sa poursuite. — Qui donc peut avoir enlevé Mary? se disait-il en courant à travers les broussailles. C'est une vengeance du Floridien, qui doit rôder aux environs. — Essoufflé, il s'arrêta au milieu d'une clairière et vit sur le sable, à la clarté de la lune, de nombreuses traces de mocassins. Ce devaient être celles des Sioux de Wakontchaka. Serait-il parti avec ses guerriers? se demanda Henri; si je pouvais les rejoindre, ils m'aideraient à sauver miss Sewell!

Il suivit ces pistes jusqu'au bord d'une rivière. Le jour se leva, et il distingua alors sur l'argile du rivage l'empreinte d'une bottine de femme. Ce pied d'enfant, il le reconnut : c'était celui de Mary. Wakontchaka l'avait sans doute arrachée des mains de Fayal; mais où la conduisait-il? Ses pas étaient dans la direction inverse de la mine. Pourquoi?... Était-ce une vengeance de Naïssa pour se débarrasser de sa rivale? Cette jeune sauvage se croyait-elle le droit d'agir ainsi? Cela n'était nullement dans son caractère.

Henri se mit à douter. Il y avait d'autres Indiens que les Sioux dans le pays; il y avait à la mine d'autres femmes que miss Sewell. J'ai le cerveau troublé, pensa-t-il, et pourtant il reprit sa course et s'élança dans la rivière. Il retrouva sur l'autre rive les mêmes traces de mocassins et les suivit encore; mais la fatigue et la faim le for-

cèrent de s'arrêter. Il tomba au pied d'un arbre et s'endormit. Vers le milieu du jour, bien qu'affamé, il reprit sa marche. A mesure qu'il s'avançait, les herbages fraîchement couchés se relevaient devant lui; les ravisseurs, quels qu'ils fussent, ne pouvaient avoir une grande avance.

La nuit vint et avec elle une obscurité qui empêcha Henri de distinguer aucune trace. Il attendit le jour, et, sans se soucier du brouillard qui transperçait ses vêtemens, sans s'inquiéter des ours gris dont il avait entendu les grognemens, ni des serpens à sonnettes qu'il avait aperçus durant sa pénible course, il s'étendit sur une grande pierre plate qui s'avançait au milieu d'un marais, et il s'endormit.

Il repartit au soleil levant, se guidant toujours d'après les herbes brisées. Il traversa un assez large cours d'eau à la nage; mais de l'autre côté il perdit tout indice. Les Indiens avaient-ils remonté ou descendu la rivière en canot? Comment le deviner? Une feuille de sarracénie coupée par un aviron et emportée par le courant lui fit comprendre que les embarcations étaient en amont. Henri de Montaret suivit la berge; cependant il lui fallut faire tant de détours pour éviter des fondrières ou des entrelacemens de lianes, de troncs d'arbres et de fougères qui formaient des fourrés impénétrables, qu'il perdit de vue la rivière et se vit forcé de marcher au hasard.

Ce jour-là, Wakontchaka arrivait au village du Vieux-Désert et se présentait devant miss Williams. Après de fréquentes tentatives de fuite toujours déjouées par la surveillance de ses gardiens, Arabella était tombée dans une sorte de spleen. En proie à un profond ennui et à une colère qu'elle ne pouvait plus cacher, elle reçut le chef sioux avec dédain : — D'où viens-tu? lui dit-elle. Je parie que tu n'as rien fait pour me servir.

Wakontchaka sourit et se mit à lui raconter ses exploits, la prise de la mine, et termina en se vantant de la promesse qu'il croyait avoir arrachée à Henri de rompre avec miss Sewell pour épouser Naïssa.

— C'est-à-dire, reprit la chanteuse, que l'on s'est, comme de coutume, moqué de toi.

— Une seule personne a voulu se moquer de moi, et je l'en ai punie.

— Qui?

— Celle qui a voulu tuer la belle *squaw*.

— Miss Sewell?

— Oui.

— Tu l'as tuée? s'écria Arabella avec une joie qu'elle ne put dissimuler.

— Non! Comme elle menaçait de tout empêcher, je l'ai enlevée et amenée.

— Elle est ici?

— Oui, gardée à vue sous mon wigwam.

— Tu te vantes, tu n'aurais pas osé...

— Viens la voir!

Arabella suivit le Sioux et alla s'assurer de la vérité.

— Est-ce que tu ne me remercies pas pour t'avoir livré ton ennemie? lui dit l'Indien d'un ton de reproche.

— Tout à l'heure, quand elle m'aura demandé pardon. Je veux l'humilier en présence de tous les tiens. Rassemble tes guerriers, les femmes, les enfans, les vieillards, et amène-la devant moi.

Wakontchaka obéit sans faire aucune observation. Quelques instans après, toute la tribu était réunie au milieu de la place du village. Arabella, escortée d'une centaine de femmes et de jeunes filles, ses dames d'honneur, suivantes et geôlières tout à la fois, s'avança au milieu des groupes, qui s'écartèrent sur son passage, et alla s'asseoir sur une butte de gazon élevée à l'un des bouts de l'enceinte. Au milieu se dressait un pin dépouillé de ses branches et tronqué vers la moitié. Ce poteau, hérissé de flèches brisées, couvert de chevelures enlevées à l'ennemi, de rubans fanés et de mille brimborions, *ex-voto* des Indiens, c'était l'arbre de la guerre auquel les vaincus étaient attachés pour y subir la torture.

Quand Arabella eut pris place, Wakontchaka donna l'ordre qu'on amenât la prisonnière. Deux Indiens s'avancèrent, tenant chacun par un bras Mary, dont les mains étaient liées derrière le dos et les yeux bandés. Sur un signe d'Arabella, le bandeau lui fut enlevé.

En voyant cette foule à l'aspect farouche, elle s'arma de courage, et, jetant un regard de mépris sur Wakontchaka, elle lui demanda ce que tout cela signifiait.

— Cela signifie, lui répondit Arabella, que vous allez me demander pardon de votre crime envers moi.

A la voix de son ennemie, Mary tressaillit de surprise, et l'ayant reconnue sous les vêtemens indiens qui avaient dû remplacer les siens, mis hors de service par les ronces et les épines, elle partit d'un éclat de rire.

Arabella avait passé par-dessus sa robe de peau, couverte de broderies et de franges, une casaque de soie noire encore assez fraîche, retenue à la taille par une écharpe multicolore. Ses épaules étaient ornées de colliers de wampum, par-dessus lesquels elle avait mis un col de guipure. Sur sa chevelure noire, réunie en tresses, était posée une toque de paille bordée d'un velours rouge et surmontée d'une profusion de plumes. En guise de sceptre, la reine sauvage tenait une ombrelle pour se garantir du soleil.

— Vous êtes horriblement fagotée! lui cria miss Sewell.

Arabella se redressa sous cette raillerie, et lui répondit d'un air menaçant : — Vous allez me demander pardon!

— Vous êtes fort laide quand vous êtes en colère, dit Mary.

La chanteuse se retourna vers Wakontchaka et lui dit : — Si tu m'aimes, comme tu le prétends, prouve-le en faisant attacher cette fille au poteau de la guerre.

— Wakontchaka, répondit-il, a conquis plus de cent chevelures, son cœur est un fleuve qui déborde quand il te regarde; mais il ne voudrait pas qu'il arrivât malheur à cette jolie *squaw*.

— Tu es bien lâche!

— Si tout autre que toi m'eût parlé ainsi, dit-il avec des larmes dans les yeux, il serait déjà mort.

Arabella lui jeta un doux regard pour l'apaiser.

— Ma colère fond comme la neige sous les rayons de tes yeux, reprit le Sioux. On peut faire peur à cette face pâle sans lui faire de mal.

— Miss Sewell, cria Arabella, vous allez subir la torture, à moins que vous ne demandiez grâce à genoux.

— Jamais! répondit Mary intrépide.

— Attachez-la! cria Arabella hors d'elle-même.

Mary fut liée au poteau.

— Miss Williams, dit-elle d'une voix calme, vous rendrez compte à Dieu et aux hommes de ce que vous allez faire. Et toi, chef indien, il faut que tu n'aies plus conscience de ta propre dignité pour te laisser mener par cette mauvaise fille! Tu te prétends l'ami d'Henri, et tu agis de la sorte envers sa fiancée! Honte et déshonneur sur toi!

Wakontchaka baissa la tête et dit d'une voix sourde : — Voyons, cède à la belle *squaw*, et tu éviteras la souffrance.

Arabella se tourna vers Wakontchaka et lui dit avec un sourire méchant : — Fais-lui donc tirer quelques flèches.

— Je les lancerai moi-même, répondit l'Indien en se levant.

Il s'avança sur Mary, son arc à la main, et en la menaçant : — As-tu peur? lui demanda-t-il.

— Essaie, répondit l'héroïque jeune fille, je ne fermerai pas les yeux devant la mort.

Arabella sentit en ce moment la supériorité de sa rivale, et la rage entra dans son cœur. — Tu vois bien qu'elle croit que c'est un jeu, dit-elle à Wakontchaka. Elle te méprise!

L'Indien visa la prisonnière; la flèche siffla et alla se planter dans l'arbre de la guerre à un pouce au-dessus de sa tête. Aussitôt, sur un signe de leur chef, les guerriers vinrent en hurlant menacer la captive de leurs tomahawks, de leurs lances et de leurs couteaux.

Ils dansèrent, crièrent et bondirent autour d'elle comme une troupe de forcenés, s'accompagnant de tambourins et de morceaux de cymbales fêlées, frappant de temps en temps de grands coups de hache dans l'arbre. Wakontchaka leur avait défendu de lui faire aucun mal; mais chez ces natures féroces le simulacre dégénère vite en appétit sanguinaire, et nul homme d'ailleurs ne joue avec la souffrance morale sans être bien près d'infliger la souffrance physique.

Peu à peu, enivrés de ce jeu cruel, ils la menacèrent sérieusement, et, malgré le courage viril qu'elle déployait, Mary ferma involontairement les yeux devant un coup de hache que lui porta un Sioux. L'arme entra dans l'arbre et resta suspendue si près de sa tête que le taillant avait glissé sur son front.

— C'est assez! dit tout à coup Wakontchaka, délivrez-la!

Arabella tenta de s'y opposer, mais il ne l'écouta pas. Elle dissimula sa colère, s'approcha de Mary et lui dit : — Le chef a eu pitié de vous, mais moi je ne vous pardonne pas.

— Je vous méprise! répondit Mary.

Arabella appela un Indien. — Tu n'as pas encore de *squaw*, lui dit-elle, emmène cette fille dans ton wigwam, je te la donne.

L'Indien s'approcha, et, prenant à poignée les boucles blondes de Mary : — Ta chevelure d'or me plaît, dit-il, viens!

Mary pâlit. Son héroïque fierté tomba devant ce nouveau danger.

— Laisse-la, dit Wakontchaka en repoussant le Sioux.

— Est-ce que le chef veut la garder pour lui?

— Oui, va-t'en!

Le Sioux jeta un regard furtif sur Arabella, rencontra ses yeux, et reprit : — Si tu aimes mieux cette fille que la belle *squaw*, laisse la belle *squaw* venir avec moi...

Wakontchaka leva son tomahawk sur la tête de l'Indien, qui évita le coup et courut se cacher; puis, s'adressant à ses guerriers : — Reconduisez sous mon wigwam celle qui ne tremble pas devant la mort, et que personne ne l'injurie davantage!

Mary fut emmenée.

Arabella, furieuse, rentra dans le blockhaus et passa le reste de la journée à chercher un moyen de vengeance. La nuit vint sans qu'elle eût rien trouvé de praticable. Sa suivante Fanny lui servait son souper, lorsqu'elles entendirent un gémissement étouffé sous la fenêtre. Fanny poussa le contrevent, et vit au clair de lune Henri, qui, à bout de forces, venait de tomber évanoui sur le seuil. Elles volèrent à son secours et l'apportèrent dans la maison.

— Fermez bien les portes, s'écria Arabella; aidez-moi à lui faire reprendre connaissance. Pas un mot de miss Sewell devant lui, entendez-vous bien!

En ouvrant les yeux, Henri ne comprit point ce qui passait au-

tour de lui; ces deux femmes qui, dans un costume à demi indien, lui parlaient anglais, ce taudis avec ce lit à ramages sur lequel il était étendu, lui apparaissaient comme à travers un songe. Il reconnut enfin Arabella.

— Êtes-vous bien miss Williams? dit-il d'une voix éteinte.

— Oui, je suis bien miss Williams, et sans moi vous alliez mourir.

— Mourir? pourquoi? où suis-je?

— Au Vieux-Désert.

— Ah! je me souviens, dit Henri en prenant sa tête endolorie à deux mains. Où est Mary? l'avez-vous vue? parlez!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, c'est miss Mary que vous cherchez ici?

— Oui, oui... C'est bien Wakontchaka qui l'a enlevée, n'est-ce pas? dites, miss Williams!

— Mais vous avez l'esprit troublé, monsieur Henri, répondit-elle en lui prenant la main; il faut du repos, vous avez la fièvre... Vous êtes malade!

— Oui, sans doute,... très malade. La faim,... la fatigue...

Fanny courut lui chercher quelques alimens, et Arabella, pour lui donner des forces, lui fit avaler du thé et du whisky. Ce breuvage lui rendit pour quelques instans l'usage de ses facultés, et il dévora tout ce que les deux femmes lui présentèrent, mais non sans demander encore où était Mary. A son tour, Arabella, feignant d'ignorer tout, l'interrogeait sur ce qui s'était passé entre lui et sa fiancée depuis leur départ de New-York. Henri, vaincu par la fatigue, répondait au hasard, questionnait encore, n'entendait pas la réponse et la faisait répéter.

— Comment se fait-il donc, lui dit-il enfin d'un air égaré, que je vous trouve ici au milieu des forêts vierges?

— Je venais, répondit-elle effrontément, au Lac-Supérieur pour vous seul.

— Pour moi seul! reprit Henri, qui luttait contre le sommeil.

— Je suis prisonnière de Wakontchaka, mais je le sais votre ami, et vous userez, je n'en doute pas, de toute votre influence sur lui pour qu'il me laisse libre.

Montaret ne répondit pas. Il dormait. Il se croyait au théâtre, écoutant la chanteuse s'essayer dans un rôle parlé. Il la trouvait mauvaise. Il souriait péniblement. Ses yeux s'entr'ouvraient avec effort et se refermaient appesantis. Ses pieds lourds et meurtris s'agitaient comme s'il eût voulu courir encore. Il croyait s'entendre appeler, tressaillait et retombait. Enfin il se laissa glisser de son siége et resta étendu à terre immobile sur une peau de bison.

— Est-il mort? s'écria miss Williams épouvantée.

— Non, non, répondit Fanny, mais il mourra ou deviendra fou, s'il n'a pas quelques heures de repos.

— Eh bien! reprit Arabella, va me chercher miss Sewell; je veux qu'elle le voie ici, chez moi, dormant comme chez lui, oubliant le danger qu'elle court, renonçant à la trouver... Oui, va, je veux qu'elle étouffe de jalousie.

Fanny lui remontra que miss Sewell était gardée par Wakontchaka en personne, et qu'il était impossible d'amener la captive sans attirer le geôlier.

— Tu as raison, reprit Arabella; si le chef voyait Henri chez moi, il le tuerait peut-être!

— Et d'ailleurs comment pouvez-vous croire que miss Sewell se tromperait sur l'état où se trouve ce jeune homme? Elle verrait bien vite que c'est non pas l'insouciance qui le fait dormir, mais la fièvre et l'excès du tourment qu'il a eu à cause d'elle.

Les paroles de Fanny ravivaient jusqu'à la rage la jalousie de la chanteuse. Elle ne songeait plus qu'à se venger. Elle saisit une paire de ciseaux, coupa une mèche des cheveux d'Henri, recommanda à sa suivante de tout fermer et de faire bonne garde, puis elle courut au wigwam où sa rivale était surveillée par Wakontchaka. Celui-ci se tenait en dehors et conférait avec le sorcier de la tribu, qui venait de *charmer* la bague confiée par Naïssa à son cousin. Arabella, survenant à l'improviste, reconnut cette bague et s'en empara, pensant que Mary l'avait donnée à l'Indien pour le fléchir et recouvrer sa liberté. Elle lui fit une scène de jalousie, moyen qu'elle savait efficace pour le plier à ses exigences. Wakontchaka, accusé d'être épris de Mary, jura, ce qui était vrai, qu'il l'avait respectée, et raconta naïvement que l'anneau de Mary avait été donné par Henri à Naïssa.

C'était le moyen de vengeance que cherchait miss Williams. Elle refusa de rendre la bague, disant qu'il fallait montrer à miss Sewell la preuve de l'infidélité de son fiancé, qu'après cela leur mariage serait certainement rompu, et qu'on pourrait la reconduire à son père. Cette idée répondait au secret désir de l'Indien, qui, en enlevant Mary, avait cru se servir d'une bonne ruse de guerre parfaitement permise à un grand chef tel que lui, mais qui, en voyant la fureur d'Arabella contre sa rivale, s'était repenti et avait senti se réveiller en lui les instincts généreux qui couvaient sous sa vanité. Arabella de son côté tremblait qu'il ne trouvât Henri caché dans le blockhaus, et tout ce qu'elle désirait dès lors, c'était d'éloigner le Sioux. Elle l'engagea à se tenir prêt à repartir avec miss Sewell et entra sous le wigwam, où elle vit Mary qui, brisée par la fatigue et l'émotion, s'était endormie. Elle la réveilla en disant : — Vraiment, miss Sewell, vous dormez comme si vous n'aviez rien à craindre!

A la vue de son ennemie, Mary voulut se détourner avec dégoût, mais ses liens la retinrent.

— Calmez-vous, reprit la chanteuse, j'ai réfléchi à ma conduite de ce matin, et je viens m'excuser d'un mouvement de colère. Je suis prisonnière comme vous, j'ai été enlevée de vive force par les Sioux comme je débarquais à Carp-River pour rejoindre Henri de Montaret, car il faut que vous sachiez enfin toute la vérité. Nous nous sommes souvent revus à New-York, et s'il vous recherche en mariage, c'est pour votre fortune. Il est mon amant depuis notre séjour à Ontonagon.

— Vous mentez impudemment!

— Voici la preuve du contraire, dit Arabella en lui montrant l'anneau qu'elle avait passé à son doigt. Reconnaissez-vous ceci?

— Rendez-le-moi, s'écria Mary en pâlissant, vous êtes indigne de le porter; il me venait de ma mère, et vous l'avez volé!

— Ai-je volé aussi ce gage d'amour? reprit Arabella en montrant les cheveux d'Henri.

— Ah! c'est une infamie! s'écria Mary, je ne reverrai jamais ce misérable!

— Miss Sewell, il me suffit de vous avoir vaincue. Reprenez votre bague; montrez-la à Henri, confondez-le, si vous voulez... Il est assez riche maintenant pour se passer de vous.

— Sortez! s'écria Mary, suffoquée par l'indignation et la douleur.

— Bonsoir, ma belle demoiselle, répondit Arabella en jetant l'anneau à ses pieds et en se retirant d'un air de triomphe.

— Tu peux la reconduire, dit-elle à Wakontchaka, qui l'attendait avec impatience, elle sait la vérité. Ramène ici Naïssa et Henri. Nous célébrerons nos noces en même temps qu'eux. Allons, hâte-toi de partir, si tu m'aimes!

Wakontchaka, ivre de joie, courut donner des ordres. Un instant après, il s'embarquait avec miss Sewell et une vingtaine de guerriers dans quelques pirogues amarrées au bord du lac sous les aulnes. Arabella triomphante les regarda s'éloigner, et quand elle ne vit plus que le sillon argenté que la lune traçait dans le lac, elle respira en se sentant débarrassée de son geôlier et de sa rivale; puis elle revint avec précaution au blockhaus. Son projet était arrêté, elle croyait pouvoir compter sur quelques chefs sioux dont elle avait allumé les désirs et qui l'aideraient à fuir avec Henri. Il ne s'agissait que de décider celui-ci à la suivre, sans prendre dans le village de plus amples informations sur miss Sewell. Au besoin, elle lui dirait que Mary était effectivement enlevée par Wakontchaka, et qu'il s'était enfoncé avec elle plus avant vers l'ouest. Une fois loin du village, elle comptait sur ses moyens de persuasion

et sur la nécessité où serait Henri de faire cause commune avec elle contre la poursuite du chef sioux. Elle traversa la première salle du blockhaus sur la pointe du pied et appela Fanny avec précaution, s'étonnant qu'elle fût restée dans l'obscurité. Fanny ne répondit pas. Miss Williams parvint à se procurer de la lumière, et, pénétrant dans la pièce qui lui servait de chambre, elle courut au lit de fourrures; il était vide.

Le contrevent en plein chêne était brisé. La table était renversée, les traces d'un combat ou d'une lutte étaient partout. Fanny n'était nulle part. Arabella épouvantée sortit après s'être assurée de la fuite de son prisonnier. Elle erra sans bruit dans le village et finit par entendre le murmure étouffé d'une altercation sous le wigwam de *Bois à demi pourri*, un jeune Sioux épris de la suivante. Arabella entra et sut ce qui s'était passé. Le Sioux était venu rôder autour du blockhaus au moment où elle s'y enfermait. Il en avait pris de l'ombrage, et, comme elle refusait de lui parler, il s'était introduit de vive force dans la maison. En y trouvant les restes d'un souper et une *face-pâle* étrangère étendue sur le tapis, il s'était cru trompé et avait voulu scalper son prétendu rival. Henri, réveillé en sursaut et ne comprenant ni où il était, ni de quoi il s'agissait, avait saisi son adversaire à la gorge, et après l'avoir terrassé il s'était enfui par la croisée que celui-ci avait brisée pour entrer.

Tout cela s'était passé si rapidement que Fanny éperdue n'avait pu s'y opposer. L'Indien, suffoqué par l'étreinte du Français, n'avait pu jeter un seul cri, et Fanny s'était bien gardée d'appeler, de crainte d'ameuter toute la tribu. Enfin le Sioux, revenu à lui-même, l'avait emmenée sous son wigwam pour la quereller, et sans l'apparition de la chanteuse Dieu sait s'il ne l'eût pas frappée! Miss Williams réussit à apaiser le jeune Indien et à s'assurer de son silence. Elle ramena Fanny au blockhaus. Tout espoir de fuir était-il perdu, et ne fallait-il pas songer au plus vite à profiter de l'absence de Wakontchaka?

XXXIII.

Que faisait Montaret pendant que ses gardiennes désappointées délibéraient anxieusement sur les moyens de le rejoindre ou de se passer de lui? Il descendait, étendu sur le dos dans une pirogue, le courant de la rivière Brute. Réveillé dans l'écrasement de son premier sommeil par l'attaque imprévue d'un ennemi invisible, il avait fui au hasard; il avait trouvé le rivage et les embarcations. Étaient-elles mal gardées? avait-il jeté les sentinelles ou les bateliers dans le lac? Il n'eût su le dire, et il ne s'en souvint jamais. Il se trouva embarqué, donna machinalement quelques vigoureux

coups de pagaie qui lui firent gagner le large, puis il tomba comme une masse et reprit son somme interrompu, sans savoir où il était et quelle route la brise ou les courans lui faisaient prendre.

Henri avait vingt-quatre ans; il avait, les jours précédens, dépassé la limite de ses forces, la nature implacable reprenait ses droits. Il ne s'aperçut ni de la fraîcheur de la nuit, ni des brumes argentées dont l'humidité l'enveloppait, ni de la pure beauté de la lune, qui semait de pâles diamans les feuillages immobiles. La pirogue, sortie du lac, descendait la rivière, glissait tantôt lentement, s'accrochant parfois à une touffe de roseaux, et attendant là que le flot paisible eût courbé le frêle obstacle; tantôt engagée dans de légers rapides, elle courait vite, tournant un peu sur elle-même, retrouvant sa pente, et franchissant, sous l'œil du bon génie qui veille, dit-on, sur les gens ivres d'audace, d'amour ou de vin, des obstacles qui eussent peut-être fait chavirer une barque conduite par un nautonier vigilant. Au lever du jour, Henri s'éveilla; il était fort et se sentait retrempé.

Peu à peu la mémoire et le raisonnement lui revinrent. Il ne pouvait s'expliquer tout, mais il voyait devant lui. Il n'avait pas rêvé que Mary était enlevée et qu'il l'avait suivie jusqu'au village des Sioux; il s'orienta et résolut de retourner au lieu où il avait perdu sa trace, il n'y avait que cela à faire. Comme il tournait à angle court la rivière, qui faisait un coude en cet endroit, il se trouva face à face avec Wakontchaka debout sur une pirogue montée par deux Indiens. Depuis deux heures, le Sioux s'était senti suivi sans deviner par qui, et il avait attendu au passage.

— Où est miss Sewell? lui cria impétueusement Henri en accolant son embarcation à la sienne.

— Et toi, d'où viens-tu? répondit fièrement *celui qui vient sur le tonnerre*.

— Je te le dirai, parle d'abord.

— Wakontchaka ne sait pas mentir; il a enlevé celle qui met des balles dans la chevelure du chef sioux. Il a fait cela pour te forcer à épouser Naïssa; il agissait pour ton bien. Il voulait garder la *Yankee* au Vieux-Désert; mais la grande *squaw*, la plus belle des belles, celle qui aime Wakontchaka, a été tout de suite jalouse. La fille de Sewell est près d'ici en sûreté, sous la garde de mes guerriers; tu pourras la voir pendant que nos rameurs se reposeront, mais tu ne lui parleras pas. On va la reconduire à son père. Toi, tu attendras auprès du chef des Sioux que Naïssa vienne faire son mariage avec toi. Le même jour, celle qui a pris le cœur de Wakontchaka sera sa femme.

— Tu es décidément fou! s'écria Henri à bout de patience, épouse ton aventurière, peu m'importe; mais je n'épouserai pas ta

cousine, et si tu continues à m'accuser de l'avoir séduite ou trompée, moi, un honnête homme que tu devrais connaître et respecter, je te déclare que tout sera fini entre nous.

Wakontchaka écouta cette menace avec impassibilité. Il rêvait.

— Pourquoi, dit-il après un silence, parles-tu mal de celle qui veut être la femme du grand chef? Tu es jaloux d'elle, et tu me menaces parce que tu voudrais avoir son cœur avec celui de Naïssa et celui de la jeune *Yankee*. Tu es beau parmi les faces pâles, mais Wakontchaka est plus beau que toi. S'il l'avait bien voulu, *l'Oiseau du lac* n'eût aimé que lui, et s'il a enlevé la *Yankee*, c'est qu'elle lui avait dit en le regardant avec des yeux de feu : « Tu es le plus noble et le plus grand des guerriers. »

Henri se contint. Il se rappela la folle coquetterie de Mary, réprima un sourire amer, et, voulant tout savoir pour se détacher d'elle, il interrogea Wakontchaka en feignant de douter de son prestige auprès des femmes. Le Sioux ne tenait pas précisément à avoir charmé miss Sewell; mais quand Montaret eut l'air de ne pas prendre au sérieux la passion qu'il inspirait à la chanteuse, quand il lui eut dit qu'elle se plaignait d'être contre son gré au Vieux-Désert et qu'elle avait réclamé sa protection, l'Indien devint pâle, et, levant son tomahawk, il s'écria : — Tu as menti!

Henri lui retint le bras, lui arracha son arme et la jeta dans la rivière. Wakontchaka le regarda sans pouvoir articuler une parole; il arma sa carabine comme pour le coucher en joue, la posa à terre et dit en la lui montrant : — Si tu ne me l'avais pas donnée, tu serais déjà mort; mais nous avons été grands amis, et nous le serions encore, si tu voulais! Jure-moi que tu ne me disputeras jamais la belle *squaw*.

— Je te le jure de grand cœur.

— Bien; mais dis-moi que tu as menti, qu'elle ne s'est pas plainte de moi, qu'elle ne t'a pas parlé cette nuit, qu'elle ne t'a pas demandé de l'emmener?

— Je ne peux pas revenir sur ce que j'ai dit : c'est la vérité.

Wakontchaka vit bien qu'Henri était sincère; il fut si douloureusement blessé qu'il oublia sa dignité pour exhaler son ressentiment. Prenant ses deux Indiens à témoin comme pour les engager à ne pas mépriser sa crédulité, il rappela tout ce qui s'était passé la veille au village, et Henri apprit ainsi tout ce qu'il ignorait : quelle torture morale avait été infligée à Mary par son ennemie, quelles menaces et quelles injures elle avait bravement endurées, et comment, selon Wakontchaka, la cruauté d'Arabella ne venait que de son amour pour lui, le plus grand des Sioux, et non de sa jalousie à propos d'un autre.

Henri fut assez maître de lui pour contenir son indignation jusqu'à ce qu'il fût informé de toutes les circonstances de l'enlèvement de Mary, et quand il vit clair dans les folles intrigues et les lâches vengeances de la Williams, il exhala son dédain pour la faiblesse et l'aveuglement de l'Indien. — Wakontchaka, lui dit-il, tu m'as sauvé la vie à Ontonagon, j'ai sauvé la tienne à New-York, nous sommes quittes, car ce que tu as fait depuis pour moi en m'aidant à chasser les brigands de la mine, tu l'as fait par égoïsme. Je le voyais et je te pardonnais, croyant que tu voulais me faire épouser ta cousine par amitié pour elle et pour moi; mais à présent que je sais la cause de ton obstination, à présent que je vois à quelle créature tu obéissais en servant ma cause et en persécutant Mary Sewell, je me sens libre de ne plus t'estimer. Je t'ai cru supérieur aux autres hommes, tu paraissais avoir une si grande idée de l'honneur et de l'affection que je t'aurais confié, moi, mon honneur et ma vie; mais tu n'es qu'un enfant sans réflexion, sans scrupule, un aveugle qui ne veut rien voir, la dupe d'une femme qui te craint et qui en même temps te méprise. Ton désir pour elle est une rage d'animal stupide qui ne respecte rien ni personne. Tu étais brave et humain, elle t'a appris à être fourbe et cruel. Si tu n'as pas laissé égorger Mary Sewell, c'est parce que ta maîtresse a eu peur de ma vengeance. Si elle eût mis ses faveurs à ce prix, tu aurais tué toi-même la victime. Allons, retourne lécher les pieds de ta belle *squaw*, puisque tu n'es plus que son chien, et ne dis plus que tu es un Sioux, car tu n'es même plus un homme.

Wakontchaka baissa la tête et ne répondit pas. Il fit signe à ses hommes d'aborder, et, après avoir échangé en indien quelques brèves paroles avec eux, il sauta sur le rivage et s'enfonça dans le bois si rapidement, qu'Henri, occupé à chercher où pouvait être miss Sewell, ne le vit pas s'éloigner.

Quand Wakontchaka fut assez loin pour n'être pas vu de ses autres compagnons, il se jeta sur l'herbe et pleura comme un enfant. Les paroles d'Henri avaient fait saigner son orgueil; il sentait qu'elles étaient méritées, et, l'humiliation se mêlant à la douleur d'être joué par celle qui l'avait rendu coupable et ridicule, il souhaita mourir.

Cependant Henri s'était élancé vers un groupe de Sioux qui faisait halte sous un bouquet d'arbres et de buissons en fleur. Il ne voyait pas Mary, qui était couchée sur le gazon enveloppée d'une peau de bison qu'on lui avait prêtée. Quand les Indiens aperçurent Montaret, ils bondirent vers lui, et Mary s'éveilla. Le premier mouvement de miss Sewell fut une joie involontaire; mais, voyant qu'un combat inégal allait s'engager entre ses gardiens et lui, elle pâlit et cacha son visage dans ses mains. Son grand cou-

rage, sa remarquable présence d'esprit, semblaient l'avoir abandonnée. Elle aussi était vaincue par la fatigue. Henri la retrouvait dans l'état où il s'était trouvé la veille en arrivant au blockhaus.

Il ne pouvait rien espérer d'une lutte pour l'arracher des mains de douze ou quinze Indiens qui la gardaient, et il ne comptait que sur l'ascendant moral exercé déjà par lui sur leur chef. Malheureusement peu d'entre eux entendaient le français, et leur commandant Pakékanégabo (c'est-à-dire *celui qui se tient dans la fumée*) n'en comprenait pas une syllabe; mais, au moment où ils semblaient décidés à faire un mauvais parti au Français, ils s'arrêtèrent comme frappés de respect par quelque signe mystérieux. Henri se retourna et vit accourir sur ses pas les deux rameurs de Wakontchaka, qui, par gestes, transmettaient à leurs compagnons les ordres du chef disparu. L'un d'eux, s'adressant alors à Henri, lui dit en mauvais anglais : Tu es libre de ramener la jeune *Yankee* à ton village. *Celui qui se tient dans la fumée* vous servira de guide et portera vos provisions, Wakontchaka a dit cela en partant... — Ils se serrèrent en groupe comme pour tenir conseil ou se transmettre un mot d'ordre, et ils s'éloignèrent rapidement, à l'exception de Pakékanégabo, qui ne paraissait pas charmé de sa consigne, mais qui l'accepta en silence, prit le sac aux provisions, le plaça entre ses jambes en s'asseyant par terre, et resta immobile comme une statue.

Henri courut vers Mary. — Vous êtes sauvée, lui dit-il, n'ayez plus aucune crainte, et reposez-vous; je vois que vous en avez besoin.

Elle voulut lui répondre, mais elle sentit deux grosses larmes couler sur ses joues, et, pour les cacher, elle ramena la peau de bison sur sa tête et se rendormit. L'Indien fit comme elle; il avait ramé toute la nuit. Henri veilla sur la jeune fille en se demandant si les larmes qu'il avait cru voir dans ses yeux étaient produites par le repentir de sa légèreté, ou par la réaction de son système nerveux après des efforts inouis de courage.

XXXIV.

Dans la soirée, Wakontchaka rentrait au village du Vieux-Désert; il avait marché d'une seule traite, traversant à vol d'oiseau les passages les plus difficiles, brisant tout sur son passage comme un sanglier en fureur. Il avait le cœur gonflé d'amertume, et il était décidé à parler en maître. Il franchit haletant le seuil du blockhaus, cherchant à surprendre sa belle *squaw;* mais elle avait pris la fuite avec sa suivante et trois Indiens qu'elle était parvenue à séduire. Les deux premiers, *la Cloche* et *le Manchot*, étaient depuis

longtemps épris de la chanteuse; le dernier, *Bois à demi pourri*, avait cédé aux prières de Fanny.

Quand Wakontchaka eut parcouru le village et constaté l'absence des traîtres, il entra dans une fureur qu'il n'avait jamais ressentie, et qui fit trembler toutes les femmes, tous les enfans et même plus d'un homme de la tribu. Il retourna au blockhaus, brisa à coups de hache lit, armoire, toilette, table et vaisselle, déchira les rideaux, enfonça les portes, et quand il eut fait du sauvage palais de sa favorite un monceau de ruines et de débris, il y mit le feu et le regarda brûler; puis il donna l'ordre à la tribu de plier les tentes et de regagner le pays des Sioux. C'était renoncer à la guerre contre les Chippeways et s'éloigner de deux cents lieues du village conquis sur eux et occupé depuis quelques mois.

L'évasion de la belle *squaw* s'était accomplie sans obstacle, grâce à la ruse et à la prudence de ses trois compagnons; mais, quand ils furent à une certaine distance dans la solitude, la situation devint assez critique. *La Cloche* et *le Manchot*, en rivalisant de soins et d'œillades auprès d'Arabella, commençaient à lui faire peur. Il était visible qu'ils n'iraient pas loin ainsi sans se disputer ouvertement sa préférence et sans se battre ou se séparer. De son côté, *Bois à demi pourri* n'avait nulle envie de conduire Fanny du côté des visages pâles, et, comme on ne pouvait aller vers l'ouest sans risquer de retrouver par là Wakontchaka un jour ou l'autre, le but du voyage devenait incertain et les conséquences inquiétantes. Arabella ne se souciait point d'être emmenée dans quelque impénétrable fourré des forêts vierges pour y vivre cachée, nourrie et protégée, il est vrai, mais asservie et dominée par celui de ses farouches amis qui aurait tué ou chassé l'autre.

Elle vint à bout de compliquer leur convoitise en leur faisant comprendre qu'elle était riche et qu'elle pouvait leur assurer une existence de paresse et d'eau de feu à nulle autre pareille. Gagnés par ses promesses, ils consentirent à diriger leur marche du côté de la Bosse-du-bison, où ils trouveraient en outre un refuge contre la vengeance de Wakontchaka. Le chef des Sioux était occupé à reconduire Mary Sewell au lac des Castors; il s'agissait, tout en suivant la même direction que lui, de ne pas le rencontrer, et le plus sûr était de marcher derrière ses pirogues le long de la rivière, en ayant soin de s'arrêter chaque fois qu'on verrait le rivage foulé par une halte.

On avança rapidement pendant la nuit. Au jour, on prit un peu de repos, et on allait se remettre en route, lorsqu'il fut constaté que le grand chef avait rebroussé chemin à travers bois, tandis que ses compagnons avaient remonté la rivière dans leurs pirogues. Un peu plus loin, on trouva les traces de Mary et d'Henri sous le bou-

quet d'arbres où miss Sewell avait dormi; puis ils avaient dû se rembarquer sur une pirogue avec un seul Indien. *Le Manchot* reconnut très bien la forme des mocassins de *celui qui se tient dans la fumée*. Dès lors Arabella, devinant à peu près ce qui s'était passé, ne songea plus qu'à les rejoindre. Henri ne pourrait pas lui refuser sa protection, et elle-même pourrait se targuer d'amener à miss Sewell le renfort de ses trois Indiens pour traverser le désert. Les circonstances où l'on se trouvait imposeraient forcément une sorte de réconciliation ou tout au moins d'entente amiable pour échapper aux dangers de la solitude.

On fouilla les oseraies, espérant y découvrir quelque pirogue cachée; mais les rameurs de Wakontchaka les avaient toutes ramenées, à l'exception de celle qui emportait Mary, Montaret et leur guide. Il fallut renoncer à naviguer et se résoudre à marcher le plus vite possible jusqu'à la nouvelle halte qu'ils seraient forcés de faire. Il était environ midi lorsque la fumée d'un campement assez éloigné du rivage fut signalée par *Bois à demi pourri*, qui marchait en éclaireur. On gagna ce point de mire en se dispersant un peu pour être à même de s'assurer qu'on n'avait pas affaire à un parti de Chippeways ou d'autres ennemis.

Arabella n'accordait pas une grande préférence aux Sioux sur les Chippeways; elle s'impatientait de la prudence de ses compagnons. Persuadée qu'elle allait retrouver là Montaret, elle s'élança seule en avant; mais elle s'arrêta effrayée en se trouvant environnée d'une quinzaine d'hommes disséminés dans une petite clairière et en reconnaissant dans leur chef le Floridien Antonio Fayal. — Voilà une belle Indienne! s'écria-t-il sans la reconnaître sous le costume qu'elle portait. Par le diable, elle est à moi! Donnez donc la chasse aux hommes qui doivent être avec elle!

La Cloche, voyant Arabella entourée et saisie, se montra aussitôt, et avec une bravoure digne d'un meilleur sort il essaya de la délivrer. Il éventra d'un coup de hache un des brigands de Fayal. Renversé aussitôt, il fut pendu la tête en bas, dans le feu, à la perche qui soutenait la marmite du campement. Fanny et les deux autres Indiens prirent la fuite, ou surent se cacher assez bien pour échapper aux recherches. — C'était ton mari? dit Fayal à la captive, qu'on avait attachée à un arbre pendant qu'il ordonnait l'exécution du malheureux Sioux.

— Ne me reconnaissez-vous pas? répondit miss Williams pâle d'épouvante et pouvant à peine parler.

— En croirai-je mes yeux? s'écria le Floridien; comment! c'est vous, déguisée si drôlement, la belle des belles? La rencontre est curieuse, le diable m'emporte! et je ne m'attendais guère à déjeu-

ner ce matin en votre compagnie. Vous avez certainement des aventures divertissantes à nous raconter.

— Dites-moi d'abord comment vous vous trouvez ici, répondit Arabella, tandis qu'il la déliait et la conduisait auprès d'un pécari rôti et servi sous les arbres.

— Moi? c'est bien simple, dit Fayal, qui ne se souciait pas de raconter l'histoire de sa défaite à la Bosse-du-bison; je cherche des filons de cuivre, et quand je rencontre des Indiens, je les tue en détail pour m'entretenir la main. Un certain Wakontchaka a pris et scalpé plusieurs de mes compagnons. Il me le paiera cher. Je veux l'écorcher vif.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Fayal, car, si vous me voyez sous ce costume, c'est que j'étais sa prisonnière. Je me suis échappée hier au soir avec ce pauvre Indien que vous avez si cruellement traité.

— Vous étiez prisonnière chez les Sioux? dit le Mexicain en se renversant sur le dos et en éclatant d'un rire grossier, et vous avez encore tous vos cheveux! Allons, vous avez transigé, et vous avez bien fait, ma belle. Je ne vous blâme pas; mais que diable veniez-vous faire dans ce pays de malheur? Est-ce que vous êtes toujours amoureuse du Montaret de vos rêves?

— Oui, toujours, répondit la Williams avec assurance.

— Vous me dites ça en face, à moi qui pourrais m'en formaliser?

— Taisez-vous, reprit Arabella, vos compagnons nous écoutent! Mangez; moi je n'ai pas faim, la vue de cet homme grillé et défiguré me rend malade.

— Bah! allez-vous faire la mijaurée? Vous avez dû en voir bien d'autres chez messieurs les Sioux! Après ça, peut-être que ce morceau de charbon était à vos pieds il y a une heure? Pour le décider à vous enlever, il a bien fallu faire patte de velours aux bêtes féroces?

Il recommença à rire d'une manière cynique, après quoi il essuya sa bouche du revers de sa manche malpropre, se leva, et emmenant Arabella à quelques pas de ses compagnons : — Jouons franc jeu, lui dit-il, je ne me soucie plus de vous, et je ne tiendrais pas à vous garder, si je n'étais bien aise de faire enrager un peu votre vieux requin de Sewell. Oh! j'en sais assez sur ce qui vous concerne, et je devine le reste. Si vous êtes ici courant les bois avec les sauvages, c'est que vous veniez le rejoindre.

— Et si vous m'en empêchez aujourd'hui, reprit Arabella, c'est parce que vous espérez une belle rançon. Je vous connais, Fayal, vous ne faites pas de crimes inutiles.

— Allons, répondit Fayal, vous tranchez dans le vif. A combien de dollars évaluez-vous pour M. Sewell la restitution intégrale de votre aimable et précieuse personne?

— A rien. J'aime Montaret, je n'appartiendrai jamais à Sewell.

— Vous êtes folle! Le Montaret épouse la fille de Sewell et ne veut pas de vous.

— Vous pouvez empêcher ce mariage. Enlevez-la, je deviens Mme de Montaret, dix fois plus riche que ne l'eût été Mme Sewell, et je vous enrichis, vous! C'est un contrat que nous pouvons dresser tout de suite.

— C'est une idée; mais enlever la petite Sewell n'est pas facile.

— C'est très facile. Si je vous donne le moyen de vous emparer d'elle aujourd'hui ou demain, jurez-vous de ne faire aucun mal à celui que j'aime?

— Non, je le hais, moi, ce chérubin-là!

— Alors vous n'aurez rien, ni la somme que j'allais vous promettre, ni la rançon que Sewell vous eût payée pour ravoir sa fille.

— Mais comment arrangez-vous ça? Si je lui rends sa fille, elle épouse votre Montaret?

— Non, Fayal, Montaret n'épousera pas la femme qui aura passé quelques jours avec vous au fond des bois.

— J'entends; on peut réfléchir, c'est l'heure de la sieste. Je vais donner des ordres pour que vous soyez bien gardée, ma charmante. Quand j'aurai dormi, je vous répondrai, et alors vous me direz votre recette pour faire tomber à coup sûr la belle de la Floride en mon pouvoir?

— Oui, Fayal, et donnant donnant; mais ne dormez pas plus d'une heure, le temps presse!

XXXV.

Henri et miss Sewell n'avaient échangé que de rares paroles quand ils se rembarquèrent pour descendre encore pendant deux heures le courant de la rivière Brute.

Au fond d'une petite anse, *celui qui se tient dans la fumée* s'arrêta et leur fit signe qu'ils pouvaient aborder. Henri reconnut le pays. Il se rappela qu'il fallait traverser à pied une assez grande distance pour arriver à la rivière Mecacoumecoum, qui fait plus bas sa jonction avec la Brute. Il le comprit d'autant mieux que l'Indien lui remit le sac aux provisions et chargea la légère pirogue sur ses épaules. Ce trajet à faire était ce qu'on appelle un *portage*.

Henri demanda à sa compagne si elle aurait la force de faire à pied quatre ou cinq lieues dans la journée.

— Puisqu'il le faut, dit-elle, je l'aurai.

En effet, elle avança résolûment, refusant de s'appuyer sur le bras de Montaret, affectant même de marcher la première sans détourner la tête; mais il vit bien à son allure qu'elle était brisée, et, quand ils eurent fait tout au plus un tiers du chemin, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans la pirogue que l'Indien, fatigué aussi, avait posée à terre. Là, il leur exprima par une nouvelle pantomime qu'il fallait se reposer et manger. Il ouvrit le sac et fit signe à Henri d'en tirer le parti qu'il voudrait.

Le sac contenait une hachette, une écuelle de cuivre, une bouteille de whisky et de la viande boucanée en petite quantité. Soit que Wakontchaka n'y eût pas songé en donnant ses ordres, soit que ses Indiens l'eussent mal compris, ils avaient muni nos voyageurs de provisions très insuffisantes. Henri ne s'en inquiéta pas, il n'était préoccupé que de la fatigue et de la faiblesse de Mary. Il la questionnait en vain. Mortellement triste et abattue, elle redevenait tendue et glaciale lorsqu'il essayait de l'interroger. Elle refusa d'abord de manger, et il dut lui parler avec un peu de sévérité pour qu'elle s'y décidât. Elle parut plus résignée ensuite; mais elle se laissa servir et entourer de soins par son muet et dévoué compagnon, sans daigner l'en remercier, même par un sourire. Après avoir pris sa large part de la viande et du whisky, l'Indien se mit à explorer les alentours, et on le perdit de vue. Alors Mary, qui avait dormi à la première halte, daigna dire à Montaret qu'elle l'engageait à se reposer à son tour.

— Non, miss Sewell, répondit-il en souriant, je ne dormirai pas que vous ne m'ayez remercié d'avoir fait trente lieues sans manger et presque sans dormir, et toujours au pas de course, pour vous délivrer et vous ramener à votre père.

— Je vous remercie, monsieur de Montaret, répondit-elle en rougissant, tout à coup ranimée par ces préliminaires d'explication; mais je dois vous dire qu'en exigeant ma reconnaissance vous perdez à mes yeux tout le mérite d'un devoir accompli.

— Bien, miss Sewell, vous me répondez; c'est tout ce que je voulais, car je sais aussi bien que vous que je n'ai fait que mon devoir.

— Vous l'eussiez fait, s'il se fût agi de toute autre femme, n'est-ce pas?

— Ou de tout autre être faible et sans défense. Donc ne me remerciez pas; mais ne me boudez pas, il n'y a aucune raison pour cela, et ne me cachez pas vos souffrances, car c'est me refuser le droit de chercher à les soulager.

— Mes souffrances ne regardent que moi, et je vous refuse le droit d'y prendre part.

— Voici de l'aversion! Allons donc, expliquez-vous, vous n'êtes

pas seulement malade de fatigue et d'agitation, vous êtes irritée contre moi; je ne croyais certes pas le mériter, et au moins faut-il que j'en sache la cause.

— Que vous importe la cause, monsieur de Montaret? Il ne me convient pas de vous la dire.

— Eh bien! je vous la dirai, moi. Vous affectez le dédain par crainte de mes reproches. Vous aviez vu mon mécontentement contre vous à la mine, et pour le braver vous avez joué avec la vanité de Wakontchaka. Vous avez failli payer cher cette mauvaise inspiration, si cher que je m'abstenais de vous la faire sentir; je vous la pardonne même à présent que je sais avec quelle énergie et quelle fierté vous avez enduré les indignes traitemens de miss Williams.

— Ah! vous l'avez donc vue? s'écria Mary en se levant comme pour s'éloigner d'Henri, j'en étais sûre!... Oui, vous l'avez vue chez les Sioux, vous la saviez là, vous avez été la supplier de me rendre la liberté; c'est par sa permission que vous m'avez suivie. Eh bien! me voilà libre, vous m'avez donné un guide, laissez-moi maintenant. Qu'attendez-vous pour aller exprimer votre reconnaissance à la généreuse reine des Sioux?

— Vous divaguez, Mary! Je ne dois aucune reconnaissance à cette fille, et si je l'ai vue, c'est par hasard.

— Ne mentez pas, vous étiez chez elle pendant que l'on me torturait! Ah! il fallait me laisser mourir dans les supplices plutôt que de donner à cette créature le triomphe de vous voir à ses pieds.

— Mary, vous avez trop d'orgueil. La jalousie vous égare, et plus que jamais je vois que nous ne pourrons pas nous entendre. Eh bien! si l'amour est impossible entre un homme qui se respecte et une femme qui ne sait pas respecter l'objet de son choix, emportons au moins l'estime l'un de l'autre à titre d'amis; ne me cachez rien, dites-moi ce que signifie cette recrudescence de dépit à propos de la Williams, dans un moment où vous devriez comprendre qu'elle m'est devenue odieuse.

— Elle vous est devenue odieuse? reprit Mary à demi satisfaite, à demi incrédule : est-ce parce qu'elle s'est donnée à Wakontchaka?

— Si vous croyez cela, dites-moi tout de suite que vous me regardez comme une brute capable de tous les mensonges pour satisfaire de grossiers caprices, et qu'il n'y ait dès lors entre nous aucun regret de l'amour passé, aucun pacte fraternel pour l'avenir. Ce sera peut-être mieux ainsi!

— Eh bien! oui, finissons-en, dit Mary, revenue à l'impétuosité de son terrible caractère; tenez, reprenez ce qui vous appartient. Il est temps que vous me sachiez informée de votre conduite à Ontonagon. J'espère que vous ne me reprocherez plus la mienne!...

Ah! elle était bien ridicule! Je voulais tuer celle qui triomphait de moi et chasser d'auprès de vous la rivale qui emportait à son doigt notre anneau de fiançailles!

En parlant ainsi d'une voix étranglée par la colère, Mary arrachait de sa poche les gages restitués par Arabella et les jetait aux pieds d'Henri sur le sable. Stupéfait et n'y comprenant rien, il se baissait pour les ramasser et les regarder, lorsque miss Sewell posa la main sur sa tête et y appuyant ses doigts crispés :

— Ah! elle m'a menti quant à cela, s'écria-t-elle. Cette boucle de cheveux dont je tiens la place fraîchement coupée, ce n'est pas à Ontonagon, c'est hier, c'est au Vieux-Désert que vous la lui avez donnée! Je ne me trompais pas, et vous qui avez l'audace de jouer la surprise et de revendiquer mon estime avec arrogance, vous êtes le plus lâche et le plus méprisable des hommes!

Elle s'enfonça éperdue dans les broussailles, et Henri, saisi à son tour de ressentiment contre de telles invectives, faillit s'éloigner en sens inverse, sentant que tout devait être rompu entre eux; mais l'idée du péril où son abandon pouvait placer la jeune fille lui fit faire un grand effort pour se montrer plus calme. Il courut après elle et la ramena.

— Mary, lui dit-il, croyez-vous à ma parole d'honneur?

— Non, vous n'avez pas d'honneur! répondit-elle exaspérée. Le bel honneur que celui qui consiste à ne pas voler dans les poches et à ne pas assassiner sur les chemins! Tromper une femme n'entache pas l'honneur d'un Français, je le savais bien! C'est tant pis pour moi de l'avoir oublié, je n'ai que ce que je mérite.

A son tour, Henri perdit patience et devint injuste. Il lui demanda avec amertume pourquoi elle ne s'était pas fiancée au beau Wakontchaka par haine des Européens. La querelle s'envenimant, il alla jusqu'à lui faire entendre qu'il n'était pas certain de la parfaite innocence d'intentions de ses coquetteries avec l'Indien...

Le soleil se couchait, le guide ne reparaissait pas, et les deux fiancés surexcités, au lieu de songer à réparer leurs forces, perdaient un temps précieux à se déchirer le cœur. Pourtant de sérieux périls marchaient sur leur trace; ils étreignaient des chimères sans songer à la réalité menaçante. Tel est l'amour et telle est la vie. Quand l'épuisement eut amené le besoin d'une solution quelconque, miss Mary consentit à entendre le récit fidèle que Montaret lui fit de sa courte apparition au village des Sioux. Rien de plus positif que les événemens dont il avait été le jouet. Ils parurent invraisemblables à miss Sewell; mais elle s'abstint d'exprimer sa méfiance, et la nuit cacha le sourire contraint et amer qui contractait ses lèvres. Quant à la perte de l'anneau, il était impossible à Henri de l'expliquer; il ne pouvait que faire serment de ne l'avoir

donné à personne et supposer que la Williams le lui avait dérobé à Ontonagon, comme il en avait déjà eu la pensée. Mary n'y crut pas davantage; mais les choses n'allèrent pas plus loin. *Celui qui se tient dans la fumée* revenait, contrarié de n'avoir pu tuer aucun animal pour renouveler la provision presque épuisée. Il fit entendre à ses voyageurs qu'il fallait camper pour la nuit, et Henri construisit la cabane à mesure que l'Indien coupait les branches nécessaires. Mary, en voyant Henri travailler avec énergie, avec adresse, à lui assurer un abri, et se hâter afin que l'obscurité complète ne lui en otât pas les moyens, eut un mouvement de tendresse et de regret qui lui serra la poitrine.

De son côté, Henri se disait peut-être : Quel dommage qu'une fille si charmante, si courageuse, ait des idées fantasques et une personnalité indomptable! Quand il lui montra sa hutte construite en l'invitant à s'y retirer, elle essaya de le remercier et ne put s'y résoudre. Il étendait la peau de bison qui devait lui servir de lit; elle l'engagea à la garder pour se préserver du froid en plein air, et elle avança la main comme pour serrer involontairement la sienne. Il ne comprit pas, et, croyant qu'elle voulait le forcer à emporter la fourrure, il résista en prétendant qu'elle se moquait de lui.

Il se coucha à trois pas de la cabane. Pakékanégabo, le voyant immobile, pensa qu'il dormait, et se prit à réfléchir. Il n'avait pas reçu d'instructions bien précises, et, comme le portage de la pirogue était long et pénible, il se dit qu'une si rude tâche méritait salaire; mais comment savoir si Henri le satisferait? Il essaya de le lui demander, ne put se faire entendre, et se rejeta sur la viande boucanée, qu'il s'adjugea sans bruit à l'écart; puis il revint à la charge. Henri crut qu'il lui demandait un cigare, et lui donna le seul qui lui restât. L'Indien alla le fumer à distance et trouva que le tabac *yankee* portait à la soif. Il avala le reste du whisky, après quoi il chercha une place pour dormir, et n'en trouva aucune à son gré. Il tourna en rond dans les herbes comme un chien qui veut être bien couché, et tout à coup, avec cette spontanéité de résolution qui caractérise la prédominance de l'instinct sur le raisonnement, il chargea la pirogue sur ses épaules, laissa le sac et les ustensiles, et reprit d'un pas agile et silencieux le chemin de la rivière Brute. Henri ne s'aperçut de sa fuite qu'au lever du jour.

Cette nuit-là, Fayal et sa bande, guidés par la Williams, campèrent à la jonction des deux rivières, au point où elles prennent le nom de rivière Ménomonie. Arabella avait jugé que les fugitifs descendraient jusque-là; elle s'était trompée. D'ailleurs les bandits n'avaient pas de pirogues, et il leur fallait trouver un gué pour traverser.

XXXVI.

Le soleil commençait à raser obliquement l'herbe de la forêt, lorsque Henri, après avoir vainement cherché son guide, s'approcha de Mary pour la réveiller. Elle avait longtemps rêvé douloureusement; elle dormait enfin, paisible et charmante, le bras en dehors de la hutte et la tête penchée sur sa main d'enfant. Le reflet rose du matin se jouait sur sa blonde chevelure, et faisait resplendir son teint, à peine pâli par le chagrin et la lassitude. Qu'elle était belle et paraissait douce avec ses yeux voilés par de longues paupières soyeuses, et ses boucles mêlées et touffues dont le désordre cachait la ligne ferme de son petit front obstiné! — C'est un enfant! se disait Henri, involontairement attendri par cette grâce non préméditée et vaincu par cette séduction qui n'avait plus conscience d'elle-même. Est-il possible que de mauvais instincts résident dans cet être délicat qui semble formé pour l'amour seul? Pourquoi l'orgueil diabolique, pourquoi l'esprit de domination poussé jusqu'à la folie, pourquoi la jalousie outrageante? — Mary ouvrit les yeux, rougit en voyant Montaret si près d'elle, et promena un regard étonné sur la forêt et sur la cabane.

— Il faut partir et vous armer de courage, lui dit-il; notre guide nous a trahis et abandonnés. Nous avons encore plus de vingt lieues à faire à pied sans aucun secours humain et sans autre gibier que celui que nous prendrons nous-mêmes. Il nous faudra de plus traverser une rivière profonde. Comment? je n'en sais rien encore, l'Indien a remporté sa pirogue.

— Est-ce que vous ne savez pas nager? répondit fièrement Mary. Moi, je nage comme un poisson et je plonge comme une mouette. Partons. Il n'y a rien pour déjeuner: peu m'importe quant à moi, je n'ai jamais faim. Donnez-moi quelque chose à porter, la hache ou l'écuelle. Je me sens forte, j'ai très bien dormi.

— Alors partons! dit Henri, qui avait, à l'exemple des Indiens, caché dans les broussailles les matériaux épars de la cabane et fait disparaître les vestiges du campement, — et surtout ne nous querellons plus. Je vous défends de parler en marchant; vous avez besoin de calme et de force; je réponds seul de votre existence. Je prends sur vous, je vous en avertis, dès ce moment l'autorité absolue d'un chef sur son subordonné. Encore trois ou quatre jours, miss Sewell, et je résilierai pour jamais les pouvoirs exceptionnels que la situation m'impose!

Chose étrange, ce ton d'autorité railleuse plut à Mary : elle ne répliqua rien, n'insista pas pour porter une partie des objets qu'il avait chargés sur son dos, et lui laissa régler le pas du voyage, qu'il

entama sans se presser. Il avait bien vu que la veille elle se lançait en avant pour n'en avoir pas le démenti, et qu'elle ne savait réellement pas marcher. Habituée aux chevaux et aux voitures, instrumens dociles de ses ardentes volontés, elle semblait ignorer qu'en de certains momens de la vie il faut compter avec soi-même.

Ils avançaient laborieusement dans une solitude nullement frayée, et Mary sentait bien qu'Henri, tout en s'orientant d'une façon logique, allait à la découverte. Il était singulièrement attentif, il regardait tous les arbres; il en reconnaissait quelques-uns pour les avoir observés en passant; d'autres, après lui avoir semblé des indices, lui faisaient craindre d'avoir été dupe d'une ressemblance ou d'une observation inexacte. Il lui fallait en outre guetter l'occasion de s'emparer, n'importe par quel moyen, d'un animal quelconque, car la faim se ferait bientôt sentir, et dans cette saison de l'année où tout était fleurs et parfums il n'y avait pas un fruit, pas une baie à récolter.

Tout à coup Mary s'assit sur une souche sans rien dire, en regardant son compagnon avec des yeux tristes et découragés. Il lui donna un quart d'heure de repos. Elle marcha encore une heure, puis il fallut s'arrêter encore. A la troisième halte, elle était pâle, et Henri voulut la porter. — Non, jamais! s'écria-t-elle, j'aime mieux mourir ici. Vous ne m'aimez plus, je ne veux pas de votre pitié!

— Il faudra pourtant l'accepter, lui dit Henri en l'enlevant de terre, et avec colère, avec désespoir, il la prit dans ses bras et partit.

Une demi-heure après, la vue des saules ranima les forces de Mary : c'était le rivage. — Je marcherai, dit-elle; il me semble que je n'ai déjà plus soif depuis que j'entends le bruit de l'eau.

Il était deux heures quand ils arrivèrent au Mécacoumecoum. Comme elle se penchait pour remplir la bouteille vide que l'Indien n'avait pas daigné emporter, elle recula vivement et dit à Henri à voix basse : — Du poisson, des carpes énormes, en quantité! Pas de bruit, nous allons pêcher à la ligne.

— Avec quoi, hélas? mieux vaudrait essayer de prendre des goujons avec la bouteille.

— Non, ce serait trop long, attendez! le lacet de mes bottines? Non, ce sera trop court, et comment marcher après?... Attendez! attendez! ma robe est soutachée; la garniture va me fournir une ligne excellente.

— Et l'hameçon?

— Une de mes épingles à cheveux, si je ne les ai pas toutes perdues en me débattant contre les Indiens. Cherchez, Henri, voyez! mon Dieu, je n'en trouve pas. En trouvez-vous? Une seule, une seule suffirait! mon royaume pour une épingle!

Elle était tout à coup gaie, alerte, et riait comme une enfant. Henri cherchait dans le trésor de sa riche torsade dorée, et il tremblait, car ce qu'il avait le plus à craindre, c'étaient, selon lui, non pas les emportemens qui consolidaient leur rupture, mais les réactions aimables de ce caractère mobile, auxquelles il n'avait jamais su résister. — Nous sommes sauvés, dit-il en s'efforçant de paraître toucher avec indifférence ces cheveux séchés et crêpelés par le soleil, qui s'enroulaient comme des serpens autour de ses doigts. Il tenait enfin une épingle. Mary la recourba vivement, arracha le lacet noir qui agrémentait de mille enroulemens le drap de sa jupe, et fit très adroitement une espèce de ligne que Montaret amorça avec des mouches.

— Je pêcherai, je sais très bien pêcher, dit-elle; ramassez du bois mort et allumez le feu.

Il eut bientôt construit le feu de la cantine et lavé l'écuelle de cuivre. — Venez, venez vite! lui cria-t-elle, un poisson énorme, une baleine, un monstre, il m'entraîne!

C'était la vérité. Henri s'élança comme elle glissait, la retint, s'empara de la ligne, rendit la main au poisson, le laissa filer, le ramena, et réussit à *le noyer* en ayant l'air de jouer avec lui. C'était une carpe magnifique. — Vite, vite! cuisons-la, dit Mary, puis, relevant sa jupe de dessus et retroussant ses manches jusqu'aux coudes, elle se mit à écailler, vider et couper par morceaux le monstre, qui fut mis sur le feu avec de l'eau et quelques feuilles aromatiques prises avec discernement sur les arbres voisins.

— Trouvez-moi du serpolet, Henri, disait Mary; s'il n'y en a pas, faites-en.

Il en trouva. — Quel dommage, dit-elle, que je n'aie ni beurre, ni sel, ni vinaigre, ni oignons, ni épices! Je vous aurais fait une carpe au bleu comme vous n'en avez jamais goûté.

— Je ne vous connaissais pas ce talent culinaire, miss Mary.

— Ah! j'en ai bien d'autres! Est-ce que vous me connaissez? Voyons, surveillez la cuisine, moi je vais laver mes mains et faire un peu de toilette pour le dîner, puisqu'on dîne aujourd'hui!

Elle s'enfonça dans les buissons, répara le désordre de son vêtement et de sa coiffure, et revint belle et fraîche comme une rose de mai. Elle mit le couvert, c'est-à-dire qu'elle inventa l'assiette de feuilles de nymphéa. Le poisson, cuit à point, fut trouvé délicieux. La faim est un si bon assaisonnement! Miss Sewell mangeait comme une petite sauvage. — Je croyais, lui dit Henri, que vous n'aviez jamais faim?

— Au lieu d'avoir de l'esprit, vous, répondit-elle, vous allez faire notre installation pour la nuit. Je ne veux pas que vous couchiez en plein air sans nécessité. Les nuits sont froides, il y a de quoi en

mourir; il est encore de bonne heure, vous avez le temps de bâtir deux huttes. Je vous aiderai à couper de la fougère, il y en a par ici à discrétion.

— Tout à l'heure, reprit Montaret; explorons d'abord le rivage. Dans mon souvenir, cette rivière était plus paisible et moins profonde quand je l'ai traversée. Nous avons dû dévier du vrai chemin. Plus bas, nous devons trouver le passage plus facile. Si vous êtes fatiguée ce soir, nous camperons sur cette rive, et nous tâcherons de traverser demain à la pointe du jour.

On se remit en marche sans se presser, en faisant de minutieuses observations et s'arrêtant à chaque pas.

Le soleil commençait à baisser, lorsqu'une oie sauvage partit sous leurs pieds : son nid devait être là. Mary le trouva au bout d'un instant. — Six œufs! s'écria-t-elle. Ah! le ciel est pour nous; voyez, Henri, voyez!

Et comme elle s'empressait de les ramasser : — Attendez, attendez, lui dit Montaret, frappé d'une découverte bien autrement importante; voyez donc dans quoi cet oiseau avait fait son nid.

— Dans une espèce d'arbre creux à moitié pourri.

— Non, cet arbre creusé n'est pas pourri, dit Montaret, qui travaillait avec ardeur à retirer l'arbre couché dans le sable du rivage. Ceci est une espèce de pirogue; c'est un ouvrage de main d'homme qu'un orage a fait chavirer et atterrir ici. Allons, allons! c'est votre salut, n'en riez pas.

— Bah! c'est du luxe, reprit-elle, j'aurais si bien pu nager!

— Si vous nagez comme vous marchez et comme vous supportez la faim, j'aime beaucoup mieux ceci, ma pauvre Mary.

— Mais il n'y a de place que pour une personne.

— C'est tout ce qu'il faut; je nagerai, moi, et je vous conduirai. Dieu soit loué! car plus nous descendons, plus l'eau devient noire et profonde. Passons vite; notre canot est excellent. Sauf la pointe, qui est brisée, il est intact; vous y mouillerez peut-être le bout de vos petits pieds, mais il vous portera, j'en réponds. — Et dans sa joie Henri, qui depuis quelques heures cachait d'assez vives appréhensions, entoura familièrement et fraternellement Mary de ses bras pour l'engager à s'asseoir dans la pirogue.

Ils avaient oublié leurs ressentimens. — Vous m'avez dit, s'écria-t-elle, que nous passerions demain matin. Dieu sait si nous serons aussi bien sur l'autre rive pour camper! Et puis la nuit approche, je suis lasse, et il faut souper. L'endroit où nous sommes est si joli!

Elle le regardait avec des yeux si beaux et si tendres qu'il céda et se mit à couper quelques branches pour qu'elle pût dormir abritée dans le canot.

Elle l'aidait, s'amusant ou faisant semblant de s'amuser de tout.

Un arbre tordu la faisait rire par son attitude grotesque; un papillon, une fleur, la faisaient s'extasier sur les beautés de la nature; un coup de soleil couchant, glissant sur l'écorce satinée d'un bouleau au milieu de la verdure sombre, lui faisait regretter de ne pas être peintre; puis, tout à coup devenant sérieuse, elle parla de l'harmonie, de la prévision et de l'esprit de justice qui ont présidé à la création des êtres et des choses.

Henri admira qu'elle eût l'esprit assez libre pour faire de telles réflexions. — Pourquoi pas? dit-elle. N'est-ce pas une jolie chose que l'histoire naturelle? Je veux chercher ici quelque plante rare pour le docteur Berghénius. Ça lui prouvera qu'au milieu de mes vicissitudes j'ai pensé à lui.

— Vous avez donc la prétention de distinguer une plante rare parmi toutes celles de la forêt?

— Peut-être.

— Où avez-vous appris la botanique?

— En pension. Cela m'amusait beaucoup; j'ai oublié depuis, j'avais bien autre chose à faire! Les bals, les toilettes, les raouts, cela faisait partie de la bonne éducation requise par ma situation; aussi j'avais un cortége d'adorateurs, et à force de vouloir leur plaire j'étais arrivée à les exécrer. J'aimais trop ma liberté pour vouloir me marier! Cette idée-là ne m'est venue qu'une fois, c'est quand je vous ai rencontré sur un embarcadère... Mais le passé est mort, n'en parlons plus. Je sais bien aussi un peu de minéralogie, reprit-elle en ramassant une poignée de sable et en triant les grains: voici de petits cristaux de quartz hyalin, un petit morceau de sulfate de baryte, un conglomérat contenant du calcaire spathique et du trapp, ce qui prouve qu'il y a du cuivre natif par ici.

— Ce n'est pas une raison; ce fragment a été roulé et déposé par une mer ancienne.

— Monsieur l'ingénieur, si vous avez de bons yeux, vous verrez sur cet échantillon une parcelle d'argent microscopique.

— Fort bien, mademoiselle; avec un savant tel que vous, monsieur votre père devrait avoir trouvé depuis longtemps tous les gisemens du Haut-Michigan.

— Je savais bien que vous vous moqueriez de moi! Que voulez-vous que je vous dise encore? Je sais lire et écrire, coudre, compter, faire la cuisine et les confitures, raccommoder des bas, ourler des serviettes, repasser, chanter, jouer du piano, danser, nager, monter à cheval, conduire un, deux, trois chevaux...

— Tirer le pistolet, ajouta Henri.

— Tirer le pistolet, reprit Mary sans se déconcerter; je sais aussi boire, manger et dormir, mais pas marcher. Je parle assez couramment le français. J'ai appris l'italien, l'allemand et un peu d'es-

pagnol. J'ai peut-être encore d'autres talens, mais je ne me les rappelle pas.

— Cela me paraît suffisant, dit Henri, qui avait repris un peu de gaîté.

— Eh bien! avec tout cela, j'ai beau être jeune, assez jolie, aimante, quoique un peu vive, et très riche, je ne plais pas.

— C'est peut-être parce que vous êtes trop...

— Trop coquette? dites le mot. Je le crois comme vous; aussi j'ai résolu de me corriger. Je serai raide et sèche comme une puritaine, et quand un prétendant à ma main se présentera, je le recevrai en pinçant les lèvres, en baissant les yeux, en rougissant jusqu'aux oreilles et en tricotant des bas bleus. Désormais je ne quitterai plus ma cuisine et ma lingerie; je parlerai de mon pot-au-feu ou de ma lessive toute la journée. Comme je n'aurai pas le temps de me peigner, je viendrai déjeuner avec des cheveux ébouriffés. Plus de chevaux, plus de voitures, miss Sewell! Le dimanche vous irez au temple, ou vous commenterez la Bible, et toute la semaine vous raccommoderez les nippes et vous tiendrez les comptes de monsieur votre mari, si vous en attrapez un, et vous pleurerez en secret en attendant qu'il vous vienne un petit ange pour vous dédommager et vous consoler de tout...

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Henri, ne cherchez plus à m'ôter mon courage!

— Taisez-vous vous-même, reprit Mary avec plus de douceur qu'elle n'en avait jamais montré dans ses meilleurs momens; tout est rompu, je le sais de reste, et nous voulons tous deux qu'il en soit ainsi. Coupable ou non, vous avez une habitude funeste pour moi, qui est de vous jouer de mes soupçons, de les mépriser ou d'entrer en fureur, au lieu de les dissiper par des preuves. Vous dites que vous n'en avez pas; moi, je crois qu'on en trouve toujours quand on le veut bien. Je suis exigeante, injuste, c'est possible. Je vous ai détaché de moi par ma faute, vous m'en avez bien punie! Allons, nous sommes quittes! plus de rancune, devenons amis, vous l'avez dit, et commençons par ne plus rien nous reprocher! Oublions nos querelles et nos chagrins; jouissons de cette belle nature qui nous accueille si maternellement dans ses sanctuaires sauvages; faisons de la poésie, de la science, tout ce que vous voudrez, hormis du sentiment. Je me sens guérie de mes travers et de mes souffrances, je voudrais passer ma vie seule ou avec un frère comme vous sous ces beaux arbres, au bord de cette eau qui chante. Je voudrais ne jamais revoir le monde, ne plus entendre parler d'affaires, de mariage, d'inimitiés et d'émotions violentes. Songez donc que je viens d'être brisée par des événemens et des

surprises atroces. J'ai besoin de respirer, d'oublier, de renaître, j'ai besoin de vivre enfin, n'importe où et n'importe comment.

— Oui, Mary, cette fois vous dites la vérité sur vous-même, vous avez une vitalité intense, parce qu'elle est souple. Vous oubliez aussi facilement que vous brisez. Grâce à ce tempérament, vous ne serez jamais malheureuse, je peux être bien tranquille et m'applaudir de vous avoir rendue à vous-même.

Mary ne put réprimer un sourire d'incrédulité à l'idée de cette rupture accomplie sans retour. Elle était coquette, très coquette même, mais coquette ingénue comme une fille pure qu'elle était. Henri vit qu'elle se croyait libre de lui pardonner ses prétendus torts et d'effacer les siens propres par cet acte de prétendue miséricorde. S'il la laissait passer outre, il était repris, garrotté, perdu. Il fit un grand effort pour s'arracher le cœur de la poitrine, et lui apprit ce qu'elle ignorait : l'explication décisive qu'il avait eue avec Sewell, et l'abandon qu'il avait fait de sa fortune pour rompre les fiançailles.

Mary l'écouta comme si un rêve passait devant elle, et il fallut des affirmations péremptoires pour la convaincre. Alors elle devint pâle, et ses lèvres prirent une teinte lilas qui trahissait un grand saisissement, une réelle défaillance intérieure. Elle garda le silence assez longtemps pour faire redouter à Montaret une explosion qu'il n'avait pas voulu prévoir; mais il n'y eut pas de violence dans la crise. Assise sur le bord de l'eau, Mary avait le coude sur un de ses genoux et la tête appuyée sur sa main. Elle regardait la rivière comme si elle eût voulu compter les flots qui couraient à la suite les uns des autres.

— A quoi songez-vous? lui dit Montaret tourmenté.

— Vous me le demandez! répondit-elle enfin en fixant sur lui ses yeux limpides tout à coup creusés par la souffrance; je me demande, moi, à quel degré d'aversion et de dégoût envers une femme il faut être arrivé pour se dépouiller d'une fortune immense afin de ne pas lui appartenir. Je pense aussi à la profondeur du mépris qu'il faut que cette malheureuse femme inspire pour qu'on ose lui offrir de l'argent en échange de son bonheur et de sa dignité.

En parlant ainsi, elle fondit en larmes, et Henri faillit tomber à ses pieds. Il essaya de lui prendre la main.

— Laissez, laissez, dit-elle d'une voix étouffée par les sanglots. Ne me dites rien, je ne vous reproche plus rien, — rien que cette dernière pensée de m'enrichir pour me consoler. Ah! cela est bien cruel, Henri; j'en suis si humiliée qu'il me semble que je ne m'en relèverai jamais!

Il voulut, en se justifiant de la pensée qu'elle lui attribuait, lui

faire comprendre les motifs de son découragement et de son effroi. Il reprit tout leur passé, il lui expliqua tout ce qui, dès le premier jour, l'avait surpris et choqué, bien qu'il se sentît d'ailleurs ému et entraîné, et comme il hésitait sur quelques points : — Dites toujours, répondit Mary en cachant sa figure dans ses mains; dites, je veux tout savoir!

— Malheureusement vous saviez tout, Mary, et vous ne devriez pas avoir besoin qu'on vous le rappelât; j'ai trop de loyauté dans l'âme, et mon attachement était trop vrai pour que j'aie pu vous dissimuler ma colère ou mon déplaisir chaque fois que vous les avez provoqués. Vous en avez ri, et tout à l'heure vous étiez prête à en rire encore dans l'avenir. Voilà ce qui rend notre union impossible. Je ne veux pas me voir effacé et dominé par la femme qui portera mon nom. Je veux être le chef de ma famille, le maître de ma maison. Vous me réduiriez gaîment au rôle de commis ou de gouvernante, et moi je briserais tout plutôt que d'abjurer ma dignité. Il n'est point d'amour qui résiste à une situation ridicule : voilà pourquoi et comment, saisi de dégoût pour votre allure ultra-américaine, pour vos airs de souveraine éventée et d'héroïne chercheuse d'aventures et de dangers au prix du sang des autres, aux risques et périls de son propre honneur, je me suis persuadé que vous accepteriez le plaisir de posséder les mines, d'agir et de commander à ma place, et que vous ne regretteriez pas la contrariété de partager cette autorité que donne la fortune avec un compagnon aussi récalcitrant que je me sens disposé à l'être.

Soit que Mary n'en voulût pas avoir le démenti, soit que la leçon eût pénétré jusqu'au fond de sa conscience, elle triompha de la révolte de sa vanité, et, s'agenouillant devant Montaret avec une grâce irrésistible : Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait! dit-elle avec entraînement. Oh! oui, je vous ai fait horriblement souffrir! je suis méchante, je suis folle, je suis égoïste, insensée et cruelle, j'ai tous les torts, tous les défauts, je vous ai mal aimé; mais enfin je vous aimais ardemment, et vous perdez en moi une compagne passionnée que vous ne retrouverez pas. Tant mieux pour vous, hélas! vous serez plus tranquille et plus libre, sinon plus heureux. Oui, c'est votre droit, et ce sera mieux ainsi. Je refuse votre fortune, n'en parlons plus, cette idée m'offense; je ne veux pas vous vendre votre liberté, je vous la rends et je reprends la mienne; je ne sais pas ce que j'en ferai, peu importe. Je me blâme et me dédaigne, je vais peut-être me haïr, je ne peux plus m'aimer, puisque je vous suis odieuse!

Elle pleurait en parlant, elle était excitée, désespérée. Henri l'avait relevée dès les premiers mots, et il la retenait dans ses bras

sans songer que son inquiétude et sa pitié étaient loin de calmer son exaltation. Tout à coup il lui mit la main sur la bouche et arma son revolver. Une branche sèche venait de se briser derrière lui sous le poids d'un animal ou sous le pas d'un homme.

XXXVII.

La nuit était déjà sombre sous les arbres; Henri crut distinguer une forme humaine, un coup de sifflet retentit et reçut la réponse d'un sifflet plus éloigné. Il poussa Mary vers la pirogue en la couvrant de son corps; mais il n'avait pas eu le temps de la mettre à flot, qu'il vit briller le double canon d'une carabine dirigée vers lui. Il fit feu de son revolver, l'ennemi tomba en criant : A moi, Antonio, je suis mort! Henri reconnut la voix de Sanche. Mary était déjà assise ou plutôt couchée dans la pirogue; il la poussa vigoureusement dans le courant et la rejoignit à la nage. Il était temps, les autres bandits arrivaient avec leur chef, et ils firent feu sur les fugitifs; une balle siffla aux oreilles de Mary; le courant était très rude, poussant le canot d'une main, nageant de l'autre, Henri gagna heureusement la rive opposée. Quand il se vit hors de la portée des balles, il entraîna Mary pour la faire courir plus vite, il craignait qu'elle ne s'évanouît; mais elle avait le courage des périls extrêmes, elle tenait la hache dont elle s'était armée à tout hasard, et elle ne songeait même pas à la difficulté de marcher dans l'obscurité sur un sol inculte. Ils franchirent en courant une assez grande distance, et gagnèrent un nouveau cours d'eau qu'Henri ne connaissait pas. Il prit Mary dans ses bras et entra dans le ruisseau à reculons pour dérouter l'ennemi. L'eau était fangeuse et peu profonde. Au risque d'y trouver des creux et des obstacles invisibles, il y marcha le plus longtemps qu'il put, afin de faire perdre absolument sa piste. Ils eurent ensuite à traverser un large espace sans aucun arbre. La lune s'était levée, et, quand ils retrouvèrent la forêt, Montaret put se retourner et constater que personne ne les suivait. — Nos ennemis, dit-il, n'ont pas pu ou n'ont pas osé franchir le Mécacoumecoum dans l'obscurité, ils n'ont probablement pas de barque; mais ils trouveront un gué à la pointe du jour, ou ils se risqueront à la nage. C'était la bande de Fayal, et Fayal ne renonce pas à la vengeance. Prenons de l'avance sur lui. Mary montra un courage extraordinaire. Au jour, Henri vit que ses bottines étaient déchirées et tachées de sang. — Pauvres petits pieds, dit-il en soupirant. Ah! Mary, pourquoi n'ai-je pas la force de vous porter toujours? Je m'en veux de n'avoir que deux bras et un seul corps!

Il l'enleva de nouveau et avança aussi loin que ses forces le lui

permirent. Il voulait gagner une petite éminence d'où il embrasserait une certaine étendue de pays. Il y parvint, grimpa sur l'arbre le plus élevé, et revit, au-delà des bois environnans, la vaste clairière qu'on avait franchie durant la nuit. Elle était inondée de soleil et parfaitement déserte. Ils avaient donc déjoué l'ennemi; ils pouvaient prendre du repos et ne plus s'inquiéter que de la direction à suivre pour gagner le lac des Castors. S'en étaient-ils éloignés ou rapprochés? Henri savait bien que les Indiens ne se trompent pas sur la ligne la plus courte, et depuis longtemps il ne reconnaissait rien du pays qu'il avait parcouru à la suite des Sioux.

Mary paraissait si triste qu'il lui cacha son anxiété à cet égard, et même il cherchait à combattre celle qu'il lui attribuait. — Je ne suis inquiète de rien, lui dit-elle, ce n'est pas le présent qui m'occupe, c'est le passé. Laissez-moi parler, j'ai comme une montagne sur le cœur. Si je pouvais m'en débarrasser, je serais plus légère après pour courir et plus capable de mettre à profit les momens de repos qui nous sont comptés... Écoutez-moi, Henri, ce poids qui m'étouffe, ce n'est pas le chagrin de vous perdre, mon parti en est pris : c'est le remords d'une faute que je ne vous ai pas confessée et qui me torturait cette nuit quand vous me portiez. Cette fatigue et ces dangers, c'est moi qui les ai attirés sur vous, non pas, comme vous le croyez, par mes coquetteries à l'adresse de Wakontchaka, mais par un mauvais dessein dont j'ai été cruellement punie. Sachez-le, je voulais qu'il enlevât Naïssa, dont j'étais jalouse, et je m'en allais avec lui à l'habitation du docteur pour la lui livrer.

— Encore cela! dit Montaret, frappé douloureusement de cette révélation. — Toujours cette jalousie! Vous voyez qu'elle vous rend capable des plus mauvaises actions.

— C'est vrai, mais j'ignorais l'ascendant de miss Williams sur Wakontchaka; je croyais qu'il aimait sa cousine, et je savais bien qu'il la traiterait avec respect et douceur.

— Vous n'avez pas songé à la douleur et à l'effroi du docteur, lorsqu'il s'apercevrait de l'enlèvement de sa fille adoptive?

— Si, j'y ai pensé, mais trop tard, quand je me suis vue jouée par l'Indien et enlevée moi-même. C'est quand nous subissons la conséquence de nos fautes que nous en sentons la gravité. Allons, Henri, l'amitié doit être plus indulgente que l'amour; qu'elle me pardonne *encore cela*, comme vous dites! Moi, je ne me le pardonne pas, puisque j'accepte comme un châtiment juste l'humiliation de ne pas vous épouser.

— Mais enfin, reprit-il, pourquoi cette haine contre Naïssa?

— Pourquoi n'avez-vous jamais voulu me jurer que vous ne l'aimiez pas?

— Parce que, sous le coup des menaces et la blessure des outrages, une bonne conscience ne peut descendre à des protestations humiliantes; mais à présent je peux m'expliquer. Je ne suis pas amoureux de Naïssa, je ne peux pas l'être.

— Pourquoi? A présent que vous êtes délivré de ma funeste influence, qui vous empêche d'aimer cette jeune fille?

— Sa race, ses instincts, qui à chaque instant reprendraient le dessus en dépit de l'éducation. Brave et bonne Naïssa! certes je lui suis attaché, et je lui dois à jamais assistance et protection pour le secours qu'elle m'a donné; mais, si vous l'eussiez vue toucher et déchirer avec volupté le scalp sanglant de Nagheko, vous ne me demanderiez pas pourquoi la plus jolie des peaux-rouges ne peut plaire à un homme civilisé.

Mary éprouva une satisfaction intérieure qu'elle n'osa manifester; mais elle se fit raconter l'aventure, prenant plaisir à reporter la pensée d'Henri sur cette scène de dégoût. Il devina bien vite qu'elle y cherchait un secret triomphe, et, dépité encore, il revint involontairement à ses griefs contre elle.

— Ne vous y trompez pas, lui dit-il, il y a sur cette terre d'Amérique un élément de sauvagerie qui s'est inoculé aux races conquérantes. Si le *Yankee* a combattu et terrassé la barbarie indienne, il lui est resté du sang aux mains, et quand je vous vois, vous, l'un des plus charmans représentans de la famille anglo-saxonne, faire des actes de despotisme ou de témérité comme ceux que je vous reprochais hier, je me dis qu'il y a entre Naïssa et vous des points de contact effrayans. Je crois même que la comparaison serait à son avantage, car elle a la religion de l'obéissance aveugle pour le maître qu'elle choisira, et si ses ressentimens sont féroces, ils sont justifiés par les souvenirs de l'amour filial... tandis que vous, Mary...

— Tandis que moi, dit-elle en l'interrompant, je suis tyrannique et cruelle pour le plaisir de l'être?

— Il me semble que oui!

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous dites, Henri? Ne m'avez-vous pas justifiée d'avance en disant que nous vivions ici dans un monde encore à demi sauvage? Quand les étrangers nous voient belles et pimpantes dans nos grandes cités, ils s'étonnent de nous trouver plus libres et plus hardies qu'il ne semble utile et gracieux de l'être; mais regardez donc où nous sommes! Voyez ces forêts qui ferment l'horizon, et rappelez-vous qu'ils se succèdent sur des espaces incommensurables, ces horizons bleus, tous boisés, tous incultes, tous pareils, tous déserts, tous remplis des mêmes obstacles et des mêmes périls! C'est pourtant dans ces terribles solitudes

qu'il nous faut suivre nos époux et nos pères; c'est là que vous-même vous m'avez amenée comme votre fiancée; c'est là que le monde civilisé est condamné à venir puiser ses ressources et renouveler ses élémens de durée. L'histoire de nos explorations et de nos défrichemens est pleine d'admirables traits de persévérance et de dévouement. Pouvez-vous blâmer si sévèrement une jeune fille romanesque qui, dans ses rêves d'avenir, avait accepté la pensée de tenir lieu de tout à son mari dans ces solitudes austères, de ne pas être un embarras pour lui dans sa marche, de garantir la sécurité de son asile en son absence, enfin de disputer aux brigands, aux sauvages, aux bêtes féroces, le pistolet ou la hache à la main, l'époux de son cœur ou les enfans de ses entrailles? Non, c'est impossible, vous n'y avez pas réfléchi. Ce qui vous blesse en moi, c'est l'excès d'un enthousiasme qui devrait être apprécié par un esprit comme le vôtre. Il y a eu excès, j'en conviens; il m'est arrivé d'avoir la soif du danger et de le provoquer. Ce n'est pas là la vraie bravoure, vous me l'avez fait comprendre, et je profiterai de la leçon. J'ai mis trop d'amour-propre dans ma notion du devoir, comme j'ai mis trop d'exigence dans ma notion de l'amour. Vous me l'avez dit avec ménagement, puis avec colère; je n'ai compris que quand vous me l'avez dit hier avec douceur. Jusque-là je cherchais dans l'ascendant de mes rivales la cause de vos prétendues injustices : j'aurais dû modestement chercher en moi ce qui pouvait et devait vous déplaire; mais un aveugle peut-il voir? un sourd peut-il entendre? et une jeune fille qui aime pour la première fois avec toutes les forces de son âme peut-elle n'être pas jalouse, surtout quand les apparences lui font croire qu'elle est trompée? Cette bague dans les mains d'Arabella... Ah! j'aurais dû l'anéantir; la sentir à mon doigt me fait monter le sang à la tête et au cœur...

— Rendez-la-moi, dit Henri, persuadé et touché par tout ce qu'il venait d'entendre.

— Vous me la redemandez! s'écria Mary, dont les yeux brillèrent; vous oubliez donc qu'elle renouerait vos liens? Ah! ne jouez pas avec mon âme éperdue, Henri! ne cédez pas à un moment de faiblesse... Ce serait bien mal, si vous deviez le regretter après. Donnez-moi le temps de réparer mes torts et de combattre mes défauts. Je ne réussirai peut-être pas du premier coup, et alors vous recommenceriez à me détester;... puis, j'ai encore de la fierté, une fierté bien entendue cette fois; je veux mériter l'amour, je ne veux pas l'implorer, encore moins le surprendre.

Montaret sentit qu'elle avait raison. Il l'engagea à dormir, car elle paraissait brisée.

Elle obéit, s'étendit sur la mousse du rocher, et s'endormit à l'instant même.

Henri sentit en ce moment qu'il n'était pas seulement son ami et son frère. Il fut agité, et vingt fois il faillit baiser le bout de ses cheveux dénoués. Pour échapper au vertige, il s'éloigna de quelques pas et porta ses regards ailleurs. Il avait à peine passé cinq minutes à contempler les lianes et les oiseaux qui s'y jouaient, qu'il se retourna pour la voir encore. Elle était placée plus haut que lui sur une roche isolée, et il put constater que l'ombre de son bras, relevé sur sa tête, se projetait jusque devant lui. En regardant cette ombre, il ne la perdait pas de vue en cas d'accident, et il échappait au dangereux plaisir de la contempler en personne; mais quelles furent sa surprise et sa terreur, lorsqu'il vit tout à coup, à côté de l'ombre distincte de Mary, une autre ombre également distincte, penchée sur elle!

XXXVIII.

Henri ne se donna pas le temps de s'assurer si c'était une forme humaine; il bondit en se retournant, et vit Naïssa assise auprès de Mary et chassant avec une branche fleurie les mouches qui bourdonnaient autour de sa tête.

Pour ne pas éveiller Mary, Henri retint une exclamation; mais ses yeux rencontrèrent ceux de Naïssa, qui s'étaient dirigés vers lui. Ils étaient pleins de larmes. Elle ne lui parla pas; elle mit un doigt sur ses lèvres en lui montrant sa rivale. Il y avait dans ce muet reproche une douleur si éloquente qu'Henri en fut troublé. Miss Mary s'éveilla aussitôt, comme si un démon intérieur l'eût avertie de ce qui se passait. Elle étouffa un cri et se leva en voyant la jeune Indienne à ses côtés. L'épreuve fut rude, elle faillit oublier ses bonnes résolutions et lui reprocher l'assistance que sa présence dans le désert lui apportait. Heureusement pour elle, Naïssa la prévint en lui parlant la première. — Vous avez donc été au village des Sioux? lui dit-elle.

— Comment le savez-vous, Naïssa? dit Montaret surpris.

— Je le sais, reprit-elle. Et à présent ne voulez-vous pas retourner à la mine? M. Sewell est inquiet, lui et tous vos amis vous cherchent.

— Où sont-ils?

— Je l'ignore, on s'est dispersé; moi, je suis venue jusqu'au Mécacoumecoum, j'y ai vu vos traces, et je les ai retrouvées par ici; mais j'ai vu d'autres pas sur le rivage. Vous avez été poursuivis?

— Nous avons été attaqués et nous avons fui au hasard, répondit Montaret; mais vous, Naïssa, vous avez dû beaucoup marcher. N'êtes-vous pas fatiguée?

En parlant à Naïssa, il regardait Mary avec une expression de reproche. Il eût voulu qu'elle témoignât quelque reconnaissance à celle qui venait de faire tant de chemin, seule, pour la retrouver. Cela était peut-être injuste; Mary devait se dire que l'Indienne n'avait songé qu'à retrouver Henri. Elle avait le cœur gros, elle rêvait, elle ne pouvait se résoudre à adresser la parole à sa rivale, qui écoutait attentivement le récit de leurs aventures. Henri disait les faits sans commentaires, et, quand elle les sut, Naïssa réfléchit sans marquer de surprise; puis, parlant tout à coup avec une certaine emphase naïve, comme si, douée d'une sorte de divination, elle fût redevenue Indienne en se retrouvant seule au sein de la forêt vierge : — Écoutez, dit-elle, toi, jeune Français, et toi, belle *Yankee;* vous accusez l'Indienne Naïssa de ce qui est arrivé, car je vois bien que vous la recevez froidement. Vous avez tort. Naïssa n'avait pas commandé à Wakontchaka ce qu'il a fait, et ce qu'il a fait, elle le trouve mal. Naïssa est généreuse, et elle veut bien avouer qu'elle a aimé Henri de Montaret; mais elle ne peut pas dire qu'elle a persécuté et haï Mary Sewell, parce que cela n'est pas. La fille de *la Pierre de cristal* est fière, la fille de Berghénius est juste. Elle sait que Mary Sewell avait été aimée la première; elle savait que la bague qui est revenue à son doigt était une promesse de mariage, Henri le lui avait dit dès les premiers jours. C'est Naïssa qui la lui a prise pendant qu'il était mourant à Ontonagon. Elle l'avait confiée à Wakontchaka pour qu'il fît dire des paroles magiques, et s'il l'a donnée à la grande chanteuse, il a mal agi, de même que, si la grande chanteuse a prétendu tenir cette bague d'Henri, elle a parlé contre la vérité. Henri n'aimait point la chanteuse à Ontonagon, Naïssa le sait, elle est là pour le dire.

Mary, émue et transportée de joie, saisit la main de Naïssa, et dans un élan de repentir et de reconnaissance auquel Montaret ne pouvait rester insensible, elle la porta à ses lèvres. Naïssa fut émue à son tour. Elle n'était pas pour rien la parente de Wakontchaka. Sa douceur habituelle cachait un fonds d'orgueil ingénu qui la rendait capable de certains héroïsmes. — Tu pardonnes à Naïssa d'avoir volé ta bague, dit-elle plus drapée et plus emphatique encore en embrassant Mary. Tu fais bien, parce que Naïssa, quand elle a fait le mal, est pressée de faire le bien. Naïssa sait que ton fiancé ne pouvait pas l'aimer; il ne comprenait point, il ne peut pas comprendre le cœur de *l'Oiseau du lac*. *L'Oiseau du lac* aime son pays, sa famille et l'honneur de sa tribu. Elle réjouit son âme dans le meurtre de ses ennemis, elle baigne sa main dans le sang de l'assassin de sa mère. Elle a entendu tout à l'heure que le Français la méprisait pour cela. Laisse-moi parler, Henri, je veux parler pour

celle que tu aimes et lui faire du bien. Je croyais pouvoir lui disputer ton amour, je n'en voudrais plus à présent. Je ne veux pas devenir indifférente aux outrages des lâches et pardonner la mort de ce que j'ai aimé. Cela est bon pour les femmes de ta tribu, s'il est vrai que ce soient des femmes. Je ne compte pas vivre toujours avec les visages pâles. Je fermerai les yeux du vieillard qui protégeait mon père et qui m'a sauvée enfant des mains de Nagheko; mais quand il ne sera plus, — Naïssa est jeune et doit lui survivre, — elle quittera le pays des mines, qu'elle n'aime déjà plus depuis qu'on l'a gâté, et, fût-elle vieille, elle s'en ira mourir loin d'ici sur la terre de ses ancêtres. Elle a fait semblant d'oublier qui elle était pour plaire à son père Berghénius; elle a failli l'oublier en t'aimant, elle se rappelle aujourd'hui, — et elle ne l'oubliera plus, — qu'elle est une peau-rouge, et que ses os doivent reposer avec honneur au pays des Sioux.

Ayant ainsi parlé avec la sueur au front et des éclairs dans les yeux, elle fit un geste imposant pour empêcher qu'on ne lui répondît, et alla s'asseoir à quelque distance en disant à Henri d'un ton d'autorité : Reposez-vous, vous devez partir après.

N'avait-elle pas raison de le prendre ainsi, et sa dignité généreuse n'apportait-elle pas la seule solution possible à la plus délicate des situations? Henri crut qu'en effet elle lui avait pris l'anneau de Mary, il ne se souvint jamais de le lui avoir donné dans le délire de la fièvre. Il regretta qu'elle eût entendu ce qu'il disait d'elle une heure auparavant; mais il se persuada qu'en la blessant dans sa fierté sauvage il l'avait guérie de son amour pour lui.

Elle n'était pourtant pas bien guérie, la pauvre Naïssa; elle souffrait beaucoup, car elle persistait à croire qu'Henri l'avait aimée, qu'il s'était fiancé à elle durant sa maladie, et elle ne s'accusait de larcin que pour couvrir l'humiliation de sa défaite; mais en le jugeant infidèle, menteur et ingrat, elle éprouvait un sentiment tout contraire à celui qu'eût éprouvé Mary à sa place. Elle souffrait, mais avec la résolution d'en guérir et de ne jamais s'en plaindre. Si le fatalisme des antiques croyances est un obstacle au progrès, il donne au moins à ceux dont il a façonné le caractère des forces d'inertie ou de résistance qui sont des vertus relatives et des puissances très réelles. Elle se soumit donc à la destinée et n'admit pas qu'elle pût lui résister. Nous autres qui croyons qu'on peut et qu'on doit lutter contre les événemens de la vie, et faire son destin soi-même, nous savons mieux conduire et développer l'existence; mais quand il faut la perdre, quand nos forces échouent devant l'implacable mort, nous sommes inférieurs au dernier des Chippeways ou des Sioux de la prairie.

Naïssa prit la déception de son amour comme une chose équivalente à la fin inévitable de l'été, ou à la perte du torrent qui débouche dans les grands lacs. Lorsqu'elle eut rêvé immobile et muette, et que ses compagnons furent prêts à partir, elle se leva sans faire un signe, et, regardant vers l'orient, elle marcha devant eux, d'un pas égal et bien réglé, leur ouvrant la route et leur faisant éviter les obstacles avec une rare perspicacité. Elle ne détourna pas une seule fois la tête. Elle ne voulait pas voir leurs mains enlacées ni entendre leurs paroles d'amour tant qu'elle ne se sentirait pas bien guérie.

Ils n'étaient pourtant pas si expansifs l'un envers l'autre qu'elle le supposait. Mary, soulagée de ses soupçons, se sentait d'autant plus honteuse de n'avoir pas su les vaincre elle-même. L'attitude princière de la jeune sauvage lui inspirait une certaine crainte respectueuse. Elle en était frappée et craignait que Montaret n'en fût ébloui. Sans le savoir, Naïssa s'était rendue plus redoutable à ses yeux qu'elle ne l'avait encore été.

On marcha tout le reste du jour, et même après que la nuit fut close. Naïssa voyait dans les ténèbres comme un chat sauvage. La journée avait été belle, la nuit fut tiède; on se passa de hutte auprès d'un bon feu. Naïssa avait apporté du pemmican; on soupa tranquillement, mais non gaîment. Mary n'osait plus rire et briller devant la silencieuse Naïssa, qui mangeait à l'écart, si toutefois elle mangeait. Avant de s'endormir, miss Sewell voulut rompre la glace, et, s'approchant de l'Indienne, elle lui parla avec une effusion de reconnaissance qui parut la toucher.

A la pointe du jour, on se remit en route. La matinée était admirable. On marchait littéralement sur une neige de fleurs épaisse en quelques endroits comme un tapis. La partie que l'on traversait était exclusivement remplie de pins assez clair-semés qui laissaient les arbrisseaux s'épanouir dans toute leur magnificence. Miss Sewell doubla le pas dans un endroit uni, et, enlaçant son bras à celui de l'Indienne, elle lui dit : — Voyons, ma petite sœur, nous avons toutes deux nos soucis et nos rêves; mais ne voulez-vous pas espérer avec moi que le bonheur reviendra? Est-il possible, à l'âge et dans la saison où nous sommes, de croire que tout est fini, et qu'il n'y aura plus de joies pour nous, quand la sombre forêt elle-même est en fête?

Mary fut effrayée du mouvement brusque de Naïssa pour lui imposer silence; mais elle comprit bientôt. Henri, frappé comme l'Indienne de certains crépitemens insolites dans le silence de la solitude, s'était rapproché vivement. Il tenait son revolver, Naïssa avait dégagé sa hache, faisant signe à Mary de préparer la sienne, qui

était plus légère, et tous trois serrés en groupe attendaient immobiles l'approche d'un ami ou d'un ennemi. L'explication ne se fit pas longtemps attendre : un coup de sifflet vite suivi de plusieurs réponses analogues partant de tous les points leur fit savoir, à n'en pas douter, qu'ils étaient entourés par l'invisible bande du Floridien, et que leur présence était signalée. Les brigands étaient si bien dispersés à égale distance d'eux et à portée les uns des autres, qu'il était impossible de faire un pas sans se rapprocher d'un ennemi. Henri comprit la position à l'instant. Il fallait faire tête à tout risque.

— Cachez-vous derrière moi, dit-il à ses deux compagnes en se réfugiant derrière un énorme tronc d'arbre dont les racines, dressées en l'air, pouvaient servir de barricade. Quand je serai tué, prenez mon arme, servez-vous des vôtres, et mourez plutôt que de vous laisser outrager.

Il achevait à peine de parler, que Fayal parut, appelant et rassemblant autour de lui une dizaine de bandits. C'était une faute; Henri se promit d'en profiter, et, prévoyant qu'il allait être attaqué en face, il ne désespéra de rien et écouta attentivement ce que disait le Floridien à ses hommes.

— Les voilà! leur criait-il d'une voix âpre et saccadée par la joie d'un triomphe qu'il jugeait facile; que personne ne tire sans mon ordre! Il me faut ici trois rançons. Pas de vengeance, quoi qu'il arrive. Ces prisonniers, mes enfans, c'est votre fortune et la mienne.

Fayal eût sans doute voulu parler plus bas, mais il était forcé de se faire entendre de ses gens, encore un peu écartés de lui. Il en prit son parti, car il fit deux pas en avant en disant à Henri : Rendez-vous, on ne vous fera rien.

Henri, s'il eût été seul, eût peut-être transigé, ce qui, à coup sûr, eût été le seul parti à prendre; mais il savait bien que les femmes ne seraient pas rendues sans être insultées : il fit feu sur Fayal, visa trop haut et le manqua.

— Allons! Donnez tous ensemble! cria le Floridien à ses bandits.

Le premier qui s'avança reçut une balle mieux dirigée en pleine poitrine et tomba raide mort. Les autres reculèrent en se repliant sur Fayal. Au même instant, Naïssa, souple comme la couleuvre et rapide comme la pensée, sautait par-dessus le tronc d'arbre, ramassait la carabine du mort et la remettait toute chargée à Henri. Il tenait son revolver et visait de nouveau Fayal. Cette fois la chemise du Mexicain se teignit de rouge.

— Français de malheur, dit-il en grinçant les dents, au diable ton argent, j'aurai ta maîtresse et ta vie!

Et il se porta en avant, poussant toujours devant lui ses hommes pour leur faire essuyer le premier feu. Ils avaient l'ordre de ne pas tirer sur les femmes, ce qui était à peu près impossible sans être tué soi-même. Irrités d'être ainsi exposés à une mort certaine, trois d'entre eux désobéirent et tournèrent l'arbre. Henri passa la carabine à Mary, qui fit face au danger et mit un ennemi hors de combat, tandis que Montaret épuisait les coups de son revolver en tuant deux hommes qui, avec un dévouement digne d'une meilleure cause, lui masquaient encore leur chef. Le Floridien, ivre de fureur, s'élança sur lui avec l'impétuosité d'un tigre, plaça le canon de sa carabine à deux pouces de sa figure et fit feu; mais l'arme avait dévié. Mary avait détourné le coup, au risque de se faire tuer. La balle effleura son front. Henri, en voyant couler le sang de sa fiancée, et n'ayant pas le temps de recharger son revolver, le saisit par le canon et se précipita sur son ennemi. A moi! cria Fayal à ses acolytes, qui lâchaient pied.

Ce fut son dernier rugissement. Henri lui brisa le crâne d'un coup de crosse, et au même instant une décharge partant du milieu des broussailles mit les autres en fuite. C'était Télémaque, brandissant son fusil, qui fumait encore. Il était suivi de Laramée et de plusieurs ouvriers de la mine, qui donnèrent la chasse aux derniers bandits, tandis que Montaret retenait son brave noir pour l'aider à secourir miss Sewell évanouie. Sa blessure n'était rien, et devait seulement lui laisser une petite marque dont elle aurait le droit d'être un peu glorieuse; mais son émotion avait été si forte qu'elle resta quelque temps sans connaissance, et poussa des cris déchirans en revenant à elle. Henri était à ses pieds. Égarée, elle ne le reconnaissait pas, et elle le regardait en l'appelant avec désespoir. Enfin elle revint à elle, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en confondant leurs baisers. Certes tous deux avaient oublié qu'ils avaient cessé de s'aimer.

— Mais que fait donc Naïssa? dit enfin Mary; est-elle blessée aussi? est-elle morte?

— Pas blessée et pas morte, lui dit Télémaque; mais vous pas regarder. Vilaine chose, vous pas voir ce qu'elle fait.

Henri aperçut Naïssa debout, il n'eut plus d'inquiétude pour elle; mais que faisait-elle en effet, courbée parmi les cadavres? Il l'appela; elle ne répondit pas tout de suite, puis, se levant tout à coup et posant son pied sur la poitrine de Fayal, elle éleva en l'air son scalp ensanglanté. De l'autre main, elle tenait son couteau rouge. Belle et horrible comme la gorgone antique, elle jetait à Montaret un regard de défi qui semblait lui dire : Tu as méprisé mon amour, je méprise ta religion!

Mary cacha son visage dans ses mains.

Henri s'était approché de Naïssa.

— Cachez ce hideux lambeau de chair, lui dit-il, voilà votre père adoptif qui approche.

Naïssa se détourna pour peigner les cheveux du scalp et rouler la peau avec soin; elle le mit dans son sac, essuya ses mains sur l'herbe et alla au-devant du docteur, qui, attiré par le bruit du combat, accourait avec le missionnaire. Henri la suivit avec Mary, qu'il avait hâte d'éloigner de la scène du carnage. Après les premières effusions de joie et les renseignemens échangés avec les deux vieux amis, miss Sewell s'étonnant de ne pas voir son père : — C'est singulier, dit le docteur, il était avec nous il y a un instant, et il s'est enfoncé dans le bois comme s'il eût couru après quelqu'un. Nous pensions d'abord que c'était vous, mais puisque vous voilà...

— Mon père s'est peut-être exposé à quelque danger? cherchons-le, dit Mary.

— Vous pas chercher, moi savoir, dit Télémaque. Moi vu belle grande femme sauvage, prisonnière échappée, qui sauver elle d'avec les méchans Mexicains. *Massa* Sewell la délivrer et revenir tout de suite, bien sûr.

Au bout d'un quart d'heure, Sewell revint seul, et, sans s'expliquer sur l'incident, il témoigna sa joie de revoir sa fille avec un air contraint qui la frappa de surprise. Il mit sa préoccupation sur le compte des dispositions à prendre pour le campement. Le reste de son escorte arrivait avec des chevaux, des mules, des provisions et des tentes. On était trop fatigué pour se remettre en route, on organisa le dîner et on dressa les abris.

Aux approches du jour, Henri, s'étant levé le premier, vit venir à lui M. Sewell. — Puis-je vous parler d'une chose sérieuse? lui dit le banquier.

— Oui, monsieur, je vous écoute.

— Miss Williams désire que je vous fasse part de mon prochain mariage avec elle.

— Miss Williams? Elle est ici?

— Oui, sous cette tente que vous voyez là. Elle était tombée dans les mains de Fayal après s'être échappée de celle des Indiens. Heureusement elle a autant de présence d'esprit que d'intelligence et de courage. Elle l'amenait par ici afin de nous le livrer.

— Ou de nous livrer à lui! dit Montaret indigné de l'impudence de la Williams et de la crédulité du banquier; mais, puisqu'elle vous a si bien édifié sur son compte, vous a-t-elle dit quels indignes traitemens elle a fait subir à votre fille au Vieux-Désert?

— Je sais que ma fille a l'imagination vive, qu'elle déteste miss

Williams, qu'un récit fantastique des plus émouvans m'est promis pour demain; mais je tiens la vérité. Je sais que Wakontchaka s'était épris de ma fille au repas du cottage, qu'il l'enlevait pour son compte, et que, la voyant indignée et inflexible, il avait préparé une mise en scène de supplices pour la réduire par l'épouvante. Je sais encore que miss Williams, en feignant de le seconder, a réussi à protéger ma fille, à effrayer l'Indien sur les conséquences de sa conduite et à faire partir Mary, qui lui doit l'honneur et la vie. Miss Williams récoltera pour prix de son dévouement l'ingratitude de Mary, ceci est dans l'ordre; mais, comme je suis résolu à passer outre, je compte que ma fille se soumettra.

— Non, monsieur, s'écria Henri indigné. Miss Sewell ne consentira pas à rentrer sous le toit où vous comptez installer miss Williams.

— Il le faudra pourtant bien, reprit Sewell.

— Moi, je ne le souffrirai pas, je vous en avertis.

— En vérité, M. de Montaret, je vous admire!

— Pourquoi, monsieur?

— Parce que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde plus. Vous avez rompu avec ma fille, vous m'avez cédé l'exploitation de la mine, vous avez le mal du pays, vous partez, je ne pense pas qu'un gentilhomme français revienne sur sa parole!

Henri allait répondre, lorsque Mary, qui avait écouté, lui saisit le bras. — Avant de rompre avec mon père, lui dit-elle, laissez-moi essayer de le convaincre. Restez ici, Henri, attendez-moi.

Elle entraîna Sewell à quelque distance et lui déclara sans préambule qu'elle n'eût jamais accepté le don que Montaret avait voulu lui faire. — En voici bien d'une autre! s'écria le banquier hors de lui. Êtes-vous folle, Mary? refuser des millions par dépit... Je sais bien que votre Henri est fou de miss Williams, elle vient de me le dire; que vous importe, puisqu'il ne l'épousera pas, puisqu'elle n'aime que moi?

— Votre Williams en a menti, reprit Mary. Henri la méprise.

— Ne nous querellons pas, dit le banquier, bouleversé malgré lui devant l'indignation de sa fille. Ne parlons pas d'elle. Je ne l'épouserai pas sans avoir réglé vos affaires. Vous réfléchirez.

— Mes reflexions sont faites, reprit Mary; que j'épouse ou non M. de Montaret, je refuse le sacrifice qu'il vous a offert pour moi; vous savez que ma volonté est inébranlable quand il s'agit de conserver le respect de moi-même.

Sewell, resté seul, réfléchit à la nouvelle situation que la réconciliation probable de sa fille avec Henri allait lui faire; il se promit de batailler, et prit le parti d'aller s'entendre à ce sujet avec la chanteuse.

Il l'appela avec précaution, et, ne recevant pas de réponse, il pénétra sous la tente : elle était vide. Il chercha avec anxiété dans les environs. Aucun indice, aucune trace de violence; Arabella avait dû prendre la fuite ou être enlevée. Alarmé et exaspéré, le banquier perdit toute prudence et remplit l'air de ses cris et de ses menaces. Il accusa Henri et sa fille d'être pour quelque chose dans la disparition de sa maîtresse et déclara qu'il ne quitterait pas la place avant de savoir la vérité.

Henri fut si indigné de cette accusation, que Mary dut le faire emmener presque de force par le missionnaire et le docteur; elle les suivit avec Naïssa. Sewell, qui avait besoin de tout son monde pour chercher la fugitive, ne leur offrit même pas un cheval pour franchir les quinze lieues qui les séparaient encore de leur gîte. Heureusement Laramée, comprenant ce qui se passait et voulant éviter une querelle avec le banquier hors de sens, feignit d'aller pour lui à la découverte, et rejoignit les autres voyageurs avec deux de ses hommes et un mulet, dont miss Sewell et le missionnaire se servirent à tour de rôle.

XXIX.

Pendant que le banquier et ses gens se livraient à de vaines explorations, Wakontchaka, monté sur un cheval en sueur et portant devant lui un corps humain roulé dans une peau de bison, arrivait haletant dans un endroit découvert sur une sorte de falaise aride qui s'élevait en promontoire au-dessus des eaux. La lune s'était levée assez tard pour qu'il pût fuir dans les ténèbres de la forêt. Elle éclairait maintenant le ciel, où l'aube allait bientôt paraître dans un horizon de brumes livides.

L'Indien sauta sur ses pieds, laissa brouter son cheval, et déposa devant lui sur le roc Arabella évanouie et à demi étouffée. Il s'assit auprès d'elle et attendit, immobile, qu'elle eût repris connaissance. Quand, un peu ranimée, elle le vit à ses côtés, elle comprit qu'elle était en sa puissance, et lui demanda avec effroi s'il la reconduisait au Vieux-Désert.

— Non! répondit-il d'une voix sourde.

— Tu veux me tuer! s'écria-t-elle.

Il cacha sa tête dans ses mains et pleura en silence. La chanteuse crut qu'elle pouvait lui échapper; elle n'était pas liée, et il ne la surveillait même pas. Elle avança au bord de la plate-forme et vit l'abîme béant au-dessous d'elle. La seule place qui soudât le rocher à la falaise était occupée par l'Indien triste, mais implacable.

Elle tenta de l'adoucir.

— Mon ami Wakontchaka, lui dit-elle, est fâché contre celle qui n'aime que lui, parce qu'il ne l'a pas trouvée à son village quand il y est retourné ?

Il lui répondit par un éclat de rire strident qui ressemblait au cri de l'hyène.

— Réponds-moi, dit-elle, baignée d'une sueur glacée, veux-tu donc me faire peur?

— Wakontchaka ne fait pas toujours rire, entends-tu? répondit-il en se levant. Il ne faut pas jouer si longtemps que tu l'as fait avec l'amour d'un Sioux.

— Je te jure, s'écria-t-elle, que je voulais revenir auprès de toi, et que toi seul...

— Ne mens pas inutilement. Tu voulais épouser le vieux *Yankee*, je le sais, j'étais près de vous quand il t'a rencontrée dans la forêt sortant d'avec Fayal.

— Tu n'as pas compris, c'était pour ne pas te faire un ennemi de plus.

— Non! Wakontchaka ne comprend pas, il ne voit pas, il est sans yeux, sans oreilles, il ne raisonne pas, c'est un chien à qui l'on dit : Reste ou va-t'en! et qui obéit. Wakontchaka est faible, car la femme blanche lui a ôté son courage; il est sot, car il va chercher, pour lui obéir, la fiancée d'un ami; il est lâche, car il s'expose, sans oser répondre, aux reproches des hommes; il est méprisable, car il pleure; il est traître, car il abandonne ses guerriers, et va chercher la mort pour oublier son chagrin. Écoute cependant ce qui lui est arrivé lorsqu'il a été se précipiter les bras croisés dans le fleuve. L'esprit des eaux lui a parlé au fond de l'abîme. Il lui a dit : « Tu es un grand chef, le plus grand des Sioux, qui sont les premiers de tous les Indiens; remonte au rivage, ne pense plus à cette femme qui a fait rire de toi. Écoute l'oiseau qui chante dans l'arbre au-dessus de ta tête : c'est Naïssa qui a pris cette forme pour venir te dire que tu es bien fou d'aimer qui ne t'aime pas; tourne les yeux vers elle. Écoute le serpent qui agite ses sonnettes dans l'herbe, c'est ta belle *squaw* qui se raille de ton chagrin. Laisse-la, ne t'inquiète plus d'elle, reprends ton amour, porte-le à *l'Oiseau du lac;* mais si le serpent se dresse devant toi, écrase-le, de crainte qu'il ne te morde. » Voilà ce que l'esprit des eaux profondes a dit à *celui qui vient sur le tonnerre;* il est remonté à la rive en disant : « Je le ferai. »

En parlant ainsi, l'Indien saisit son tomahawk, prit Arabella par un bras et la regarda avec des yeux qui la glacèrent d'épouvante.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, il est devenu fou!

— Oui, reprit-il, tu as rendu fou celui qui était sage comme la

vieillesse, et terrible celui qui était doux comme le miel. Il sera guéri quand tu seras morte.

Elle fit un suprême effort pour lui jeter les bras au cou en lui jurant qu'elle lui appartiendrait à jamais, s'il voulait lui pardonner. — Non, dit-il, tu n'es plus digne d'appartenir au chef des Sioux. Tu vas mourir.

— Infâme, s'écria-t-elle, tu veux assassiner une femme! lâche, trois fois lâche! A moi! au secours!

— Personne ne peut t'entendre, sinon l'esprit des eaux, et il te réclame. C'est l'amant qu'il te faut, il saura te garder, lui!

Et, sans s'émouvoir de ses cris perçans et de sa furieuse résistance, il l'amena au bord du promontoire et la précipita dans le gouffre. Elle revint sur l'eau et se cramponna à la base du rocher. D'un saut Wakontchaka était déjà auprès d'elle, et de son tomahawk il lui brisa la tête.

Elle jeta un dernier cri et disparut.

Le Sioux regarda longtemps les bouillonnemens rouges qui montaient du fond à la surface et les cercles tracés par la chute de sa victime. Quand le miroir des eaux eut repris sa limpidité, et que Wakontchaka y vit reparaître le reflet des étoiles : « Esprit des esprits, dit-il en levant les bras vers le ciel, tu as vu ce que Wakontchaka a fait. Si tu le blâmes, frappe-le! »

Comme la foudre n'éclata pas sur sa tête, l'Indien pensa que le Grand-Esprit approuvait le châtiment, et, s'enveloppant dans sa peau de bison avec la fierté d'un empereur romain, il alla reprendre son cheval, qui bondit et s'enleva sous lui comme s'il partageait le sentiment de sa gloire, et l'emporta à travers la forêt.

Le lendemain soir, Henri et Mary, le missionnaire et le docteur, Naïssa, Télémaque et Laramée, arrivaient au lac des Castors, et le jour suivant, dès l'aube, Naïssa alla secrètement préparer avec une science consommée le scalp de Fayal, qui fut suspendu dans sa chambre au fond d'une armoire où séchait celui de Nagheko. Mésaubis l'aida mystérieusement dans ce travail, que toutes deux regardaient comme un acte de piété, presque comme une cérémonie religieuse.

De son côté, Mary, le bras appuyé sur celui de Montaret, suivait en rêvant et en souriant, les bords du petit lac. Elle était heureuse et fière. — Cher Henri, c'est trop tôt me pardonner, disait-elle, j'espérais tout réparer et me rendre aimable, soumise, confiante et douce pour vous plaire. C'est un sentiment chevaleresque qui vous fait supprimer l'épreuve. Vous me voyez en péril, et vous vous faites un devoir de me sauver. Ah! mon cher Henri, mon frère bien-aimé, c'est encore de la bonté, de la compassion!

— Non, Mary, ouvrez les yeux, c'est de l'amour, je vous adore! J'ai été aussi coupable, aussi fou, aussi enfant que vous. Je ne vous ai pas connue, je ne vous ai pas comprise. J'ai eu des idées fausses, j'ai cru que vous n'aviez que le courage de la fièvre et la vaine ambition de la force. En vous voyant supporter la souffrance au sein du désert et combattre à mes côtés, résolue à mourir plutôt que d'implorer la pitié des lâches, je vous ai fait amende honorable, et j'ai senti que j'aurais en vous une vaillante compagne, une sœur héroïque en même temps qu'une adorable amie. C'est à vous de m'absoudre du passé, ajouta-t-il en s'agenouillant devant elle. Voulez-vous, ma brave Mary, veux-tu, ma sœur chérie, oublier mes injustices et abréger l'expiation à laquelle bien plus que toi j'aurais dû me soumettre?

Mary ne répondit que par ses larmes, mais elle remit au doigt d'Henri l'anneau des fiançailles.

Des exclamations qui partaient de derrière la haie auprès de la maison les firent courir de ce côté. Deux mineurs venaient d'apporter sur un brancard de branches entrelacées le cadavre d'une femme qu'ils avaient trouvé sur le bord de l'eau dans un endroit dont ils ne savaient pas le nom; mais Télémaque avait déjà reconnu la femme noyée : c'était Arabella, le visage brisé d'un coup de casse-tête, les vêtemens souillés de fange et de sang. On l'avait cachée sous un manteau.

— Où est mon père? s'écria miss Sewell. Sait-il?..

— Il ne sait rien, répliqua un des mineurs qui était Irlandais. Nous nous étions dispersés; j'étais perdu quand j'ai fait cette triste trouvaille. Actrice ou non, c'est une femme baptisée, et j'ai pensé que monsieur le missionnaire ne lui refuserait pas la sépulture chrétienne.

— Je ne la refuse à personne, répondit le père Montaret.

Et il donna l'ordre aux mineurs de transporter le corps d'Arabella sous un hangar où Mesaubis la revêtit d'un linceul et lui couvrit le visage. La belle *squaw* était devenue un objet d'épouvante.

Mary, terrifiée, éperdue, prit le bras d'Henri pour aller au-devant de son père, afin de lui éviter l'horreur de la première surprise.

— Qui donc a fait cela? lui dit Henri en jetant un dernier regard sur la malheureuse Williams. Wakontchaka est trop généreux...

— Wakontchaka est un chef, un Sioux et un homme! lui répondit à voix basse Naïssa, qui avait contemplé avec calme la tête entr'ouverte de l'infortunée chanteuse. Cette fille s'était jouée de lui; son honneur, à lui, exigeait qu'elle fût punie. C'est moi qui lui ai montré la tente où elle dormait, et à présent tous les méchans sont

anéantis. *Celui qui vient sur le tonnerre* ne rougira plus devant personne.

Au bout de quelques heures, l'arrivée de Sewell fut signalée. Mary courut au-devant de lui avec Henri. Il descendit de cheval en les voyant, et, jetant la bride à Télémaque, il leur dit d'une voix âpre et avec des yeux égarés : — Eh bien! elle a disparu; personne ne l'a vue, je le sais; elle est perdue pour moi, morte peut-être! Vous pouvez vous réjouir à présent, Mary, et vous aussi, monsieur Montaret, votre ennemie n'est plus là; mais n'espérez pas que je consente jamais à votre mariage avec ma fille. Je veux rester le maître, le chef de la maison. Ma fille est ma pupille; ce que vous lui avez donné est à elle. Vous l'avez donné à la condition de ne pas l'épouser, et ce qui est à elle est à moi.

En parlant ainsi, avec le bégaiement du délire, Sewell avançait, haletant, vers la maison du docteur, malgré les efforts d'Henri pour lui faire rebrousser chemin. Mary tentait vainement de l'apaiser en lui disant de douces paroles; il la repoussa, et, se dégageant des mains qui le retenaient, il s'élança vers Télémaque, qu'il voulait interroger, et qu'il invectiva en voyant le trouble qui l'empêchait de répondre.

— Monsieur, lui dit le père Athanase, qui se tenait au seuil de la maison, n'entrez pas ici avant de m'avoir entendu.

— Que je n'entre pas? s'écria Sewell. Allons! un malheur est arrivé, je le comprends. Laissez-moi, laissez-moi, monsieur, je ne suis pas un enfant; je n'ai pas besoin de vos prédications et de vos doléances.

Il franchit le seuil, vit Mesaubis, qui à tout événement gardait le hangar. Il la rejeta de côté, furieux de rencontrer encore ce misérable obstacle, s'approcha du cadavre, souleva le drap mortuaire et tomba avec un rugissement sourd. Le docteur le fit porter sur un lit et l'examina. Il n'osa le saigner, certain que ce serait hâter la catastrophe.

La fatigue, l'agitation, la colère et le désespoir avaient enflammé, puis congestionné le sang apoplectique du banquier. Il expira dans la nuit sans avoir repris connaissance. Mary pleura amèrement son père, sans se dire qu'elle était délivrée de son pire ennemi. Elle croyait devoir se reprocher sa douleur et sa rage; elle s'accusait, et Henri dut rassurer sa conscience pour qu'elle se pardonnât les torts qu'elle n'avait pas eus.

Quelques jours après les doubles funérailles, Henri conduisit miss Sewell à New-York, où elle devait, pendant son deuil, s'occuper des affaires de sa succession. Là, elle apprit de M. Bloom, caissier de la maison Sewell, que la fortune paternelle avait été dévorée

par Arabella et par de mauvaises spéculations fiévreusement entreprises pour faire face aux dépenses de la chanteuse. — Si miss Sewell, ajouta-t-il, veut faire honneur aux dettes de la succession, sa fortune personnelle y suffira tout juste.

Mary prit résolûment son parti. Dès le lendemain, tous les gens de la maison étaient congédiés, et les immeubles mis en vente. M. Doyle acheta l'hôtel, les tableaux, les chevaux et les voitures, et Mme Williams remit un reste de créance contre les bijoux de Mary, qu'elle garde jusqu'au jour où elle lancera dans le monde la petite Ketty comme elle y avait lancé Arabella.

Privé des ressources qu'il avait payées si cher, Henri dut faire face aux événemens et trouver des fonds pour exploiter sa mine. Les apports furent d'abord assez restreints pour ralentir la production. On ne prit confiance que plus tard, quand on se fut assuré de la richesse du gisement, et que l'on vit le jeune ingénieur conduire l'affaire avec intelligence et résolution. Pendant quelque temps, les jeunes époux, dont le père Athanase avait béni l'union à leur retour de New-York, vécurent d'un travail assidu avec une économie exemplaire. Il y eut bien des obstacles à vaincre et des privations à supporter. On les supporta bravement. Mary prouva qu'elle était réellement tout ce qu'elle avait eu la prétention de devenir, et son époux put être aussi fier qu'heureux de trouver en elle une femme de cœur et un homme de tête.

Wakontchaka ne reparut jamais à la mine. Naïssa avait repris ses occupations paisibles, et soignait avec une angélique douceur son père Berghénius atteint de la goutte. Elle témoignait de l'amitié à miss Sewell et restait froide et polie vis-à-vis de Montaret. Un jour la goutte étouffa le pauvre docteur, et Naïssa, qui semblait être redevenue bonne chrétienne, lui rendit les derniers devoirs avec une piété toute filiale; mais après avoir pendant huit jours arrosé de ses larmes la tombe de son vieil ami elle disparut, emportant les deux scalps, qui étaient son blason et sa dot. On ne s'effraya pas de son départ. Wakontchaka avait chargé Télémaque de dire au missionnaire qu'il était venu la chercher dans la nuit, et qu'il la conduisait au pays des Sioux.

Un an plus tard, on sut par des naturalistes en voyage que de grandes fêtes avaient célébré au loin le mariage de *l'Oiseau du lac* avec Wakontchaka, le glorieux chef, vainqueur des Chippeways en dix rencontres, celui qui chevauchait toujours sur le tonnerre, et qui persistait à se dire le plus beau des Indiens et des hommes.

MAURICE SAND.

SHAKSPEARE

ET

SES MUSICIENS.

ROMÉO ET JULIETTE,

DE M. GOUNOD, AU THÉATRE-LYRIQUE.

« Shakspeare encore et toujours! disait Goethe, *Shakspeare und kein Ende.* » Non moins inépuisable en sa richesse qu'insondable en sa profondeur, Shakspeare est aujourd'hui complétement naturalisé chez nous; tant de traductions, d'imitations, d'adaptations, l'ont mis à la portée de toutes les classes intellectuelles. C'est à lui, à son génie épique, à son lyrisme, à son goût pour les idées métaphysiques, que les Hugo, les de Vigny, se sont adressés pour renouveler la scène française. Il semble désormais que Shakspeare nous appartienne; nous le mettons en peinture, en poésie, en musique, nous le traitons comme un auteur de notre langue. Que de chemin parcouru depuis Voltaire, depuis ces représentations vraiment fabuleuses d'*Othello* à la Porte-Saint-Martin (1821), où la gendarmerie devait intervenir pour empêcher le public de lapider de malheureux comédiens au cri national et classique de « à bas les Anglais, point d'étranger en France! » Et ne serait-ce pas le cas de dire avec M. Villemain (1) que « la gloire de Shakspeare, qui d'abord nous apparut avec quelque chose de paradoxal et de scandaleux, menace

(1) *Mélanges historiques et littéraires.*

aujourd'hui la vieille renommée de notre théâtre? » Il est vrai d'ajouter qu'au même moment M. de Chateaubriand, lui, en sa qualité d'homme de génie, s'entêtait à ne point vouloir comprendre. « Pour peu que l'on continue en France à étudier les idiomes étrangers et à nous inonder de traductions, notre langue perdra bientôt cette fleur native et ces gallicismes qui faisaient son génie et sa grâce! » L'esprit du temps, dont les Villemain, les Guizot, les Victor Cousin, ont déjà saisi la voix, parle en vain aux oreilles de ce grand homme sans critique, de ce sublime rêveur non moins superficiel qu'attardé, et qui persiste à ne voir qu'une composition absolument barbare dans *Hamlet*, « cette tragédie des aliénés, ce Bedlam royal où tout le monde est insensé ou criminel, où la démence simulée se joint à la démence vraie, où le fou contrefait le fou, où les morts eux-mêmes fournissent à la scène la tête d'un fou, où l'on ne voit que des spectres, n'entend que des rêveries et le qui-vive des sentinelles, que le criaillement des oiseaux de nuit et le bruit de la mer (1). » Ce qui prouve qu'on peut avoir en religion la foi de ses pères, descendre des croisés, tout en étant en littérature un excellent fils de Voltaire. L'auteur du *Génie du Christianisme* contresigne ici l'arrêt de l'oracle de Ferney, et cet odéon des ombres où l'on n'entend plus que le criaillement des oiseaux de nuit vaut pour l'intelligence et la sagacité du jugement les mots de *sauvage ivre*, de *Gilles* et de *Pierrot* dont se sert le philosophe pour désigner agréablement William Shakspeare (Gilles) et ce faquin de Pierre Letourneur, son traducteur (Pierrot).

Voltaire au moins y mettait plus de malice. « Vous avez sans doute vu *Hamlet*, écrit-il à d'Argental (23 octobre 1769), les ombres vont devenir à la mode. J'ai ouvert modestement la carrière, on va y courir à bride abattue... Nous allons tomber dans l'outré et dans le gigantesque; adieu les sentimens du cœur! » Comment ne pas saisir le grain de perfidie à l'adresse du polisson qui se permet si indiscrètement d'aller aux découvertes. Le bon Ducis, poète homœopathe s'il en fut, a beau ne donner au public français du Shakspeare qu'à doses infinitésimales, tout vulgariser, tout amoindrir, travestir les jeux du destin en banales intrigues de cour, les individualités vivantes en vaines abstractions, si peu qu'il fasse, il en fait trop, sa loyauté déplaît au maître. L'adorable violette du jardin de Shakspeare, son Ophélie, je le sais, a pris la physionomie conventionnelle d'une de ces princesses de tragédie qu'on appelle madame et qui sont filles de *tant de héros*. Très honnêtement elle s'abstient de mourir pour ôter toute espèce de prétexte à cet ignoble et repous-

(1) *Essais sur la Littérature anglaise et française.*

sant spectacle de fossoyeurs où « les morts eux-mêmes fournissent à la scène la tête d'un fou ! » Son Hamlet porte des manches à crevés, une toque de velours noir à créneaux, et promène sur le théâtre une urne voilée contenant les cendres *d'un* père, avec lesquelles il se complaît à s'entretenir. Et cependant, aux yeux de Voltaire, bienfaiteur de l'humanité, si l'on veut, mais poète de la plus insigne mauvaise foi, Ducis passe pour un novateur dangereux en ce sens que, nommant par son nom l'auteur qu'il défigure, Ducis montre, bien que de loin, où se trouve la carrière *si modestement découverte* par le philosophe de Ferney, ce qui n'empêche pas M. Auger de déclarer (1) qu'une monstruosité telle que l'*Hamlet* de Shakspeare ne saurait en aucun point être comparée à la *Sémiramis* de Voltaire. N'importe, cet *Hamlet* de Shakspeare, dégagé de son élément trivial et burlesque par la main de l'enchanteur Ducis, réussit momentanément en dépit des efforts et des cabales de Voltaire, s'opposant à ce que Lekain jouât le rôle, sous prétexte que ce n'était là qu'un ignoble *rifaciamento* de *Sémiramis*, et ce fut quelques années plus tard son arrangement dans le même goût de *Roméo et Juliette* qui valut au vénérable Hahnemann de la poésie dramatique son entrée à l'Académie (4 mars 1779).

J'ai cité les mélanges historiques et littéraires de M. Villemain. On n'admirera jamais assez cette généreuse initiative, à deux pas des radotages d'un Laharpe appelant *le Roi Lear* une des pièces les plus absurdes de Shakspeare, des inepties grotesques d'un Geoffroy s'étonnant de ne découvrir dans *Hamlet* « aucune trace des idées et de la manière de Sophocle, » et des emphatiques bévues d'un Chateaubriand. Aujourd'hui en France Shakspeare a droit de cité. Parler de lui avec irrévérence, nul sérieusement ne l'oserait. En revanche c'est à qui remaniera, arrangera, expliquera ses chefs-d'œuvre. On les édite en prose, en vers, en peinture, en musique. J'avoue que, parmi tant d'interprétations, quelques-unes m'épouvantent, l'interprétation musicale surtout. Il me fâche de voir des *librettistes* s'établir là comme chez eux, tailler leur pacotille dans cette pourpre et dans cet or. Ne suffirait-il pas de prendre l'anecdote et d'inventer quelque chose à côté. Ainsi procédait Scribe sous la dictée de Meyerbeer, mais Scribe était presque un maître, et mieux vaut peut-être, pour les imaginations sans ressort, travailler sur des *scenarios* tracés à l'avance. Jusqu'ici, les Italiens seuls avaient eu cette spécialité de faire de ces remue-ménages dans les domaines du génie pour y installer plus ou moins commo-

(1) Auger, *Cours de Littérature*. Paris 1813, VI, 68.

dément la musique. Voilà que peu à peu nous glissons sur leur pente. Pure stérilité, impuissance qu'il ne tiendrait qu'à nous de prendre pour un progrès du temps! Scribe, qui ne sut jamais écrire, se connaissait en situations musicales, les vers étaient mauvais, parfois risibles; mais le drame, debout et ferme sur ses pieds dès la première scène, marchait vers son dénoûment à travers des péripéties saisissantes et de grands et pittoresques effets. Les *librettistes* d'à présent s'en tiennent à la besogne plus modeste d'adaptation; les rimes, bien que prétentieuses, n'en valent guère mieux, et la plupart du temps la pièce est nulle; car, lorsque pour préparer l'emménagement de la musique, on a fait maison nette des beautés littéraires et philosophiques, il ne reste plus de l'édifice que les quatre murs, et Shakspeare lui-même, en pareil cas, court risque de paraître pauvre. Quelques musiciens s'imaginent encore que ces grands sujets portent un homme. Qu'ils aident pour un moment au succès, que leur titre exerce sur l'affiche un immense prestige, oui, je le veux; mais l'œuvre définitive, le chef-d'œuvre ne s'en dégage jamais. Combien, avant M. Gounod, ont perdu leur peine sur ce poème de *Roméo et Juliette*, et combien, après Spohr et lui, sont destinés à traduire pour la centième fois *Faust* en musique! On se figure que ces sujets-là vous portent, illusion! ils vous bercent pour mieux vous engloutir. De l'*Otello* de Rossini, tout n'a point surnagé, et le troisième acte seul répondrait peut-être aujourd'hui à l'idéal du maître.

Je l'ai mainte fois dit à cette place, les drames de Shakspeare sont pleins de musique; qu'on veuille extraire ces trésors de la mine, rien de plus naturel. Mendelssohn, dans *le Songe d'une Nuit d'été*, M. Berlioz, dans sa symphonie de *Roméo et Juliette*, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, l'ont fait, et c'est la vraie, l'unique manière de s'y prendre. Interprétez, transformez, traduisez l'idéalité poétique par l'idéalité musicale, mais n'essayez pas de vous heurter, car vous vous y briserez, contre des scènes et des situations auxquelles, fussiez-vous Mozart ou Beethoven, vous ne sauriez rien ajouter, puisqu'elles sont le dernier terme de la poésie. N'avons-nous donc point assez abusé de Shakspeare? Faut-il croire encore ce qu'on raconte, et que — *Di, talem avertite casum!* — nous serions menacés pour l'hiver prochain d'un *Hamlet* à l'Opéra? *To be or not to be* en cavatine! le plus vaste, le plus profond, le plus insoluble problème du génie germanique interprété par l'auteur de *la Double Échelle* et du *Caïd* (1)! Vouloir embrasser ce qu'on ne peut étreindre,

(1) Nous ne demanderions pas mieux que d'appeler aussi M. Thomas l'auteur de *Mignon*; mais à nos yeux il ne saurait y avoir jamais qu'un auteur de *Mignon*, comme il n'y a qu'un auteur de *Faust*, qui est Goethe, et comme il n'y a qu'un auteur de *Roméo et Juliette*, qui est Shakspeare.

pourquoi? Beethoven passant par là se signerait plein d'épouvante; mais ce diable d'esprit gaulois ne réfléchit à rien et partant ne doute de rien. « Hamlet, se dit-il, un fils qui tue sa mère ou à peu près, des spectres à tout bout de champ, la comédie dans la tragédie, des scènes de folie pour tout le monde, un enterrement au cinquième acte, nous allons bien nous amuser! » Et l'on y va comme à Polichinelle. Erreur fort grave, car Polichinelle dure quelque minutes, et les drames de Shakspeare qu'on dégonfle ingénieusement de leur substance pour les soumettre à cette sorte de préparation *musico-spectaculeuse* durent cinq heures! Quel homme doué du sens littéraire et possédant quelque habitude du théâtre de l'Opéra n'avait prévu, dès l'an passé, ce qui arriverait à *don Carlos?* A quoi donc sert l'expérience? Et quand la musique s'est si mal accommodée du caractère philosophique d'un marquis de Posa, comment supposer qu'elle puisse tirer profit d'un drame qui du début à la fin s'agite dans les profondeurs de la conscience, d'un drame où l'amour joue un rôle si effacé, où l'idée esthétique et morale ramène inexorablement tout à soi, où les coupables et les innocens, les amis et les ennemis, les vainqueurs et les vaincus, tout le monde meurt, où finalement, comme pour châtier la faiblesse du héros qui n'a point su au moment donné se résoudre à verser le sang voulu, un bain de sang inonde le théâtre. A tout prendre, on admettrait le géant Beethoven méditant quelque symphonie sur une conception pareille. Tout le reste ne saurait être qu'un jeu de marionnettes auquel le public donnera tort ou raison, selon la somme d'agrément ou d'ennui qu'il en retirera.

Pour l'agrément, hâtons-nous de le dire, il y aura Mlle Nilsson. Il était évidemment dans les desseins de la Providence que la gracieuse cantatrice du Théâtre-Lyrique naquît en Suède pour représenter un jour à l'Opéra la Danoise Ophélie, « fille de tant de héros! » Voyez plutôt cette taille élevée et flexible, ce regard bleu et transparent, cette physionomie empreinte de toutes les mélancolies du Nord, ces longs cheveux blonds qui, dénoués et flottans, feront si bien dans une scène de folie; car ce sera la nouveauté de cet opéra d'*Hamlet* de nous montrer ce qui jamais encore ne s'était vu, ni dans *Lucie*, ni dans *les Puritains*, ni dans *l'Étoile du Nord*, ni dans *la Muette*. A côté de la folie simulée d'Hamlet, il y aura la folie vraie de sa maîtresse, et ce que, dans la langue universelle dont il dispose, le plus grand des poètes qui jamais aient existé n'a point su ni voulu clairement définir, puisque la discussion sur cet éternel sujet se perpétue, — les violoncelles et les clarinettes, selon toute apparence, nous l'apprendront. « Bedlam royal, odéon des morts et des fantômes! » Chateaubriand, sans y songer, entrevoyait le programme, et si j'étais compositeur de musique et

que j'eusse la faiblesse de vouloir écrire un opéra d'*Hamlet*, c'est à cette donnée-là que je me tiendrais.

Rentrons dans la littérature pour un moment. M. Taine veut absolument identifier Shakspeare avec Hamlet, tandis que les Allemands, et particulièrement Gervinus, prétendent qu'entre les divers types de sa création Henri V est celui qui ressemble le plus au poète. J'estime que des deux côtés on doit être dans le vrai, en ce sens qu'Henri V me paraît représenter la jeunesse et Hamlet l'âge mûr de Shakspeare. D'ailleurs la personnalité de l'homme, elle est partout et nulle part; chacun de ses drames en contient quelque chose sans qu'il soit possible de confronter celui-ci plutôt que celui-là avec tel ou tel événement de son existence. L'œuvre de Shakspeare me représente assez bien un monde derrière lequel un invisible créateur se dérobe. C'est donc ce monde qu'il faut interroger sans relâche pour se rendre compte et de la grandeur de l'individu et de quels efforts il fut capable. Je dis de quels efforts, car on aurait tort de s'imaginer que, même à de pareilles natures si prodigieusement douées, les conditions de travail et de développement progressifs puissent être épargnées. On naît Shakspeare, et on le devient. Toute couronne, même celle de l'intelligence, veut être conquise, et l'aigle ne vole que lorsque ses ailes ont poussé. L'ignorance de Shakspeare est une de ces vieilles histoires qui désormais n'ont plus cours. Ce qu'on n'ignore plus aujourd'hui, c'est qu'il savait tout ce que savait son temps, plus ce quelque chose que l'instinct divinatoire révèle au génie, et ce temps placé sur la limite de deux mondes, entre le moyen âge plein de fantômes qui sombre dans l'océan du passé et l'ère nouvelle dont l'aurore va poindre, — ce temps, il faut le reconnaître, était merveilleusement combiné pour aider aux facultés créatrices dans tous les genres. Aussi quel mouvement et quel essor! Luther, Colomb, Michel-Ange, Raphaël, Dürer, Tasse, Palestrina, Calderon, et finalement pour terme suprême l'enchanteur Prospero-Shakspeare, le magicien dont le miroir réfléchira pour l'éternité le tableau d'une période comme il n'y en a pas deux dans l'histoire de l'esprit humain.

La réformation gouvernait l'Angleterre; Londres, par l'activité de son commerce, l'accroissement et le bien-être de sa population, comptait au premier rang des capitales de l'Europe; la liberté de penser ouvrait à l'intelligence des horizons nouveaux. Avec le sens de l'antiquité renaissante, le goût des langues anciennes s'éveillait; la poésie classique, la mythologie, passionnaient les hautes classes à un point qui ne s'est jamais vu, qui ne se reverra jamais. Les jeunes filles apprennent le grec et le latin; la reine Élisabeth lit Isocrate, traduit Horace et Plutarque. Ses appartemens étaient tapissés de sujets empruntés à *l'Énéide*, et lorsqu'elle apparaissait

au matin Diane en personne la recevait, invitant la vierge-reine à chasser dans cette forêt de Windsor où pour sa chasteté nul Actéon n'était à craindre. « Une étoile dansait au ciel quand elle vint au monde! » Pas un gala de cour, un *drawing room* où l'allégorie ne serve à la glorification de la gracieuse et docte souveraine. Ce commerce avec les dieux, les nymphes et les satyres de l'antiquité s'était peu à peu, d'en haut, répandu dans le peuple, et s'y mêlait avec la croyance aux fées, aux elfes, aux géans, aux kobolds, aux fantômes, devins, sorciers et nécromanciens. Instant d'arrêt pour les sciences et la poésie au lendemain des plus terribles guerres qui aient ensanglanté le vieux sol anglais! Le siècle finissait à peine de ces combats à outrance, de ces furieuses luttes dynastiques dont les horreurs chevaleresques semblent encore accroître la profondeur de la scène. Quels temps furent jamais plus favorables pour l'avénement d'un grand poète? Le présent, l'avenir, lui soufflent au visage leurs fraîcheurs matinales : liberté de conscience, libre examen! Le soleil du passé, qui se couche derrière lui, laisse en se retirant dans son âme comme un dernier reflet des épouvantes, des traditions et des superstitions du moyen âge, et comme celui que l'esprit de Dieu porte au-dessus des flots, l'orgueil de tout un peuple, l'orgueil de la grande nation britannique le soutient!

Shakspeare n'a qu'à se laisser faire, qu'il soit ce qu'il voudra, profond ou jovial, grave ou léger, mélancolique ou bouffon, terrible ou fantasque, la sympathie, les applaudissemens de son temps ne lui manqueront pas. Entre ce poète si bien venu à son heure et l'Angleterre, l'accord règne d'avance, accord intellectuel, moral, préparé par l'éducation, commandé par l'instinct de race. « Shakspeare, dit Gervinus, c'est la race saxonne; » mieux vaudrait dire : « Shakspeare, c'est l'Angleterre; » car ces œuvres impérissables que l'esprit humain revendique aujourd'hui comme sa propriété furent bien le produit d'un moment et d'un pays, et c'est avant tout à son temps que s'adresse le génie de Shakspeare. Il fait ce qu'il veut; je le répète, son art est un miroir où la nature et le monde se reflètent, il reproduit ce qu'il voit, et comme il ne voit que la nature, n'entend que le vrai, il se trouve avoir écrit pour tous les temps. Chercher la vérité fut son génie, mais la rendre avec cette exactitude, cette précision, fut son art, sa science. Assez parler d'instinct, de divination! Shakspeare savait. Avant d'avoir encore quitté Stratford, il lisait Plaute. Son premier essai dramatique, *les Méprises*, est une imitation libre des *Menechmes*, dont le texte latin ne fut traduit en anglais que quatre ans plus tard.

On voit par ses œuvres mêmes qu'il puisait aux sources originales; il était assez familier avec le français et l'italien pour aller y prendre

de première main les ballades et les nouvelles qui servent de sujet à quelques-uns de ses drames. Avant d'écrire *le Marchand de Venise, Roméo et Juliette, Othello,* Shakspeare, c'est un fait désormais constant, fit un voyage en Italie, et comme Albert Dürer et les grands artistes du nord parcourut les localités célèbres, étudia sur place les mœurs qu'il devait si merveilleusement mettre en lumière. Quel passant a jamais traversé Vérone sans y évoquer le souvenir de *Roméo et Juliette?* Deux chroniqueurs qui, bien avant Bandello et Girolamo della Corte, ont raconté cette ineffable tragédie d'amour, Luigi da Porta et Masucchio de Salerne, en placent le théâtre à Sienne; mais Shakspeare a voulu que ce fût Vérone, et la poésie, une fois de plus, a, selon le mot d'Aristote, vaincu l'histoire. Essayez donc de chercher la trace des deux amans ailleurs que dans la Vérone des seigneurs de la Scala. Parmi les trente-six palais dont s'enorgueillit encore aujourd'hui la fière cité du moyen âge, il en est au moins trois où l'on aimerait à se représenter la scène du bal. Ces fenêtres à ogives, ces balcons de marbre si curieusement fouillés, ces vastes murs couverts de fresques à demi effacées, on se plairait à les interroger. N'est-ce point là en effet que Roméo, déguisé en pèlerin, rencontra pour la première fois Juliette, et que l'adorable enfant à cette apparition soudaine s'écria dans le naïf pressentiment de sa destinée :

> Come hither, nurse : what is you gentleman?
> Go, ask his name : — if he be married,
> My grave is like to be my weddingsbed.

Eh bien! non, l'ironie des choses a voulu que les lieux immortalisés par la plus poétique des légendes fussent aujourd'hui une auberge de rouliers. Non loin de la *Piazza delle Erbe,* dans la *via Cappello,* s'élève un bâtiment massif, dégradé, suant la puanteur. Dans la cour humide, les poules gloussent sur le fumier, les charrettes attendent que les gens du marché reviennent atteler. Comme nous rôdions silencieusement autour de l'édifice, la *padrona,* une robuste commère haute en couleur nous engagea verbeusement à parcourir les salles intérieures du palais; c'était déjà trop du dehors! Un chapeau taillé dans la pierre au-dessus de la porte dénonce au regard de l'étranger la résidence supposée, sinon très authentique, des *Cappelletti,* et ce qu'on peut dire de mieux à l'avantage de cette masure, c'est qu'elle est assez vieille pour avoir vu les temps du prince Escalus :

> Che'n su la scala porta il santo uccello.

A l'extrémité sud de la ville, dans le jardin de l'orphelinat des franciscaines, on vous montre le sarcophage où jadis les corps des

deux amans furent scellés. Près de là s'élevait le cloître du bon frère Laurent, que la chronique nomme Leonardo. Il fut un temps où ce cercueil de marbre servait de baquet aux lavandières et d'abreuvoir aux animaux. Hélas! qu'est-ce que de nous et de la poésie? que deviennent les choses? La villa de Mécène avec ses cascatelles est une fonderie, le Styx fait tourner des moulins, on pêche des huîtres grasses dans l'Averne, le Forum de Rome est un champ aux vaches, et le cercueil de Juliette une auge à pourceaux! Cependant l'horrible profanation eut son terme, la pieuse relique fut rendue au culte des touristes, et, le croira-t-on? celle qui remit en honneur ce poétique souvenir s'appelait Marie-Louise, la veuve inconsolable de Napoléon, la sentimentale Juliette du Roméo corse!

N'importe, ici les curiosités n'ont que faire. Il suffit de poser le pied sur ce sol de Vérone pour se sentir à l'instant en plein théâtre de la plus romantique des histoires que le génie d'un poète ait immortalisées. Vérone tout entière, avec son architecture moyen âge, ses palais silencieux, ses églises de marbre, ses magnifiques ponts, ses tours superbes, ses jardins en terrasse, ses cimetières, ses vieux débris d'antiquités romaines, — la romantique Vérone se montre à vous comme le cadre naturel, indispensable du poème de Shakspeare, et les âmes de Roméo et de Juliette, partout ailleurs absentes, répondront éternellement à qui saura les évoquer dans ce petit coin de terre de *Santa-Maria-l'antica*, où, non loin des splendides tombeaux des héros de sa race, reposent les ossemens de l'excellent prince qui, rappelant à la concorde tant de pères et de chefs de famille désolés par ces sanglantes funérailles, s'écrie en joignant leurs mains au-dessus des cadavres des deux innocentes victimes :

« Le jour d'aujourd'hui apporte un sombre apaisement; le soleil se voile de douleur; allez et vous entretenez de ces tristes choses. Il y en aura de pardonnés, d'autres qui seront punis, car onc ne fut plus lamentable histoire que celle de Juliette et de son Roméo (1)! »

A Londres, Shakspeare ne cessa point de vivre en communication avec les esprits les plus cultivés de son temps; histoire, poésie, critique littéraire, philosophique et théologique, il lisait tout; les

(1) A glooming peace this morning with it brings;
The sun, for sorrow, will not show his head :
Go hence, to have more talk oh there sad things;
Some shall be pardon'd, and some punished!
For never was a story of more woe
Than this of Juliet and his Romeo.
(*Roméo et Juliette*, scène dernière.)

ouvrages nouveaux dont ses moyens ne lui permettaient pas d'enrichir sa bibliothèque, déjà pourtant fort respectable, passaient des mains du comte Southampton, son ami, dans ses mains. Avec cette sûreté de coup d'œil, cette ouverture, cette profondeur d'intelligence, cette instantanéité de perception, on devine ce que devaient produire ces lectures. C'était l'abeille faisant son miel de tout. A chaque page de ses œuvres, vous en avez le témoignage. Il savait par cœur la rhétorique de Wilson, l'histoire naturelle de Pline, tenait commerce avec les Grecs et les Romains, les Italiens et les Espagnols. Et toutes ces notions studieusement emmagasinées, toutes ces clartés si diverses, se transformaient ensuite par la méditation, l'observation, le travail secret, inconscient du génie, en facultés originales, en forces immédiates, en élémens personnels de vie et de création. Autrement comment nous expliquerions-nous cette incroyable justesse dans les descriptions, cette science imperturbable des lieux, des mœurs et des usages, cette infinie et suprême connaissance du détail que la simple expérience pratique ne donne pas, et qu'au plus profond de l'abîme le génie de son œil de faucon ouvert dans l'espace s'en va saisir? Que fut Shakspeare dans sa jeunesse? On se le demande encore. Que ne fut-il pas? Tour à tour apprenti gantier, garçon marchand de laine et garçon boucher, tout cela pour se rendre utile à son père, puis maître d'école et greffier chez un des sept avocats de sa ville natale, ce qui ne l'empêche pas de se farcir la cervelle de médecine et de théologie. « Jurisprudence et philosophie, théologie et médecine! » c'est le répertoire du docteur Faust, mais, grâce à Dieu, sans que la moindre diablerie intervienne, et cette fois pour la plus grande gloire de la seule humanité. — Parmi tant d'ouvrages fouillés dans ce monde qu'on appelle l'œuvre de Shakspeare, tant de volumes considérables où d'illustres spécialistes se sont appliqués, la *faune* de Shakspeare, sa *flore*, sa *médecine légale*, sa *géographie*, il en est un, que j'ai là sous les yeux, uniquement consacré à relever, à commenter sa vaste érudition biblique. Et sa physique donc? et son astronomie? César parlant de la fixité de l'étoile polaire, Cressida invoquant, bien avant que Newton soit né, les lois de la pesanteur et de l'attraction! « Mon amour, dans sa puissance et dans sa force, est comme le centre éternel de la terre, lequel attire tout à soi! » A lire ses drames-chroniques, on jurerait qu'il a vécu l'histoire d'Angleterre depuis Richard-Cœur-de-Lion; ses connaissances nautiques sont d'un capitaine de vaisseau. On lui reproche d'avoir mis la mer en Bohême, fait de Delphes une île : erreurs graves sans doute; mais à côté de la topographie véritable il en est une symbolique bien autrement utile en poésie, et dans celle-là Shakspeare n'a jamais failli. En Danemark comme en Égypte, il est chez lui, et Vé-

rone aussi bien que Syracuse, Venise, Athènes, non moins que Chypre, l'ont eu pour citoyen.

Voilà pour le monde extérieur; quant aux principes sur lesquels se fonde son art de créer des caractères, Hamlet, dans la scène des comédiens, se charge de les formuler devant nous. « Dans le passé comme dans le présent, l'unique but du théâtre est la nature. Qu'il vous suffise en quelque sorte d'offrir un miroir à la nature, un miroir où la vertu réfléchisse ses propres traits, le vice son image exacte, où le siècle imprime sa physionomie... » La vie sous toutes ses formes, la vérité partout et toujours, il ne connaît pas d'autres secrets. Et quelle abondance de caractères, quelle variété de types! De Roméo à Richard, d'Hamlet à Macbeth, de Timon à Iago, quelle suite nombreuse d'individualités tragiques ou bouffonnes, de personnalités intermédiaires : courtisans éhontés, faux amis, flatteurs infâmes! Opposez *le Roi Lear* aux *Joyeuses commères de Windsor*, le *lacrymæ rerum* d'un monde qui s'écroule à la bagatelle amusante, le clair de lune du *Songe d'une Nuit d'été* aux grondemens du tonnerre de Dunsinan. Ici lady Macbeth et les filles dénaturées, là Juliette, Ophelia, Desdemona, Cordelia, Miranda, Porcia, Perdita! Et toujours à côté du personnage dominant une figure un peu en sous-ordre qui le complète, un autre *moi* caché dans les profondeurs de l'être, et dont il importe de montrer au spectateur l'existence qui, pour le moment, disparaîtrait sous l'orageux conflit des passions : Horatio dans *Hamlet*, le fou dans *le Roi Lear*, Mercutio, Benvolio dans *Roméo et Juliette*, Alcibiade dans *Timon!* La nature elle-même devient partie intégrante du drame, joue son rôle : révélations secrètes de la vie de l'âme, mystérieux pressentimens qu'un art vraiment incomparable associe à l'action par le plus poétique symbolisme! Quand un roi Lear tombe, il convient que la nature se trouble et prenne part à ce désastre épique, à l'écrasement de cette majesté. C'est la nuit, au bord de l'abîme, que le sceptique Hamlet recueille les confidences du spectre de son père, et la belle Ophélie, après s'en être allée de vanité en folie, tombe du saule et se noie. Les jardins de Belmonte dans *le Marchand de Venise*, l'adorable scène du balcon dans *Roméo et Juliette*, tableaux inspirés du même symbolisme! *Matrices omnium, id est elementa rerum*, dit Paracelse. Shakspeare remonte aux matrices des choses, épouse l'idée-mère et ne s'en sépare plus. Qu'on interroge les premières scènes de *Jules César*, de *Coriolan*, de *Macbeth*, tout l'avenir de la pièce est là, préparé, présenté. Brutus méditant sur les futurs destins de Rome regarde le ciel et le trouve fermé; César marchant au Capitole, où les poignards l'attendent, fait taire les musiciens qui l'accompagnent. Métaphysique si l'on veut; mais quels coups de théâtre valent de pareils traits?

On n'expérimente point avec Shakspeare. Rien d'inutile, partant rien à couper, l'idée est une. Chacun répond de tous et tous de chacun; l'esprit du personnage dominant règne sur l'ensemble et pénètre les moindres détails. Dans *Roméo et Juliette* par exemple, l'amour anime tout, féconde, embaume, réjouit tout. Comme dans ces nuits de mai où le rossignol chante, où des grappes de lilas et d'aubépines s'exhalent d'ineffables ivresses, tout le monde est sous le charme de l'amour, tous depuis la nourrice jusqu'aux amis du jeune gentilhomme véronais, jusqu'aux infimes serviteurs causant, bavardant, plaisantant, ironisant. Avec Lear, le ton se hausse, la nature humaine est dépassée, nous sommes chez Eschyle et n'en bougeons, car la majesté royale est en jeu; dans *Hamlet* au contraire, c'est à qui raisonnera, ergotera. Polonius, bonté divine! Polonius lui-même qui philosophe, et les fossoyeurs qui s'en mêlent aussi! Et cela, — ne le perdons jamais de vue, — chacun selon son mode particulier d'éducation, son rang et les mœurs de la classe où il est né, car avec Shakspeare les gens du commun ne parlent point comme les princes. La prose et les vers viennent à leur tour, et ces modulations dans le langage, loin d'être un effet du caprice ou de la fantaisie du poëte, sont peut-être ce que l'art de créer des caractères a produit de plus savant. Je me suis bien des fois donné le plaisir d'étudier Shakspeare au point de vue de ces tonalités du langage; il y a là sans aucun doute les plus intéressantes découvertes. Tel passage pris au hasard contient en quelques lignes tout un personnage. L'amour, selon que les types gracieux dans lesquels il s'incarne sont du nord ou du midi, a ses irradiations caractéristiques, la mélancolie creuse son contre-point, la vantardise embouche son trombonne. A ce discours prétentieux, infatué, à ce grossier contentement de soi, je reconnais le marchand enrichi, le parvenu Capulet; ce flux de mots incohérens, ce pathos émouvant et vulgaire, ce perpétuel gloussement de la poule couvant son poussin, me disent : Voilà la nourrice, et ces railleries échangées bruyamment, ces provocations et ces ripostes me suffisent pour savoir, même en fermant les yeux, quelle espèce de monde occupe la scène. Partout la loi de l'expression observée dans ses nuances les plus délicates, partout l'accent qui convient à la situation, au caractère, à la disposition spéciale où ce caractère se trouve être pour le moment.

Nul n'est allé si avant dans la peinture du portrait, dans la *physionomistique* pour employer un mot barbare qui mieux que tout autre exprime ma pensée. Shakspeare, qui dans les grandes lignes de ses conceptions se rapproche des Grecs plus qu'aucun moderne, s'en éloigne par le détail, le rendu, le fini des caractères. L'art

grec crée des types, Shakspeare individualise. C'est la différence de l'école hollandaise avec la plastique des anciens. De là, cette variété d'idiomes, cette intervention soudaine du burlesque, du trivial en plein cothurne, qui donne, par le contraste, à son style un ressort si vigoureux et fait de lui le plus grand comique en même temps que le plus grand tragique qui fut jamais. On l'a comparé à Rembrandt. Il est tout aussi bien Raphaël, Michel-Ange, Rubens, mais garde ceci de commun avec l'école hollandaise de savoir marier, en d'imperturbables conditions, à son idéal, le réel, le vulgaire même, pourvu qu'il soit humain.

II.

Ici, j'arrête, il en est plus que temps, ces réflexions sur Shakspeare, et je me demande si, avant d'aborder un des plus grands sujets qu'il y ait au théâtre, M. Gounod a bien réfléchi aux conditions nouvelles qui s'imposent désormais au musicien assumant une pareille tâche. Ces conditions en effet ne sont plus telles qu'aux beaux jours des Steibelt, des Zingarelli, des Vaccaï et des Bellini. A cette bienheureuse époque, la mélodie suffisait aux nécessités d'une partition. Un compositeur s'inspirait de l'idée telle quelle de son poème, et partait de là pour écrire des cavatines, des duos, des chœurs et des morceaux d'ensemble. Nous rions aujourd'hui du système. Ce que nous avons inventé vaut-il beaucoup mieux? *Chi lo sà?* « Je peins les belles femmes, disait Titien, parce qu'elles sont belles, » et nous ne voyons pas que la peinture en soit plus mauvaise. — Je chante des cavatines, disaient les Cimarosa, les Rossini, les Bellini, parce que c'est ma vocation, ma langue à moi, et qu'autrement la mélodie m'étoufferait. — Nous avons changé tout cela, ou plutôt tout cela désormais est changé. Il ne s'agit point de recommencer l'éternel procès. Décadence ou progrès, bien ou mal, question oiseuse et rebattue qu'il faut maintenant laisser aux imbéciles en quête d'un bon dada de manége pour leur petit carrousel hygiénique.

L'art musical va se compliquant de plus en plus, voilà le certain. De simple qu'il était, il devient complexe. Comme ces fleuves qui débordant entraînent dans leur cours mille débris, à mesure qu'il avance, nous le voyons se grossir d'une foule d'élémens étrangers qu'il charrie vers l'océan. Bienfait ou fléau, n'en remercions, n'en accusons personne que le temps, dont c'est l'œuvre et qui ne veut plus de mélodistes purs. La preuve, c'est qu'il a cessé complétement d'en produire, même en Italie, où, — singulière coïncidence et qui ne pouvait échapper à la sagacité critique d'un Rossini, — avec le

règne de la politique a commencé le règne de la musique de chambre et du quatuor!

Aujourd'hui donc, au plein d'une transformation très discutable en ses avantages, mais sur laquelle il n'y a pas à revenir, étant donnée la somme de littérature, de richesses extra-musicales dont le trésor d'une partition doit abonder, écrire à l'italienne une partition de *Roméo et Juliette* passerait pour une de ces entreprises qui peuvent réussir devant un public attiré par la foire de l'exposition et ne sachant où porter son argent et son enthousiasme désœuvré, mais qui déconcerterait la légitime attente des gens formés aux leçons de l'art du temps. D'ailleurs M. Gounod n'est point un mélodiste, et sur ce terrain de la cavatine Bellini le battra toujours. Est-ce un lettré? Je l'entends dire aux musiciens; mais alors il faut que sa littérature se soit plus spécialement appliquée aux anciens, comme on pourrait au besoin s'en convaincre en parcourant certaines de ses partitions démodées, — *Sapho, Ulysse, Philémon et Baucis,* — car à coup sûr Shakspeare n'est pas son fait, et l'on s'étonne, en présence de cette partition de *Roméo et Juliette,* qu'une imagination si ingénieuse et si curieusement douée n'ait pas mieux su rendre le caractère d'un tel sujet. A défaut de science (de science littéraire, bien entendu, et d'intime connaissance de l'œuvre de Shakspeare), il semble que la divination aurait dû parler. Rossini composant jadis *Otello* en savait encore moins, je suppose, sur le chef-d'œuvre que M. Gounod, si j'en juge par sa musique, n'a l'air d'en savoir; mais le génie a de ces révélations dont le simple talent ne se doute pas. C'est à une inspiration de ce genre que Rossini, à une époque de sa vie où la lecture ne lui avait encore rien appris, dut, après deux actes interminables d'école buissonnière et d'erreurs, de se rencontrer face à face et comme par hasard avec la pensée dramatique du chef-d'œuvre; mais, je le répète, de telles bonnes fortunes n'arrivent pas à tout le monde. Je ne mets point en question la valeur musicale de la partition de M. Gounod, grammaticalement c'est peut-être exquis, impossible de faire parler aux instrumens une langue plus élégante et plus diserte. Cette musique, jamais tendre, jamais passionnée, rarement en situation, a des détails qui vous enchantent, des enroulemens décoratifs qui vous rappellent les arabesques de Raphaël dans les loges du Vatican. Beaucoup d'afféterie, de maniérisme, une mosaïque d'idées abstraites, quelque chose de posthume jusque dans l'instrumentation, rien pour le cœur, rien pour les sens, mais par momens les plus délicates gourmandises pour l'esprit : tout cela presque sans rapport avec le sujet et se contentant d'effleurer l'anecdote. Il y a quelque part, tandis que le page de Roméo va et vient cherchant son maître, vingt ou trente mesures de symphonie qu'on croirait

écrites par la plume d'un Mendelssohn. M. Gounod se complaît à ces divagations.

On prétend que le véritable sens d'une lettre se doit lire dans les interlignes; c'est dans ces morceaux *à côté*, dans ces intermèdes, qu'il faut étudier les partitions de M. Gounod. Je dis les partitions, car il en est de celle-ci comme des autres : absence complète de vie dramatique, de vérité, de couleur, d'originalité dans la peinture des caractères, et dans l'expression des sentimens le style conventionnel de la tragédie classique; en revanche, un luxe inoui d'accessoires, mille floraisons plus ou moins parasites, des méditations en majeur et en mineur, des préludes, des *suites* pour l'orchestre et pour les voix, des feuilles d'acanthe fouillées dans le plus pur Paros par le ciseau le plus savant. Il se peut qu'au théâtre M. Gounod n'occupe qu'un rang secondaire, qu'il passe pour un peintre assez médiocre des passions, toujours est-il que je ne connais pas de plus fin, de plus expert ornemaniste. Que de curiosités amusantes dans cette partition, et quel choix *avantageux* des plus jolis dessins sur étoffe! Une ouverture à compartimens comme dans *le Vaisseau fantôme*, des processions avec la croix et la bannière et l'orgue comme dans *Mireille*, des estocades et des papotages d'amoureux à la fenêtre comme dans *Faust!* Avec cette manie qu'on a de ne plus faire de pièce et de tailler brutalement dans un chef-d'œuvre les cinq ou six scènes principalement pittoresques qu'on présente au public en manière de tableaux sans se donner la peine de les relier entre elles par le moindre ressort dramatique, on en arrive à produire cette mirifique illusion qu'il vous semble toujours assister au même spectacle. « Ça, *Roméo et Juliette*, s'écriait plaisamment un de nos voisins de stalle; mais non, c'est encore Faust et Marguerite, vous verrez que nous n'en sortirons jamais! Il n'y a que le décor de changé; ce qui se passait *côté cour* se passe maintenant *côté jardin* ou *vice versâ*, voilà l'unique différence. » A quoi nous aurions pu répondre : « Vous vous trompez, c'est bien *Roméo et Juliette* qu'on a voulu faire, mais si peu qu'en vérité Shakspeare ne s'y reconnaîtrait pas! »

Steibelt, Zingarelli, Vaccaï, Bellini, avaient-ils donc tari la source, épuisé tout ce qu'il y avait à dire, et fallait-il absolument s'en tenir à l'éternelle anecdote des amans de Vérone ressassée par les librettistes italiens? Aujourd'hui comme avant, le *Roméo et Juliette* de Shakspeare reste à faire. Qui ne se rappelle cette magnifique exposition d'un mouvement si beau, si entraînant, si musicalement dramatique, véritable prologue de la pièce, auquel on a substitué une exhibition de figures de cire récitant une mélopée? Toujours des tableaux vivans, des vignettes qu'on encadre dans de la musique! Shakspeare ne connaît, lui, ni ces mignardises ni ces *trucs*; il va

de prime saut à la vie, à l'action. Cette première scène de *Roméo et Juliette* n'a trouvé son pendant au théâtre que dans l'introduction du *Don Juan* de Mozart. Point de paroles vaines, de tirade; le drame se pose de lui-même : d'abord les serviteurs des deux maisons rivales engagent la querelle, puis insensiblement le flot de haine s'enfle, grossit, devient torrent; c'étaient des valets tout à l'heure, voici maintenant les cliens, les amis, les chefs des deux familles accourant l'épée à la main, et finalement le duc souverain. Je défie qu'on imagine une entrée en matière plus grandiose. Sur un pareil motif, sur cette large et forte assise, l'homme qui a écrit le premier acte de *l'Africaine* aurait établi carrément le péristyle de son œuvre. M. Gounod, très circonspect, l'écarte et lève la toile sur le bal. Sa pièce s'ouvre comme un opéra italien, comme *Rigoletto*.

Cueillez les roses
Pour nous écloses!

Après un air du père Capulet, air qui ne serait pas déplacé dans la bouche du signor Magnifico de la *Cenerentola*, Mercutio dit sa chanson de la reine Mab. J'écoute cet orchestre charmant, délicat, qui s'épuise en mille gentillesses descriptives, et je pense au *scherzo* de la symphonie de M. Berlioz. Enfin Juliette se montre, et tout de suite un motif de valse comme dans *Mireille*. Ne perdons pas de temps, s'il vous plaît. Attendrons-nous la scène des tombeaux pour tirer nos feux d'artifice? Il faut bien s'égayer un peu; nous n'aurons pas toujours quinze ans.

Quinze ans, ô Roméo! l'âge de Juliette!

a dit Alfred de Musset pressentant Mme Carvalho dans ce rôle. La cantatrice enlève cette valse avec une bravoure extraordinaire. Pour la légèreté, la sveltesse de la désinvolture, ce n'est peut-être pas tout à fait l'alouette; mais pour la voix c'est à coup sûr le rossignol :

It was the nightingale, and not the lark.

N'importe, je ne puis me faire à de pareils anachronismes, et ne saurais voir sans tristesse Juliette ainsi déguisée en Elvire des *Puritains*. A la place de ce *trois-temps*, donnez à chanter à Mme Carvalho la polonaise d'entrée, *Son vergin vezzosa*, et ce sera, pour la couleur locale et le caractère dramatique, absolument la même chose, plus la mélodie de Bellini, laquelle a du moins l'avantage de ne pas être une redite du *Bacio*.

Il est de mode aujourd'hui d'étaler à tout propos les principes de M. Richard Wagner. Pas un musicien, du plus obscur au plus renommé, qui ne s'imagine devoir à sa propre considération de mon-

trer aux honnêtes gens qu'il connaît cette formule, ainsi que la manière de s'en servir. « Dépêchez-vous d'user de ce remède pendant qu'il est en train de guérir, » disait un médecin homme d'esprit. La recette du fameux docteur de Munich est un peu de ce genre. Nous l'employons à tout pour le moment, et, comme c'est principalement de la mélodie qu'elle a pour objet de guérir son monde, il va sans dire qu'elle trouve des cliens fanatiques parmi ceux-là surtout que le mal n'a jamais affectés. Quoi qu'il en soit, cette drogue-là fait son chemin; les uns l'emploient à haute dose, et tout aussitôt on les voit crever, tandis que d'autres mieux avisés, M. Gounod par exemple, ne la mêlent à leur économie que dans une sage mesure. Le *wagnérisme* a cela de bon qu'il nous sert généralement à maximer notre impuissance. La mélodie me tient rigueur, périsse la mélodie! Je n'ai jamais su ni construire un finale, ni développer un morceau d'ensemble, proclamons le règne de la mélopée, que nous appellerons la *mélodie continue*, justement parce qu'il n'y a pas de mélodie : *lucus a non lucendo!* Ce qu'une saine interprétation de la doctrine ne saurait approuver chez M. Gounod, c'est son hésitation. Sans aucun doute, il croit au wagnérisme; mais sa pratique a des lacunes, sa foi ne s'étend point au-delà de telle ou telle circonstance. Que le système cesse un moment d'être un prétexte à son manque d'inspiration, et l'inconstant disciple s'empressera de tourner le dos au système; qu'une mélodie lui parte aux pieds tandis qu'il est en train de piocher le sol de la mélopée, et soudain il va planter là sa stérile besogne pour courir après la mélodie, fût-ce une valse, un pontneuf. En ce sens, M. Gounod me rappelle cette belle dame du siècle dernier qui à la cour, au théâtre, dans les salons et jusque sur le turf, bataillait pour *Tannhäuser* et *Lohengrin*, et, rentrée chez elle, dans l'intimité, n'avait pas de plus exquis régal que de jouer à tour de bras sur son clavecin les motifs de *la Belle Hélène*, de *la Vie parisienne* et de *la Grande-Duchesse de Gerolstein!*

Le *Roméo et Juliette* de Shakspeare m'apparaît comme un immense contre-point, comme la *fugue* la plus savante, la plus forte, la plus vaste qui se puisse écrire sur le thème amour. Tout le domaine est parcouru, mesuré, décrit par le poète, de la fleur la plus tendre au fruit en sa plénitude, de la hauteur à l'abîme, de la joie et de la folle ivresse à l'infortune la plus navrante, au désespoir, à la mort! Et le secret de la prodigieuse attraction de ce drame, de son irrésistible intérêt, c'est qu'il ne représente pas seulement *cet* amour, mais l'*amour*, — l'amour dont tout être vivant et pensant a plus ou moins senti l'atteinte. Rayon du ciel, étincelle divine tombée d'un globe supérieur sur notre terre de misère, l'amour ne saurait jamais s'amalgamer avec le monde. Quoi qu'il fasse, il lui

faudra vivre de douleurs et de privations, lutter, combattre dans la peine, le deuil et l'agonie, ou s'aplatir dans le terre-à-terre et l'ennui quotidien du ménage. L'amour, messager d'en haut, foule en étranger le sol de ce monde, celui à qui Dieu confia le rayon sacré porte en soi comme un symbole mystique. C'est un élu; un signe particulier le désigne à la haine, à l'outrage. Il peut renoncer aux douceurs de la vie, se préparer aux épreuves, à la souffrance, au martyre, et cependant c'est un élu! Au plus profond de son être brûle une flamme idéale qui lui fait mépriser les biens que les autres convoitent, et l'élève au-dessus des besoins, des ambitions et des désirs vulgaires : il est comme ces Decius qu'un grand dessein possède, et qui, dévoués à la mort, aspirent, dans l'air même du gouffre qui va les engloutir, les ivresses d'une volupté à jamais interdite au bourgeois paisible et bien repu. Cette consécration divine de l'amour, cette glorieuse marque d'élection qui ne permet à ceux qui en sont l'objet ni le calme ni la félicité du monde, qui les voue au contraire aux douleurs et au renoncement, cette existence dont l'irradiation n'a guère qu'une seconde, Shakspeare l'a symbolisée dans *Roméo et Juliette*. Et comme, sans que la grande majorité aille au fond du mystère, tous les cœurs en apportent en naissant le secret pressentiment, on peut compter que l'œuvre du poète vivra aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre. Je vais plus loin, et je reconnais la nécessité de la souffrance pour ces infortunés bienheureux que la grâce divine a choisis. Ces héros de l'amour sont les porte-drapeau dans la bataille, et si la destinée ne les ménage pas, c'est qu'ils ont la gloire de tenir en main l'oriflamme.

Inutile d'ajouter que le personnage de M. Gounod n'a rien de cette foudroyante insolation. C'est un doux et madrigalesque jeune homme, un bel amoureux bien dolent, qui n'en finit jamais et se promène au clair de lune en rêvant de Mendelssohn sous le balcon de Juliette, comme Faust sous la fenêtre de Marguerite. Se figure-t-on M. Michot jouant ce rôle, type éternel de jeunesse, d'élégance et de courtoisie! Les Italiens, avec leur sens du drame musical, ont compris la difficulté, et de tout temps essayé de la tourner en faisant remplir le rôle par une femme. On y a vu tour à tour la Malibran, inspirée et sublime, la Judith Grisi, charmante et valeureuse dans la fière cavatine de l'opéra de Bellini, pathétique dans le finale, dont elle et sa sœur Giulia enlevaient la superbe strette avec un enthousiasme radieux. Ce n'était point Shakspeare sans doute, mais c'était de la jeunesse, de la mélodie et de la beauté! On avait devant soi, fût-ce par éclair, quelque chose de vivant et de passionné. Il y a quelques années, Johanna Wagner chantait en Allemagne l'opéra de Bellini, et j'avoue n'avoir jamais rencontré

sur la scène de Roméo plus accompli. Voix inégale, bien que formée au grand style et capable de puissans effets, la cantatrice laissait à désirer; mais, comme physionomie du personnage, c'était admirable. Élévation et sveltesse de la taille, traits charmans, de la dignité dans la grâce, de la virilité dans l'adolescence, et avec cela de l'émotion, du sentiment, l'art et l'autorité d'une tragédienne! Je sais l'objection musicale et je l'approuve : trop de voix blanches; il faut que dans un opéra la voix de ténor résonne au premier rang. Toutefois, sans marchander aux timbres les priviléges qui leur sont dus, nous entendons qu'il soit permis de réclamer en faveur de l'illusion théâtrale. Or, je le demande, est-il possible de se figurer un seul moment, un seul, Roméo sous l'apparence de M. Michot? Sa voix même, à laquelle on a si fâcheusement sacrifié, cette voix a des inégalités, des brusqueries qui vous offensent; c'est une voix de mauvais ton, et je n'en veux pour preuve que sa manière d'aborder Juliette dans le joli duo du premier acte. Quant à Mme Carvalho, passe encore pour Marguerite, quoique ce fût déjà bien se risquer; mais Juliette! « Dans cette famille, écrivait Mme de Sévigné, à la troisième génération, on gaulera des fraises. » Juliette a quatorze ans (1); pour peu que M. Gounod continue à suivre cette loi de décroissance dans les rôles qu'il destine à sa virtuose, où cela nous mènera-t-il? Si l'effet musical peut avoir à tirer quelque profit de ces sortes de distributions anormales, il n'en est pas moins vrai que le drame y perd tout son intérêt, et je parle ici non-seulement de l'illusion physique absente, mais de la vérité d'expression à laquelle il vous faut, bon gré, mal gré, renoncer. Dans l'exécution de l'ouvrage de M. Gounod, Mme Miolan ne se contente pas d'être une cantatrice remarquable, elle rencontre à certains endroits l'accent de la passion. Malheureusement cette passion-là n'est point d'une Juliette. Même au sortir du lit nuptial, la jeune amante de Roméo doit ignorer cette furie, ces impétueux élancemens. Ce n'est plus la scène du balcon, ce n'est plus Juliette, naïve jusque dans son désordre; c'est Valentine éperdue d'épouvante et de volupté retenant Raoul dans ses bras.

Du reste, ces deux héroïques figures de Meyerbeer, nous les avions aperçues déjà au premier tableau du troisième acte, s'agenouillant devant Marcel travesti pour la circonstance en frère Laurent. O Shakspeare! et c'est ainsi que chez nous aujourd'hui la musique interprète vos œuvres! A quoi donc ont servi les vingt an-

(1) Musset, que nous citions plus haut, dit quinze ans pour les besoins de son vers, mais Juliette n'en a que quatorze et point sonnés encore :

Or Lammas-eve at night shall she be fourteen.

(Acte Ier, scène III.)

nées du romantisme, tant de traductions en prose et en vers, de commentaires, même symphoniques? « Après s'être entretenus très longtemps de leurs amours, ils convinrent qu'il fallait qu'ils se mariassent, quoi qu'il en pût arriver, et que cela devait se faire par l'entremise de frère Leonardo, franciscain théologien, grand philosophe, distillateur admirable, savant dans l'art de la magie et confesseur de presque toute la ville... A l'époque de la quadragésime, où la confession est d'obligation, Juliette se rendit avec sa mère à l'église Saint-François dans la citadelle, et étant entrée la première dans le confessionnal, de l'autre côté duquel se trouvait Roméo, également venu à l'église avec son père, ils reçurent la bénédiction nuptiale par la fenêtre du confessional, que le frère avait eu soin d'ouvrir. » Ainsi parle Girolamo della Corte; la scène dans Shakspeare n'est pas moins simple, moins naïve :

JULIETTE, entrant dans la cellule.

Bonjour, mon père!

LE FRÈRE LAURENT.

Roméo, ma fille, te remerciera pour nous deux... Allons, venez avec moi, et vite, dépêchons, car avec votre permission, mes chers enfans, je ne vous laisserai point seuls ensemble jusqu'à ce que notre sainte église vous ait incorporés tous les deux en un. (Exeunt.)

Pour retracer en musique un pareil tableau, on voudrait la touche d'un Fiesole, cette palette adorablement ingénue, cet angélique pinceau qui sur les murs du cloître de Saint-Marc à Florence a peint en fresque l'*Annunziata* et l'*Incoronazione*. Que fait M. Gounod? Il traite la scène à grand fracas; il étend, amplifie si bien que la légende dorée tourne au mélodrame. Le doux et pacifique frère Laurent devient une sorte de moine rébarbatif, l'inquisiteur de *Don Carlos;* l'humble et silencieux ami de l'humanité se répand en invocations, prodigue les formules. Où le calme et l'onction suffiraient, la tempête éclate, on se croirait chez Verdi, et pour que rien ne manque, une strette chaleureuse termine à l'italienne ce morceau, dont l'inopportunité seule m'empêche de louer la valeur musicale. Aussi pourquoi ce bruit inexorable? quelle manie, alors que nul incident particulier n'en réclame l'emploi, de déchaîner comme un torrent ces masses instrumentales? Deux orchestres aujourd'hui n'épouvantent personne; il est permis d'y joindre même tant qu'on voudra le chant des orgues, le carillon des cloches et le grondement du tonnerre, mais à la condition que de tout ce tapage un effet original, dramatique, sortira; car si vous n'avez rien à me dire, si c'est uniquement pour le bruit et le plaisir de me jouer des fanfares de régiment que vous rangez en batterie tous ces saxophones surnuméraires, vous n'aurez fait qu'affirmer plus victorieu-

sement votre impuissance. Il y a dans Shakspeare une scène admirable. Juliette, après avoir bu le narcotique, gît étendue sur son lit : on la croit morte; tout le monde accourt, la nourrice, la mère, Capulet, Pâris, frère Laurent; on se lamente, on prie, on pleure, puis, triste et naturel retour des choses d'ici-bas, néant de la vie et de la mort, les désespoirs se calment, les sanglots se taisent, chacun peu à peu tire de son côté, la chambre se vide, et les musiciens convoqués pour la noce restent seuls, causant et plaisantant en présence de ce cadavre.

Quand j'ai vu au début du finale du quatrième acte un orchestre sur la scène, tout de suite l'idée de ce tragique et sublime contraste m'est revenu; je me suis dit : Voici le génie de Shakspeare qui va s'emparer de son interprète! *Ecce deus superior veniens dominabitur mihi!* Ces instrumentistes mêlés aux acteurs de la pièce sont les musiciens de Shakspeare; tout à l'heure, au moment fatal, nous les verrons prendre part au même drame que les autres, — ceux de M. Gounod, composant le véritable orchestre, continueront d'accompagner. Illusion et désappointement! ce n'étaient pas les musiciens de Shakspeare; nulle flamme individuelle ne réchauffait ce corps de symphonistes engagés pour souffler dans leur embouchure. La situation n'est pas seulement abordée, et la toile se baisse soudainement sur le plus médiocre des finales sans qu'il ait une seconde été question de cette lugubre et solennelle opposition de la vie et de la mort, de ce contraste de l'idéal et du réel, dont un Weber, un Meyerbeer, eussent tiré si grand parti! J'allais oublier de nommer Rossini, ce Rossini à qui dernièrement on disait : Quel *Roméo* vous auriez pu écrire vous, cher maître! et qui modestement et spirituellement répondait : « Oui, peut-être,... mais après *Guillaume Tell.* »

Loin de nous l'idée de méconnaître le talent de M. Gounod. Nous savons aussi bien que personne ce que mérite cette intelligence habile et déliée, cette plume de calligraphe. Tout en inventant peu, en vivant sur le fonds de ses devanciers, qu'il se contente moins d'enrichir que de faire valoir, ornant, limant, parachevant c que les autres ont commencé, M. Gounod a son style, sa phrase mélodique, laquelle, entendons-nous, n'est point la mélodie. L'art singulier de ce talent consiste à vous leurrer, à vous enjôler, à vous attirer par d'éternels mirages. C'est la fée Morgane : semblans de mélodie, semblans de cœur, semblans de passion! Il arrive parfois à son récitatif de chanter comme une mélodie. Au second acte, vers la fin de la cavatine de Roméo, Juliette paraît au balcon et dit quelques mesures parlées d'un effet ravissant; même emploi de ce moyen, je devrais dire de cette poétique, dans la première rencontre des deux amans, quand Juliette apprend que l'homme à qui

elle vient de donner son cœur est l'ennemi de sa race, et surtout dans la scène du quatrième acte, lorsque le moine présente à Juliette le flacon : récit d'une grandeur austère, que soutient un accompagnement mystérieux dont la note lugubre et persistante a l'accent de la fatalité et sonne le glas de la mort véritable, de l'éternel sommeil au fond des tombeaux.

Ce récit, merveille de déclamation lyrique, est à mon sens le chef-d'œuvre de la partition, et je le mets fort au-dessus du fameux duo de l'*alouette*, inspiration musicale d'un ordre élevé et qui n'a qu'un tort, celui de ne pas rendre Shakspeare : trop de zèle et trop de furie, trop de rouerie technique surtout! Ce flot des violoncelles magnifiquement épanché est là pour entraîner la salle, cet *agitato* frénétique, tout en dehors, rapproche la distance, fait vivre parmi nous de nos passions et de nos misères ces figures adorables qui veulent être maintenues dans les vapeurs discrètement éclairées du lointain légendaire. N'appuyons point si vigoureusement, prenons garde que Juliette et Roméo sont des amans comme les autres; ce qu'ils se disent et ce qu'ils font est en somme fort ordinaire, tous les oiseaux du printemps en font autant; l'idéal seul les élève et les sanctifie, ne soufflons pas sur ce nimbe, ne touchons pas à cet idéal, car en lui seulement repose le secret de l'innocence et de la *chasteté* d'un amour qui finalement ne se prive de rien. Ah! combien, quand j'y songe, à ce clair de lune romantique, au sentiment naïf de cette scène incomparable, l'*hymne à la nuit* de M. Berlioz, dans *les Troyens*, répondrait mieux!

Je viens de nommer le précurseur; bien avant que M. Gounod songeât à son imitation du chef-d'œuvre de Goethe, M. Berlioz avait écrit *la Damnation de Faust*, et la symphonie de *Roméo et Juliette* du même compositeur avait également pris date de longues années avant que l'auteur de *Mireille* eût la pensée de blaireauter son opéra sur ce sujet. Au temps où nous vivons, qui songe à *la Damnation de Faust?* Quelle société des concerts populaires ou non populaires exécute la symphonie de *Roméo et Juliette?* Et cependant la chose aurait son intérêt, bien des gens aimeraient aujourd'hui à se rendre compte de ces graves études où la mode et l'esprit de spéculation n'ont assurément rien à voir. M. Berlioz est un shakspearien sérieux; son ouverture du *Roi Lear*, sa marche funèbre composée pour *Hamlet*, témoignent, ainsi que la symphonie de *Roméo et Juliette*, de la profonde connaissance qu'il possède du génie du poète. C'était la pensée de Meyerbeer qu'il y a de ces chefs-d'œuvre qu'il ne faut point vouloir transporter d'un art dans un autre, de ces conceptions venues une fois pour toutes, auxquelles on ne doit pas toucher pour les faire passer de poésie en musique.

Cette opinion est aussi la nôtre. Cependant, si la musique veut absolument se prendre à certaines grandes œuvres de la poésie, la forme instrumentale avec chœurs, adoptée par Beethoven dans la neuvième symphonie, serait encore celle qui conviendrait le mieux. M. Berlioz a trop lu Shakspeare, il a de cette intelligence incommensurable un sentiment trop juste, trop profond, pour jamais se risquer dans les aventures théâtrales. Faire de ces réductions à l'italienne ou à la française de *Roméo* ou d'*Hamlet*, il n'y consentirait; mais on peut toujours méditer sur l'œuvre d'un poète, la commenter musicalement, témoin les ouvertures de *Coriolan* et d'*Egmont*, la sonate écrite par Beethoven après une lecture de *la Tempête*, les rêveries de Mendelssohn sur *le Songe d'une Nuit d'été*. Et voyez le cas particulier, il se trouve que cette symphonie de *Roméo et Juliette* touche de plus près au vrai drame que l'opéra du Théâtre-Lyrique, qu'elle serre plus étroitement, je ne dirai pas seulement l'esprit du poète, mais les situations de sa pièce. La vigoureuse scène d'exposition, écartée ailleurs, forme ici le prologue. On assiste aux démêlés de la valetaille, à ce *crescendo* qui fait la traînée de poudre, et du plus bas monte en un clin d'œil jusqu'au prince. La mélancolie de Roméo songeant à Rosalinde compose l'introduction du premier morceau, que termine en brillant *allegro* le bal chez les Capulets. Pour l'*adagio*, la scène du bal s'offrait d'elle-même, et le finale décrit et développe les caractères et les incidens de la tragédie. Quant au *scherzo*, la reine Mab devait naturellement en fournir le sujet. Là du moins nous apparaît dans le charmant éclat de sa verve humoristique l'aimable personnage de Shakspeare, qui n'est dans l'opéra qu'un assez triste comparse. « L'orgueil de Mantoue, dit Ovide, c'est Virgile; mais la joie de Vérone, c'est Catulle! » Ce Catulle, il faut que Shakspeare l'ait connu, car le seigneur Mercutio a comme un faux air du joyeux ancêtre véronais; quel dommage qu'à son tour M. Gounod ait si peu connu Mercutio! Écoutons ce *scherzo* de la symphonie, Mendelssohn lui-même ignore l'infinie ténuité de ce langage; on dirait un orchestre de moucherons, mystères d'une nuit de mai! bruissemens sourds des elfes causant avec les roses, chuchotemens de violettes! Dans l'*adagio*, vous avez comme une illustration musicale de la scène du balcon. Ici Roméo, là Juliette, les voix s'appellent et se répondent, le dialogue s'établit: d'un côté les voix plus graves de l'orchestre, les altos, les violoncelles, les bassons et les cors, de l'autre les soprani, violons, flûtes, hautbois et clarinettes. Et les idées et les périodes se succèdent, traduisant les émotions des personnages évoqués. Des nuages de la rêverie, insensiblement le chant se dégage, intime, tendre, passionné; le violoncelle récite une phrase à

laquelle les instrumens plus hauts répondent par des sons inquiets, entrecoupés; puis s'épanouit en traits de feu la mélodie grandissant jusqu'au délire : c'est le moment des adieux, bouquet d'harmonie qui se brise presque aussitôt en fragmens de mélodies rapides, brèves et recommençantes comme les embrassemens des deux époux incessamment ramenés l'un vers l'autre et toujours ayant quelque chose encore à se dire. Enfin le départ s'accomplit, et largement, puissamment gradué, un *diminuendo* de l'effet le plus saisissant marque les pas de Roméo qui s'éloigne et disparaît dans la nuit.

Un jour, comme on demandait à M. Berlioz pourquoi il ne composait plus : « Je ne suis pas assez riche, » répondit-il. J'ai lu ce mot quelque part; authentique ou non, peu importe, il définit à merveille, avec la pointe d'ironie supposable, le découragement d'une existence vouée sans profit aux grandes luttes, aux grandes ambitions. *Odi profanum vulgus et arceo!* Il est beau de placer son vaisseau sur un promontoire élevé, même alors que le flot ne vient point vous y chercher, d'y vivre et d'y mourir dans le recueillement, la pauvreté et la contemplation d'un idéal inaccessible. L'art a ses martyrs, ses précurseurs, qui chantent pour le désert et se nourrissent de ses racines; il a aussi ses enfans gâtés qu'il bourre de friandises. Ce XIXe siècle où nous vivons est un grand siècle, un splendide banquet où se sont assis tour à tour les plus fiers représentans de la pensée humaine. Je ne parle en ce moment ni des philosophes, ni des poètes, ni des peintres, ni des Victor Cousin, ni des Hugo, des Lamartine, des Delacroix, des Ingres. Je m'en tiens aux seuls musiciens, et je dis : Beethoven, Weber, Mendelssohn, Rossini, Meyerbeer, quels convives! Aujourd'hui le glorieux festin tire à sa fin; l'heure est passée des mets substantiels, puissans, servis dans des plats d'or. Nous en sommes au dessert, aux sucreries; le siècle est repu, il grignote. Ducis, lui aussi, traduisit jadis à sa manière *Roméo et Juliette*, imitant de loin, et surtout éludant. Shakspeare, ce titan, ce cyclope, comme on disait alors, lui faisait peur; croyant traduire, il ne le comprenait, ce qui ne l'empêchait pas de le traduire. Casimir Delavigne, déjà plus avisé, mais non moins scrupuleux, écorniflait Richard III pour en tirer cette tragédie sentimentale, cette pièce de Kotzebue qui s'appelle *les Enfans d'Édouard*. Ducis, Casimir Delavigne, M. Gounod : c'est le même art!

HENRI BLAZE DE BURY.

DU

MOUVEMENT DE LA POPULATION

EN FRANCE

I. *Statistique de la France*, publiée par le ministre de l'agriculture et du commerce. — II. *Census of Great Britain*. — III. *Preussische Statistik*.

« La puissance d'une nation dépend du nombre d'hommes qu'elle peut mettre sous les armes. » En prononçant ces paroles devant nos députés réunis il y a quelques mois dans la salle des États, l'empereur appelait l'attention de tous sur une question qui fait aujourd'hui, et à bon droit, le sujet des préoccupations de la France entière : l'organisation de l'armée. Ce n'est pas seulement au point de vue militaire que cette question a pris une importance considérable : la façon plus ou moins heureuse dont on la résoudra doit décider de l'avenir même de notre pays. Si pendant la guerre la puissance d'une nation repose sur le nombre de soldats qu'elle peut mettre en ligne, sa puissance réelle et permanente réside dans le nombre de bras qu'elle emploie au travail. D'ailleurs, pour avoir des soldats, il faut d'abord avoir des hommes, et l'on a malheureusement trop longtemps oublié, l'on oublie trop encore cette vérité naïve.

Lorsque dans un moment de danger, lorsque dans des circonstances graves, où l'honneur, l'intérêt véritable et la sécurité du pays sont menacés, il est nécessaire de faire appel à toutes les forces

vives de la nation, la seule préoccupation peut être de les réunir et de les faire concourir le plus efficacement possible à la défense commune. Alors que l'activité se concentre momentanément aux armées, qu'elle se retire un instant de l'atelier ou du hameau, que l'agriculture et l'industrie manquent de bras, que la production s'arrête, on s'y résigne; il faut sacrifier le présent pour sauver l'avenir, et le législateur n'a plus à s'inquiéter que d'une chose : égaler au moins par le poids des masses les forces de l'ennemi.

Pour avoir toujours en pareil cas le nombre d'hommes capables de protéger glorieusement l'honneur national, il ne faut pas que l'armée permanente soit organisée de telle sorte qu'elle amène peu à peu au sein même de la paix l'épuisement de la race; il ne faut pas qu'elle arrête le développement des forces actives de la nation, et la loi nouvelle qui se prépare irait contre le but qu'elle doit atteindre, elle serait fatale, si, en décrétant pour le présent l'augmentation du nombre des soldats, elle décrétait en même temps pour l'avenir la diminution progressive du nombre des citoyens.

La puissance d'une nation n'est pas seulement absolue, elle est aussi relative. Si notre population, si les ressources que procure le travail restent stationnaires ou s'accroissent faiblement tandis que la population et les ressources des nations voisines augmentent rapidement, notre puissance absolue pourra rester la même ou grandir; mais notre puissance relative diminuera. Or nous avons malheureusement à montrer que notre puissance relative, basée sur le chiffre de notre population, va en s'affaiblissant depuis l'ère des grandes armées permanentes, et que le projet d'organisation militaire, tel qu'il paraît avoir été conçu, aboutirait directement sous ce rapport à la ruine de la France. Un grand fait indéniable, indiscutable, domine toute la question : notre population s'accroît en nombre avec une lenteur fatale; celle des grands états voisins augmente avec une rapidité consolante pour l'humanité, inquiétante toutefois pour l'avenir de la puissance française. A l'exception de l'Autriche, du Wurtemberg, de la Romagne, des Marches, de l'Ombrie et des anciens duchés de Parme, Modène, Plaisance, presque tous les états européens doublent leur population beaucoup plus rapidement que la France : le Danemark et la Suède en 63 ans, la Norvége et l'Espagne en 57, la Russie en 66, la Grèce en 44. Ce doublement s'effectue pour l'Angleterre en 52 ans, pour la Prusse en 54, pour nous en 198 années, et si cet accroissement relatif devait continuer partout dans les mêmes proportions, la France n'aurait dans cinquante ans que 47 millions d'habitans à opposer aux 67 millions que posséderait l'Allemagne prussienne, en ne lui attribuant aujourd'hui qu'une population égale à la nôtre.

Si les paroles de l'empereur expriment une vérité sociale, s'il est vrai, et pour nous cela est vrai, que la puissance d'une nation se mesure au chiffre de sa population active, virile et productrice, la patrie est en danger! Pour être éloigné, le péril n'en est pas moins réel; aux législateurs de 1867 le devoir d'aviser. Il ne s'agit plus ici de passions, de préventions, de préférences, de rancunes ou d'espérances politiques; il s'agit d'un intérêt national.

I.

Dans les pays comme le nôtre, où l'émigration ne joue qu'un rôle insignifiant, c'est par sa propre fécondité que la nation se conserve et se multiplie; si elle augmente en nombre, cet accroissement n'est imputable qu'à la prédominance des naissances sur les décès. Que les décès augmentent ou que les naissances diminuent dans une forte proportion, l'accroissement s'arrête; le chiffre des habitans reste stationnaire ou même diminue. Nous aurons donc à examiner quelle part ont prise dans le mouvement de la population française la natalité et la mortalité, et, comme le nombre des naissances dépend du nombre ou de la fertilité des mariages, nous aurons à rechercher si l'existence des armées permanentes a eu quelque influence à cet égard, quels résultats amènerait le développement continu de pareilles armées, quel a été dans les états voisins l'effet d'institutions tantôt analogues aux nôtres, tantôt complétement différentes.

Deux fois seulement depuis le commencement de ce siècle, le chiffre des décès a été supérieur en France à celui des naissances, ce fut en 1854 et en 1855, années heureusement exceptionnelles, car à la guerre de Crimée, qui nous coûta plus de 100,000 hommes, vint alors s'ajouter cet autre fléau non moins terrible que la guerre, le choléra. La France en 1821 avait 30,461,875 habitans; quarante ans après, elle en avait 36,717,254 (non-compris Nice et la Savoie). Absolument parlant, et à ne considérer ce fait qu'en lui-même, voilà un progrès incontestable; mais qu'on ne se hâte pas de s'en réjouir. Si l'on compare nos derniers recensemens à ceux qui ont été faits sous la restauration, on verra que ce progrès ne s'est pas réalisé dans sa plénitude, que, contrairement à la loi qui préside à cet ordre de phénomènes, il est allé se ralentissant à vue d'œil, que la marche ascendante de la population a dû être entravée par quelque obstacle inaperçu, puisqu'un plus grand nombre d'hommes, au lieu de produire, comme cela est naturel, un plus grand nombre de rejetons, en a produit, contre toute attente, une

quantité relativement très inférieure. Durant les dix années qui ont précédé la révolution de juillet, sur une population moyenne de 31,633,345 individus de tout âge et de tout sexe, la moyenne des naissances a été de 974,180, soit 1 enfant sur 32 habitans; en d'autres termes, il naissait 307 enfans pour 10,000 habitans. Si cette loi de progression proportionnelle n'eût subi quelque secrète atteinte, il aurait dû naître en France en 1861 1,147,760 enfans : or dans cette année, singulièrement favorisée cependant, il n'y eut, sur une population de 37,386,313 individus, que 1,005,078 naissances; le déficit a donc été de 142,682.

Dans un sujet si grave, il est impossible de se fier aux statistiques du premier empire. Nos investigations ne peuvent donc remonter jusqu'à cette époque; mais à partir de la période décennale que nous avons indiquée, les documens, mieux élaborés, prennent en même temps un caractère de véracité non suspect : or depuis la fin de cette période, c'est-à-dire depuis 1830, le déchet relatif de la natalité est manifeste; il est allé croissant jusqu'à ces dernières années. Maintenant ce redoutable phénomène, qui semblait annoncer l'épuisement de notre race, ne s'aggrave point, il est vrai; mais il tend à se perpétuer avec le degré d'intensité qu'il avait atteint il y a six ans. Au lieu de s'accroître annuellement d'un individu par trente-deux, comme à la fin de la restauration, l'état ne s'accroît plus que d'une unité par trente-sept, ce qui fait qu'on se demande avec effroi si près d'un sixième de la population totale n'a pas été frappé d'une incurable stérilité.

Le déficit relatif des naissances avait été, de 1841 à 1845, de 92,850 par an; il s'éleva, pour les années 1851-1855, à 162,676, et dans la période de 1861 à 1864 il montait encore, en pleine paix, à 153,480, année moyenne. Si l'on additionne les chiffres annuels, on voit qu'en trente-quatre ans le déchet total est de 3,953,475, c'est-à-dire de près de 4 millions d'enfans dont les deux tiers environ seraient aujourd'hui des hommes. Jusqu'ici cependant nous n'avons comparé la France qu'à elle-même, et l'on ne saurait se consoler des résultats constatés par ce rapprochement, alors même que de tels symptômes de déclin se seraient produits dans le reste de l'Europe; que serait-ce donc si nous prenions pour point de comparaison les nations étrangères, et si nous nous demandions ce qu'un même nombre d'hommes, pris dans un autre milieu, aurait produit de rejetons pendant la même période! Ce n'est plus alors par cent mille, c'est par trois ou quatre cent mille naissances en moins pour une seule année que se solderait notre déficit.

Rapport du nombre des naissances (déduction faite des mort-nés) à la population.

Pays.	Années.	Nombre des naissances pour 10,000 habitans.
Saxe.	1861	410
Autriche.	1857	409
Prusse.	1861	374
Espagne	1860	365
Écosse.	1861	349
Grande-Bretagne	1861	347
Bavière.	1861	344
Hanovre.	1861	331
Hollande.	1858	322
Belgique.	1861	304
France.	1861	268

La France est donc la nation la moins favorisée sous le rapport de la natalité; la Belgique, qui possède à peu près notre organisation civile et militaire, la précède de peu, mais la précède, bien que la population agglomérée sur son étroit territoire soit la plus dense de l'Europe, ce qui à la rigueur peut être considéré comme un obstacle à l'accroissement. L'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Saxe occupent le premier rang. Si, comme ces peuples, nous eussions compté en 1830 une naissance sur 26 ou 27 habitans, notre déficit pour 1861 eût été de 379,600 par rapport à l'Angleterre et de 432,857 par rapport à la Prusse, c'est-à-dire qu'au lieu d'un million d'enfans environ il eût dû nous en naître plus de 1,400,000.

Il faut le reconnaître et le proclamer bien haut, car le danger est grave, le chiffre des naissances diminue en France dans des proportions considérables. On ne peut plus contester le fait, mais on a cru pouvoir en contester la signification. Qu'importe, ont dit quelques économistes, si la France, tout en procréant moins d'enfans que les nations les plus favorisées en apparence, en perd un moins grand nombre et en élève davantage à l'état adulte? Ce raisonnement, s'il était fondé, serait assez concluant. Par malheur, ceux qui nous veulent endormir dans cette fatale quiétude n'ont à l'appui de leur thèse que deux faits incomplétement étudiés : la proportion plus grande du nombre des adultes par rapport au nombre des enfans et l'accroissement notable de la vie moyenne. A quoi dans la réalité se réduisent ces faits, et quelle en est la portée? C'est ce qu'il faut d'abord examiner.

Les recensemens que la plupart des gouvernemens de l'Europe font opérer à des époques différentes, mais généralement fixes et régulières pour chaque puissance en particulier, ont permis de savoir dans quelle proportion d'enfans, d'adultes et de vieillards

se partage l'ensemble de la population. En France, ce dénombrement a été fait trois fois, en 1851, 1856, 1861; mais, comme la plupart de ceux qui ont abordé l'étude de cette question, je me servirai des chiffres fournis par notre recensement de 1851 parce qu'il se rapproche le plus, par la date, des documens que nous possédons sur quelques autres pays.

Répartition de la population par 10,000 habitans.

	Enfans au-dessous de 20 ans.	Adultes de 20 à 60 ans.	Vieillards de 60 ans et au-dessus.
France	3,612	5,373	1,015
Belgique	4,132	4,973	895
Hollande	4,266	4,964	770
Grande-Bretagne. . .	4,534	4,732	734
Prusse	4,740	4,683	577

Comme on le voit, la France est, parmi les cinq pays qui figurent dans ce tableau, la nation qui possède pour 10,000 individus et par rapport au nombre des adultes le plus petit nombre d'enfans, la Prusse au contraire compte plus d'enfans que d'adultes; d'un autre côté, la France possède relativement un plus grand nombre de vieillards. Quelles déductions faut-il tirer de ce rapprochement et des différences qu'il permet de constater? Récemment, dans une discussion à l'Académie de médecine, M. le professeur Broca, après avoir produit un tableau analogue, croyait pouvoir en tirer pour notre pays un titre de gloire et un motif de confiance en l'avenir.

« N'est-il pas satisfaisant, a-t-il dit, de constater que la France occupe le premier rang dans les trois colonnes? C'est elle qui a le plus grand nombre d'individus productifs, le plus grand nombre de bras disponibles, soit pour le travail, soit pour la défense du sol. Les enfans, qui sont la joie des familles et l'espoir du pays, ne sont, à vrai dire, au point de vue de l'économie sociale, qu'une charge pour la société, puisque actuellement ils consomment sans produire. Ils contractent aujourd'hui un emprunt qu'ils rembourseront sans doute plus tard, si leur vie est assez longue, et s'ils meurent avant d'avoir produit l'équivalent de ce qu'ils ont consommé, la société perd le capital qu'elle a placé sur leur tête. Pourvu donc que le nombre des enfans ne descende pas au-dessous d'une certaine limite, pourvu qu'il suffise à l'entretien et à l'accroissement de la population, comme cela a lieu en France, les forces sociales sont en raison inverse de ce nombre. Sous ce rapport, la France tient le premier rang. Notre sœur la Belgique nous suit de près. L'Espagne, l'Irlande, la Grande-Bretagne et la Prusse occupent les derniers numéros de la liste. »

Tout en repoussant au nom des vrais principes de l'économie

sociale cette manière de comprendre le rôle de l'enfance, je voudrais, pour l'avenir de notre pays, que la vérité fût du côté de M. Broca; mais, je regrette de le dire, la déduction qu'il a tirée de l'examen de la répartition des individus par âges est complétement erronée. Si l'on suppose deux populations comptant à l'origine 10,000 individus, ayant chacune le même nombre d'adultes des deux sexes, le même nombre de vieillards, et donnant le jour chaque année au même nombre d'enfans, de telle sorte que la loi des naissances soit à la fois uniforme et invariable pour chacune d'elles, mais non pourtant la loi de la mortalité; cela accepté, si l'on procède, après un quart de siècle, par exemple, à un nouveau dénombrement de ces petites sociétés, et qu'on trouve alors dans l'une des deux une plus forte proportion d'enfans au-dessous de vingt ans, dans l'autre au contraire une plus forte proportion d'adultes au-dessus de vingt ans, on en conclura nécessairement que la population qui compte le plus d'adultes est celle qui a pu élever jusqu'à la virilité le plus grand nombre d'enfans. Cela est par trop naïf, aussi point de dispute là-dessus; mais est-ce ainsi que la question se présente? Il y a dans cet exemple imaginaire un élément inflexible qui ne se rencontre plus dans la réalité : c'est le nombre des naissances toujours égal, toujours le même dans chaque groupe de 10,000, et par malheur très inégal dans les sociétés vivantes que nous avons à étudier. Transportons donc cette inégalité dans l'hypothèse jusqu'à présent si favorable à l'argumentation de M. Broca, et l'on verra l'illusion s'évanouir. En effet, si la fécondité n'avait pas été la même en chaque groupe de 10,000, si l'une des deux populations avait vu les naissances se multiplier dans son sein proportionnellement au nombre de ses membres, tandis que l'autre population se serait avec peine accrue d'un petit nombre de rejetons, il est évident que les conclusions à tirer de ce spectacle seraient tout à fait différentes. On comprendrait sans effort, mais aussi sans admiration, que des deux sociétés, celle qui a été la moins apte à se reproduire doit compter relativement beaucoup plus d'adultes que d'enfans; on comprendrait aussi que, toutes choses d'ailleurs égales quant à l'éducation, à l'hygiène, au bien-être, la société toujours refleurissante, qui allaite et nourrit le plus grand nombre d'enfans, doit par cette raison même compter un nombre d'adultes relativement moins grand.

Eh bien! c'est là justement le douloureux contraste qu'on observe entre les populations des deux côtés du détroit. L'Angleterre, depuis la fin du siècle dernier, a vu augmenter, non pas seulement d'une manière absolue, mais aussi relativement au chiffre de ses habitans, le nombre annuel de ses naissances; nous avons vu au

contraire en France, depuis le commencement du siècle, une incessante et alarmante diminution.

Comment ce petit nombre d'enfans serait-il un bonheur? Est-ce qu'ils ne sont pas destinés à devenir des hommes? Si nous avons peu d'enfans aujourd'hui, comment pourrons-nous avoir beaucoup d'adultes dans vingt ans? Est-ce que d'ici là, par un miracle, nos fils n'auront plus d'enfance et entreront dans la vie avec la taille et les aptitudes d'un conscrit? L'Angleterre a compris d'une tout autre façon cette importante et vraiment dramatique question si intimement liée à l'avenir même des races, et dans l'introduction du compte-rendu de son recensement de 1851, œuvre remarquable de M. George Graham, elle se réjouit d'un résultat qui eût sans doute désespéré M. Broca; elle se réjouit de voir, par le grand nombre d'enfans qu'elle a engendrés depuis cinquante ans, s'abaisser l'âge moyen de sa population.

L'Angleterre est avec la Prusse et l'Autriche la nation où l'âge moyen est le moins élevé. Il est en Prusse de 25 ans, de 26 en Angleterre et en Autriche; il s'élève en Belgique à 29 ans, et chez nous, par un assez triste privilége, il a atteint le chiffre de 31 ans, chiffre qui ne nous fera pas beaucoup d'envieux. Si l'on pouvait encore en douter, nous osons espérer que tout à l'heure on n'en doutera plus. Pour tout corps vivant, et une nation est elle-même un corps vivant, l'état stationnaire n'est jamais de longue durée. Quand il a cessé de croître, l'arbre ne tarde pas à décliner. Les nations ne sont pas, il est vrai, assujetties à cette loi aussi rigoureusement que les individus de chaque espèce, en ce sens du moins qu'elles peuvent, par un sage régime, réagir contre les causes de destruction ou d'épuisement qui les menacent. Tant qu'elles sont vigoureuses et saines, elles gardent leur fécondité native, qui se mesure à la rapidité de leur accroissement. Il faut que leur population augmente du double dans un espace de temps qui varie précisément en raison du plus ou moins d'énergie vitale qu'elles possèdent. Or, c'est un fait digne de remarque, le temps qu'exige ce doublement est en rapport assez exact avec l'âge moyen particulier à chaque peuple; cet âge moyen s'élèvera en proportion directe du nombre d'années que doit réclamer l'accroissement au double de la population. Ainsi la statistique démontre que la France, où l'âge moyen a atteint le plus haut chiffre, est en même temps des grandes nations européennes (1) celle qui doit arriver le plus len-

(1) Il faut en excepter au moins l'Autriche, dont le doublement, par suite d'une mortalité excessive et malgré le chiffre élevé de la natalité, ne s'opère qu'en 250 ans environ.

tement à voir doubler le chiffre de ses habitans. Du reste, avant de tirer de l'inégale répartition du nombre des enfans et des adultes une conclusion favorable pour l'avenir de la France, conclusion malheureusement fausse, nous venons de le démontrer, avant d'attribuer si témérairement cette inégalité inquiétante à cette circonstance toute conjecturale, que nous élèverions en France à l'état adulte un grand nombre d'enfans qui ailleurs n'auraient pas vécu jusque-là, il eût peut-être été sage de rechercher jusqu'à quel point les faits peuvent s'accorder avec cette consolante hypothèse. Est-il vrai que le nombre des enfans qui survivent à vingt ans soit plus considérable en France que dans tout autre pays? C'est ce que nous avons voulu savoir, et l'Angleterre nous fournit encore les élémens de cet examen.

Ouvrons les tableaux officiels où le dénombrement de la population britannique nous est exposé par catégories d'âge. Les adultes de 20 à 30 ans nous représenteront assez exactement ce qui a survécu des enfans nés de 20 à 30 ans auparavant, et comme nous possédons pour chacune de ces époques antérieures le chiffre des naissances, on pourra aisément calculer combien de nouveau-nés sont devenus des hommes et par conséquent constater le degré de vitalité de cette partie de la population.

En 1861, il existait en Angleterre, y compris le pays de Galles, 3,398,657 individus âgés de 20 à 30 ans, et en France, à la même époque, il en existait 5,887,641, déduction faite de Nice et de la Savoie; tous ces individus dataient donc de la période de 1831 à 1840. Or, si l'on recherche quel a été durant cette période, dans les contrées que nous comparons, le chiffre des nouveau-nés et qu'on rapproche ce chiffre de celui des adultes de 1861, on s'aperçoit que sur 1,000 nouveau-nés 857 auraient, en Angleterre, dépassé l'âge de 20 ans, tandis que la France n'a pu en élever au-dessus de cet âge que 608; mais il faut observer que l'Angleterre n'a d'autres registres d'état civil que les livres des paroisses où sont inscrits les baptêmes, de telle sorte que l'omission des enfans non baptisés augmenterait la proportion des survivans au-delà de la vérité. Si l'on rectifie le chiffre d'après les données mêmes du bureau de statistique d'Angleterre, on voit que la survivance à 60 ans est, comme en France, de 608 individus sur 1,000.

A la vérité, certains économistes ont prétendu que l'augmentation du nombre des naissances doit à la longue devenir une cause d'appauvrissement national, le territoire ne pouvant s'agrandir, et, dans son étendue bornée, alimenter une population toujours croissante. Ce n'est pas le moment d'approfondir ici une pareille thèse. Fausse partout, elle l'est particulièrement dans notre

pays. Sans parler des approvisionnemens qu'il est aujourd'hui si facile d'aller chercher à l'étranger, et en nous renfermant dans nos frontières, que de champs mal cultivés ou absolument sans culture! que de richesses inexploitées! Des seuls produits de son sol, la France pourrait nourrir chez elle, et dans l'aisance, plus de soixante millions d'hommes. La population, eu égard à ses ressources naturelles, y est aujourd'hui en quelque sorte clair-semée. Tandis que la Belgique ne compte pas moins de 160 habitans par kilomètre carré, que la Saxe en nourrit dans le même espace 148, l'Angleterre 132, la Hollande 101, la France, un des pays à tous égards les plus favorisés du ciel, n'a que 68 habitans par kilomètre. En Amérique sans doute, en Espagne, en Russie, en Suède, en Norvége, ailleurs encore, la population est beaucoup plus disséminée; mais la France est-elle un pays usé et démoralisé comme l'Espagne, un pays neuf comme l'Amérique? A-t-elle les lacs, les marais et les neiges de la Scandinavie et les vastes steppes inhabitables de l'empire moscovite? Sous son climat tempéré, elle offre à l'activité de ses enfans un champ relativement deux fois plus vaste que celui où se déploie avec tant d'énergie l'activité anglaise. Nous pouvons donc sans crainte, suivant le mot de la Bible, croître et multiplier, car chez nous, et il en sera ainsi longtemps encore, l'ouvrier manque à la terre, non la terre à l'ouvrier.

Cette limitation forcée du nombre des habitans aux ressources présumées du sol impliquerait au fond la nécessité de restreindre le nombre des naissances. Malthus, qui, pour son châtiment, a imprimé son nom à cette abominable doctrine, Malthus, quoique profond penseur, avait oublié une chose : c'est que la production d'un pays dépend non-seulement du nombre, mais surtout de l'énergie et de l'intelligence des hommes. « Qu'après la moisson, dit M. Graham avec un légitime orgueil, on remplace la population anglaise par 22 millions d'individus de n'importe quelle nation de l'Europe, croit-on que la production serait encore la même au bout de dix ans? La population de l'Angleterre, trop nombreuse pour le sol natal au dire de Malthus, alors qu'elle ne comptait que 9 millions d'individus, repoussa ces doctrines, et un peuple de 28 millions couvre aujourd'hui le sol du royaume-uni; il a lancé vers l'occident une longue ligne de colonies, d'états indépendans où l'on parle sa langue, où l'on conserve dans sa pureté la vie de la famille anglaise, et dont les habitans, n'ayant rien perdu de l'ardeur au travail, du courage et de l'intelligence de la race, fournissent à la mère-patrie en échange de produits manufacturés de quoi nourrir leurs concitoyens et alimenter leur industrie. »

Voilà ce qu'il est bon de rappeler aux ingénieux économistes qui,

d'après leurs calculs sur la vie moyenne, se persuadent que tout en France va pour le mieux.

II.

Qu'est-ce que la vie moyenne? C'est l'âge moyen de la mort; ce serait l'âge où devraient mourir la plupart des hommes qui auraient reçu le jour dans la même année, si en effet la même durée d'existence était naturellement promise à la majorité des nouveau-nés. Lors donc qu'on dit : La vie moyenne s'est augmentée de deux années, il vient immédiatement à l'esprit de chacun que, si l'on avait auparavant chance de vivre jusqu'à 35 ans, on a désormais deux ans de plus en perspective. Telle n'est pourtant pas la valeur exacte de cette expression, et nous allons tâcher d'en mieux déterminer le sens.

Il y a deux modes d'évaluation de la vie moyenne, et, selon qu'on emploie l'une ou l'autre méthode, on arrive à des résultats qui ne sont pas, on va le voir, de la même nature. Pour les uns, le chiffre de la vie moyenne exprime le rapport qu'il y a entre le nombre des naissances et la population mère. Si, par exemple, il naît dans un pays, comme cela a lieu en France, 270 enfans par 10,000 habitans, on divisera 10,000 par 270, et l'on obtiendra pour quotient 38, moins une fraction, chiffre qui, dans ce système, représentera la durée de la vie moyenne; mais si pour ce même nombre d'habitans il naît, comme en Saxe, 400 enfans, on verra, par la même opération, la vie moyenne s'abaisser à 25 ans. S'ensuit-il que l'on aurait généralement en France chance de vivre jusqu'à 38 ans et en Saxe jusqu'à 25 ans seulement? En aucune façon, et certes le pays le plus à plaindre n'est pas celui où la vie moyenne ainsi calculée est la plus courte.

Le bureau de statistique du ministère procède autrement; il évalue la vie moyenne d'après l'âge des décédés. Cette moyenne s'obtient pour chaque âge en particulier à l'aide d'une opération d'arithmétique des plus simples. Nous ne contestons pas le mérite de cette méthode; mais il ne faut point s'abuser sur la valeur et la portée des enseignemens qu'on en peut tirer, et quand *le Moniteur* nous parlera désormais de l'augmentation de la vie moyenne en France, il sera utile de se rappeler qu'il ne s'agit que de l'élévation de l'âge moyen des individus morts pendant l'année. Sans doute, si la proportion des hommes du même âge était à peu près invariable au sein d'une même population, les inductions que peut fournir ce mode de calcul seraient assez sûres; mais il n'en est pas ainsi, et

les résultats de l'opération seront tout opposés d'une année à l'autre, si la mort, ayant d'abord moissonné plus d'enfans que de vieillards, vient tout à coup à moissonner plus de vieillards que d'enfans. Ce qui d'ailleurs enlève aux supputations de la statistique officielle, quelque exactes qu'elles soient en elles-mêmes, la consolante autorité que M. Broca leur attribue, c'est qu'on n'a pas songé, dans les calculs, à tenir le moindre compte d'un fait pourtant très grave et très anormal, la constante diminution du nombre des naissances. Ce n'était cependant pas là un élément à négliger. La mortalité n'est pas la même à tout âge; toute génération, dans l'année qui suit la naissance, perd de 170 à 180 individus sur 1,000; au contraire de 1 an à 20 ans, elle n'en perd que 16.

La différence saute aux yeux. Or, si comparativement à une époque encore peu éloignée, nous avons un déchet annuel de 100,000 naissances, il s'ensuit que nous enregistrons annuellement 18,000 décès de moins. Pour comprendre l'influence que cela peut exercer sur le calcul de la vie moyenne d'après la méthode officielle, il suffit de savoir qu'on note l'âge de chaque homme, enfant ou vieillard, mort dans l'année, qu'on additionne ensuite tous ces différens âges, et qu'on divise enfin ce total par le nombre des décédés. Le quotient ainsi obtenu indique la durée de la vie moyenne. Tout le monde à présent peut aisément se rendre compte du résultat de l'opération, si on eût ajoûté au nombre des morts 18,000 enfans ayant chacun vécu une année. Sans entrer ici dans le détail de cet aride calcul, nous nous bornerons à dire qu'il aurait eu pour effet d'abaisser à 37 ans le chiffre de la vie moyenne, évalué par suite de cette omission à 38 ans. Cependant les conditions générales de la mortalité étant restées les mêmes dans toutes les classes et dans tous les âges, cet abaissement de la vie moyenne, au lieu d'être un sujet d'inquiétude, n'aurait été qu'un signe de prospérité, puisque sur 100,000 nouveau-nés la France en aurait conservé 82,000.

Un exemple va compléter cette démonstration. Dans un rapport sur la statistique de la France, le ministre de l'agriculture et du commerce, après avoir signalé les variations de la vie moyenne de 1806 à 1859, s'exprime ainsi : « C'est dans la période de 1850 à 1855 que la durée de la vie moyenne a atteint son maximum aux différens âges. En comparant ces résultats à ceux de la période la plus reculée, on voit que la vie moyenne des individus de tout âge s'est accrue de cinq ans et deux mois. » Il n'est personne qui, en lisant ces lignes, ne soit enclin à supposer que l'heureuse période tant célébrée par le ministre est sans doute celle où il y a eu en France le moins de deuils. Eh bien ! point, c'est peut-être la

plus homicide de ce siècle, puisqu'elle comprend ces fatales années (1854-1855) pendant lesquelles le choléra et la guerre ont accru à ce point la mortalité que, pour cette fois, le chiffre des décès a dépassé celui des naissances. Loin de s'accroître pendant ces deux années, la population a diminué. Il était mort en moyenne de 1851 à 1853 801,827 individus par an, il en mourut en 1854 992,779, et en 1855 937,942, c'est-à-dire, pour les deux années réunies, 326,067 de plus que la moyenne des années précédentes. Comment le chiffre de la vie moyenne a-t-il pu alors atteindre son maximum? C'est que 100,000 soldats sont morts dans la campagne de Crimée, soit 100,000 individus âgés de 20 à 27 ans, tandis que la conscription nous ayant enlevé coup sur coup deux contingens de 140,000 hommes, le déchet des naissances a atteint le chiffre moyen de 162,676, soit 813,380 naissances de déficit pour les cinq années. Souhaitons que le chiffre de la vie moyenne entendu de cette façon ne s'élève jamais plus dans notre pays.

Ce qu'il nous importe de voir s'élever, c'est le chiffre de la vie probable. La vie probable d'un individu d'un âge quelconque est égale au nombre d'années qui doivent s'écouler pour que le nombre des vivans du même âge que lui soit réduit de moitié. Si, par exemple, il faut quarante ans pour qu'il ne reste plus que 5,000 enfans sur 10,000 venus au monde la même année, l'âge probable de ces enfans sera de quarante ans. Les probabilités de vie à compter du jour de la naissance ont-elles subi en France quelque variation heureuse? L'étude comparée des recensemens de 1851, 1856, 1861, nous permet d'affirmer que la durée de la vie probable n'a presque pas varié depuis environ un demi-siècle; elle n'a diminué un peu en 1861 que pour les adultes de 20 à 40 ans, circonstance imputable sans doute aux guerres de Crimée et d'Italie, car les probabilités de vie diminuent nécessairement à mesure que la proportion des décès augmente.

La France, sous ce rapport occupe en Europe le troisième rang, parmi les nations les plus favorisées; sur 10,000 habitans, elle en perd annuellement 238, la Belgique n'en perd que 221; l'Angleterre, plus heureuse encore, n'en perd que 220 (1). Il n'en est pas de même de la Prusse et des pays allemands; là, bien que la population aille en augmentant sans cesse comme en Angleterre, le chiffre annuel des décès est relativement plus élevé qu'en France. Ce n'est donc pas aux vides que créerait parmi nous une mortalité annuelle excessive qu'il faut attribuer l'extrême lenteur de l'accroissement numérique de notre nation. Ce fait désastreux n'est impu-

(1) Tous ces chiffres se rapportent à la période de 1860 à 1863.

table qu'à la diminution du nombre des naissances, et par conséquent c'est sur ce dernier point que doit se concentrer l'attention.

A quoi attribuer un pareil fléau? Si l'on parvient à en discerner les causes, il sera peut-être possible d'en triompher, ou du moins d'en atténuer assez promptement la gravité. Notre sang s'est-il appauvri? circule-t-il moins vite qu'autrefois dans les veines de la jeunesse? Notre constitution physique est-elle altérée, et notre race porte-t-elle écrits sur son front les signes visibles d'une prochaine caducité? Nous reviendrons bientôt sur cette hypothèse; mais en ce moment nous l'écartons sans discussion comme un danger possible dans l'avenir, si l'on n'y veille, mais, Dieu merci! encore inconnu du temps présent. Les causes du mal que nous étudions ne résidant pas en nous-mêmes, c'est-à-dire dans l'énervement de notre race, il faut donc les chercher dans les institutions et dans les mœurs. C'est là en effet qu'elles apparaissent, et quelques-unes avec un degré d'évidence qui rend toute contradiction impossible. Des causes purement morales, celle qu'on croit la plus meurtrière, c'est l'erreur de Malthus, et comme il s'agit ici d'un acte mystérieux, entièrement soumis au libre arbitre, ce n'est qu'indirectement que le législateur peut agir contre un tel abus; mais il le peut pourtant, et d'une manière efficace, en corrigeant avec prudence deux institutions qui concourent à dépeupler la France, c'est-à-dire en agissant sur les causes qui sont à divers degrés sous sa dépendance.

Les deux institutions qui retardent et menacent d'arrêter le mouvement ascendant de la population ne sont point de même nature; l'une est essentiellement religieuse, l'autre est exclusivement politique : c'est la constitution de l'armée. Nous ne ferons qu'effleurer la question religieuse; quelque importante qu'elle soit, il y faut toucher avec ménagement, car le célibat ecclésiastique est volontaire, et tant que subsistera le concordat, tant que l'église et l'état, au lieu de vivre dans une indépendance mutuelle, croiront devoir s'appuyer l'un sur l'autre, le gouvernement n'aura qu'une action très limitée contre la multiplication peut-être exorbitante des célibataires de profession, à la plupart desquels il assure lui-même des moyens d'existence. Les ministres du culte catholique émargeant au budget sont au nombre de 42,527. Ajoutez à ce chiffre 17,776 religieux et 90,343 religieuses, le tout disséminé en 14,030 couvens, ce qui représente en moyenne près de 200 couvens par département. Voilà donc irrévocablement engagés dans le célibat 150,648 personnes de tout sexe, population équivalente à celle d'une très grande ville, et cette population, qui s'est condamnée à une stérilité perpétuelle, au lieu de diminuer, augmente sans cesse, généralement aux dépens de la population

rurale. Est-ce tout? Non, il faut ajouter à ce nombre effrayant d'eunuques volontaires, selon le mot d'un père de l'église, les jeunes prêtres soldés par les fabriques, et, sans compter les diacres et les sous-diacres, déjà liés par le vœu de virginité, nous aurons une armée de 204,477 individus des deux sexes (1) prêchant d'exemple, et pour se recruter prêchant aussi de paroles la tranquillité, la douceur, la grandeur du célibat et la supériorité de ce genre de vie sur la vie de famille. Ne serait-il pas temps de mettre quelque obstacle à ce fourmillement de moines et de communautés? Les moines des deux sexes ne se multiplient qu'avec les biens de main morte, parce que c'est la main morte qui les fait vivre et prospérer. Or la loi donne au gouvernement tous les moyens nécessaires pour enrayer ce mouvement aussi fatal aux intérêts économiques du pays qu'au progrès numérique de la population. Qu'il refuse désormais d'autoriser les corporations nouvelles, dont l'utilité n'est pas toujours clairement démontrée, et qu'il veille plus sévèrement que jamais à l'exécution des lois sur les donations et fidéi-commis. Il y aurait sans doute bien d'autres choses à dire sur ce point; mais la question est trop vaste pour être traitée incidemment. C'est assez que nous ayons montré que le célibat ecclésiastique peut, en se propageant, devenir en France ce qu'il a été jadis en Espagne, une cause active de dépopulation, qu'il exerce déjà dans une mesure quelconque ce genre d'influence, et que le gouvernement, qui en a peut-être un peu trop encouragé la propagation, a maintenant pour devoir de l'arrêter.

A l'égard de l'armée, le législateur est tout puissant. Ici le célibat n'est pas volontaire; c'est la loi civile qui, depuis près de quarante ans, crée annuellement, de sa pleine autorité, une moyenne de 80,000 célibataires pris parmi la fleur de la jeunesse, et pendant sept années, les plus belles de la vie, les retient à la caserne comme dans un couvent. Nous recherchons la cause de la diminution du nombre des naissances; elle est principalement là, non plus visible, mais beaucoup plus efficace encore que dans l'institution monastique. Si l'enthousiasme religieux soustrait pour jamais aux fonctions de la maternité beaucoup de jeunes filles qui fussent devenues l'exemple et l'honneur de la famille, si une vocation plus ou moins éclairée, plus ou moins désintéressée, appelle au célibat tant de mâles jeunes gens, le nombre annuel de ces déserteurs volontaires de la vie civile est après tout bien petit, si on le compare aux formidables contingens annuels de notre armée. La proportion

(1) C'est le recensement de 1861 qui nous fournit ce chiffre.

serait d'environ 3 pour 100; mais si l'on considère que la perpétuité du célibat n'est une loi que dans l'église, que le soldat peut se marier à vingt-huit ans, tandis que le mariage reste interdit au prêtre, même par la loi civile ou du moins par la jurisprudence de la cour de cassation, il en résultera une plus grande différence par rapport au nombre négatif des naissances. Les 3 pour 100 du monachisme prendraient à ce point de vue la valeur de 9 ou 10 pour 100; en d'autres termes, c'est comme si l'église, au lieu de prendre annuellement trois individus sur cent que prend l'armée, et de frapper ces trois individus d'une stérilité perpétuelle, en prenait annuellement dix, mais ne les condamnait, comme fait l'armée, qu'à une stérilité temporaire. Cela n'aggraverait que d'un dixième environ les inconvéniens du célibat militaire.

Le célibat militaire, qui a fait diminuer le nombre des naissances, n'a pas fait diminuer, comme on pourrait le croire le nombre des mariages. De 1821 à 1830, sur 10,000 habitans, on célébrait 781 mariages. Ce chiffre a subi peu de variations, et après avoir atteint 810 pendant la période quinquennale fermée en 1845 il est aujourd'hui de 801. Il s'est donc en définitive un peu élevé depuis la révolution de juillet. Or, si le nombre des mariages a augmenté et si en même temps le nombre des naissances a diminué, qu'en conclure, sinon que les mariages ont été moins féconds? D'où vient donc cette infécondité? Elle s'explique assez naturellement par l'âge tardif où se sont formées les alliances. Plus jeune on entre en ménage, plus le ménage s'emplit de joyeux rejetons. Un homme qui se marie à vingt-huit ou trente ans aura toujours, on peut presque à coup sûr le prédire, une lignée moins nombreuse qu'un époux de vingt ans. Indépendamment des conditions physiologiques qui déjà pour lui ne sont plus exactement les mêmes, les conditions morales se sont modifiées aussi; il a plus d'expérience, moins d'illusions, se fie moins à ses forces et moins à la fortune, s'inquiète du présent, surtout de l'avenir, se demande comment il élèvera son premier-né, et s'il vivra assez longtemps pour mettre la mère et l'enfant à l'abri du besoin. La pauvreté et même l'aisance bornée ne sont pas toujours bonnes conseillères et parlent quelquefois comme Malthus, surtout dans l'âge mûr, et quand l'imagination commence à se refroidir avec les sens. La nature, qui veut que l'homme, en se perpétuant, ait au moins l'espérance d'élever sa famille, n'a pas seulement donné à la jeunesse une fécondité que l'âge épuise; elle lui a donné la confiance et les illusions que l'âge emporte. C'est pourquoi la loi militaire, en reculant de sept ans l'époque du mariage, a cent fois plus contribué que Malthus à la diminution du nombre des naissances. Les mariages tardifs

qu'elle autorise sont d'avance à demi frappés de stérilité, car, remarquons-le bien, ce n'est pas au sortir du régiment que le soldat prend femme; c'est généralement beaucoup plus tard, quand il s'est refait un métier, un pécule, assez d'avances pour subvenir aux besoins d'un ménage. La loi qui, en droit, le condamne à sept ans de célibat l'y condamne en fait pour dix ans.

Or le nombre des militaires, qui n'était en 1821 que de 701 pour 100,000 habitans, s'est élevé dix ans plus tard à 931, et à 996 en 1851; ce chiffre arrivait en 1861 à 1,213 en ne comptant que l'armée de terre. Au 1er juin 1861, déduction faite des corps étrangers et indigènes, l'armée française comprenait un effectif de 453,801 hommes répartis de la manière suivante : 369,037 à l'intérieur, 52,160 en Afrique, 19,119 à Rome, 7,383 en Syrie et 6,102 en Chine, et si nous ajoutons le personnel actif de la marine, comprenant 15,574 individus à terre et 39,705 marins embarqués, nous arriverons, pour le total de nos forces, au chiffre de 509,080 hommes.

Il résulte de ces faits que l'âge moyen du mariage est en France très élevé ; de 1853 à 1860, il a varié pour l'homme de trente ans un mois à trente ans et six mois, pour la femme de vingt-six ans à vingt-six ans deux mois. Si cette cause d'infécondité relative des mariages est vraie, nous devrons constater, — chez les nations où le nombre des naissances est considérable, — un abaissement dans le chiffre de l'âge moyen des époux au moment du contrat. C'est en effet ce que nous trouvons en Angleterre, — le seul pays qui nous ait fourni les élémens statistiques indispensables à cette comparaison : — l'âge moyen au moment du mariage y est pour l'homme de vingt-cinq ans et pour la femme de vingt-quatre.

Les recensemens opérés dans les deux pays depuis 1851, classant les individus par sexe, par âge et par état civil, nous permettent d'apprécier quelle est, pour un âge donné, la proportion des célibataires et des hommes mariés ou veufs, Nous avions en 1851 168,038 célibataires de 27 ans et 120,555 hommes mariés ou veufs du même âge, ou, pour rendre la proportion plus facile à saisir, 582 célibataires et 418 hommes mariés sur 10,000 individus mâles âgés de vingt-sept ans. En Angleterre, la proportion est inverse; sur le même nombre et au même âge, nous trouvons 441 célibataires et 559 hommes mariés ou veufs. La majorité des hommes de vingt-sept ans est donc mariée en Angleterre, et en France à cet âge la grande majorité des hommes vit dans le célibat. Serait-ce qu'en France le mariage est l'exception, tandis qu'il serait la règle en Angleterre? En aucune façon, car si nous faisons porter nos recherches sur les individus âgés de trente-sept ans, nous en

trouvons, sur 10,000, 809 mariés en France, 819 en Angleterre, 191 célibataires en France, 181 en Angleterre.

Un fait de la plus haute importance ressort de ce rapprochement; ce qui varie dans les deux pays par rapport au chiffre de la population, ce n'est pas le nombre des mariages, c'est surtout l'âge auquel on se marie. Quand nous comparons à la fécondité des mariages anglais l'inquiétante infécondité des nôtres, n'avons-nous pas le droit d'attribuer ce fait et ses périlleuses conséquences aux obstacles légaux que notre organisation militaire oppose à la précocité des unions? Cette cause sans doute n'est pas la seule; mais elle est la plus énergique, la plus incontestable et celle qu'il est le plus aisé et le plus urgent de faire disparaître.

III.

Le système des armées permanentes a-t-il eu pour effet d'amener la dégénérescence de la race française? Il est impossible de se prononcer à cet égard avec la rigueur qu'exige la science. Sans nul doute, on peut supposer qu'une loi de recrutement qui enlève chaque année et condamne à un célibat de sept ans au moins 80,000 ou 100,000 jeunes gens bien constitués, l'élite de la population, surtout au point de vue de la reproduction de l'espèce, qui ne laisse en pleine jouissance de ses droits naturels et civils qu'une partie de la jeunesse, et notamment la plus mal conformée et la plus débile, qui ne rend à la société la moitié des forces généreuses qu'elle lui a enlevées qu'après que ces forces ont été, pour un tiers au moins du contingent, viciées par des maladies contagieuses, — on peut supposer, dis-je, qu'une telle loi doit avoir pour effet d'amener peu à peu la dégénérescence de la race; mais cette influence ne deviendrait sensible qu'après un assez long temps, et aujourd'hui l'on n'a pas d'élémens suffisans pour l'apprécier d'une manière rigoureuse. Aussi l'a-t-on contestée de la façon la plus absolue, on a été jusqu'à parler de régénération, invoquant à l'appui de cette thèse optimiste les résultats mêmes du recrutement annuel et une certaine diminution progressive des non-valeurs dans chaque appel. La taille notamment se serait élevée. Cela est-il bien sérieux? Tout homme qui directement ou indirectement a pris part aux travaux des conseils de révision sait parfaitement que l'on se montre d'autant moins difficile dans le choix des conscrits que le besoin d'hommes est plus grand; c'est ainsi que, sur 100 individus examinés, 69 en 1853 et en 1854 ont été trouvés « bons pour le service. » Si l'on en inférait que l'aptitude de ces classes était plus

grande que celle des classes précédentes, on se tromperait gravement, car si l'on prit 69 hommes sur 100, et non 60 ou 65, c'est qu'il fallut à cette époque trouver dans les jeunes gens visités les élémens d'un contingent de 140,000 hommes. On fit partir comme valide ce qui en temps de paix eût été justement réputé non-valeur, et les hôpitaux de Constantinople en savent quelque chose. Ce qui est grave, ce qui mérite les plus sérieuses réflexions, c'est que lorsqu'il fallut, pour la guerre de Crimée, réunir ces énormes contingens, on ne put, même en épuisant certains cantons, trouver en France assez d'hommes vigoureux pour les compléter. Le déficit s'éleva de 2,000 à 2,400 hommes, et en 1859, lorsqu'on fit peser sur la classe de 1858 le lourd impôt du sang, le déficit s'éleva à 3,102 hommes!

En même temps que l'armée permanente, telle qu'elle est constituée, a pour effet de ralentir le mouvement ascensionnel de la population, elle contribue à dépeupler les campagnes; elle concourt en revanche à augmenter la population des villes. Ce déplacement incessant fait des progrès rapides, et le chiffre des personnes vivant de l'agriculture a diminué de 2,664,391 (déduction faite de la Savoie et de Nice) de 1851 à 1861.

Accroissement de la population urbaine et rurale en France (moins Nice et la Savoie)

DATES des RECENSEMENS.	POPULATION URBAINE (villes de plus de 2,000 habitans).		POPULATION RURALE.	
	Population absolue.	Accroissement absolu.	Population absolue.	Diminution absolue.
1846.	8,646,743		26,753,743	
1851.	9,135,459	488,716	26,647,711	106,032
1856.	9,844,828	709,369	26,194,536	453,175
1861.	10,052,653	207,825	26,004,699	189,837
	Accroissement de 1846 à 1861. .	1,405,910	Diminution de 1846 à 1861. . .	749,044

Bien des causes contribuent à faire affluer vers les villes la population des campagnes; mais, parmi ces causes, la conscription tient une place importante, directement en enlevant le jeune soldat au pays natal, indirectement en faisant surtout porter sur les campagnes le déficit des naissances résultant des retards mis au mariage. C'est en effet la population rurale qui paie la plus grande part du dur impôt levé par la loi militaire. Après quelques mois

de nostalgie, le jeune soldat finit par perdre dans l'oisiveté de la caserne et les dissipations des villes de garnison ses habitudes sobres et laborieuses. A cet âge, il ne faut pas sept ans pour contracter sans y penser de nouveaux besoins, de nouveaux goûts, de nouveaux liens. L'image du toit natal s'enfonce peu à peu dans le lointain de la mémoire; souvent il arrive que ce qu'on aimait là-bas, ce qui vous y aurait rappelé a disparu; la mère est morte, le champ est vendu, la sœur est mariée et n'a pas besoin de vous. Sans s'attacher au drapeau, on s'est insensiblement détaché de la famille. Le temps de service achevé, au lieu d'aller en homme libre demander le pain de chaque jour au pénible travail dont on n'est plus coutumier, on quête une livrée et l'on va le plus souvent utiliser dans les antichambres ses habitudes d'oisiveté et d'obéissance passive.

N'apporter autant que possible aucun long obstacle au mariage, tel est le problème vital pour la France qui s'impose aux méditations de nos législateurs, et, sans entrer dans le détail de questions spéciales qui ne sont pas de ma compétence, car ce n'est que comme médecin que j'ai pris part à nos guerres, je voudrais que le service militaire fût obligatoire pour tous, très limité dans sa durée, et dans tous les cas n'imposât que trois ans, quatre ans au plus de célibat. Sans doute une telle armée faciliterait peu les lointaines aventures et les guerres de conquête, mais elle serait assez forte pour protéger l'indépendance nationale, et la liberté intérieure, le travail, la civilisation, n'y perdraient rien. N'est-il pas temps que les transformations opérées dans les idées se traduisent par des modifications dans nos institutions militaires? Comme la politique qu'elles ont mission de défendre, les armées doivent se modifier.

LÉON LE FORT.

LA
NOUVELLE LITTÉRATURE
FRANÇAISE

LES ROMANS DE M. VICTOR CHERBULIEZ.

M. Victor Cherbuliez, dans ceux de ses écrits qui se rapportent à la pure esthétique, aime à placer ses idées sous le patronage d'un nom illustre. Autour de Phidias, il a groupé toutes ses pensées sur l'art et l'éducation de la Grèce et sur les conditions nécessaires de la beauté harmonieuse; autour du Tasse, toutes ses pensées sur Rome, l'Italie et la renaissance du XVIe siècle. Je veux suivre son exemple, et en tête des pages que je vais lui consacrer il me plaît de placer le grand nom de Léonard de Vinci.

De tous les grands artistes de la renaissance, nul n'a exprimé d'une manière plus saisissante que Léonard de Vinci la noble métamorphose que cette révolution féconde fit subir à l'âme humaine et la condition antithétique qu'elle lui imposa. Si vous ne l'avez observé par vous-même, la critique moderne se sera chargée de vous faire remarquer l'énigme qui se laisse lire sans se laisser deviner sur tous les visages des figures du maître. Cette énigme a un double caractère; elle est douloureuse, elle est souriante, et de ce contraste il se dégage une expression bizarrement pathétique, formée également de joie et de souffrance, de bonheur et de tristesse. Toute la candeur de l'innocence est sur ces visages, toute la science amère de l'expérience y est aussi. On croirait à des êtres naïfs, si une ironie profonde ne se jouait dans leur sourire; on croirait à des êtres corrompus, si tant de bonté ne se mêlait à la lumière de

leur regard. Ce mystère qui séduit et inquiète en eux à la fois contient toute l'histoire de la renaissance, le retour ardent à la nature à travers les corruptions d'une civilisation raffinée et par l'effort d'une science enthousiaste. Ce sont des âmes vieilles d'expérience, ayant depuis longtemps porté le deuil de toute virginité morale, qui ont découvert une fontaine de Jouvence, s'y sont plongées, et ont retrouvé dans ses eaux quelque chose de la naïveté qu'elles n'avaient plus; mais cette fontaine de Jouvence n'a pas eu pour elles les vertus du Lethé : tout en redevenant naïves, elles n'ont pas perdu l'expérience, et en retrouvant la nature elles n'ont pas oublié la civilisation. C'est par l'étude qu'elles ont reconquis la naïveté, c'est par la curiosité qu'elles ont reconquis la simplicité; leur âme est double, et c'est cette dualité qu'expriment ces sourires mystérieux qui ont tant fait écrire d'ingénieux commentaires à ceux des critiques de notre temps qui sont sensibles aux nuances de la beauté.

Ce contraste profond qui caractérise les personnages de Léonard de Vinci s'est toujours présenté à mon esprit toutes les fois qu'il m'est arrivé de réfléchir aux conditions que notre âge moderne impose et imposera de plus en plus à la littérature d'imagination. Et nous aussi, il nous faudra faire la même délicate expérience que les personnages de Léonard de Vinci, si nous voulons que nos imaginations portent les mêmes fleurs dont les imaginations des siècles passés se couvraient spontanément au printemps de chaque génération nouvelle; nous aussi, nous devrons retrouver la nature par l'art, la naïveté par l'étude, et pénétrer les secrets de la poésie par une curiosité passionnée. Ce n'est que par des greffes habiles et patientes que nous pourrons faire reverdir ces puissances aujourd'hui languissantes de l'imagination et de la passion, ce n'est que par une excessive culture que nous pourrons entretenir en nous la séve poétique et lui rendre sa libre circulation. Les âges de l'ignorance inspirée sont à jamais passés; celui même qui est né de nos jours avec le don de poésie est obligé de mériter son inspiration par l'assiduité de son labeur, et de la conquérir à la sueur de son intelligence. Pareilles aux tuniques flottantes qui enveloppaient sans les cacher les formes du corps, les anciennes sociétés laissaient de toutes parts transparaître la nature et la beauté : les voyait alors qui voulait, et de cette contemplation facile et familière naissait une naïveté d'inspiration qu'il serait vain d'espérer aujourd'hui. Alors, pour être poète, il suffisait d'être né avec une âme musicale et des yeux sensibles à la beauté; mais dans nos sociétés plus compliquées les cloisons se sont multipliées; ce n'est qu'à la dérobée, par échappées, par éclairs, qu'il nous est donné d'apercevoir la nature. Pour contempler la beauté, il ne suffit plus au poète comme autrefois de soulever ses voiles, il lui faut littéralement les arracher

et les mettre en pièces. D'autre part, à mesure que le temps avance, le génie humain laisse sur sa route de nouveaux échantillons de beauté poétique, et les intelligences, familières avec les œuvres d'un passé toujours plus long, deviennent plus exigeantes avec chaque génération. Ces exigences du public réclament donc encore un autre effort de la part du poète; s'il veut se faire écouter seulement avec une complaisance distraite, il lui faut forcer l'attention par l'imprévu de ses combinaisons et la nouveauté de ses accens. Refaisant pour son instruction personnelle tout le chemin déjà parcouru par ses prédécesseurs, il faut que, sans s'arrêter à aucune des stations que chacun d'eux a occupées, il pénètre plus avant qu'aucun dans ce pays de la beauté aux aspects infinis, qu'il décrive des régions sinon plus grandes au moins plus inconnues, dût-il se résigner à ne décrire que la majesté d'un steppe nu ou la mélancolie d'un marécage. Peu importe qu'il n'égale pas les splendeurs créées par ses devanciers, pourvu qu'il découvre à son tour des terres nouvelles.

Un grand savoir peut donc seul répondre à des difficultés si nombreuses; mais ici se présente une objection qu'on a déjà faite très souvent, et qui n'a jamais été résolue d'une manière satisfaisante. Trop de savoir est fatal à l'imagination, et le poète qui se charge d'une trop lourde érudition paralyse l'essor de son inspiration. Voit-on en effet qu'on commence par attacher des poids aux pieds d'un aigle lorsqu'on veut qu'il prenne son vol, ou qu'on verse plusieurs charretées de terreau à l'endroit d'où une source doit s'élancer, lorsqu'on veut qu'elle jaillisse? Le jeu libre et spontané des facultés, voilà ce qui constitue le poète, et comment sa liberté s'exercera-t-elle, s'il commence par la comprimer? Ajoutez qu'il y a dans l'ignorance une hardiesse et une franchise que rien ne remplace. Celui qui ne sait pas a pour lui tous les bénéfices de l'audace, et l'audace est la moitié de l'inspiration. La science au contraire enseigne la circonspection et la prudence, vertus fort recommandables sans doute, mais qui sont essentiellement contraires à celles que l'imagination aime à choisir pour ses auxiliaires. L'ignorance respecte l'originalité du poète, car elle n'interpose pas entre son esprit et ses visions les souvenirs de ses lectures. Celui qui ne sait pas n'est pas exposé à prendre ses réminiscences pour des inventions personnelles et à succomber involontairement au péché de l'imitation. L'ignorance respecte enfin la confiance du poète en lui-même, car elle ne le désespère pas par la connaissance d'œuvres admirables qu'il sentirait ne pouvoir égaler.

Certes cette objection a sa valeur, pourtant elle est plus spécieuse qu'elle n'est fondée. Ce savoir littéraire que les conditions de notre temps exigent des hommes d'imagination est une épreuve

plus qu'un obstacle, et servira dans l'avenir à distinguer les véritables vocations poétiques des vocations incomplètes. Les très grands poètes seront seuls capables de supporter sans fléchir un pareil fardeau, sous lequel succomberont tous ceux à qui, dans les âges passés, la seule ignorance prêtait des ailes, et qui ne devaient leur génie qu'au sommeil de leur mémoire. Il n'y aura peut-être plus autant de poètes que par le passé, mais rien n'empêche qu'il n'y en ait d'aussi grands. On l'a vu en ce siècle même par l'exemple de la dernière littérature originale qui se soit produite, celle de l'Allemagne, et surtout par l'exemple de son plus illustre représentant, type accompli du poète tel que le veulent les besoins de l'âge nouveau. Ne serait-il pas vrai d'ailleurs que cette objection tirée des inconvéniens d'un trop grand savoir est fondée sur une fausse appréciation de l'influence qu'exercent sur le génie individuel les connaissances acquises, sur une fausse image de leur emploi et de leur destination? Ceux qui présentent cette objection, prenant certaines expressions métaphoriques pour une réalité, se représentent sans doute le cerveau du poète comme un appartement que le savoir est chargé de décorer et de meubler, comme une sorte de musée particulier qu'un trop grand luxe de connaissances menacerait de faire dégénérer en magasin de bric-à-brac ou en grenier d'antiquaire. Expression métaphorique pour expression métaphorique, celle qui prétend que la science nourrit l'esprit est plus près de la réalité que celle qui veut qu'elle le meuble; car le savoir enrichit l'imagination, non comme une collection d'objets mobiliers enrichit une demeure, mais comme une nourriture succulente enrichit le corps. Une chimie spirituelle analogue à celle qui régit les combinaisons des corps physiques décompose, transforme et recompose les connaissances qui sont soumises à son action; ce qui était tout à l'heure un fait historique se dissout, perd tout caractère concret et se trouve réduit à l'état d'abstraction métaphysique; ce qui était idée pure et nue, simple monade mathématique, sort de son état d'abstraction, et, mue par les lois d'une affinité mystérieuse, se combine avec un fait d'ordre matériel et se crée un corps par agglutination; une épineuse théorie philosophique toute sèche va se couvrir de fleurs comme un buisson; un système entier va se fondre en une seule image légère comme une vapeur, et par opposition une simple métaphore va devenir le principe générateur d'un système. Il n'est pas une des connaissances du poète qui ne subisse une métamorphose et qui ne lui rende un service inattendu, toujours différent de celui qu'elle aurait dû logiquement lui rendre; c'est l'histoire qui lui enseigne la philosophie, ce sont les sciences exactes qui l'initient aux jeux et aux couleurs des images, ce sont les peintures de la volupté qui l'instruisent à la sagesse, et souvent

ce sont les paroles de la sagesse qui lui révèlent la science de la volupté.

Les anciens avaient fixé à neuf le nombre des muses; ils croyaient avoir compté pour toujours les inspiratrices de l'imagination et de l'intelligence humaines, et depuis eux le monde s'était habitué à considérer la famille comme complète; mais voilà que, par une sorte de miracle inattendu de fécondité, à un âge où l'on croyait qu'elle n'enfanterait plus, la vieille Mnémosyne a mis au jour une dixième fille, qui s'est appelée Crineis ou muse de la critique. Le sort des enfans derniers-nés est généralement net et tranché; ils sont les plus favorisés ou les plus négligés de tous, et quand ils ne jouent pas dans la famille le rôle de Benjamin, ils jouent celui de Cendrillon. Ce dernier sort a été celui de cette dixième déesse, qui est cependant plus qu'aucune de ses sœurs la véritable muse de l'âge moderne, et qui est bien plus encore destinée à être celle des âges à venir. Comme toutes les grandes choses, elle est née obscurément, sans que personne pût se douter que l'imagination humaine allait trouver la plus puissante inspiratrice qu'elle ait eue depuis la très ancienne date de la naissance de Clio, la muse de l'histoire. Condamnée comme Cendrillon aux labeurs pénibles et aux besognes ingrates, son influence ne semblait pas destinée à sortir jamais de l'enceinte des écoles et des colléges; elle paraissait réservée au rôle modeste de conseillère et de ménagère de quelques professeurs et érudits plutôt qu'à devenir, comme ses sœurs, la déesse et la reine de ces âmes princières qui s'appellent les grands poètes et les grands artistes. Trier des papiers, comparer des textes, annoter des éditions, fixer des points douteux de philologie et d'histoire, tel était le lot modeste qui lui était assigné malgré les prodigieux efforts entrepris pour révéler son mérite et sa vraie portée par Lessing, lorsque le plus grand poète de notre âge l'épousa en noces secrètes, et en fit l'inspiratrice assidue de sa longue et glorieuse carrière. Cette qualité de muse que nous attribuons à la critique, Goethe est le premier qui la lui ait reconnue. Le premier en effet, il appliqua ces grands principes qui furent la règle de toute sa poétique: l'intelligence est le vrai fondement de l'admiration et de l'amour; par conséquent ce qui nous donne le plus profondément l'intelligence des choses est aussi ce qui nous en révèle le mieux la réelle beauté. Or l'office de la critique consistant précisément à nous donner l'intelligence véritable des choses, elle est donc une source de poésie, — la plus féconde et la plus vive de toutes peut-être. Le poète de nos âges d'extrême civilisation, guidé et soutenu par la critique, est tout semblable à ces personnages de Léonard de Vinci qui ont eu la joie de retrouver la nature, abolie en eux par une vie sociale raffi-

née. La critique découvre la nature, puisqu'elle donne la connaissance vraie des choses; elle la remplace, puisqu'elle peut faire jaillir l'admiration et l'amour d'autres sources que de ces sources naïves de l'instinct auxquelles est réduit le poète des époques primitives. Qui ne sait combien Goethe avait deviné juste et quels champs inconnus la critique ouvrit à son inspiration? L'Orient, la Grèce, le moyen âge allemand, l'art classique à la façon française, le drame shakspearien, la vie pratique et active même de notre siècle d'industrie, elle lui fit tout comprendre, et réalisa en sa personne ce miracle de tirer vingt poètes d'un seul poète; car chacune des formes de poésie dont elle livrait le secret à sa curiosité fut comme un facteur par lequel elle multiplia ses dons naturels. Sans doute ce mariage de la poésie et de la critique n'a pas été aussi intime chez tous les poètes de notre âge qu'il l'a été chez Goethe; mais il en est bien peu qui n'en aient compris la nécessité et qui ne l'aient plus ou moins contracté. Sur quel fondement repose cette riche littérature allemande, la dernière-née des grandes littératures d'imagination, sinon sur la critique? Qu'y a-t-il au fond de notre littérature romantique française, sinon une question de critique? Que sont la plupart des poètes anglais contemporains? Des critiques émus. Qu'est-ce que le plus grand poète de l'Italie moderne, le noble et malheureux Leopardi? Un critique enflammé. A la vérité, j'aperçois dans notre siècle deux poètes qui ne doivent rien qu'à leur seule nature : lord Byron et Lamartine; mais ce ne sont que deux exceptions éclatantes, et qui sait jusqu'à quel point ils n'ont pas plutôt perdu que gagné à leur abstention de tout commerce avec la critique? Qui sait si ce n'est pas dans cette abstention qu'il faut chercher le secret de la monotonie qu'on a reprochée à leur inspiration, d'ailleurs si grande?

Cette alliance nécessaire et féconde, aucun des jeunes talens récemment venus à la lumière ne l'a prêchée d'une manière plus heureuse que M. Victor Cherbuliez, car cette alliance, qui chez tout autre écrivain est indirecte ou cachée, est chez lui aussi évidente et aussi directe que possible. Critique, c'est l'imagination qu'il a choisie pour conseillère et pour guide. Il a aimé à transporter dans les travaux de l'érudition sa hardiesse prime-sautière, ses procédés brusques et vifs, sa mobilité à l'irrégularité séduisante, tantôt rapide comme le désir, tantôt lente comme la rêverie. Il a eu la sagacité de croire à l'imagination lorsque tout jeune elle lui a murmuré à l'oreille ces paroles qu'elle murmure à l'oreille de nous tous, et que si peu ont le génie d'écouter. « Le grand goût, c'est moi seule qui le donne, et quiconque s'adressera à d'autres facultés n'entendra jamais rien aux arts, ou ne sera jamais qu'un initié de troisième ordre à leurs mystères, car c'est moi seule qui dévoile les secrets

des deux choses d'où sort toute poésie, les secrets de la vie et les secrets du rêve. Je révèle comment une chose est belle et vraie par la musique correspondante que j'éveille dans celui qui la contemple ou l'écoute, par les visions correspondantes que je fais surgir dans son âme. Je révèle comment une chose est laide et fausse par la souffrance que j'imprime à sa sensibilité ou la torpeur par laquelle je la glace; j'enseigne par des battemens de cœur, par des mouvemens de pouls, par des langueurs, par des extases, et les leçons de ma rhétorique sont des sensations vivantes. C'est parce que mes conseils rencontrent trop d'incrédules que la race des pédans est éternelle; c'est parce que j'éveille trop de défiance qu'il existe d'honnêtes intelligences qui en sont encore à douter du génie poétique de Shakspeare, ou qui, semblables à cet honnête théologien de ta connaissance, refusent d'entendre parler d'Homère et de Bossuet et les regardent comme des ennemis personnels; c'est parce qu'ils n'ont pas suivi mes leçons que tu rencontreras des contradicteurs qui t'accueilleront par un léger sourire d'incrédulité lorsque tu leur diras, comme une vérité depuis longtemps banale pour toi, que l'*Orlando furioso* est sous sa forme à demi plaisante une véritable épopée, et que l'Arioste est peut-être le plus grand peintre de batailles qui ait existé. » M. Cherbuliez a donc cru à l'imagination, et tous ceux qui ont lu les *Causeries athéniennes* et *le Prince Vitale* savent combien sa confiance a été récompensée. La critique a rendu à son heure à l'imagination les secours que celle-ci lui avait d'abord prêtés. Si ce n'est pas par la critique que M. Cherbuliez est devenu romancier, c'est par elle au moins qu'il a su marcher d'un pas sûr dans la voie nouvelle qu'il tentait. L'érudition et la critique lui ont aplani ces obstacles qui arrêtent si longtemps ceux qui s'aventurent dans les entreprises pareilles à la sienne avec de moins bonnes armes et des provisions moins nombreuses; il est entré dans ce pays du roman, non comme l'aventurier téméraire qui n'a, pour lutter contre des difficultés qu'il ne prévoit pas, que ses seules forces, mais comme un pionnier qui s'avance armé de la sape et de la hache, une boussole en poche pour reconnaître son chemin, et un havre-sac garni de provisions pour un long voyage. Il n'a pas eu à faire de faux pas, l'étude lui ayant rendu dès longtemps familiers ces procédés par lesquels les maîtres savent exécuter l'accouchement de leur pensée, et, une fois née, l'amener jusqu'au terme de sa croissance en la préservant des erreurs qui pourraient la blesser, la mutiler ou la tuer. Il avait trop lu, trop comparé, il avait, lorsqu'il a abordé la carrière de romancier, une trop longue expérience du métier de l'évocateur littéraire pour se tromper sur les formules des sortiléges, pour balbutier en les employant, pour renouveler enfin d'une manière quelconque les maladresses péril-

leuses de l'élève sorcier de Goethe. Aussi le balai magique a-t-il obéi à sa voix et accompli son office dès les premiers mots de commandement, tout comme s'il eût été habitué à le servir de longue date.

Une des plus grandes fortunes qui puissent arriver à l'artiste ou au littérateur, c'est de ne pas grandir sous les yeux du public, c'est de se montrer à lui tout formé dès ses premiers jours de manière à éviter la défaveur de ces premiers jugemens contre lesquels il est si difficile de réagir, et l'échec de ces succès d'estime qui sont les pires de toutes les défaites. M. Cherbuliez a eu cette fortune ou cette habileté de faire son noviciat à huis clos, derrière les coulisses, et de ne pas donner au public le spectacle de ses tâtonnemens. Ce noviciat, pour avoir été secret, n'en a pas moins été long et laborieux, et il est peut-être d'un salutaire enseignement, pour ceux de nos jeunes romanciers et dramaturges qui s'irritent des lenteurs de l'apprentissage, qui pensent que trop savoir nuit à la liberté de l'imagination, d'en résumer les phases principales.

M. Victor Cherbuliez, il est juste de le dire, a eu bien des chances heureuses, et bien des conjonctions d'astres propices ont présidé à sa fortune littéraire. En premier lieu, il a eu le bonheur de naître d'une famille où les goûts littéraires étaient traditionnels, dans cette ville de Genève, carrefour de la civilisation européenne, où se croisent la France, l'Italie et l'Allemagne, et qui, en dépit de l'antique exclusivisme calviniste, est de tous les centres de culture intellectuelle le plus admirablement situé pour créer des esprits libres et des imaginations cosmopolites. C'est peut-être le lieu du monde qui offre à l'intelligence le plus grand nombre de points de comparaison, et qui lui permet d'observer à fond le jeu du plus grand nombre de moteurs de la vie morale. Là, le protestantisme se laisse voir et étudier dans toute la variété de ses contrastes et dans toute la complexité de ses conséquences, — intolérant chez celui-ci comme il l'était chez Calvin, — libre chez celui-là comme chez Servet. Faites deux pas hors du territoire genevois, et Lyon et la Savoie vous offriront le spectacle du catholicisme dans ce qu'il a de plus exalté et de plus pur de scepticisme. A Genève, comme dans une grotte à double écho, viennent se répercuter tous les bruits de la pensée allemande et de la pensée française. Là se touchent, se heurtent et se combattent, surtout depuis les réformes d'un novateur audacieux, les deux manières de comprendre et d'interpréter la liberté, l'ancienne et la nouvelle; là, l'antique autonomie municipale fleurit encore dans le voisinage des grandes démocraties centralisées et disciplinées à la moderne, et de ce poste d'observation le spectateur peut embrasser d'un seul coup d'œil la civilisation du passé et celle du présent. Par une singularité des plus

curieuses, Genève est le lieu du monde qui convient le mieux à la fois et aux esprits qui, estimant que les préjugés sont nécessaires à la vie humaine, tiennent à conserver ceux qu'ils ont, et aux esprits qui, estimant qu'ils sont malsains, tiennent à s'en débarrasser, — la ville où l'on a le plus de facilité pour être à volonté soit momier, soit hégélien. C'est dans ce cosmopolitisme ambiant de Genève qu'il faut chercher l'origine de l'indépendance d'esprit de M. Cherbuliez, indépendance qui n'offre aucun des caractères de l'effort personnel, mais qui se présente comme le résultat lent et naturel de l'éducation et de la vie. Au nombre de ses chances propices, il faut encore compter comme une des plus heureuses la fortune d'avoir eu pour professeur de belles-lettres au Gymnase le charmant et original Rodolphe Töppfer, qui prit son élève en amitié. Pensez un peu en effet à l'accroissement de liberté qui a dû résulter pour l'esprit de M. Cherbuliez du contact d'un esprit aussi plein de saillies et aussi exempt du joug de la routine que celui de Töppfer. Töppfer était un de ces hommes trop rares qui pouvaient le mieux démontrer à son élève la vérité de cette parole de Pascal, sur laquelle ne sauraient assez réfléchir ceux qui ont pour mission d'instruire la jeunesse : « nous nous figurons toujours Aristote et Platon en robe longue et en bonnet carré, tandis que c'étaient d'honnêtes gens aimant à converser avec leurs amis. » Dans les conversations de Töppfer, M. Cherbuliez put apprendre que le pédantisme seul a horreur de la vie et de la nature, mais que la véritable science n'en est jamais séparée. Lorsque de longues années après sa sortie du Gymnase M. Victor Cherbuliez écrira les *Causeries athéniennes* et *le Prince Vitale*, il se souviendra des conseils de Rodolphe Töppfer et les mettra à profit. Ne retrouvez-vous pas en effet dans la composition de ces deux livres quelque chose de la libre allure de Töppfer et de son ingénieuse méthode du *zigzag*, comparable à ces anciens jardins taillés en méandres qui malicieusement vous ramenaient toujours à un point central, et vous clouaient pour ainsi dire sur place tout en vous faisant croire que vous parcouriez un espace indéfini. Il n'est aucun des lecteurs de Töppfer qui ne puisse reconnaître dans les *Causeries athéniennes* et *le Prince Vitale* quelques-unes des surprises du gracieux sortilége dont ils ont éprouvé les effets en lisant *la Bibliothèque de mon oncle* et *les Menus propos d'un peintre genevois*.

Tous les enseignemens n'ont pas la liberté et la vie de celui d'un Töppfer, mais pour un esprit dont la monade est active et curieuse tous sont instructifs à des titres divers, et tel professeur qui n'enseigne pas en éveillant la sympathie peut à son insu enseigner par la révolte qu'il inspire. M. Victor Cherbuliez a fait cette expérience à son très grand profit. A sa sortie du Gymnase, il eut le bonheur

(c'est ainsi qu'il faut nommer en effet ces accidens en apparence fâcheux dont le résultat naturel est de créer une réaction qui accroît la vigueur des facultés) de suivre les cours d'un professeur de philosophie qui mettait trop de zèle à vouloir faire de ses élèves des disciples de Reid. Blessé de l'indiscrète insistance avec laquelle on essayait de lui imposer une doctrine qui n'explique rien, et dont la méthode, pour employer le mot très aristocratique, mais très légitime de Voltaire, vous réduit juste au degré de lumière de votre tailleur ou de votre blanchisseuse, M. Cherbuliez fut amené par réaction a s'enquérir profondément de la vraie constitution de l'esprit humain et de ces méthodes innées, organiques, nécessaires, qui sont pour l'intelligence ce que les membres et les sens sont pour le corps, et pendant deux années entières il étudia les deux mémorables descriptions qui en ont été données à un si long intervalle l'une de l'autre par Aristote et par Kant. Le premier lui révéla l'engrenage et le mécanisme de la pensée, le second les limites fatales et infranchissables, la nature nécessairement *humaine* de cette pensée; c'est ainsi que d'un enseignement qui avait pour but de mater et d'enchaîner la liberté de l'esprit naquit pour le jeune étudiant une nouvelle occasion d'affranchissement.

Que d'études, que de travaux, quelle dépense d'ardeur intellectuelle en tout sens entre sa sortie de l'université et ses débuts dans la vie littéraire! Nous trouvons le jeune écrivain d'abord à Paris, où il se partage entre trois passions bien différentes, l'enseignement d'Eugène Burnouf et le sanscrit, le musée du Louvre et la peinture et enfin le théâtre, puis à Bonn, où il fut initié à la philosophie de Hegel, et où il fit un assez long séjour, qui semble lui avoir laissé des souvenirs que nous comprenons sans peine, Bonn étant une des petites villes du monde où il serait le plus doux de vivre et de mourir. Quel riant repos on peut goûter en face de ce Rhin, à la lenteur paternelle et majestueuse, et de ce paysage à la fois large et familier, digne de Virgile et de Poussin, qui se déroule le long de ses rives! Avec quelle ardeur sans fièvre on doit étudier dans cette gentille université, si nette, si bien rangée, si coquettement enveloppée de robes de verdure et de ceintures de tilleuls! Et comme on doit bien dormir dans ce petit cimetière, le plus gai que je connaisse, — un cimetière qui vous invite à vous y reposer avec la vivacité gracieuse d'un enfant qui tend les bras vers sa mère! Étudier la philosophie à Bonn pendant le jour, contempler les jeux du crépuscule derrière les riantes collines de son horizon après le travail, et le soir écouter les *quatuors* de Beethoven, le génie du lieu, en compagnie de *dilettanti* candides, ce doit être là le bonheur, ou il n'y en a pas en ce monde. Ce séjour à Bonn fut en plus d'un

sens fécond pour M. Cherbuliez, car en même temps qu'il se passionnait pour la philosophie de Hegel, un autre travail inaperçu du jeune écrivain lui-même s'opérait en lui, ce travail latent qui se fait toujours en nous sans que nous y pensions, qui n'est jamais celui auquel nous dévouons notre ardeur, et qui, lorsque les années se sont écoulées, se découvre tout à coup le seul profitable. Ce travail, qui ne nous coûte pas d'autres fatigues que celles des fonctions de la vie, c'est celui qui consiste à entrer jour par jour dans la familiarité des choses qui nous entourent, à en respirer jour par jour l'âme secrète, à en surprendre les plus fugitifs aspects et les plus délicates nuances. C'est à cette époque qu'il faut sans doute rapporter la formation du germe du *comte Kostia* dans l'esprit du jeune auteur, car c'est à cette époque qu'il entra dans l'intimité de ces paysages des bords du Rhin dont il a fait la scène de son beau roman.

Mais de toutes les circonstances qui ont favorisé la fortune littéraire de M. Cherbuliez, la plus heureuse est le résultat de sa propre volonté. M. Cherbuliez a eu le bon sens de se refuser à diverses reprises à l'exercice d'une fonction quelconque, même de celles qui semblaient le plus conformes à ses goûts, pour se consacrer tout entier à la littérature. École centrale, école normale, professorat, préceptorat dans les maisons princières, il a successivement refusé toutes ces carrières. A notre avis, il a eu raison; l'exercice d'une profession, même appartenant à un ordre purement intellectuel, est essentiellement antipathique et funeste à la libre floraison de l'esprit. Aussi le premier devoir de l'homme qui aime sincèrement les choses de l'intelligence, lorsqu'il est assuré contre le besoin par sa condition de fortune, ou qu'une chance heureuse l'en a mis à l'abri, doit-il être de se dispenser de tout travail pratique, d'une utilité directe ou introduisant dans l'emploi du temps une régularité mécanique. Le véritable exercice de la pensée exige un éternel loisir, et quiconque est obligé par profession de ne penser qu'à certaines heures perd le meilleur de sa pensée, c'est-à-dire cette incessante émanation de rêverie qui s'échappe d'une âme intelligente, et qui est son parfum, sa musique et sa volupté. La vie de l'intelligence demande une activité incessante, mais désintéressée, n'ayant autant que possible aucun but précis. Sans cette condition étrange et anormale, pas d'esprit prime-sautier et pas d'œuvre originale. Avec une vie dont le temps sera réglé mécaniquement par les exigences des fonctions, vous pourrez aspirer à la gloire d'un professeur illustre, d'un avocat, d'un prédicateur, jamais à celle d'un de ces esprits qui ont fait passer leur âme entière dans leurs écrits, d'un Montaigne par exemple. C'est parce qu'ils connaissent le prix de ce

loisir actif que tous les génies originaux l'ont toujours acheté et l'achèteront toujours, au prix même de la pauvreté, de la misère et de la solitude. Ainsi pensa sans doute M. Cherbuliez lorsqu'il refusa un préceptorat qu'on lui offrait pendant son séjour à Bonn, préférant compléter son éducation par des voyages qu'un héritage légué à cet effet lui permettait de faire, et sacrifiant ainsi avec bon sens une occasion de pousser sa personne dans le monde pour y pousser plus avant son intelligence. Un an de séjour à l'université de Berlin le dédommagea de ce sacrifice. Là il se dévoua tout entier à l'étude de Hegel, dont il connut les principaux disciples, et entretint des relations intéressantes avec Schelling, devant lequel, nous dit-il, il avait soin de dissimuler la tendresse que lui inspirait son rival. Cependant la philosophie n'eut pas seule toute l'affection de M. Cherbuliez. Tout bon Allemand avait deux passions avant que l'apparition de M. de Bismark n'en eût fait naître une troisième moins inoffensive que les deux autres, la philosophie et la musique; M. Cherbuliez les partagea toutes deux pendant son séjour à Berlin.

Il avait juré de manger jusqu'au dernier sou le petit héritage qui lui avait été légué pour voyager; il tint parole. Il a visité successivement la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Asie-Mineure, Constantinople et la Grèce, et chacun de ces voyages a plus tard produit son fruit à son heure. Les *Causeries athéniennes* sont nées en Grèce, *le Prince Vitale* est né en Italie, *le Comte Kostia* sur les bords du Rhin, *le Roman d'une honnête Femme* est le résultat du degré de connaissance que le jeune auteur a acquis de nos mœurs; *Paule Méré* est le seul de ses livres qui puisse être revendiqué par Genève.

Voilà bien des études, direz-vous, pour arriver à produire quelques œuvres intéressantes d'imagination, et nous avons peine à croire que ces œuvres n'eussent pas valu tout autant alors même que la jeunesse de l'auteur n'aurait pas été aussi studieuse. Nous admettons facilement que, sans de pareilles études, l'auteur n'aurait jamais si bien raisonné sur l'art de la Grèce et la renaissance italienne; mais en quoi son savoir si varié a-t-il pu l'aider dans la conception et la composition de ses romans? A cela on pourrait répondre d'une manière générale que les véritables services que nous rend la science sont comme ceux de toutes les choses de ce monde, de nature indirecte et non directe. Certes il serait impossible de saisir le lien qui existe entre la philosophie grecque ou allemande et des récits ingénieux comme *Paule Méré* et *le Roman d'une honnête femme*. Cependant on est bien forcé d'admettre cette conclusion, que, s'il n'avait pas étudié les philosophies grecque et allemande, l'esprit de M. Cherbuliez serait sensiblement différent de ce qu'il est, et que par conséquent, une œuvre étant toujours en rapport

avec l'esprit de son auteur; ses romans, tout en n'ayant rien à démêler avec lesdites philosophies, seraient aussi sensiblement différens; mais il est au moins un de ces romans dont on peut affirmer avec assurance qu'il n'aurait jamais été écrit sans la connaissance de l'histoire et des maîtres de la poésie : *le Comte Kostia*. Ici l'influence du savoir de l'auteur sur son œuvre se laisse voir à découvert, et, de même qu'il est facile de reconnaître dans un édifice les traces des divers personnages qui l'ont habité tour à tour, il est facile de reconnaître dans ce roman les traces des grands poètes qui successivement ont hanté l'imagination de M. Cherbuliez. C'est Shakspeare, c'est Goethe, c'est Jean-Jacques Rousseau; telle métaphore subtile ou telle peinture des phénomènes naturels vous fait songer à Henri Heine, et à l'intonation de telle tirade de passion vous reconnaissez l'accent et le mouvement lyriques propres à lord Byron. Ajoutez que, sans les connaissances ethnologiques de l'auteur, il n'aurait pas aussi profondément pénétré les secrets de l'âme slave, et n'eût jamais écrit la page tout à fait hors ligne où, par la bouche du comte Kostia, il met la philosophie politique faisandée de Byzance, ennemie de l'enthousiasme et de l'absolu, en contraste avec la philosophie politique idéaliste des Occidentaux, d'où sont sortis ces deux élans à jamais fameux des croisades et de la révolution française.

Le Comte Kostia est, à mon avis, une des plus belles œuvres d'imagination qui aient paru en France depuis plusieurs années; sans prétendre établir aucune comparaison qui pourrait paraître injuste et exagérée, ni vouloir imposer un goût tout à fait personnel comme un jugement, je dois déclarer que c'est celle qui m'inspire la plus vive sympathie, parce qu'elle est la seule dont la lecture ait eu le privilége de me faire éprouver les mêmes émotions que nous font éprouver les vieux maîtres de la poésie. Ainsi, pour nommer tout de suite une de ces émotions, elle est à peu près la seule qui éveille ce sentiment sans lequel il n'est guère d'œuvre poétique vraiment puissante, le sentiment du mystère. Toute œuvre de nature tragique ou passionnée qui n'éveille pas ce sentiment du mystère, dont l'action, quelque logique qu'elle soit, permet à l'imagination de la suivre sans plus d'hésitation que n'en éprouve un promeneur à parcourir un beau jardin classique aux allées régulières, — dont les personnages laissent apercevoir les limites de leurs caractères et jeter la sonde jusqu'au fond de leurs âmes, manque, — quel que soit son mérite, — de profondeur et de vraie portée poétique, car elle manque de cette qualité qu'on a toujours si mal définie et qu'on appelle l'idéal. Qu'est-ce en effet que l'idéal, sinon ce sentiment du mystère qu'éveille en nous soit la vue d'une figure dont l'expres-

sion échappe aux définitions que les vocabulaires de nos langues humaines mettent à notre usage, soit le spectacle d'une âme passionnée dont les mouvemens révèlent l'existence d'une force que nous ignorons, soit encore, pour prendre l'idéal dans ce qu'il a de plus vulgaire et de plus rapproché de la matière, le spectacle d'une action complexe dont le nœud échappe à notre attention, et que nous sentons les puissances divines seules, Providence ou fatalité, capables de délier? Une œuvre idéale par excellence, c'est celle qui nous montre une série de faits dont la cause se métamorphose sans cesse sous nos yeux chaque fois que nous essayons de la nommer, et recule toujours devant nous à mesure que nous avançons vers elle, pareille à la nature qui ne nous laisse démêler une de ses obscurités que pour nous en présenter immédiatement une nouvelle : un *Œdipe roi*, un *Hamlet*. Puisque je viens de nommer *Œdipe roi*, je veux emprunter à cette grande œuvre un terme de comparaison qui me permettra de faire saisir avec la dernière exactitude la nature de ce sentiment du mystère qui est l'essence même de toute poésie. Si le spectateur ne partage pas en face d'une œuvre les sentimens du devin Tirésias en face d'OEdipe, s'il n'est pas alarmé des conjectures qui se pressent dans son esprit, si l'inconnu vers lequel il est attiré ne le fait pas trembler, et si les secrets dont il lève graduellement les voiles ne lui apportent pas des émotions de plus en plus solennelles, s'il ne dit pas, lui aussi, à sa manière ce mot d'une si pathétique obscurité que le vieux devin donne pour synthèse à sa certitude et à ses doutes à la fois : « hélas! hélas! combien il est terrible de savoir! » cette œuvre pourra bien être une étude admirable et même se rapporter à la poésie comme la science se rapporte à la nature; mais elle n'aura pas ce glorieux attribut de toute vraie poésie, qui est de se confondre avec la vie même, car elle péchera contre le privilége de la nature et de la vie, qui consiste précisément dans ce refus obstiné de laisser pénétrer leurs énigmes. Or voilà le sentiment qui règne d'un bout à l'autre du *Comte Kostia* et qui en fait l'âme et l'unité. Le mystère est partout, dans le drame de l'action, dans l'aspect de la scène, dans les caractères et dans les passions. Tous ces personnages ont des âmes dont les ressorts déconcertent notre jugement, dont les actes sont des révélations successives, et ils nous font marcher de surprise en surprise jusqu'au dénoûment, sans que nous puissions apercevoir leurs limites et que nous puissions dire que nous les avons épuisés. Tous donnent à nos conjectures les démentis les plus inattendus et les plus émouvans. A sa première entrée, Stéphane n'est qu'un enfant fiévreux, emporté et pervers. Bientôt ce premier personnage en laisse transparaître un second, mystérieux comme le page de

Lara et aussi fait pour provoquer la rêverie et la curiosité que le premier était fait pour provoquer la résistance et la répulsion; mais ce second personnage n'est pas encore le vrai, et nous découvrons que ce costume masculin n'est qu'un travestissement qui, pareil aux déguisemens des belles aventurières de Shakspeare, comprime un cœur de femme tendre, passionné et violent. Notre étonnement est extrême lorsque nous découvrons que sous l'enveloppe grotesque du père Alexis se cache une âme de confesseur et de martyr, et lorsque ce fantoche comique, rival en gourmandise du singe Solon, se révèle à nous avec une grandeur épique. De la grandeur, il y en a aussi une véritable dans le pauvre serf Ivan. C'est en vain que le comte Kóstia, dans son orgueil d'aristocrate, croirait l'assimiler aux animaux de trait et de labour en lui parlant ce langage des coups par lequel on se fait entendre des bêtes; Ivan affirme son titre d'homme et les droits de son âme par la résignation et l'humilité nobles avec lesquelles il reçoit le châtiment immérité que lui inflige un maître tyrannique. A ce moment, ce serf, ce collègue des brutes, nous fait sentir qu'il a été vraiment racheté de tout le sang de Jésus-Christ. Et quelles révélations successives chez le comte Kostia! C'est d'abord un sceptique blasé et corrompu par l'habitude du commandement, léger avec profondeur comme le sont souvent les mondains de sa catégorie; puis c'est un tyran aristocratique dont l'orgueil est le seul mobile, qui considère chez ceux qui l'entourent tout indice d'épanouissement intérieur comme un manque d'égards, qui ne sait lire la déférence que sur des visages pâles de crainte et ne se croit sûr du respect que lorsqu'il impose le tremblement; enfin ces masques tombent, et l'on voit apparaître une âme malade et malheureuse à l'excès qui nous dévoile un des secrets les plus noirs et les plus subtils à la fois que puisse contenir la nature humaine. Nous comprenons alors pourquoi le comte Kostia se plaît à imposer la douleur autour de lui. Ce n'est pas par dureté aristocratique, ce n'est pas par représailles contre la destinée et pour venger sur autrui les maux dont il a souffert; par une perversité paradoxale qui rappelle quelques-unes des pratiques superstitieuses les plus atroces de la sorcellerie, le comte Kostia est arrivé à se persuader qu'en imposant la souffrance à un être innocent il pourrait se débarrasser de la sienne propre. Comme ce roi jaloux d'un des drames de Shakspeare qui, ne pouvant atteindre son rival imaginaire, croit qu'en tuant sa femme il retrouvera au moins la moitié de son repos, le comte Kostia s'est persuadé que, s'il peut parvenir à éteindre sur le visage de sa fille ce sourire qui lui rappelle un visage trop aimé, il pourra guérir et vivre. Jamais adepte des doctrines démoniaques n'inventa de sortilége plus ingénieusement,

plus poétiquement pervers, ne comprit avec plus de profondeur le plaisir que doivent donner aux puissances du mal les larmes de l'innocence et le sang des nouveau-nés. C'est monstrueux et grand à la fois.

Le Comte Kostia est un de ces livres qu'il est presque dangereux de faire, car ils donnent au lecteur le droit de trop attendre de ceux qui le suivent, et ils imposent à l'auteur le difficile devoir de se maintenir à la hauteur où il s'est placé un certain jour. Que d'ingénieuses combinaisons de pensées révèle cet émouvant récit! A-t-on remarqué par exemple que M. Victor Cherbuliez a trouvé le seul genre de roman que l'imagination aime à rêver pour la scène où il l'a placé, et les seuls personnages de notre monde moderne qui conviennent à cette scène? Lorsque vous avez visité les vieux châteaux des bords du Rhin, ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois de rêver en vous demandant quels hôtes ils pourraient recevoir aujourd'hui, et quels sentimens pourraient s'y épanouir à l'aise? C'est à juste titre, se dit-on, qu'ils restent pour la plupart inhabités, ruines poétiques pendant le jour, et la nuit lieu de rendez-vous des revenans et des âmes en peine du passé. Difficilement on imagine un sentimental roman bourgeois se passant entre leurs pittoresques murailles. Où trouver dans notre Europe d'aujourd'hui les âmes capables des passions sauvages que ces sites inspirent, de la franchise de sentimens que cette solitude conseille au cœur qu'elle livre à lui-même, des crimes grandioses que suggèrent ces épaisses murailles impénétrables et sourdes qui défient l'œil et l'oreille de tout témoin? Un sourire d'involontaire ironie vient aux lèvres lorsqu'on apprend parfois, comme cela nous est arrivé, que telle ou telle de ces robustes masures a été achetée à vil prix, restaurée avec tout le luxe dont nos modernes tapissiers sont capables, par quelque croupier français ou quelque folliculaire parisien, aujourd'hui défunt, enrichi par le chantage et le commerce de louanges sans valeur. On a vraiment peine à comprendre les aigrefins ou les bons vivans de notre moderne civilisation habitant une demeure faite pour servir de scène au *Majorat* d'Hoffmann, et l'on ne serait pas plus étonné d'apprendre qu'un entrepreneur ingénieux vient d'acheter la cabane des terribles paysans du *Vingt-quatre Février* de Werner pour y jouer *le Chalet* de M. Adolphe Adam. Cependant ces demeures féodales peuvent encore trouver dans notre Europe des hôtes dont les passions et les sentimens s'harmonisent avec leur caractère grandiose et sauvage, et M. Cherbuliez les a distingués et nommés avec une sagacité rare. L'hôte qui convient à un tel séjour, ce n'est pas l'opulent *dandy* français émasculé par l'épicuréisme de la vie parisienne et les contraintes chaque jour re-

nouvelées qu'impose une société démocratique, ce n'est pas le grand seigneur anglais transformé par les exigences de la vie publique, ce n'est pas même l'aristocrate allemand maté par une bureaucratie tracassière; c'est le grand seigneur russe, ce possesseur d'âmes vivantes, qui ne possède cependant pas la sienne, à la fois victime et tyran, sans devoirs envers ceux qui sont soumis à son autorité absolue et sans droits contre la volonté absolue qui pèse sur lui d'un poids écrasant, un titan à demi captif, à demi libre, un Encelade dont le cœur serait étouffé sous sa montagne, tandis que ses pieds et ses mains resteraient libres. Voilà le personnage exceptionnel du monde contemporain dont les sentimens peuvent avoir pour cadres les vieux *burgs* du Rhin, et qui en est, de par les lois de la poésie, le légitime propriétaire.

Les deux autres romans que nous devons à M. Victor Cherbuliez nous introduisent dans une sphère poétique moins haute. Cependant *Paule Méré* est aussi un récit très pathétique. C'est encore l'histoire d'un sourire éteint que ce roman, l'histoire d'une âme coupable d'avoir été créée trop bondissante et trop lumineuse, fille de sylphide, sylphide elle-même, et qui pouvait dire, comme la spirituelle Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakspeare: Lorsque je naquis, une étoile dansait. — Hélas! cette moderne Béatrice, au lieu de rencontrer un Bénédict à l'âme élastique et souple comme la sienne, n'a rencontré qu'un jaloux Claudio dont les défiances lui briseront le cœur. Ce qu'il y a de véritablement tragique dans l'histoire de Paule Méré, ce n'est pas qu'elle soit victime des commérages du monde, c'est qu'elle soit frappée à mort par la main de celui qu'elle aime, armée précisément par ces commérages. Je ne crois pas qu'aucun romancier ait jamais mieux fait ressortir la fatale influence de la *jettatura*, ni mieux montré comment on peut tuer à distance, sans un geste, sans un mouvement, en laissant tout simplement agir une parole une fois lancée. Un mot a été dit par un méchant ou peut-être par un simple plaisant, et ce mot, répété par des milliers de bouches indifférentes, a fini par devenir une réalité: *Et verbum caro factum est*. Cependant ce fantôme, dressé devant Paule par la malignité du monde, n'a pas pu, même devenu chair, paralyser la grâce native de sa personne et éteindre sur ses lèvres la lumière de son sourire; mais un jour elle a aimé, et celui-là même qui avait confiance dans sa candeur et qui s'était proposé pour être son vengeur la tue avec les armes de l'invisible assassin contre lequel il s'est élevé. Malgré lui, celui qu'elle aime verra dans les gestes les plus inévitables un indice de culpabilité, dans les démarches les plus innocentes une preuve de trahison; sa défiance sera aussi tenace que son amour sera profond, et l'un et

l'autre, marchant de compagnie, ne s'arrêteront que sur le tombeau de leur victime. Rarement les crimes du *cant* et de la calomnie ont été démontrés avec une plus tragique évidence.

Paule Méré nous suggère incidemment une réflexion dont nous ne pouvons nous dispenser de faire part au lecteur, car elle est tout à l'honneur de M. Cherbuliez. Décidément le jeune auteur a une préférence marquée pour les âmes charmantes que leurs dons innés de grâce et de légèreté semblent marquer et marquent en réalité pour être les victimes expiatoires de toutes les lourdeurs et de toutes les laideurs de ce bas monde. Sa carrière littéraire est encore bien courte, et voici que par trois fois déjà il s'est constitué l'avocat de ces âmes rares autant que malheureuses; puissent Torquato Tasso, Stéphanie Kostia, Paule Méré, plaider pour lui contre les faux jugemens de la méchanceté et de la sottise, s'il a jamais à les redouter, et puissent nos remercîmens lui être une faible compensation des critiques malfaisantes que les hypocrites, — les épaules encore libres de ces chapes de plomb que Dante vit peser sur elles dans cet enfer qui leur est dû et qu'ils obtiendront, — n'auront pas manqué de lui adresser pour avoir osé prendre avec récidive la défense de ce qui fait seul le charme et le prix de la vie!

Des trois récits publiés jusqu'à présent par M. Cherbuliez, *le Roman d'une honnête femme* est celui que j'aime le moins. La donnée de ce roman est par trop française, et l'on dirait qu'en l'écrivant M. Cherbuliez a pensé surtout à plaire aux Parisiens en leur présentant un sujet qu'ils pussent agréer; pour nous, qui nous soucions avant tout, lorsque nous lisons un roman, de l'originalité de sa donnée et de ses caractères, nous aimons mieux le jeune auteur quand il est moins Parisien et qu'il reste Genevois. Ce qui manque en effet au *Roman d'une honnête femme*, c'est un goût, une saveur de terroir quelconque. On sent qu'il a poussé dans l'esprit de l'auteur comme une sorte de plante de terre chaude, par les procédés ingénieux d'une savante horticulture littéraire. Bien des fois déjà nos auteurs à la mode ont plus ou moins exploité la donnée qui fait le fond du *Roman d'une honnête femme*. Il s'agit encore de cet irrésistible séducteur du grand monde que ses succès passés poursuivent après son mariage, et qui trouve le châtiment de ces succès dans les jalousies rétrospectives qu'ils éveillent chez sa femme et les déboires qu'ils portent dans son existence. Malheureusement, comme ces déboires sont aussi légitimes que les corrections que s'attire un écolier pour avoir fait indûment l'école buissonnière, ils n'éveillent en nous aucune pitié et n'ont d'attrait que pour notre seule curiosité, qui se plaît à observer quels mouvemens distinguent notre nature dans les différentes situations où elle est placée. Il

n'est que juste de dire que notre curiosité au moins est satisfaite; mais notre esprit de justice réclamait davantage, et nous en voulons presque au séducteur marié de s'en tirer à si bon marché, à la jeune femme de ne pas avoir accompli la vengeance à laquelle elle avait droit, et à l'auteur de n'avoir pas placé auprès d'elle un amoureux moins transi que M. Dolfin, caractère bizarre et vrai, fort bien étudié, mais auquel nous aurions préféré, dans l'intérêt d'une morale bien entendue, un simple jeune premier de théâtre sentimental.

Nous devons parler, pour être tout à fait complet, du dernier livre de l'auteur : *le Grand Œuvre ou Entretiens sous un châtaignier*. Des six volumes que nous devons jusqu'à présent au jeune auteur, c'est à notre avis le moins réussi. C'est une erreur commise avec talent; mais enfin c'est une erreur, ou plutôt c'est la première épreuve d'une œuvre remarquable qui pour une raison ou une autre n'est pas venue nettement dans le moule où l'auteur l'a jetée. La vérité, je crois, est que le sujet auquel il a voulu appliquer cette fois les méthodes capricieuses de son maître Töpffer s'est trouvé trop robuste pour l'étreinte de cette logique en zigzag, et trop large pour le cadre restreint où il a essayé de l'enfermer. Il est des sujets qui, pour être traités comme ils méritent de l'être, ne redouteraient pas l'in-folio, et celui-là est du nombre. L'auteur a voulu passer en revue les différentes solutions qui ont été données de la fin des sociétés humaines, discuter le fort et le faible de chacune de ces solutions et les embrasser toutes dans une conclusion optimiste issue du syncrétisme hégélien. Pour ce faire, il a choisi trois interlocuteurs dont chacun représente un des trois principes qu'on peut assigner comme moteurs au train des choses d'ici-bas, la Providence, le hasard, la nécessité. Or chacun des interlocuteurs plaide si bien sa cause, possède un arsenal de preuves si bien fourni, démontre la légitimité de sa doctrine par de si bons argumens, que l'auteur semble embarrassé de choisir, et que sa conclusion paraît beaucoup moins celle d'un hégélien optimiste que celle d'un sceptique de nature bienveillante. S'il faut dire toute ma pensée, je crois que l'auteur ne s'est embarrassé dans ses conclusions que parce qu'il n'a qu'une foi pleine de doutes aux doctrines qu'il déclare siennes, et son titre le dit assez clairement pour qui sait bien lire : *le grand œuvre! Le grand œuvre!* mais n'est-ce pas le nom que les alchimistes du moyen âge donnaient à la transmutation chimérique qu'ils poursuivaient, et n'y a-t-il pas une ironie cachée dans ce titre qui assimile la doctrine du progrès à la pierre philosophale? L'auteur voudrait plus croire au progrès qu'il ne peut parvenir à y croire en réalité; il fait tous ses efforts pour se con-

vaincre de la perfectibilité des sociétés humaines, et malgré toute sa bonne volonté il ne peut parvenir à constater, dans ce remue-ménage perpétuel de l'humanité qui nous fait croire à une marche en avant, qu'un perpétuel déplacement de forces. L'inexorable nature nous fait toujours payer chacun de nos gains par une perte, et tient la balance des biens et des maux avec autant d'exactitude dans la vie des sociétés que dans la vie des individus. Telle serait au fond, je le crois bien, la doctrine de l'auteur, si un long attachement à des doctrines embrassées autrefois avec la ferveur de la jeunesse ne le poussait à cette autre conclusion que je me permettrai de formuler ainsi : il est vrai que ce que nous nommons progrès n'est qu'une série de déplacemens; mais, comme ces déplacemens s'opèrent sur une surface de plus en plus étendue, on peut affirmer que le progrès existe, puisque chacune des évolutions de l'humanité exige pour se déployer une circonférence toujours plus vaste. Nous n'oserions prédire que ce livre satisfera pleinement beaucoup de lecteurs, ni même qu'ils sauront y lire les doctrines que nous venons d'indiquer; mais, quoi qu'il en soit, le lecteur ne le lira ni sans plaisir, ni sans profit, car il y trouvera, outre un petit roman agréable, quantité de pages éloquentes, entre autres celles où sont décrits les plaisirs d'imagination qu'ont connus les hommes du moyen âge, et celles consacrées au chroniqueur Orderic Vital, qui peuvent compter parmi les meilleures que l'auteur ait écrites.

Mais si la perfectibilité est un problème pour l'humanité, elle est une réalité pour les individus; le progrès, qui peut si difficilement se mesurer chez les nations, se laisse parfaitement saisir dans la vie de chacun de nous, et de cette vérité banale M. Victor Cherbuliez est une preuve éloquente. Depuis ses débuts, nous l'avons vu toujours en travail sur lui-même, accroissant toujours davantage le champ de son observation, désireux d'ouvrir à son imagination des horizons toujours plus vastes et de donner à ses lecteurs les surprises d'émotions toujours nouvelles. M. Cherbuliez a donc prêché par son propre exemple les doctrines qu'il a exposées dans son *Grand Œuvre;* aussi avons-nous l'entière confiance qu'il continuera de nous démontrer par son prochain livre la vérité de la théorie du progrès à la manière de ce philosophe antique qui, pour démontrer la réalité du mouvement, se prit à marcher devant ses interlocuteurs.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1867.

On ne se moquerait plus des conférences diplomatiques, si d'habitude elles expédiaient les affaires aussi honnêtement, aussi rapidement, aussi galamment que la conférence de Londres a conduit et terminé la négociation relative au Luxembourg. Deux causes ont simplifié cette négociation et l'ont rendue promptement féconde : le désintéressement de la France et le zèle de l'Angleterre. Quel contraste entre l'inquiétude, l'angoisse, qui s'étaient emparées de l'Europe il y a trois semaines à propos du Luxembourg et de la menace d'une lutte de la France contre l'Allemagne prussienne, et la sécurité créée aujourd'hui par le traité signé à Londres le 11 mai! Il a semblé un instant que le conflit était inévitable, et que devant une question mal posée il serait impossible de trouver des termes de conciliation compatibles avec l'honneur de deux grands gouvernemens et de deux grands peuples. Quant à nous, nous avons résisté à cette crainte dès que nous avons su que la cour des Tuileries ne persistait point dans l'idée malencontreuse de l'acquisition du Luxembourg: nous étions persuadés que le désintéressement de la France suffirait pour amener le succès de nos réclamations légitimes; nous étions certains que le terrain du grand-duché ne serait plus tenable pour la cour de Berlin, que le roi de Prusse et M. de Bismark ne pourraient et ne voudraient point y chercher l'occasion d'un conflit, dès que la France ne réclamerait plus qu'une garantie strictement due à sa sûreté et conforme aux principes les plus élémentaires du droit européen. Les faits ont aujourd'hui confirmé ces appréciations. L'autonomie et la neutralisation du Luxembourg, le maintien de l'union personnelle qui lie cette province à la maison régnante des Pays-Bas, une garantie des puissances européennes couvrant cet état de choses, il n'en a pas fallu davantage pour supprimer tout motif de collision entre la France et la Prusse. La garantie européenne de la neutralité remplaçant pour le Luxembourg les con-

ditions de l'ancienne confédération germanique, la Prusse devait évacuer la forteresse sans qu'il en coûtât rien à son honneur; l'abandon de cette position offensive longtemps occupée par une grande puissance devait satisfaire pleinement la France. Le bon vouloir de la France et de la Prusse ainsi défini rendait un arrangement facile. Une seule chose était nécessaire, c'est que les bonnes dispositions de ces deux grands états fussent rapprochées et réunies par un intermédiaire amical qui épargnât à chacun d'eux l'ennui des premières avances et les froissemens du contact direct. L'intermédiaire n'a point fait défaut : ce n'a été rien moins que l'Europe neutre elle-même, ayant à sa tête l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, l'Italie. Dès que ce haut arbitrage a eu pris l'affaire en main, la paix a été assurée. Trois séances de conférences ont suffi pour tout terminer et pour ramener le calme définitif.

Après nous être félicités d'un si heureux résultat, notre premier devoir à nous autres Français devrait être d'étudier les enseignemens qui ressortent de l'expérience que nous venons de faire, et de prendre des résolutions de conduite politique conformes à ces enseignemens. La perspective d'un conflit soudain avec l'Allemagne prussienne a produit parmi nous une émotion que nous ne devons point oublier. Exclus de toute participation à la direction de notre politique extérieure, la guerre nous est apparue un instant comme un fait imminent qui allait nous emporter dans sa fatalité sans que nous en eussions connu et délibéré les causes, sans que nous en eussions accepté les chances avec une volonté réfléchie. Les fâcheux effets de cette terrible surprise ont été trop visibles pour que nous ayons besoin de les signaler : ils se sont surtout montrés dans la vie économique du pays; d'énormes dépréciations ont frappé toutes les valeurs; l'esprit d'entreprise s'est subitement immobilisé; la nation semblait en proie à une sorte de fatalisme fébrile. Demandons-nous de bonne foi si de pareils accidens sont compatibles avec l'esprit de notre époque, avec ses aspirations, ses lumières, ses intérêts, ses sentimens d'humanité, et cette noble ambition qu'elle a d'introduire dans le gouvernement des hommes la règle et l'exactitude scientifiques. Demandons-nous surtout s'il nous est permis de demeurer exposés par négligence, par paresse, par préjugés, par lâcheté d'âme, au retour des hasards que nous venons de courir. Après les anxiétés déchirantes que nous avons éprouvées, nous est-il permis de rester indifférens et insensibles aux conditions dans lesquelles se trouve placée chez nous la direction de la politique étrangère? Certes, depuis cinq années, les œuvres de notre politique étrangère nous ont apporté des leçons bien capables de frapper et d'instruire une nation intelligente et fière. La facilité avec laquelle la France a supporté les mésaventures continues de cette politique rend un témoignage de la vitalité de notre pays et de ses ressources prodigieuses; mais est-il possible, sans se rendre coupable d'une impardonnable témérité, de continuer à braver avec la même insouciance les mêmes

hasards? Il y a cinq ans, notre politique étrangère avait inventé l'entreprise du Mexique; on sait les sacrifices militaires et financiers que nous a coûtés cette aventure; on a vu la perspective du conflit auquel elle nous a exposés avec les États-Unis; on a vu que nous avons obéi trop tard par une retraite sommaire aux conseils de la circonspection; on assiste aujourd'hui à la fin lamentable de ce triste et malheureux prince qui s'était prêté comme un instrument à nos desseins. Or ce qui frappe dans cette affaire mexicaine, c'est que les pensées et les intérêts de la nation française n'ont été pour rien dans la conception et la conduite de cette guerre. Jamais la France agissant comme nation dans sa liberté constitutionnelle n'aurait eu l'idée d'aller renverser au Mexique un gouvernement républicain pour fonder un empire; jamais elle n'aurait eu le caprice de tenter la régénération des races latines en Amérique; jamais elle n'eût eu le désir de profiter de la détresse des États-Unis pour se donner la tâche de poser des limites à leur expansion. L'expédition du Mexique, qui nous a donné tant de déboires, n'est point sortie de la spontanéité de la France. Ce n'est point non plus un mouvement national qui, en 1863, nous a portés à soulever la question polonaise, terminée en ce moment par la rentrée d'une vingtaine de volontaires français qui avaient été transportés en Sibérie. Ce n'est point une tendance de l'esprit public français qui nous a portés, en 1864, à renoncer à notre belle politique traditionnelle de la protection des états faibles et à laisser succomber le Danemark sous l'agression austro-prussienne. Ce n'est point l'instinct national qui, en 1866, a consenti de gaîté de cœur à laisser éclater la guerre par laquelle a été si brusquement et si gravement changée la constitution politique et militaire de l'Allemagne. Ce n'est point enfin la France qui a eu la convoitise, innocente au fond, si l'on veut, mais inopportune et périlleuse d'acheter le Luxembourg. Si l'on examine froidement et impartialement cette politique qui a produit en cinq années des résultats si onéreux pour nous, on ne peut se défendre de remarquer qu'elle n'a point eu son origine dans l'inspiration du pays et qu'elle n'a point eu à en subir le contrôle, qu'elle a été une œuvre d'initiative individuelle, qu'elle n'est point sortie de la marche naturelle des choses, qu'elle ne s'est point conformée à ces belles routines traditionnelles où le passé nous a légué la sagesse de son expérience, qu'elle a voulu être créatrice, qu'elle marchait vers l'exécution de desseins particuliers dont le succès était presque toujours contrarié par la surveillance inquiète ou la défiance vague qu'ils excitaient. Que l'on s'interroge avec franchise : n'est-il pas aussi clair que la lumière du jour que si cette politique n'eût eu qu'à suivre le courant des intérêts et des inspirations du pays au lieu d'avoir la puissance de s'en écarter, de le devancer ou de le précipiter, — que si cette politique, liée par une réelle et forte série de responsabilités, n'eût pu envelopper ses desseins et ne les découvrir que par des révélations incomplètes, successives, attardées, — que si

elle eût été toujours placée sous le contrôle vigilant et complétement efficace du pays, bien des erreurs, bien des fautes, bien des déceptions auraient été prévenues? L'histoire de ces cinq années terminée par l'alerte du Luxembourg n'aura-t-elle rien appris, rien dit à l'esprit et au cœur du pays, de nos hommes d'état et surtout du pouvoir lui-même? Nous ne voulons point croire pour notre part à la stérilité d'une expérience si vivante et si parlante.

Ce qui ressort donc des événemens de ces cinq années et des situations qu'ils ont produites, c'est la nécessité pour la France d'assurer à la nation une étroite et puissante autorité sur la direction de sa politique étrangère et de renoncer au système des inventions de politique extérieure inspirées par le caprice personnel, couvées dans le mystère, éclatant arbitrairement par des surprises. On se confirmera davantage dans cette conclusion, si l'on examine l'état dans lequel la conférence de Londres laisse la politique générale de l'Europe.

Le fait dominant dans la situation européenne est et sera longtemps encore le parallélisme de la France et de l'Allemagne, dirigée par la Prusse. Il y a là, — nous ne voudrions point prononcer au lendemain d'un traité qui assure la paix le mot fâcheux d'antagonisme, — une concurrence, une émulation, qui peuvent, qui devraient être généreuses et tourner au profit des deux peuples. La France et l'Allemagne prussienne, sans nourrir l'une envers l'autre des sentimens hostiles, sont forcées de s'observer. Elles doivent régler leur travail politique intérieur et extérieur sans se perdre de l'œil. Nous éprouvons, quant à nous, les premiers effets de cette concurrence dans la nécessité où nous sommes d'accroître et de consolider notre organisation et notre préparation militaires. Dès que l'on a pu saluer les premières lueurs de paix qui ont brillé autour de la conférence de Londres, d'excellentes personnes se sont mises à parler de l'opportunité d'un désarmement simultané de la Prusse et de la France. Le vœu est louable, mais il est peu problable qu'il soit bientôt exaucé. La constitution militaire de la Prusse, ce sera bientôt celle de toute l'Allemagne, est telle que des réductions de l'armée active ne changent rien à la force d'agression et de défense : les Allemands auront toujours leurs hommes formés par le service universel et obligatoire de trois ans; ils auront leurs arsenaux remplis, leur administration militaire prête, et seront en mesure de faire toujours en très peu de temps leurs levées et leurs concentrations. Le système français ne fournit point les mêmes facilités. Nous ne pouvons point réduire notre armée active aux proportions de l'armée active allemande. La Prusse agit sur une organisation et une préparation toutes faites et qui viennent de servir avec la puissance que l'on connaît. En présence de l'état de choses que les derniers événemens ont révélé ou créé en Allemagne, la France s'est trouvée arriérée au point de vue de l'organisation et de la préparation. Dans cette première période, où il s'agit d'établir un

équilibre militaire approximatif entre la France et la Prusse, les choses ne se passeront pas de la même façon dans les deux pays. La Prusse n'a qu'à étendre son organisation sur les provinces qu'elle s'est annexées, sur les petits états de la confédération du nord, et même sur les états du sud qui se sont placés sous son hégémonie militaire. Ce n'est point au moment où elle est obligée de mener à fin ce travail qu'il peut être question pour elle d'un désarmement sérieux. En France, nous sommes aussi et plus réellement encore dans une phase de formation. Notre préparation était dangereusement insuffisante; l'effectif de nos régimens avait été considérablement réduit; notre artillerie et notre cavalerie manquaient de chevaux; l'armement de notre infanterie était suranné. Rien que pour assurer notre sécurité défensive, nous avions, il nous reste encore beaucoup à faire. Nous sommes en outre à la veille d'un développement et d'une réforme de nos institutions militaires. Les questions d'armée seront pendant quelque temps pour la France les plus pressantes et les plus pratiques. Il ne faut donc point nous demander aujourd'hui, à nous non plus, de mettre les préoccupations et les intérêts militaires à l'écart. En tout cas, ce travail, quoiqu'il ait pour cause déclarée en France et en Allemagne l'établissement de l'équilibre des forces, ne peut susciter d'ombrages entre les deux pays. Mieux préparée que nous, l'Allemagne aura peut-être plutôt fini que nous cette rude besogne; plus en retard, nous aurons peut-être plus longtemps l'air en France de nous occuper d'armemens. Nous le répétons, il ne s'agit là que d'une opération d'équilibre de forces qui, tout en agitant les idées guerrières, doit préparer à la paix sa plus énergique sauvegarde.

Il viendra cependant un jour où, l'œuvre militaire étant achevée des deux côtés, il faudra que les deux nations s'interrogent sur l'usage qu'elles auront à faire de cet appareil guerrier qui leur aura coûté tant de sacrifices. Nous ne pensons point que l'on s'adresse cette question des deux côtés du Rhin avant que l'on se sente assez fort pour n'avoir rien à craindre du concurrent. Quand la conviction de la force suffisante aura pénétré les deux peuples, il faudra bien se replier sur soi-même et rechercher la cause réelle pour laquelle on s'est des deux parts imposé tant de sacrifices. Cette cause est unique et simple, facile à découvrir. L'Allemagne a voulu être puissante par les armes, et s'est faite une par représailles des guerres de conquête qu'elle a eu à subir dans le passé de la part de la France; la France ne peut point se résigner au péril d'une infériorité d'organisation et de préparation militaires parce qu'elle ne veut point être exposée à une de ces surprises qui accablent les états où l'on a l'illusion et non la réalité de la force. Mais pourquoi, grand Dieu! de telles surprises sont-elles encore possibles? pourquoi les craintes qu'elles inspirent sont-elles assez sérieuses pour faire dévier des voies naturelles de notre siècle les peuples les plus civilisés? Hélas! pour une seule raison : c'est parce que les peuples ne sont point encore arrivés à une civilisation assez avancée pour être mai-

tres de leurs destinées; c'est parce qu'ils ne s'appartiennent point; c'est parce qu'ils ont placé au-dessus d'eux des hommes qui, sans les consulter, sans les prévenir, par des voies obscures, par des combinaisons ourdies dans le mystère entre quelques intéressés, ont le pouvoir de les compromettre dans les entreprises les plus téméraires et les plus violentes. La continuation en Europe des autorités despotiques et de pouvoirs qui sont en mesure de mettre les ressources de la dictature au service de leurs vues secrètes, voilà le suprême danger dont elle n'a point cessé encore d'être menacée, voilà la cause immanente des sacrifices que les peuples européens font toujours à la guerre, voilà le grand agent de la barbarie persistante qui étonne, torture et humilie l'intelligence humaine. Quand on arrive à cette cause première des malentendus qui divisent encore de grandes nations et des calamités qu'elles sont exposées à s'infliger mutuellement par la guerre, il semble que deux peuples aussi avancés que ceux de France et d'Allemagne devraient s'unir dans une même inspiration et dans un même effort pour secouer un tel joug. Pour les Allemands, comme pour nous, il n'y aura de paix et de véritable gloire humaine que dans la liberté. Des deux nations, la plus influente et la plus heureuse, qu'on en soit sûr, sera celle qui prendra la première possession d'elle-même par la liberté, qui se soustraira la première au gouvernement personnel des cours, qui renoncera la première avec sincérité aux ambitions d'agrandissement, qui désavouera la première les menées de la politique secrète, qui parviendra la première à discuter ses affaires au grand jour, en pleine franchise et avec une loyale confiance dans la raison et l'équité de ses voisins. Si la France au moins, qui n'a plus d'expérience à faire en matière de politique secrète et personnelle, avait assez de flamme patriotique et de courage désintéressé pour porter ses institutions intérieures au niveau d'un libéralisme élevé, elle retrouverait la sympathie des peuples, elle pourrait les guider par de généreux exemples, elle leur communiquerait de nobles émulations, elle anéantirait bientôt chez eux par une force morale irrésistible les influences perverses qui les excitent et les arment contre nous.

Cet incident du Luxembourg fournit matière à des pensées graves; il a aussi son côté comique. L'alarme sourde à laquelle il a donné lieu pendant quelques jours a été un singulier phénomène. Le caractère de cette émotion tournait au fatalisme idiot. Il y avait des gens en très grand nombre qui proclamaient la guerre inévitable avec une sorte d'opiniâtreté stupide, comme s'ils eussent reçu communication des pages fatidiques que les enfans divins passent aux sibylles de Michel-Ange. Suivant eux, le roi de Prusse voulait la guerre, M. de Bismark la voulait, le gouverment français la voulait. Les précautions militaires prises en France, qui ne sont que la préparation naturelle et régulière que l'administration eût dû opérer depuis longtemps, — qu'il eût fallu entreprendre même dans les circon-

stances les plus pacifiques, — étaient représentées comme des armemens immenses et précipités. Il fallait être cuirassé contre le ridicule pour avoir l'audace d'avouer qu'on ne désespérait point de la paix. En contraste avec cette crédulité à la guerre qui s'était emparée d'une portion du public comme un fanatisme stupide, il s'est produit dans des rangs nombreux des manifestations pacifiques inspirées par les sentimens les plus honnêtes en faveur de la paix. Les représentans les plus éminens des opinions libérales n'ont point cessé un instant d'être pacifiques, et se sont constamment montrés prêts à subordonner les sentimens secondaires et les vues particulières des partis aux intérêts supérieurs du patriotisme. Dans le gouvernement, la cause de la paix, d'une paix honorable, parfaitement compatible avec la dignité de la France, a dicté les résolutions décisives. La paix dans la limite des justes exigences de l'honneur du pays a dû avoir des défenseurs convaincus et persévérans dans le ministre d'état et des finances et dans le ministre de l'intérieur : l'un est le représentant obligé des grands intérêts pacifiques du pays; la mission de l'autre est d'étudier l'opinion publique, de saisir ses tendances et ses vœux, et l'opinion publique a été franchement contraire à une guerre qui ne serait point imposée à la France comme une nécessité d'intérêt et d'honneur. Les plus piteuses figures dans cette crise ont été celles des publicistes qui l'année dernière commirent la faute de prêter à la politique de M. de Bismark un concours naïvement passionné. Ces pacifiques d'il y a un an, par une singulière pente d'esprit, sont devenus cette année des belliqueux à outrance. Une chose vraiment ennuyeuse dans ces polémiques sur les questions de paix ou de guerre et sur la politique extérieure, c'est la rhétorique imperturbablement sérieuse qu'on y apporte. Le style, c'est l'homme, disait Buffon. Le style de la presse contemporaine n'est point la nation. Les écrivains qui se chargent de représenter devant l'Europe l'opinion de la France en seraient des interprètes plus fidèles, s'ils parlaient quelquefois de paix et de guerre sans déclamation et sans emphase, avec un peu de sang-froid souriant et d'orgueil enjoué.

Le bien sort souvent du mal, et il ne serait point impossible que l'échauffourée du Luxembourg amenât quelques résultats heureux pour la conduite générale de l'Europe. Il est maintenant démontré qu'une conférence diplomatique peut être encore bonne à quelque chose. Il est également acquis que l'Angleterre ne s'est point encore séparée de l'Europe, et qu'il est parfois utile d'appeler son concours dans les affaires du continent. L'Autriche et l'Italie ont trouvé là l'occasion de faire du zèle avec à-propos et de prendre une place importante dans le débat des intérêts européens. L'Autriche s'est vaillamment remise en selle en revenant à sa vieille vocation de diplomatie. M. de Beust, que M. de Bismark, avec un esprit de rancune peu habile et point généreux, avait refusé de voir après Kœniggraëtz, s'est vengé d'une façon piquante et noble des procédés du ministre

prussien en faisant accepter ses bons offices et lui rendant le service d'un arbitrage actif et empressé. La Russie, qui a cessé de se recueillir, a pris vivement part à la réunion et à la délibération des puissances. Un semblant d'autorité collective de l'Europe s'est donc reconstitué, et si des questions générales s'élevaient encore, il est probable qu'on reprendrait goût à les traiter ensemble et à prévenir les chocs violens. Nous n'avons guère le droit d'être optimistes; il ne faut pas cependant refuser d'admettre ces nouvelles tendances parmi les garanties de la paix générale. Une circonstance heureuse, croyons-nous, et qui a beaucoup contribué au prompt succès de la conférence, c'est en Angleterre la présence de lord Stanley au *foreign-office*. Les qualités personnelles du jeune ministre se sont montrées en cette occasion sous leur meilleur jour. Lord Stanley est avant tout un homme pratique qui maintient ses idées sous la discipline de la plus exacte logique. Il est franc et simple. Sous sa présidence, une délibération ne pouvait pas s'écarter de la ligne droite. Un moment, on lui a reproché un peu de timidité. Il paraissait hésiter à engager la garantie de l'Angleterre dans la neutralisation du Luxembourg; mais, comme il était visible que l'adhésion des puissances à cette neutralisation était la condition essentielle de la paix, il a vite dominé ses scrupules excessifs. La célérité des travaux de la conférence semble avoir été pour lui un sujet d'orgueil. Son ton dans ses explications à la chambre des communes sur la conclusion du traité était animé d'une émotion de joie contenue qui a été partagée par l'auditoire. Quand nous voyons la simplicité et la cordialité naturelle avec laquelle les ministres anglais répondent aux questions qui leur sont adressées dans les chambres, il nous est impossible de ne point faire un retour pénible sur les procédés ministériels français dans les circonstances analogues. Ici nous gâtons tout par de raides formalités; le pouvoir se croit toujours obligé de faire sentir sa domination et sa supériorité; il ne sait point être naturel; nous mêlons à tout une solennité pédantesque. Au lieu de donner les explications aux chambres avec la rondeur et la bonne grâce qui animent la vie politique et lui prêtent les aménités de la vie de société, nous affublons nos ministres d'uniformes, et nous les envoyons aux « grands corps de l'état » munis de petits papiers couverts d'un texte fixé invariablement que ne peut échauffer ni colorer le sentiment intime et spontané de l'orateur. Cette mise en scène est par trop classique; le romantisme anglais est plus vivant et plus amusant.

Tandis que lord Stanley travaillait à son succès diplomatique, M. Disraeli continuait à poursuivre laborieusement dans la chambre des communes le succès de son bill de réforme. On peut affirmer aujourd'hui que cette toile de Pénélope sera terminée dans cette session. M. Disraeli a toujours été fidèle à la même tactique, étudier le sentiment de la majorité de la chambre des communes et y céder lorsque ce sentiment se manifeste contre quelque clause du projet ministériel. Le droit de suffrage dans les bourgs

est fondé sur le domicile constaté par l'acquittement des taxes municipales et sur une certaine durée de résidence. Le bill portait cette durée à deux ans; l'opposition demandait qu'elle fût restreinte à douze mois; la différence n'avait pas de réelle importance, et déjà lord Derby, en répondant à une députation d'ouvriers, avait donné à comprendre que le gouvernement ne se mettrait pas sur ce point en travers de la volonté de la majorité. La condition d'une année de résidence a été en effet votée par une majorité de plus de 90 voix, et le cabinet s'est soumis à cet arrêt. Une autre condition, celle-ci plus importante, était la constatation du domicile par le paiement des taxes. La difficulté vient de ce que, grâce à une combinaison légale prise autrefois dans l'intérêt de la perception des taxes et des classes pauvres, les propriétaires dans certains cas prennent eux-mêmes la responsabilité de l'acquittement des taxes dues par les locataires, et les comprennent dans le montant des loyers. Ce sont les locataires formant cette catégorie qu'on appelle en Angleterre des *compound householders*. Ces *compound householders* ont été le grand prétexte à dispute dans le bill de M. Disraeli. Devaient-ils être privés du suffrage, puisqu'ils ne payaient point directement les taxes? Ils les payaient cependant en définitive, mais d'une façon indirecte par l'intermédiaire des propriétaires; alors était-il possible de les exclure sans violer un principe d'égalité et de justice? Les adversaires du projet de loi y trouvaient une autre incohérence; il est des bourgs en Angleterre où le système des *compound householders* est pratiqué sur une vaste échelle, et il en est beaucoup d'autres où il n'est point appliqué du tout. Il y aurait donc, si le bill ministériel refusait le suffrage à cette classe de domiciliés, une inégalité réelle dans la composition des corps électoraux des divers bourgs de l'Angleterre. Ces contradictions, on le comprend facilement, peuvent être corrigées par des dispositions particulières du bill de réforme ou par des amendemens à la loi qui régit les *compound householders*. L'essentiel, c'était d'assurer aux domiciliés de cette catégorie la faculté de payer directement leurs taxes quand il leur plairait de se faire inscrire sur les listes électorales. L'opposition, pour simplifier, voulait que l'on attachât d'une façon générale le droit de suffrage à un chiffre de loyer très minime vers lequel vînt expirer l'imposition des taxes. Le gouvernement n'a point cédé et a obtenu une majorité de 66 voix. Ce vote décide du sort du bill. Il a été obtenu par le concours de près de cinquante libéraux. M. Disraeli, qui mène cette campagne avec beaucoup de dextérité et de bonne grâce, attachera donc son nom à une des grandes évolutions de la constitution anglaise, et règlera pour une longue période d'années une question qui depuis quinze ans était une cause permanente de dissolution pour les cabinets et d'embarras pour les partis. C'est M. Disraeli qui disait du derby des courses d'Epsom : C'est le ruban bleu du sport. On peut dire en Angleterre d'un homme qui a réussi à faire entrer dans la législation constitutionnelle un acte de réforme électorale et parlementaire

qu'il a gagné le cordon bleu de la politique. Au milieu des travaux diplomatiques et législatifs du cabinet, les tentatives de manifestations populaires ont été renouvelées par les chefs de la ligue de la réforme. Grâce à la discipline à laquelle les classes populaires se forment de bonne heure en Angleterre dans les vastes associations, la dernière manifestation réformiste de Hyde-Park n'a donné lieu à aucun des désordres qu'on avait paru redouter un instant. Les chefs de la ligue, en s'emparant avec des milliers d'hommes des parcs de Londres pour y débiter leurs harangues, dépassent un peu la mesure, et précisément pour cela l'opinion générale, qui en Angleterre est juste et sagace, voit d'assez mauvais œil leur bruyante entreprise. Le droit de réunion n'est contesté aux ligueurs réformistes ni par le gouvernement ni par aucun parti; mais l'opinion publique est choquée de les voir à certains jours accaparer Hyde-Park et enlever ainsi à la population tranquille la jouissance d'un lieu de promenade et de plaisir. Il y a là l'empiétement arbitraire d'un parti sur les convenances, et jusqu'à un certain point sur les droits de la population paisible d'une ville. Les *meetings* de Hyde-Park n'ont donc point servi à la propagande de la ligue de la réforme. Cependant tel est en Angleterre le respect de la loi que le gouvernement ne s'est point cru autorisé, même au nom d'un intérêt d'ordre public, à interdire l'entrée du parc à la manifestation populaire. Les légistes conseillers de la couronne, parmi lesquels figurait lord Cairns, ont déclaré avec franchise qu'ils ne connaissaient aucune loi au nom de laquelle le gouvernement pût s'opposer à la manifestation et poursuivre les fauteurs de l'invasion organisée de Hyde-Park. Pour retirer à la ligue de la réforme, non certes le droit de réunion, — personne n'y songe, — mais la faculté de faire des irruptions en masse dans les parcs, il faudrait une loi. Que dire de cette libéralité de mœurs publiques, quand on songe à notre projet de loi sur le droit de réunion, dont l'exercice ne sera permis que dans des endroits clos, avec la présence d'un magistrat chargé de contrôler la discussion et au besoin de dissoudre l'assemblée? Voilà comme toujours l'on nous traite, voilà comme on nous élève à l'école de l'autorité et du respect! On dirait que nous ne sortons jamais du collége : le pion est toujours là. La politique romantique est la meilleure; malheureusement ce n'est point la nôtre.

L'Italie serait en meilleure veine, si le plan financier de M. Ferrara confirmait la bonne impression que le résumé télégraphique en a donnée. Le nouveau ministre aurait fait son siége pour une première période allant jusqu'à la fin de 1869; sur les biens du clergé, il aurait une première ressource facile à réaliser; il pourrait prélever en outre sur ces biens une valeur de 450 millions tout en laissant au clergé le revenu d'une dotation encore splendide; il pourrait enfin négocier ce gage de 450 millions à une combinaison de grandes maisons et d'établissemens de banque de Paris. M. Ferrara, avec ces ressources, comblerait les déficits jusqu'à la fin de 1869, et ramènerait prochainement l'Italie à la circulation métallique. L'é-

nergique et courageux ministre croit possible un mouvement symétrique dans le budget ordinaire d'augmentation des recettes et de diminution des dépenses. Il n'établira d'ailleurs aucun impôt nouveau avant 1869, se proposant de solder les services de 1867 et 1868 par les ressources extraordinaires. M. Ferrara pense à réaliser des économies importantes dans les services administratifs; il réduira le nombre des préfets de 59 à 40; il diminuera aussi le nombre des universités, ce qui est, à ce qu'il paraît, compatible en Italie avec une meilleure organisation de l'instruction publique. Quoi qu'il en soit, l'exposé financier de M. Ferrara a produit une impression favorable. Il faut que les Italiens comprennent bien que pour eux le seul homme nécessaire aujourd'hui est un ministre des finances. Si M. Ferrara est ce ministre, ils feront bien d'être dociles à ses conseils et de le garder.

M. Duvergier de Hauranne avance avec une vigueur soutenue dans sa grande œuvre historique. Le huitième volume de son *Histoire parlementaire* vient de paraître. Si l'on pouvait ne regarder qu'aux mérites de ce livre, à l'abondance des recherches, aux informations inédites qui ouvrent des jours nouveaux sur le caractère des hommes publics et la marche accidentée des partis, aux vifs et fidèles résumés des débats parlementaires, peu de lectures présenteraient un intérêt plus solide et plus varié. Cependant à travers ces récits, ces portraits et ces discussions c'est la destinée politique de la France qui s'agite; on ne peut l'oublier, et on ne peut non plus se défendre d'une douleur poignante quand on voit les absurdités, les folies qui ont sous la restauration empêché la France de s'approprier définitivement les institutions constitutionnelles. C'est la période la plus agitée et la plus réactionnaire du cabinet de M. de Villèle que nous raconte le huitième volume; nous sommes là en plein dans la loi du sacrilége, dans le droit d'aînesse, dans le travail de la congrégation. L'ivresse des vieilles idées, des idées contraires aux principes et à la nature des sociétés modernes, transporte le parti dominant et le mène à la ruine. Ce qui effraie dans cette lecture, c'est qu'elle nous apprend qu'il y a des infatuations, des difformités d'intelligence qui sont inguérissables, et qu'on voit reparaître à chaque génération nouvelle. Le temps actuel ne reproduit-il pas une grande partie des aberrations qui ont perdu la restauration? On passe en regardant avec un sentiment de pitié ou de moquerie devant ces « ailes de pigeon, » ennemis acharnés et ridicules de la liberté, fauteurs aveugles de tous les complots du despotisme contre l'esprit moderne; mais quand on ramène sa pensée vers le présent, a-t-on le droit de s'enorgueilir au nom des temps actuels de la comparaison des deux époques? Quand, par exemple, on est obligé de lire les amendemens présentés au projet de la loi sur la presse par certains de nos députés rétrogrades, est-on bien venu à railler ou à maudire ces pauvres ultras de la restauration mis en démence par le fanatisme absolutiste?

E. FORCADE.

L. BULOZ.